

**MAD MOVIES**

*Ciné  
Fantastique*

131

# MAD MOVIES

REVIEWS

**HOSTS  
F MARS**

John Carpenter  
anne l'assaut  
la planète rouge

**LEGEND OF ZU**

la suite du  
s culte des  
ng Kong  
vies

**SEPT JOURS  
À VIVRE**

La semaine qui tue

**INSOMNIES**

Idées noires  
pour nuits blanches

## LE RETOUR DE LA MOMIE

une seconde jeunesse pour la vieille peau !



6 - 131 - 25,00 F - RD



Espagne : 700 Ptas  
Belgique : 180 FB - Suisse : 8 F  
Canada : 7,50 \$ - RCF : 2800 CFA



FLESHING OUT

# HOLLOW MAN

L'HOMME SANS OMBRE

"Fleshing out the Hollow Man" c'est une dissection interactive des effets spéciaux, passés au scalpel, décomposés scientifiquement.

3 scènes avant/après incrustations numériques complètent l'illusion, sublime.

L'Homme invisible comme vous ne l'avez jamais vu.

Verhoeven vous dévoile son anatomie jusqu'aux scènes coupées au montage.

Démiurge, il vole aussi la vedette à Kevin Bacon dans le commentaire audio.

Plus délicat, le compositeur Jerry Goldsmith glisse quelques mots entre les notes de la BOF isolée en 5.1. Chirurgical vous dis-je.

Glissez-vous sous les replis digitaux du DVD Hollow Man, il reste encore beaucoup à découvrir.



GAUMONT COLUMBIA TRISTAR HOME  
SIGNE LE MEILLEUR DU DVD



# IT'S A MAD, MAD, MAD WORLD !

Mad Movies passant mensuel avec ce numéro (Comment ça, vous n'êtes pas au courant ? Alors allez directement en page 8, on vous explique tout), il a évidemment fallu redistribuer un chouia les tâches, en fonction de la surcharge de travail de chaque rédacteur. Ainsi J.P.P. se retrouve-t-il désormais à devoir livrer un épisode de son Fantastic Guide tous les mois, une nouvelle qu'il a accueillie avec un enthousiasme certain : « Mais les gars, j'y arriverai jamais, moi... ». Au moment où je vous parle, J.P.P. est donc chez lui en train de visionner tous

les films fantastiques dont le titre commence par la lettre « C » (il est loin d'avoir fini les « B », mais pas question de se laisser déborder par la mensuralisation). Forcément, il fallait trouver quelqu'un pour le remplacer dans le traitement attentif et passionné de l'abondant courrier qui nous parvient, et c'est avec une grande émotion que je me suis proposé. Ma première décision fut de rompre avec les mauvaises habitudes de mon prédécesseur. Puisque J.P.P. ouvrait systématiquement les lettres en les tapotant verticalement sur son bureau avant de

déchirer à la main la partie opposée, je m'armai d'un coupe-papier permettant une approche de l'ouverture du courrier plus technique, mais aussi plus périlleuse (je me suis fait quelques entailles au doigt). Le mois prochain, je vous en révélerai davantage sur le making of du Courrier des Lecteurs (surtitres ou pas ?, on ferme à gauche ou on justifie ?, combien de colonnes ?, en début ou en fin de magazine ?, qui c'est qui paye sa tournée les mecs ?). En attendant, bonne lecture les p'tits Madounets et Madounettes !

Vincent GUIGNEBERT

## rires sataniques

Cher Mad, je crois qu'on peut dire que tu as fait fort dans le dernier numéro de notre magazine préféré. Je m'explique en reprenant vos accroches concernant **Le Couvent** : « Des jeunes s'y aventurent, des nonnes les y attendent, Satan l'habite ! ». Faire un mauvais jeu de mots en pleine couverture, fallait oser ! Et ne me dites pas que vous n'y aviez pas pensé, je vous pratique depuis trop longtemps pour ne pas en croire un mot. En tout cas, rien que pour avoir osé, une légion d'horreur devrait vous être attribuée. À la prochaine.

Christophe CARRÉ (La Riche)

*Je retourne l'accroche dans tous les sens, et je ne vois pas trop où il y aurait un « jeu de mots » comme tu dis (attendent/Satan qui donnerait s'attendre/atan peut-être ?). Et puis tu te trompes sur notre compte, les mauvais jeux de mots ne nous ont jamais fait rire. Quand un rédacteur en fait malgré lui dans ses textes, je me charge personnellement de les supprimer. Bien à toi (le à matelas).*

## « mutants de panurge »

Cher Mad Movies, je t'écris tout d'abord pour te remercier d'exister, car en cette période très noire pour moi, tu restes mon seul véritable ami. Tes pages sont une sorte de kaléidoscope d'émotions, passant de l'effrayante réalité qui entoure certains films à la poésie violente qui habite certains autres, tout en restant d'un onirisme envoyant chacun d'entre nous par delà les barrières d'un conformisme établi par une société qui voudrait nous enfermer dans un même moule, et faire de nous des « mutants de panurge » abreuvés à la sauce **Titanic** et nourris à grand renfort de **Scream**. Je voudrais également te parler d'**Incassable** du jeune prodige M. Night Shyamalan. Ce film m'a appris l'humilité et la patience. Pourquoi ? Tout simplement parce que du haut de mes 23 petites années, je n'espérais (déjà) plus grand chose de la vie. Ayant été une fusion improbable entre un Anton glandeur et un Zeke rebel, je me suis très vite fait évincer du système scolaire. Bref, je suis passé par divers jobs alimentaires plus insignifiants les uns que les autres et un jour, j'ai donc fini par craquer : je me suis enfermé dans ma bulle (une télé, un scope, un pieu et une tonne de vidéos allant de **L'Antre de la Folie** à **The Ugly** en passant par **Lost Highway** et **Le Maître des Illusions**), je ne faisais même plus l'effort d'aller au cinoche (une fois par semaine à mon habitude). Mais récemment, un film m'a mis un coup de pied au cul (rare !) et m'a parlé (encore plus rare !). Ce film, **Incassable**, m'a fait comprendre que tout peut arriver dans une vie, moyennant un minimum d'humilité face à l'adversité, et un maximum de patience face à une attente souvent pénible. Je ne pense pas avoir percé le secret du bien être permanent et je ne compare pas ma vie à celle de David Dunn/Bruce Willis, mais je pense que bon nombre d'autres personnes se sont senties très proches de lui. Alors merci M. Night Shyamalan. Merci pour cette lueur d'espoir qui a illuminé une vie insignifiante...

Aurélien MAZUIR (Clermont-Ferrand)

## trouillomètre à zéro

J'ai 32 ans et ça fait maintenant presque 20 ans que je lis votre magazine, d'ailleurs je dois avoir encore quelques vieux numéros qui traînent dans une malheureuse malle dans ma cave. Je vais au cinoche depuis l'âge de 3 ans (c'était avec mes parents, on était allé voir **La Belle au Bois Dormant** et j'ai eu la trouille de ma vie à l'apparition de Maléfice). J'ai attendu ensuite d'avoir 15 ans avant d'aller voir mon premier film d'horreur tout seul dans une salle de ciné. C'était **Les Griffes de la Nuit**, et je suis resté scotché au fauteuil pendant 1 h 30. Ensuite, je n'ai pas raté un seul film fantastique, que ce soit en salle ou en vidéo. Il m'est arrivé d'en mater cinq en une journée. C'est vous dire si j'étais accro. Mais ça fait un bout de temps maintenant qu'un film ne m'a pas foutu la trouille. Est-ce qu'en grandissant j'ai perdu la faculté de croire à ce qui se passait sur l'écran ou bien les films « d'horreur » sont-ils de plus en plus mauvais ? Pour tout dire, je crois que le dernier à m'avoir un peu fait flipper, c'était **Hellraiser**. J'ai eu quelque espoir l'année dernière à la sortie du fameux

**Projet Blair Witch** dont tout le monde parle encore, mais j'ai trouvé le film plus agaçant qu'autre chose. Comment croire une seule seconde que trois crétins d'étudiants en cinoche puissent se perdre dans une forêt au milieu de laquelle coule une rivière ? La scène la plus risible étant celle où l'un d'eux trouve le moyen de jeter la carte.

Je suis allé voir **Apparences** en me disant qu'un film réalisé par Robert Zemeckis pourrait me filer la pétoche mais rien, pas le moindre frisson à l'horizon, la seule chose que j'ai éprouvée c'était un ennui mortel. Pourtant la bande annonce était alléchante, mais les apparences sont souvent trompeuses. Je ne parlerai même pas des **Hantise** et autre **Fin des Temps** tout aussi débiles les uns que les autres, et quitte à passer



## arachnophilie

Salut les Mad-men ! Je ne vais pas me perdre en flatteries et autres compliments, mais simplement vous dire ceci : vous formez avec Impact, DVDvision et feu HK la « dream team » de la presse spécialisée ciné. (Pour info, les gars de DVDvision sont au moins d'aussi bons journalistes que nous, mais tu verrais les gamelles qu'ils se prennent quand on fait du ski à Gérardmer, c'est plus spectaculaire que du Jackie Chan !)

Bon je vous écris aussi pour savoir si vous auriez la gentillesse et l'amabilité de prévenir le dénommé Sam Raimi que je vais certainement lui mettre un procès au cul ! Je pourrais m'adresser à lui directement, hein, mais vu qu'il est passé par votre intermédiaire pour m'annoncer que je n'étais pas retenu pour le rôle principal de **Spiderman**, j'en fais autant. Non mais des fois ! Quatre ans que je pratique la muscu, un an et demi que je me suis mis à la gym acrobatique (tout ça dans le seul but d'être au point physiquement, notez-bien, parce qu'on ne peut pas vraiment dire que j'aime ça) et, histoire de me mettre encore un peu plus dans la peau du personnage,

je commence à me faire tatouer une partie du costume l'année dernière (voir photo), et paf !, qu'est-ce que j'apprends ? Monsieur Raimi a choisi ce gars-là (Teubi Maguy, c'est ça ?) à ma place, vous y croyez vous ? Bon, ok, y'aurait encore pas mal de boulot pour le tatou, mais comprenez bien, ça doit faire plus de dix ans qu'on parle d'une adaptation ciné des aventures de Spidey, alors je me disais que j'avais encore du temps devant moi ! De toute façon, ils vont rapidement se rendre compte qu'ils ont commis une grossière erreur, tant en argent qu'en temps : combien ça va leur coûter à votre avis le costume (en plusieurs exemplaires en plus) de l'autre, là ? Et le temps qu'ils vont perdre chaque jour à lui mettre (et à lui enlever quand il voudra aller faire pipi), et là ou les doublure(s) qu'il va falloir déguiser et payer pour les cascades... Moi, je pouvais TOUT assurer à la fois ! Tant pis pour eux, ils y réfléchiront peut-être à deux fois pour les suites. Enfin quoi qu'il en soit, je compte sur vous. Obtenez-moi une petite apparition, ça sera toujours mieux que rien, ou une place pour l'avant-première aux States, ou encore le DVD du film **AVANT** sa sortie en salle, je sais pas moi, faites quelque chose !). À la prochaine, tchao !

Eric FABER (Nancy)

C'est terrible ce qui t'arrive, mais sache que Stéphane Moissakis est dans la même situation que toi, et que ça faisait cinq ans qu'il s'entraînait pour jouer Spidey. Lui il n'a pas le costume, mais il a appris progressivement à tisser, et depuis qu'il est à Mad, je te raconte pas, il tisse partout. Alors bon, comme là il est profondément dépressif à l'idée que c'est Tubey Maguitar qui a eu le rôle, on fait le forcing auprès de la production pour qu'ils l'engagent au moins comme tisseur. On te tient quand même au courant, si jamais il y a une place qui se libère (concernant ton tatouage, si ils choisissent le costume du Black Spidey pour **Spiderman 2**, qu'est-ce que tu fais ?).



pour un vieux con auprès des jeunes lecteurs, je préfère de loin des films comme *The Thing* ou *L'Exorciste* qui n'ont pas pris une ride en 20 ans et sont toujours aussi fascinants. En désespoir de cause, je me suis rabattu sur les jeux vidéo. Et là, quelle n'a pas été ma surprise en jouant à *Silent Hill* et *Resident Evil* d'éprouver pour la première fois depuis de nombreuses années cette peur introuvable dans une salle de ciné. Je retrouvais dans le premier l'ambiance étouffante des *Griffes de la Nuit* et dans le deuxième les scènes choc d'un Romero ou d'un Cronenberg au meilleur de sa forme (le fameux passage de la cuisine : pour tout dire, j'ai coupé le son, musique trop flippante). Et tout ça réalisé par des Japonais. Cela voudrait-il dire que la peur, la vraie, se trouverait au pays du Soleil Levant ? J'espère trouver un jour dans mon vidéo-club la trilogie des *Ring* dont vous parlez dans le numéro 129. En attendant, j'espère toujours qu'un de ces quatre, un jeune réalisateur me foutra à nouveau la pétoche que j'éprouvais dans les années 80, du temps où les effets spéciaux digitaux n'avaient pas envahi le moindre bout de pellicule d'un film d'horreur. Sur ce, je vous souhaite longue et heureuse vie, vous êtes géniaux.

**Didier CULLET** (Lagnieu)

Oui, on est géniaux, mais plutôt dans le genre « mauvais génie », cinéma fantastique oblige. Pour en revenir au sujet de ta lettre, qui dit films de trouille, dit cinéma d'épouvante, et comme tous les genres, celui-ci connaît des hauts et des bas. Hollywood ne semble pas soucieuse d'en produire, alors que les trois derniers vrais films d'épouvante américains (*Blair Witch*, *Sixième Sens* et la reprise de *L'Exorciste*) ont pourtant remporté un gros succès, preuve que le public aime bien se faire peur. Alors on peut mettre ça sur le compte de l'âge, tomber dans le côté passéiste (« c'était mieux avant »), ou bien accepter le principe des vases communicants comme tu sembles le faire : ce qu'on perd à un endroit, on le retrouve ailleurs sous d'autres formes. Actuellement, l'épouvante est en vogue au Japon et en Corée, à travers les films (voir encore dans ce numéro *Kairo*, très imparfait mais avec des scènes certifiées 100% épouvante) et les jeux vidéo (bientôt *Silent Hill 2*, dont les premières images sont traumatisantes). Le problème pour les fans frustrés d'épouvante, c'est que les films asiatiques ne connaissent pas la même diffusion que les productions américaines. Quant à *Resident Evil* et *Silent Hill*, ce sont des jeux vidéo, et pour beaucoup c'est rédhibitoire (pourquoi au fait ?). En bref, l'épouvante est aujourd'hui moins facilement accessible qu'à l'époque des *Griffes de la Nuit*. Cela ne veut pas dire qu'elle ait disparu, ni qu'elle ne réapparaîtra pas un jour ou l'autre (aux USA, en Italie, en France ?) sous l'impulsion de quelques cinéastes. Paul Anderson (*Event Horizon*) est actuellement en tournage de *Resident Evil - Le Film*, une coproduction franco-allemande. Je ne sais pas pour toi, mais en ce qui me concerne, si ça fait ne serait-ce que moitié moins peur que le jeu, ça risque d'être un sacré film de trouille !

## esprit, es-tu là ?

L'émotion m'assaille aux tripes et me bloque la respiration, je prends une grosse bouffée et je m'exprime. Je vous lis depuis tant d'années sans jamais vous avoir écrit ni m'être abonné que j'en suis moi-même surpris. La première fois (il paraît que c'est la meilleure, ben non en fait puisque, pommade pommade, votre mag est toujours aussi bon), j'étais comme vous certainement, jeune et beau, les filles étaient à mes pieds et j'adorais tous ces zombies qui ornaient assez régulièrement vos couvertures à la maquette encore très changeante. Je vous ai retrouvé ainsi au fil des années chez mon marchand de journaux habituel (ce qui est une curieuse appellation puisque j'en ai changé souvent, celui de mon premier numéro doit être mort aujourd'hui) (il serait bon que je cesse ces digressions entre parenthèses si je veux être bref et concis, ce qui est pourtant ma qualité première juste après la modestie bien sûr). Maintenant, toujours aussi beau (voire plus) (j'avais dit stop), et en pleine possession de ce fameux âge mur dont on m'avait seriné les oreilles pendant de trop nombreuses années, j'avoue ne pas toujours être passionné par tous ces films pour ados boutonneux, ces séries télé, ces jeux d'arcade qui envahissent régulièrement mon Mad et ne sont pourtant pas si fous que ça. Tous ces trucs de consommation courante, vite vus vite oubliés, ne m'intéressent pas vraiment, mais rien à foutre, je ne vous en veux nullement, j'ai payé mon Mad, je lis tout, et surtout je me marre. Et oui, après tant d'années, le croirez-vous, vos vannes foireuses me font, comme Paul Nashy, encore poiler. J'ai même

## bien le bonjour au Capitaine !

Enfin le cinéma français à gros budget s'est réveillé. *Le Pacte des Loups* mélange habilement émotion, suspense et action (même si la bête est un peu décevante), et le mythique *Belphégor* sort sur nos écrans avec plus d'effets visuels que jamais. Cela nous change des super productions hollywoodiennes et des traditionnelles comédies françaises, des comédies qui doivent être réussies puisque les Américains en rachètent les droits pour faire des remakes bien nuls ! Je vous signale que dans la trilogie « *Le Seigneur des Anneaux* » de Tolkien, l'un des personnages s'appelle Frodon, et non Frodo comme vous l'avez écrit dans le dernier Mad. A moins que Peter Jackson n'ait décidé de changer son



nom, ce qui m'étonnerait. Je vous envoie également une photo de ma collection vouée à la série *Star Trek* (personne n'est parfait). Longue vie et prospérité à Mad Movies.

**Delphine PICARD**  
(St Martin du Tertre)

Je ne te ferai pas l'injure de te rappeler qu'avec ton patronyme, cela aurait été idiot de faire une collection sur *Star Wars*. Et puis le décor de ta chambre me semble parfait pour passer en hyper sommeil. Quant au *Seigneur des Anneaux*, nous avons choisi d'utiliser les noms de la VO.

peur que si vous vous décidiez à consacrer un dossier aux « chefs-d'œuvre » de Claude Lelouch, (l'horreur à l'état pur), je le lirai de bout en bout. Non en fait, là je déconne. Je m'inquiète de ma santé mentale, est-ce l'âge ? Suis-je devenu hyper-tolérant de la mort du troisième millénaire de mes couilles ? Je n'en sais fichtre rien mais j'avoue lire Mad non plus principalement pour les films chroniqués, mais pour l'esprit qui s'en dégage. J'exagère un peu mais vous l'aviez déjà remarqué. *Le Couvent* en couverture, un dossier (sur le) Trash, un article sur *Ring* et un autre sur *Versus* qui semblent sentir bon, la transe de Rafik sur la dernière folie de Peter Jackson (allons Rafik, attendons de voir le film avant de crier au génie et au chef-d'œuvre, non ?), et même le retour dans Mad de Sam Raimi : vous comprendrez que le vieux lecteur se remet à baver en lisant son Mad !

**Jean-François CARITTE** (Troyes)

Merci pour ta lettre et pour ta fidélité. J'aimerais juste préciser qu'on freine vachement Rafik sur *Le Seigneur des Anneaux*. A première vue ce n'est pas évident, mais on lui a quand même refusé plusieurs articles, dont une critique de 15 feuillets de la trilogie établie à partir de la seule bande annonce, ainsi qu'une interview fleuve de Peter Jackson en langue elfique. On essaie de pas trop le vexer. Pour te dire, hier, il a débarqué à la rédaction habillé en Gandalf et tout le monde a fait comme si de rien n'était.

## stop la censure !

« Je suis profondément blessé, outré... C'est abracadabrantesque ! » furent les quelques mots qui me vinrent à l'esprit, le jeudi 8 mars 2001 à 23 h 10, devant mon poste de télévision. France 2 diffusait l'un des meilleurs slashers du précédent millénaire, réalisé de main de maître par un Wes Craven en pleine forme : *Scream*. Dans le n°121, je pouvais déjà une gueulante, dans *Le Courrier des Lecteurs*, contre ces distributeurs vidéo qui censuraient sans état d'âme l'œuvre de Craven : exit les passages susceptibles de choquer la sensibilité des spectateurs, dans le but de ramener l'interdiction aux moins de 16 ans à moins de 12 ans. Mais ce qui est impardonnable, c'est que cette copie censurée a été diffusée sur France 2 à une heure où le marchand de sable était déjà passé pour nos chères petites têtes blondes. Par déduction, on en vient à penser que, par l'intermédiaire du CSA, l'Etat censure impunément des œuvres pour des raisons bien plus obscures que celles de Dark Vador. A noter que ce même soir, nous avions droit sur France 3 à *Alien*, *la Résurrection*, qui contient bien plus de scènes violentes et gore que *Scream* !

**Yohann MARCHAND** (Angers)

La question qu'il faudrait poser au CSA, c'est : pourquoi avoir emmerdé tout le monde avec une signalétique très précise quand, lors de leur diffusion à la télé, les films interdits aux moins de 12 et 16 ans sont amputés des scènes qui leur ont valu cette interdiction ?

## bizarroïde, vous avez dit... ?

Salut Tonton Mad. Deux mots d'abord pour te dire que je t'apprécie beaucoup.... Mes premiers souvenirs cinéphiles remontent à la vision de *La Chair* et *le Sang* quand j'avais 12 ans (ah, Rutger Hauer, soupire...), et je me rappelle encore toute z'émue de mon premier numéro, le spécial Manga avec *Wolf* en couverture que je lisais sur les bancs de la fac... Le temps a passé depuis et je suis restée accro, alors que ma mère a toujours dit que ce n'était qu'une phase de post-adolescence... La pauvre, elle s'en mord les doigts jusqu'aux coudes... Tu m'as tenu compagnie, toi et les quelques cassettes que j'ai pu louer en quinze ans de vidéo-club... Merci d'exister et de faire vivre le cinéma fantastique comme tu l'as fait, et comme tu continues à le faire. Sinon, je t'écris pour parler du dossier « Trash » du dernier numéro. Je me suis d'abord dit : « Chouette, une liste comme les 100 meilleurs films du siècle qui m'avait fait découvrir *Videodrome*, *Le Festin Nu* et *Soleil Vert* », rapidement suivi d'un : « Ouais mais bon, c'est pas la peine, je les trouverais jamais au vidéo-club en bas de chez moi ». Faut croire que les miracles existent apparemment, parce que figure-toi que si, je les y ai trouvés. Enfin au moins *Street Trash*, *Elmer le Remue Méninges* et *From Beyond*. J'ai même vu *Toxic Avenger 1* et 2 si, si, incroyable ! Par contre, le film que je cherchais, *The Feebles*, pas de trace, et c'est pas faute d'avoir regardé. Alors j'aurais une requête : pourrais-tu faire un dossier « films bizarroïdes/inclassables » prochainement, avec par exemple *Rocky Horror Picture Show*, *Buckaroo Banzai*, etc. Comme ça j'aurais un argument pour la pimbèche de vendeuse : « Comment, vous avez tous les films de la liste Special Trash de Mad Movies... et rien de leur liste Spécial Bizarroïde ? Ah mais non, ça va pas ma p'tite dame, je vais résilier mon abonnement, moi... » Merci de tenir compte de cette idée, mes pieds t'en seraient reconnaissants, eux qui parcourent tant de chemin sur les routes du chercheur de films qu'on voit jamais à la télé...

**Catherine MAGNANT** (Bordeaux)

Alors donc, ils sont branchés Trash les vidéo-clubs bordelais. Faut dire, un petit verre de rouge en regardant *From Beyond*, ça doit pas faire de mal. Très bonne idée que de faire un dossier Films Bizarroïdes. On va l'inclure dans les autres listes sur lesquelles on travaille : les meilleurs films avec « Mad » dans le titre, les meilleurs films qui n'ont jamais été tournés, les 25000 meilleurs films du *Fantastic Guide* (dossier programmé pour 2036), les meilleurs films dans le genre « ni bon, ni mauvais », les 10 meilleurs films avec Jason, etc.

## Comment nous écrire

Par courrier : Mad Movies, Courrier des Lecteurs, 4 rue Mansart, 75009 Paris. Par mail : [info@mad-movies.com](mailto:info@mad-movies.com). Par télépathie : les nuits de pleine lune.



**Films**

SCARY MOVIE  
L'HOMME SANS CIERRE  
LE PETIT VAMPIRE  
EN FILLE DE TEMPE  
RUBIA  
RAEL, LE COCHON DANS LA VIE  
LE RHARE DE L'ANGOISSE  
LA TIGRESSE DES CROISSANTS  
DE QUELLE PLANÈTE VIENS-TU  
EXIT

Rechercher

**News**

SCHWARZIN : RETOUR À LA 3E  
BUFFY : RETOUR À LA MATRINE  
LE PROJET X-FILES  
SPIDERMAN SE FAIT UNE TOILE  
TERMINATOR 3 : FILS DE LA  
PLUS DE SILENCE POUR LES 4  
LE PLANET DES 4  
HIL CARRON ET MAD MAX 4  
JURASSIC PARK 4, 2, 3, 4, 5, 6

Rechercher

**Dossiers**

X-FILES

Rechercher

**Forums**

DATE MAD MOVIES  
LA BARRÉE EN BARRÉE  
MOTO VERSUS DVD

Vos Annonces Photos K7 Videos Abonnement Anciens Numéros Contact

A la une du 5 septembre

**SCHWARZIN : RETOUR À LA 3E** CRÉDITS  
C'est Roger Spottiswoode, réalisateur australien du Moulin du Train, et plus récemment de Denzelle au Mont Jarama, qui dirige Arnold Schwarzenegger dans le prochain The 3rd Day, mais on espère qu'il nous fera offrir, à l'été 2003, une surprise.

**BUFFY : RETOUR À LA MATRINE** CRÉDITS  
La starade télévisuelle de la série Buffy Contre les Vampires se croise d'incarner les professionnels qui analysent l'humanité dans le plus grand service Sans Famille. Retour télévisuel, d'un pour adre, et donc évasion pour tout... (lire l'article)

**LE PROJET X-FILES** CRÉDITS  
Suite à la quarantaine de l'agent Mulder au cours de la saison 4 (X-Files), le Project X-Files est une série d'animation. On parle d'un film qui se déroulera dans une époque rétrograde. On parle d'un film qui se déroule dans une époque rétrograde. On parle d'un film qui se déroule dans une époque rétrograde.

**SPIDERMAN SE FAIT UNE TOILE** CRÉDITS  
Après deux des légendaires, des années et des années de succès, le projet Spiderman (série télévisée) a permis de voir un projet plus à l'aise. C'est là, que l'on a vu le projet plus à l'aise. C'est là, que l'on a vu le projet plus à l'aise.



**Films**

SCARY MOVIE  
L'HOMME SANS CIERRE  
LE PETIT VAMPIRE  
EN FILLE DE TEMPE  
RUBIA  
RAEL, LE COCHON DANS LA VIE  
LE RHARE DE L'ANGOISSE  
LA TIGRESSE DES CROISSANTS  
DE QUELLE PLANÈTE VIENS-TU  
EXIT

Rechercher

**News**

SCHWARZIN : RETOUR À LA 3E  
BUFFY : RETOUR À LA MATRINE  
LE PROJET X-FILES  
SPIDERMAN SE FAIT UNE TOILE  
TERMINATOR 3 : FILS DE LA  
PLUS DE SILENCE POUR LES 4  
LE PLANET DES 4  
HIL CARRON ET MAD MAX 4  
JURASSIC PARK 4, 2, 3, 4, 5, 6

Rechercher

**Dossiers**

X-FILES

Rechercher

**Forums**

DATE MAD MOVIES  
LA BARRÉE EN BARRÉE  
MOTO VERSUS DVD

**TERMINATOR... ET 1... ET 2... ET 3!**

par San Hahing (le 04/09/2002)

Si on a quelques notions de séries (série, série, série), c'est sûr, ça n'est pas de la 10e production (série) dans La Fin des Temps. On pourra s'imaginer de la veine du 1er Arnold, dont le nombre de projets stupides commence à dépasser les nombreux fans. Et voilà que, lorsque le monde finit à coup, Arnold Schwarzenegger continue d'être de la veine pour un Terminator 3 dont le tournage débutera au cours du premier trimestre de l'année 2003. A cela que se détachent déjà comment les Schwarzenegger vont rester à leur fonction de maître en la matière. Il se dit que le tournage de la série de la veine et qu'il s'agit d'un film qui sera une nouvelle série. Pourquoi d'ailleurs se limiter à un seul film et ne pas faire une série de films. Pourquoi d'ailleurs se limiter à un seul film et ne pas faire une série de films. Pourquoi d'ailleurs se limiter à un seul film et ne pas faire une série de films.



# MAD MOVIES

Ciné Fantastique

**SOYEZ MAD, CONNECTEZ-VOUS SUR**  
**<http://www.mad-movies.com>**

Réagissez et donnez votre avis sur les news et les critiques  
Commandez les photos de vos films préférés  
et les portraits de vos stars favorites.  
Dialoguez avec d'autres lecteurs - Consultez le catalogue de K7 videos  
Passez vos petites annonces - Participez aux forums

Nos Anciens numéros



**Films**

SCARY MOVIE  
L'HOMME SANS CIERRE  
LE PETIT VAMPIRE  
EN FILLE DE TEMPE  
RUBIA  
RAEL, LE COCHON DANS LA VIE  
LE RHARE DE L'ANGOISSE  
LA TIGRESSE DES CROISSANTS  
DE QUELLE PLANÈTE VIENS-TU  
EXIT

Rechercher

**News**

SCHWARZIN : RETOUR À LA 3E  
BUFFY : RETOUR À LA MATRINE  
LE PROJET X-FILES  
SPIDERMAN SE FAIT UNE TOILE  
TERMINATOR 3 : FILS DE LA  
PLUS DE SILENCE POUR LES 4  
LE PLANET DES 4  
HIL CARRON ET MAD MAX 4  
JURASSIC PARK 4, 2, 3, 4, 5, 6

Rechercher

**Dossiers**

X-FILES

Rechercher

**Forums**

DATE MAD MOVIES  
LA BARRÉE EN BARRÉE  
MOTO VERSUS DVD

**LE PHARE DE L'ANGOISSE**

par San Hahing (le 04/09/2002)

Si on a quelques notions de séries (série, série, série), c'est sûr, ça n'est pas de la 10e production (série) dans La Fin des Temps. On pourra s'imaginer de la veine du 1er Arnold, dont le nombre de projets stupides commence à dépasser les nombreux fans. Et voilà que, lorsque le monde finit à coup, Arnold Schwarzenegger continue d'être de la veine pour un Terminator 3 dont le tournage débutera au cours du premier trimestre de l'année 2003. A cela que se détachent déjà comment les Schwarzenegger vont rester à leur fonction de maître en la matière. Il se dit que le tournage de la série de la veine et qu'il s'agit d'un film qui sera une nouvelle série. Pourquoi d'ailleurs se limiter à un seul film et ne pas faire une série de films. Pourquoi d'ailleurs se limiter à un seul film et ne pas faire une série de films. Pourquoi d'ailleurs se limiter à un seul film et ne pas faire une série de films.



**LE PHARE DE L'ANGOISSE**



Appliquez votre avis





# SOMMAIRE



## 22 GHOSTS OF MARS

Après avoir fait du rentre-dedans au film de vampires, John Carpenter s'apprête à faire de même avec le genre «terreur dans l'espace». Un groupe assiégé, des fantômes zombiesques et une colonie martienne délimitant l'action. Du Big John tout craché, quoi !

## 28 LEGEND OF ZU

Après deux navrantes vandammeries, Tsui Hark retourne à Hong Kong et aux sources (de son génie ?) en signant une suite à son légendaire Zu. Premières photos d'un film prouvant qu'il y a un cinéma vivant derrière Tigre et Dragon.

## 32 LE RETOUR DE LA MOMIE

Après le succès de sa Momie il y a deux ans, Stephen Sommers remet ça avec une suite malheureusement orientée trop jeune public. Cela n'a pas empêché les magiciens d'ILM de faire des merveilles...

## 40 Rétro : La Momie par la bande

De Boris Karloff « enbandeletté » à Arnold Vosloo « synthétisé », retour sur un monstre célèbre du Fantastique qui ne cesse d'être exhumé (faut dire, c'est dans sa nature aussi).

## 44 SEPT JOURS A VIVRE

Terrassé par la mort de leur enfant, un couple cherche à faire le deuil en s'installant à la campagne dans une vieille maison. C'est le début d'un compte à rebours fatal rondement mené par un jeune réalisateur allemand.

## 48 INSOMNIES

Inquiet que sa femme ne soit pas rentrée, un prof quadra perd le sommeil puis la raison. Un drame intimiste aux frontières du fantastique avec un Jeff Daniels qui joue à la perfection le gars avec des cernes sous les yeux.

## 52 KAIRO

Après Ring, une nouvelle histoire de fantômes japonais, le magnétoscope étant ici remplacé par Internet. Kyoshi Kurosawa nous explique tout ce qu'il faut savoir sur son « web monster ».

## 54 ANATOMIE

Une étudiante en médecine découvre que son université abrite un groupuscule pratiquant sur les malades des interventions très douteuses. Un thriller horrifique allemand où il ne fait pas bon passer sur le billard.

## 56 American Film Market : le goût des zôtres

Le marché du film de Los Angeles, pour notre rédacteur en chef, c'est Grangerland : du B, du Z, des bimbo californiennes, du gore crapoteux, tout ça avec Budapest en capitale de l'Est ! Compte-rendu.

## RUBRIQUES

Courrier des Lecteurs (3) / Edito (8) / Notules Lunaires (10) / Lord of the Rings (15) / Dans les Griffes du Cinéphage (16) / DVD Collector (64) / Télé Maniac (70) / Mad'gazine (72) / Fantastic Guide (74) / IMPACT (79) / Jeu Vidéo (96) / Petites Annonces (98)





Pour être informé avant plutôt qu'après...

Toute l'actualité du **DVD** en temps réel

**DVDRAMA.COM**

**Le Premier Quotidien du DVD**

"un incontournable bookmark pour tous les passionnés de DVD"  
PREMIERE

Toute l'actualité du DVD zone 1, zone 2 et HK  
Une équipe de 15 jeunes journalistes.  
100 nouvelles critiques de DVD par mois.  
Des forums de discussions, d'achats et de ventes.  
Des concours en permanence

<http://www.dvdrama.com>



**Rédaction, Administration**  
4, rue Mansart, 75009 Paris  
Tél.: 01 48 74 70 83  
Fax : 01 40 23 95 69  
<http://www.mad-movies.com>

**Fondateur**  
Jean-Pierre Putters

**Directeur de la rédaction**  
Gérard Cohen

**Rédacteur en chef**  
Damien Granger

**Rédacteur en chef adjoint**  
Vincent Guignebert

**Rédaction**  
Cédric Delelée, Rafik Djoumi,  
Stéphane Moissakis

**Contribution**  
Fathi Beddier, Jean-Sébastien  
Décant, Olivier Desbrosses,  
Cyrille Giraud, Emilie Lafite,  
Alexandre Nahon, Sandra  
Nahon, Jean-Pierre Putters,  
Numa Roda-Gil, Bertrand  
Rougier, Benjamin Rozovas

**Correspondant à Los Angeles**  
Didier Allouch

**Publicité**  
Gilles Sebbah  
06 60 93 17 62

**Photocomposition**  
Mad tous les mois, y'a d'la joie !

**Photogravure**  
Start Plus  
**Impression**  
SCIA

Avenue Industrielle  
59933 La Chapelle d'Armentières  
**Distribution**  
N.M.P.P.

**Commission paritaire** 59956  
**ISSN** 0338-6791  
**Dépôt légal à parution**

**Mad Movies incorporant Impact**  
Mensuel (11 numéros par an)

Prochain numéro début juin 2001

**Remerciements**  
Michèle Abitbol-Lasry,  
Joseph Beral, Carlotta Films,  
Cat's, Valeria Ciezar, Françoise  
Dessaigne, Marquita Doassans,  
Sylvie Forestier, Marie-Laure de  
Frescheville, François Frey, Laura  
Gouadain, Séverine Lajarrige,  
Sandrine Lamantowicz, Cédric  
Landemaine, Anne Lara, Etienne  
Lerbret, Corinne Licoppe, Chloé  
Lorenzi, Emilie Maison, Olivia  
Malka, Floriane Mathieu,  
Bruno Munoz, North American  
Releasing, Céline Petit,  
Stéphanie Petit, Alexis  
Rubinowicz, Robert Schlockoff,  
Christopher Shaw, Jean-Pierre  
Vincent, Emmanuelle Zingeler

**Directeur de la publication**  
Benjamin Cohen  
**Edition Custom Publishing**  
SA au capital de 250.000 F  
17 rue Rodier, 75009 Paris  
**RCS Paris** : B 394 412 928  
**Principaux actionnaires** :  
G. Cohen, Fairway SARL.

## EDITO

Lorsqu'en mai 1972, Jean-Pierre Putters sort le premier numéro de Mad Movies, sous la forme d'un fanzine tiré en ronéo à 120 exemplaires, il est loin de se douter : 1/ qu'il a eu une idée géniale qui encouragerait par la suite des légions de fanéditeurs et donnerait envie à des milliers de lecteurs de découvrir le cinéma fantastique. 2/ que sa belle revue passerait un jour professionnelle (avec le numéro 22) et continuerait d'exister presque trente ans après. D'ailleurs, défaitiste, J.P.P. écrivait dans son premier éditto : « Voici Mad Movies. Pas de grandes phrases pour le présenter, parce que demain il sera peut-être mort ». Pourtant, 130 numéros plus tard, Mad Movies est toujours là, présent pour se faire l'écho d'un genre sous toutes ses formes, qu'il s'agisse d'un blockbuster hollywoodien, d'une série Z indonésienne ou d'un film italien obscur des années 60. Et si Mad Movies n'a jamais disparu, c'est parce que ce magazine est toujours resté fidèle à lui-même, parce que ses rédacteurs sont d'abord des fans perpétuant la vocation première de la revue : traiter le cinéma fantastique avec passion.

Le Fantastique s'étant démocratisé ces cinq dernières années et étant plus présent que jamais sur nos écrans (grands comme petits), Mad Movies profite de cette révolution et du passage au nouveau millénaire pour devenir mensuel (après seize ans de périodicité bimestrielle). Dans la foulée, on vous pro-

pose une formule désormais enrichie (84 pages au lieu de 68 avec un prix inchangé), mais aussi élargie, puisque la revue Impact sera dorénavant intégrée à son grand frère Mad Movies sous la forme d'un cahier spécial en fin de magazine. Pourquoi ? Tout simplement parce que Mad Movies souhaite aujourd'hui refléter le cinéma de genre en général, certains réalisateurs du Fantastique passant ensuite à l'action ou au thriller, et vice versa.

Parmi ces quelques changements, il faut aussi noter que Le Courrier des Lecteurs ouvrira désormais le magazine. Car Mad Movies a toujours été une revue proche de ses lecteurs, et inversement : si nous existons toujours aujourd'hui, c'est avant tout grâce à vous.

Quant à J.P.P., qui peut désormais savourer son succès, il regarde les arbres pousser dans son jardin depuis sa chaise-longue tout en continuant de nous livrer son Fantastic Guide, cet abécédaire du Fantastique qu'il a entrepris il y a maintenant trois ans. Car J.P.P. représente la mémoire du passé, et sans passé, pas de futur possible. Toujours présent dans ces pages, donc, il nous a légué les pleins pouvoirs pour qu'on continue de perpétuer son œuvre. C'est précisément à ça qu'on va tous s'attacher dans les mois et les années à venir.

**Damien GRANGER**





# La Trilogie la plus effrayante de tous les temps enfin en DVD

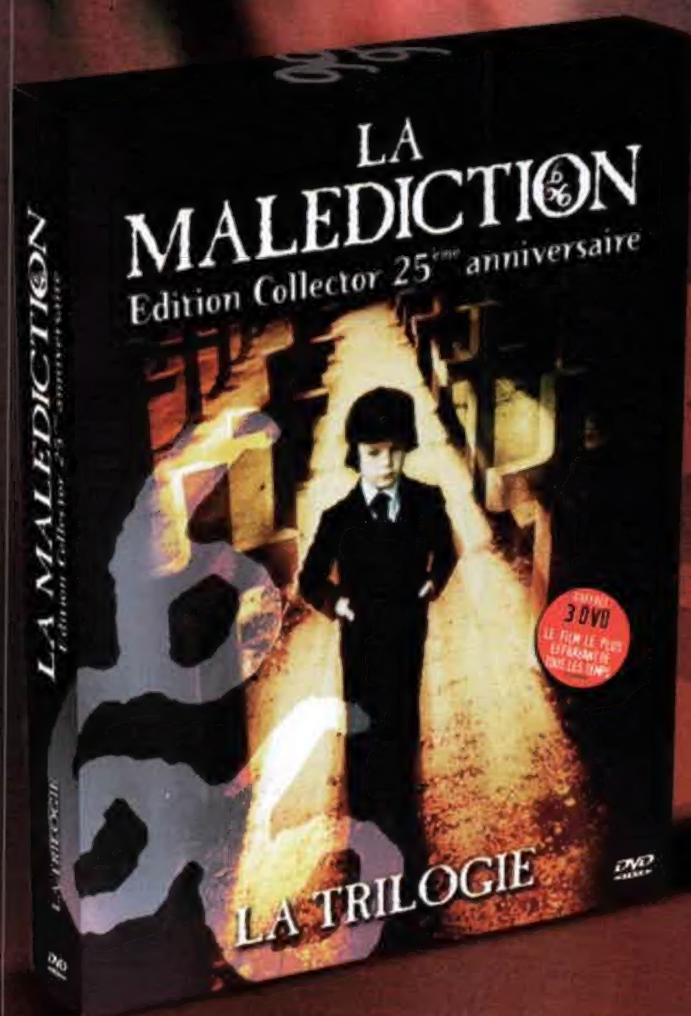
LA MALEDICTION  
DAMIEN  
LA MALEDICTION II  
LA MALEDICTION  
FINALE

DAMIEN, L'ENFANT MALÉFIQUE,  
FÊTE SON 25<sup>E</sup> ANNIVERSAIRE  
EN EDITION COLLECTOR

PLUS D'UNE HEURE DE BONUS DIABOLIQUES :

- DOCUMENTAIRE DE 45 MINUTES
- COURT-MÉTRAGE : "MALÉDICTION OU COINCIDENCE"
- COMMENTAIRE AUDIO DE RICHARD DONNER...

3 chefs-d'œuvre  
du film d'horreur réunis  
dans un coffret Collector.  
Méfiez-vous du Diable...



Egalement disponibles :

- Le DVD Edition Spéciale La Malédiction (premier volet)
- Le coffret VHS La Trilogie.



**SORTIE TOUT DROIT DE L'ENFER LE 23 MAI 2001**

FOX PATHE EUROPA, 90 AV. DES CHAMPS ELYSÉES, 75371 PARIS CEDEX 08  
SERVICE CLIENTELE FOX PATHE EUROPA CHEZ DELUXE : 01.80.11.86.60





# NOTULES LUNAIRES

Du blockbuster bientôt sur tous les écrans au petit film obscur qu'on ne verra peut-être jamais, toute l'information sur le Fantastique.

■ Alors qu'il était prévu qu'il tourne un remake de la comédie française *Chacun Cherche son Chat*, le jeune réalisateur Brad Anderson (*Next Stop Wonderland*) laisse tomber les matous pour les rats et s'attaque à *Session 9*, un film d'horreur à l'ancienne shooté dans un asile abandonné en Nouvelle-Angleterre ! C'est là que d'impromptus visiteurs vont être décimés un par un par les fantômes des anciens patients. Un sujet qui rappelle l'excellent bouquin « Démonces » de Graham Masterton, et qui compte à son casting des acteurs peu habitués au genre, comme David Caruso (*L'Echange*) ou encore Peter Mulan (*Rédemption*).



■ Lorsque l'arrière petit-fils du baron Frankenstein ressuscite son épouse Helena, tuée dans un tragique accident d'équitation, il commet l'erreur de lui implanter le cerveau d'une lesbienne déchainée. Résultat, la sauvageonne se jette goulument sur toute jeune fille passant à sa portée ! Les villageois, frustrés de voir mères, filles, sœurs et épouses succomber à ses assauts décident de lui donner la chasse. *Mistress Frankenstein* est une relecture croquignollette du mythe créé par Mary Shelley, due à l'équipe responsable d'*Erotic Witch Project*, *Titanic 2000*, *Gladiator* *Eroticus* et *Naked Survivor* (version naturaliste du jeu télévisé US). La réalisation

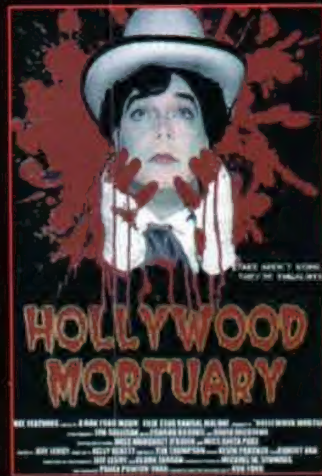
est assurée par John Bacchus, un inconnu qui porte un nom bien sympathique !

■ Dans la veine d'Ed Wood mais avec un budget plus proche des films de celui-ci que de l'hommage signé Tim Burton, *Hollywood Mortuary* se situe dans les années 40 et conte l'histoire d'un maquilleur d'effets spéciaux qui décide de faire appel au vaudou pour ressusciter deux stars du film d'horreur, censées personnifier Boris Karloff et Bela Lugosi. Problème : les deux vedettes ne peuvent pas se supporter et vont mettre un bordel monstre dans les studios ! Tourné par Ron Ford (*Alien Force*, *Witchcraft II*, *The Mark of Dra-*



cula) sous la forme d'un documentaire, le film fait notamment intervenir David DeCoteau, immortel locataire de cette rubrique, un spécialiste des films d'Ed Wood, deux vieilles demoiselles qui concourent leur heure de gloire aux tout débuts d'Hollywood et Randal Malone, vedette d'un jeu télévisé US. Voilà ce qu'on appelle un casting rapiécé !

■ *American Nightmare*, c'est le nom d'une émission de radio où l'animateur invite ses auditeurs à l'appeler pour partager leurs peurs les plus intimes, et ce à l'occasion de la commémoration du massacre de quatre étudiants sur-



## RESIDENT EVIL

U Après la bombe *Tomb Raider* prévue courant juin, un autre jeu vidéo au succès planétaire est porté à l'écran. A l'origine attribué à George Romero (logique), *Resident Evil* a finalement été confié à Paul Anderson et aux bons soins des effets spéciaux de Richard Yurich (*Mission : Impossible 2*). Milla Jovovich, la Leelo hébétée et la Jeanne d'Arc hystérique de Luc Besson, y interprète Alice, leader d'un commando envoyé dans un centre de recherche génétique où un virus vient de s'échapper, causant la mort de tous les scientifiques présents sur les lieux. Les effets secondaires du virus les ayant ramenés à la vie sous la forme de zombies, Alice et son team, dont Michelle Rodriguez (*Girlfight*), ont trois heures pour les anéantir avant qu'ils n'envahissent la planète. Problème : les morts-vivants ne sont pas les monstres les plus coriaces que l'équipe devra affronter... L'intérêt de cette adaptation réside principalement dans le fait que *Resident Evil* et ses suites (*Resident Evil 2*, *Nemesis* et *Code Veronica*) présentent une particularité : ce sont des jeux très violents, voire carrément gore jusqu'au subversif, mais aussi ultra-flippants à cause de leur découpage cinématographique, à tel



Alice (Milla Jovovich) : la démastiqueuse de zombies la plus sexy de l'univers !

point que certains joueurs ayant eu l'idée malencontreuse de les pratiquer seuls chez eux en pleine nuit en font encore des cauchemars. C'est dire le défi que doit relever Anderson, dont le choix s'avère judicieux, puisqu'on lui doit à la fois une adaptation fidèle et efficace d'un jeu

très basique (*Mortal Kombat*) et un film d'horreur SF parsemé de visions dantesques au gothisme sanglant (*Event Horizon*). Produite par Samuel Hadida (*Le Pacte des Loups*) et Constantin Films (*Le Nom de la Rose*), le film devrait sortir début 2002.

C.D.





Un joyeux pique-nique au bord de la route...

## THE FORSAKEN

Un jeune homme nommé Sean traverse les Etats-Unis à bord de sa Mercedes, allant de Californie jusqu'en Floride pour se rendre au mariage de sa sœur. Un long voyage qui le pousse à s'arrêter pour prendre un auto-stoppeur. Erreur fatale ! Celui-ci, nommé Nick (Brendan Fehr, vu dans *Destination Finale*), est un chasseur dont la mission est de traquer une meute de jeunes vampires qui sillonnent le bitume et saignent à blanc tous les désœuvrés et exclus qu'ils trouvent errant sur le bord des autoroutes. La jolie Miko est

de ceux-là : laissée pour morte par ses agresseurs, elle est embarquée par Nick et Sean, ce dernier ne tardant pas à tomber amoureux d'elle. Sean apprendra bientôt que la croisade de son compagnon de route est motivée par le fait qu'il est atteint d'une étrange maladie du sang, qui ne peut être soignée qu'en tuant l'hôte du virus, Kit (Jonathon Schaech, vu dans *Splendor et Du Venin dans les Veines*), leader charismatique des hordes de vampires. Lorsque Sean est lui aussi contaminé, Nick lui apprend que s'ils n'éliminent pas rapidement leur proie, ils deviendront eux aussi des vampires à sa solde... Pour ce road-movie vampirique intitulé *The Forsaken*, on repère bien vite les influences du réalisateur J.S. Cardone, qui commit par le passé *The Slayer*, *Shadowzone* et *Outside Ozona* : on démarre à la *Hitcher* et on continue à la *Vampires de Carpenter* avec une touche d'*Aux Frontières de l'Aube*. Une chance que ces références soient toutes des chefs-d'œuvre ! Distribué par Screen Gems, une branche de Sony qui s'occupe également de *Ghosts of Mars*, *The Forsaken* ne renouvellera sans doute pas le genre mais promet en tout cas une bonne dose de scènes gore.

C.D.



Nick, Miko et Sean : une virée saignante...

venu un an auparavant. Rassemblés dans un bar, sept amis s'apprêtent à fêter Halloween mais vont s'épancher sur les ondes, tandis que non loin rôde un tueur qui va les suivre après leur départ. L'une s'en va faire du baby-sitting, l'autre se scotche sur Internet pour cyberdragner pendant que leurs camarades rejoignent une big fiesta organisée en ville. Se servant de l'émission pour communiquer avec ses victimes, le tueur va les éliminer un par un avant d'organiser un face à face avec les survivants. Le réalisateur, Jon

Keeyes, est un journaliste de cinéma auteur du livre « The Essential Guide to B-Film Actresses » (le Damien Granger américain, en somme). Une spécialisation dans les *Scream Queens* qui l'autorise à inclure dans son casting des vedettes comme Debbie Rochon, Brinke Stevens, Kristin McCollum et Rebecca Stacey, pour un slasher qui sera donc riche en poitrines généreuses.

■ C'est toujours avec une joie non dissimulée que nous annonçons ici les projets de la firme espagnole

Fantastic Factory dirigée par Julio Fernandez et Brian Yuzna. Après *Faust*, *Arachnid* et *Dagon*, on s'intéresse aujourd'hui à *Darkness*, le nouveau film de Jaime Balaguer, réalisateur de l'excellent *La Secte sans Nom*. On en sait pour l'instant assez peu quant au sujet : un homme victime de troubles psychiques s'installe dans une maison isolée au passé abominable avec sa femme et ses enfants. Quarante ans auparavant, l'endroit a été le théâtre d'un rite païen brusquement interrompu. Il ne pourra ■■■

## flashes

■ Deux remakes des films gothiques de la *Hammer* sont en préparation : *Legend of the Seven Golden Vampires* (Les Sept Vampires d'Or) inclurait à son casting Tim Allen (*Galaxy Quest*) dans le rôle de Van Helsing et une star du kung-fu pas encore désignée dans celui d'un vampire bondissant. Quant à la nouvelle version de *The Devil Rides Out* (Les Vierges de Satan), elle pourrait être réalisée par Joe Dante, Christopher Lee ayant en outre accepté de reprendre le rôle qu'il tenait dans l'original.

■ En attendant *Batman : Year One* qu'il prépare avec Frank Miller, Darren Aronofski (*Requiem for a Dream*) pourrait s'atteler à un film de SF pour la Warner avec Brad Pitt en vedette.

■ Le remake US de *Ring* d'Hideo Nakata, que nous venons de découvrir en salles, devrait être réalisé par Gore Verbinski (*La Souris*) sur un rewriting signé Ehren Kruger (*Scream 3*).

■ Ce n'est pas Anthony Hopkins qui tiendra le rôle d'Hannibal Lecter dans la presquille du *Silence des Agneaux* produite par Dino De Laurentiis et intitulée *Red Dragon*, d'après le roman de Thomas Harris déjà adapté par Michael Mann en 1986 avec *Le Sixième Sens*. Le rôle du cannibale raffiné a été proposé à Jude Law (*Gattaca*). Pas encore de réalisateur pour l'instant, bien que Ridley Scott soit intéressé.

■ Après *Intuitions*, on retrouvera Katie Holmes dans *Westward*, un road-movie horrifique produit par la New Line et réalisé par Paul Hunter, grand réalisateur de clips puisqu'il a commis celui, inénarrable, de « If You Had My Love » de Jennifer Lopez pour ensuite le signer Alan Smith !

■ Sans doute motivée par *Atlantis* de Disney, Paramount se lance elle aussi à la conquête de l'Atlantide avec un film produit par Arnold Kopelson, où un père part à la recherche de sa fille disparue en mer lors d'une rencontre du troisième type.

■ Ridley Scott, Christian Duguay et John McTiernan ayant passé la main, *Terminator 3* sera sans doute réalisé par le très doué Jonathan Mostow (*U-571*). Rien n'est encore confirmé, mais on est sûr qu'y figurera une « Terminatrice » très agressive qui pourrait être interprétée par Carrie-Anne Moss, en considérant qu'elle ait fini de tourner les deux séquelles de *Matrix* d'ici là.

FANTASTIC FACTORY présente à JULIO FERNÁNDEZ & BRIAN YUZNA production



All around you... Deep inside you...

D A R K N E S S

The new entry by the director of 'THE NAMELESS', JAIME BALAGUER



■ ■ ■ être accompli que si l'un des nouveaux locaux y participe... Les enfants gardent le secret de ce qui est pur, et je suis convaincu que leurs peurs les plus intimes sont la clé qui permet d'atteindre l'essence même de la terreur. Et la terreur, ce sont les ténèbres. Une forme concentrée du Mal qui se sert de la pénombre pour nous encercler, qui ne surgit que dans le noir, et que seule la lumière est à même d'anéantir. Mais la lumière n'est qu'éphémère et, tôt ou tard, les ténèbres finissent par tout découvrir. Alors que faire quand les ténèbres s'introduisent en nous ? Quelle lumière pourra nous sauver ? », déclare Balaguero, dont la simple évocation de l'idée qu'il a derrière la tête fait déjà frissonner !



■ Dans *Unseen*, un groupe d'archéologues est mené par un éminent professeur jusqu'à un site funéraire où sont enfouis les secrets du passé. Une fois arrivés sur les lieux, ils réalisent que leur mentor les a trahis et s'est allié avec l'entité maléfique qui garde l'endroit des fouilles. Ils auraient mieux fait d'aller chercher des truffes avec un cochon, c'est moins risqué ! Réalisé par Jay Woelfel, déjà responsable de *Beyond Dream's Door*, *Things* et d'une bonne demi-douzaine d'autres séries Z, *Unseen* compte à son casting Tim Thomerson (la série des *Trancers*) dans le rôle d'un shérif, et Richard Hatch, l'Apollo de la série *Galac-*



Michael Jeter, Alessandro Nivola, Tea Leoni, Sam Neill et William H. Macy : prendre l'avion n'était apparemment pas un bon plan !

## JURASSIC PARK 3

C'est le 18 juillet que sortira aux Etats-Unis le troisième volet de *Jurassic Park*, sobrement intitulé *Jurassic Park 3* après qu'aient été envisagés les titres *Extinction* et *Embryo*. Toujours sous la bannière Universal, le film est produit par Steven Spielberg et Michael Crichton. Derrière la caméra, on retrouve Joe Johnston (*Jumanji*, *Rockeater*), efficacement secondé par Stan Winston et ILM aux effets spéciaux, forts de leur réussite sur les précédents opus. Niveau casting, exit Jeff Goldblum, mais Sam Neill et Laura Dern sont de retour dans les rôles principaux, accompagnés par Tea Leoni (*Deep Impact*), William H. Macy (*Fargo*), Alessandro Nivola (*Volte/Face*) et Michael Jeter (*La Ligne Verte*)... ainsi que par un inévitable gosse de douze ans. Basée sur une idée de Spielberg, l'histoire ramène les héros sur l'île, où ils vont devoir affronter une véritable escadrille de ptérodactyles, des raptors relookés et le monstrueux Spinosure (avec un « S », donc...), à côté duquel le T-Rex ressemble à un caniche. Rien de bien novateur, mais le succès planétaire des deux premiers films devrait garantir un résultat certain au box-office, ce qui semble de toute façon être le seul but de l'opération.

C.D.

*tica*, dans le rôle d'un gars avec un sac à dos et des lunettes puisqu'il est à la fois sportif et intelligent. C'est ça, un archéologue : ça a des couilles et de la cervelle !

■ Depuis *Dangereuse Alliance* et la série *Charmed*, les sorcières au physique attrayant n'en finissent plus de ravir les adolescentes. Réalisé par Fran Rzeznik, *Equinox* détourne habilement le sujet. Allie, une ado très populaire

dans son lycée et petite amie du quarterback de l'équipe de foot, découvre que celui-ci la trompe avec sa rivale Lynette. Elle se tourne alors vers une copine sorcière qui la métamorphose en garçon. Allie devient alors Caleb et entreprend de séduire Lynette pour se venger... Un petit film indépendant où la réalisatrice n'a pas peur de dévoiler ses fantasmes. D'ailleurs, il me revient à l'esprit que lors d'une soirée de beuverie,



l'un des rédacteurs de *Mad* avait déclaré : « Moi, si j'étais une nana pendant vingt-quatre heures, je me lécherais les nibards toute la journée ! ». Dieu merci pour ses collègues, ça ne s'est encore jamais produit.

■ Les producteurs de *Megalodon*, *The Mummy Queen* et *Jack Frost 2* (pas la suite du film avec Michael Keaton, mais celle des aventures du bonhomme de neige meurtrier), reviennent avec *Dark Shadows*, qui reprend un schéma cher aux romans de Dean



## SCOOBY DOO

Cette fois, ça y est : le dessin animé *Scooby Doo* (*Scoubidou* chez nous) est enfin adapté à l'écran ! C'est la Warner qui produit, après une gestation problématique. D'abord au niveau du script, puisqu'une première version signée Mike Myers (*Austin Powers*) a été écartée au profit de celle des scénaristes James Gunn (*Tromeo & Juliet* pour Troma et *13 Ghosts* pour Joel Silver) et John August (*Go, Charlie* et ses *Drôles de Dames*). Niveau casting, Christina Ricci, Brendan Fraser, Heather Graham et Jennifer Love Hewitt, d'abord envisagés, ont été évincés au profit de Sarah Michelle Gellar, autrement dit miss Buffy, dans le rôle de Daphné, Freddie Prinze Jr. (*Souviens-toi... l'Été Dernier*) dans celui de Fred, Linda Cardellini incarnant quant à elle Velma et Matthew Lillard (*Scream*) prêtant ses traits à Sammy, le copain de Scoubidou. Des têtes d'affiche purement marketing, connues pour l'image teenage qu'ils véhiculent, même s'ils sont ici grîmés à l'image exacte des personnages du cartoon, tout comme a été reproduit à l'identique le van dans lequel ils se déplacent pour leurs enquêtes surnaturelles. Quant au méchant, c'est le grimaçant Rowan « Mister Bean » Atkinson qui a été désigné. Mais le plus important dans tout ça, c'est le toutou : après que notre rédacteur Stéphane Moissakis se soit porté volontaire pour un rôle dans lequel il eût été parfait à la condition que ce soit John McTiernan qui réalise le film, la production lui a prêté un chien en images de synthèse. Trahison ! Enfin, même si la Warner assure que le résultat sera proche de *SOS Fantômes* (on aimerait bien !), le réalisateur n'est autre que Raja Gosnell, coupable de *Big Mamma*, *Collège Attitude* et



Fred (Freddie Prinze Jr.), Velma (Linda Cardellini), Sammy (Matthew Lillard) et Daphné (Sarah Michelle Gellar) : mais où est passé Scoubidou ?

*Home Alone 3* ! La seule bonne nouvelle dans tout ça, c'est qu'il a dû quitter la préparation des *Quatre Fantastiques* pour accepter le job et qu'on a sans doute échappé au pire.

C.D.



## ZOMBIE CULT MASSACRE



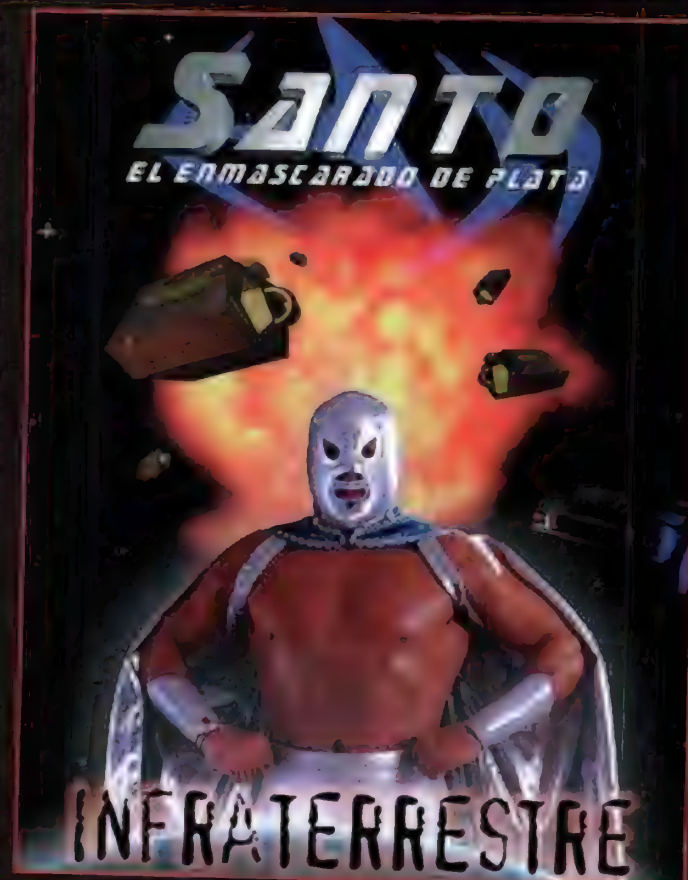
Après les momies, les zombies redeviendraient-ils à la mode ?

Réalisé par Jeff Dunn, **Zombie Cult Massacre** annonce clairement la couleur : du gore crade, des zombies putréfiés, des femmes nues et une secte d'illuminés ! Marvin et Sally, un jeune couple, heurtent accidentellement un homme sur la route. À peine l'ont-ils fait grimper dans la voiture qu'il mord Marvin au bras et ordonne à Sally de quitter le véhicule. C'est alors que déboule une autre voiture, dont les occupants ont tôt fait de dessouder le malandrin, en fait un zombie dont les petits camarades rôdent dans les parages. Ils se présentent comme les membres d'un ordre religieux dont la mission est de chasser le Mal de la planète. Entraînés par leurs sauveurs, Marvin et Sally sont présentés à leur chef, le révérend Jeff, qui convertit Marvin à sa religion lors d'une cérémonie totalement dépravée où des femmes dépouillées dansent lascivement avec des serpents, tandis que les disciples se noient dans l'alcool et la coke en chantant du heavy metal, histoire de se donner du courage avant d'aller traquer les zombies sur leurs bécanes rugissantes ! Et ce n'est que le point de départ d'un film où se mélangent scènes ultra-gore à la Tom Savini et effets infographiques dans la joie et la bonne humeur, avec des clins d'oeil appuyés à *Incredible Torture Show*, *Bad Taste*, *L'Armée des Ténèbres* et, bien sûr, à la trilogie des morts-vivants de Romero.

C.D.

Koontz et de Stephen King : un auteur de bouquins d'horreur est contacté par la police après qu'un couple a été assassiné exactement de la même manière que dans un de ses ouvrages. Alarmé, il envoie sa femme et sa fille en vacances au bord d'un lac en pleine campagne pour mener sa propre enquête. Assisté par un médium, l'écrivain découvre que son imagination est en fait entièrement guidée par des dons prémonitoires. Son nouveau livre mettant en scène la famille d'un romancier massacrée aux abords d'un lac, il commence à se dire qu'il a peut-être fait une bourde en envoyant la sienne là où il avait situé son bouquin... Il se dépêche donc de les rejoindre, sans se douter qu'en s'y rendant, c'est peut-être le tueur lui-même qu'il amène sur les lieux. (Et alors si vous avez lu jusqu'ici, y'a plus de suspense...)

■ Résumons, pour ceux qui seraient passés à côté par inadvertance (c'est très excusable), l'histoire de Santo. À l'origine, Santo, alias Rodolfo Guzman Herta, est un lutteur mexicain masqué dont le succès grandissant lui valut d'être adapté en comic-book, puis de devenir la vedette de plusieurs films tournés dès les années 60, et ce pendant vingt ans. Il passe les armes à son fils quelques années avant sa mort en 84. C'est grâce à Molinar Films que l'histoire revient aujourd'hui son come-back avec *Santo : InfraTerrestre*. Santo Jr. enquête ici sur d'étranges disparitions qui l'amènent à découvrir l'existence d'une secte souterraine dont les membres usent de pouvoirs surnaturels. En plus de Santo, le casting s'enrichit de la présence de Blue Panther, autrement dit d'El Maestro Lagunero, considéré aujourd'hui comme l'un



des meilleurs lutteurs mexicains. On rigole, on rigole, mais même le grand John Milius a tourné des films sur le catch et personne ne lui a jamais reproché !

■ Lorsque *Le Prix du Danger* rencontre *Voyage au Centre de la Terre* et *Alien*, ça donne *Deep Terror*, où dans un futur proche mais pas si éloigné est organisé un jeu télé réunissant douze athlètes

qui doivent s'affronter à coups de lasers dans des galeries souterraines sous l'œil des caméras. Celui qui en ressort vivant gagne la coquette somme de douze millions de dollars. (soit, en euros, euh... pas mal de thunes) L'excursion se passe bien jusqu'au moment où les candidats rencontrent une créature vorace qui profite de l'occasion pour participer aux réjouissances. ■ ■ ■

## flashes

■ Robert Iscove (*Elle est trop Bien !*) va bientôt réaliser une mini-série intitulée *FireStarter : The Next Chapter* qui se déroulera vingt ans après le roman de Stephen King. Dans le même ordre d'idée, la série télé tirée de *Dead Zone* sera interprétée par Anthony Michael Hall (*Breakfast Club*).

■ Mauvaise nouvelle : la sortie de *House of 1000 Corpses*, le film de Rob Zombie que nous espérons dans le prochain *Mal*, a été annulé et sera probablement distribué par Universal. Rob doit donc désormais trouver un distributeur s'il veut que le film sorte en salles et ne se retrouve pas direct-to-video.

■ Le jeu vidéo destroy-vulgo *Duke Nukem* devrait être porté à l'écran par le producteur Larry Kasanoff (*Mortal Kombat*), avec *Duke* et *The Rock* jouant les rôles de la Momie et du héros.

■ C'est à Russell Mulcahy que revient la lourde tâche d'adapter « Weaveworld », le roman fleuve de Clive Barker, sous la forme d'une mini-série pour la télévision. Peut-être l'occasion pour le metteur en scène de retrouver la forme une bonne fois pour toutes, parce qu'il n'a plus depuis *Highlander*, bon.

■ Ashley Judd vient de signer pour interpréter le rôle titre de *Catwoman*. Aucun réalisateur n'a été annoncé, mais rappelons que Tim Burton devait à une époque retrouver Michelle Pfeiffer pour mettre en scène ce projet sur un script du génial Daniel Waters (*Batman le Défi*).

■ La vénérable Toho vient d'annoncer le tournage d'un nouveau *Godzilla* dont la traduction approximative du titre donnerait ceci : « *Godzilla - Muthra - King Ghidrah : Giant Monsters Total Attack* ». Sa particularité ? Il sera réalisé par Shusuke Kaneko qui a brillamment ressuscité *Gamera* dans les années 90.

■ Les éditions Bantam ont le départ de *Star Wars* (Anakin Powers) du projet d'adaptation de « *The Hitchhiker's Guide to the Galaxy* » ont été démenties par l'intéressé. Rappelons qu'il s'agit là d'un roman de science-fiction de Douglas Adams ayant la fâcheuse réputation d'être inadaptable.

■ Le maquilleur-réalisateur John Buechler (*Vendredi 13 n°7*) s'apprête à servir à nouveau. Il va en effet réaliser *A Light in the Forest*, un thriller horrifique avec Edward Albert et Carol Linley.



# AVALON

« C'est le film le plus artistique, le plus beau et le plus stylisé de l'histoire de la SF ». Qui a dit ça ? James Cameron. A propos de quoi ? *Avalon*, le nouveau film de Mamoru Oshii, à qui l'on doit *Ghost in the Shell*, chef-d'œuvre absolu de la japanimation qui a même conquis les réfractaires à ce type de spectacle. *Avalon* passe à un stade supérieur puisqu'il mélange prises de vues réelles (tournées en Pologne avec des acteurs locaux) et images de synthèse, avec des effets inédits : ainsi, on pourra voir trois éléments différents, dans un même plan, évoluer à des vitesses variables (accélération/ralenti/vitesse normale). Quant à l'histoire, située dans un futur oppressant à la *Blade Runner*, elle est pour le moins complexe. Une grande partie de la population s'adonne à un jeu virtuel. Les joueurs doivent remplir des missions à haut risque impliquant l'utilisation fréquente d'armes à feu. L'occasion pour eux d'échapper à une existence déprimante et de se faire un nom en accomplissant des exploits qui feront d'eux des héros. En y participant, la belle Ash espère atteindre un niveau supérieur nommé Avalon, une sorte de paradis virtuel. Pour ce faire, elle a besoin de l'aide d'autres joueurs, sachant que quiconque est tué dans le jeu sombre dans un coma irréversible dans la vie réelle. Lorsqu'un des équipiers d'Ash disparaît mystérieusement à la suite d'un incident non programmé alors qu'il était à la poursuite d'un fantôme virtuel qui serait la clé vers Avalon, Ash reprend le flambeau et se lance sur les traces du spectre. Elle va explorer des niveaux interdits qui vont lui révéler que le jeu est bien plus que ce qu'il paraît et renferme des secrets bien au-delà de ce que l'imagination peut concevoir.



Dans *Avalon*, même les nuages sont soumis à la stylisation poétique du réalisateur Mamoru Oshii.

Avec son script fourmillant de références aux jeux de rôles, *Avalon*, acheté pour les Etats-Unis par Miramax, risque de déstabiliser ceux qui n'y sont pas habitués, mais on fait confiance à Oshii pour s'être aventuré dans des contrées jusque là inexplorées. Evidemment, on pense à *Matrix*, à la différence près qu'ici il n'est pas question de voltiges dans les airs et de super-pouvoirs, mais de combats menés par des personnages aux aptitudes physiques normales. En éliminant l'esbroufe, Oshii se concentre sur son art, celui d'un visionnaire au cœur pur et au génie visuel stupéfiant. Que Cameron, qui projetait un temps de tourner un film entièrement en synthèse (*Avatar*), lui adresse ses louanges, ne fait que conforter cette opinion.

C.D.



■ ■ ■ créature d'autant plus motivée que ses victimes se retrouvent coincées sous terre par une secousse sismique. A la surface, pendant que les secours s'organisent, l'émission retransmet le massacre... Ecrit, produit et réalisé par David et Scott Hildebrand (le sympathique *King Cobra*), le film s'offre les services des frères Chiodo (*Planète Hurlante*, *RoboCop*, *X-Files*) pour la création du monstre.

■ Ex-vedette de la série *La Loi de Los Angeles*, Corbin Bernsen s'est taillé une belle carrière dans la série B après le succès du *Dentiste* de Brian Yuzna et de sa séquelle. On le retrouve aujourd'hui dans *The Tomorrow Man*, réalisé par Doug Campbell, dans lequel il campe un homme lancé à la poursuite de son fils kidnappé par un criminel venu du futur. Le voilà donc qui se retrouve projeté des années 70 jusqu'à nos jours, où il découvre que ce fameux criminel n'est autre que son propre fils parvenu à l'âge adulte, qui était

donc retourné dans le passé pour se kidnapper lui-même ! (c'est terrible, on comprend jamais rien aux résumés des films avec des voyages dans le temps) Il va donc tenter de le ramener au bercail pour refaire son éducation et ainsi l'empêcher de mal tourner. Des paradoxes temporels qui rappellent furieu-

sément ceux exposés dans *Terminator* et *Retour vers le Futur*. Et tant qu'à donner dans le trip eighties, le film convie également à son casting Zach Galligan, le héros des deux *Gremlins*. On aurait préféré Phoebe Cates, mais bon...

San HELVING



# flashes

■ Après l'annulation du tournage de *Confessions of a Dangerous Mind* pour cause de grève des acteurs qui menace Hollywood, Bryan Singer (*X-Men*) patiente en réalisant le pilote de la nouvelle version de la série télé *Battlestar Galactica*, produite par Tom De Santo avec qui il devrait aussi tourner *X-Men 2* dès la fin de l'année.

■ *X-Men 2* justement. Le scénariste officiel du premier film, David Hayter, développerait une storyline particulière impliquant la création d'un virus uniquement effectif sur les mutants. Le professeur Xavier et son équipe devront donc intervenir pour éradiquer l'épidémie. Notons qu'une apparition des sentinelles est prévue. Sortie fin 2002.

■ Complément de casting : l'acteur et artiste martial Donnie Yen (récemment aperçu dans *Highlander : Endgame*) et le sautillant Santiago Segura (*Torrente*) viennent de rejoindre le tournage de *Blade 2 : Bloodhunt* réalisé par Guillermo del Toro.

■ Alors que *Harry Potter*, réalisé par Chris Columbus, n'est pas encore sorti (le film est prévu en novembre aux Etats-Unis), la Warner prévoit déjà de démarrer le tournage de la suite dès fin 2001.

■ Très rentable en vidéo, la série des *Tremors* va connaître un troisième épisode, cette fois réalisé par Brent Maddock, producteur et scénariste des deux premiers. Niveau histoire, rien de très neuf : Burt Gummer retourne avec ses grosses pétottes dans la petite ville de Perfection pour apprendre aux gros vers des sables les bonnes manières.

■ L'énorme succès de *Tigre et Dragon* ouvre des portes à Ang Lee. Aussi improbable que cela puisse paraître, le réalisateur serait très intéressé par la réalisation du projet *Hulk*, en gestation depuis des années. Il aurait en revanche décliné l'offre de Tom Cruise pour *Mission : Impossible 3*.

■ La franchise *Spawn* vient d'être reprise par la Columbia qui souhaite produire un film dans la veine du comies, à savoir sombre et violent avec plusieurs éléments horrifiques. Michael Jay White serait partant pour reprendre le rôle principal, histoire de faire oublier la mauvaise impression du premier film.

■ Le formidable David Hasselhoff souhaiterait reprendre le concept de la série *K2000* et l'adapter pour le grand écran, tout en en faisant une suite directe. Est-ce vraiment nécessaire ? Poser la question, c'est y répondre !



# LORD OF THE RINGS

TOUTS LES MOIS DANS MAD MOVIES, ET CE JUSQU'À LA SORTIE DU PREMIER VOLET EN JANVIER 2002, LES DERNIÈRES INFOS SUR LA TRILOGIE DE L'ANNEAU.

## TOURNAGE

« Le tournage a duré quatorze mois et s'est à peu près déroulé tel que je l'imaginai. J'ai rempli les objectifs que je m'étais fixés. Même sur une aussi longue durée, il est assez facile de passer outre l'épuisement physique. C'est au mental qu'il faut prendre garde. Lorsque vous vous fatiguez mentalement, c'est votre imagination qui en pâtit, et il n'en était pas question étant donné le type même du travail demandé. Pour éviter cela, je m'adonnais à quelques exercices. Par exemple, j'essayais d'imaginer ce que j'aurais pu faire d'autre que tourner *Le Seigneur des Anneaux*. »

Une fois que j'avais fait le tour des possibilités, je réalisais que j'étais précisément là où je voulais être, et je pouvais continuer l'âme en paix ! Sur chaque film, j'ai un rêve récurrent où je suis sur le plateau et tout se passe horriblement mal. Ce tournage n'a pas fait exception. Je rentrais prendre du repos, et toute la nuit, j'étais sur un plateau à problèmes ! Ces mauvais rêves commençant au tout début du tournage et ne se terminant qu'à la fin, ça fait donc un an que je cauchemarde ! Mais quand j'arrive le matin au travail, c'est un soulagement de voir que les problèmes sont relativement moins dramatiques que ceux dont j'ai rêvés ! »

« Je n'ai pas eu un seul week-end durant ces quatorze mois, puisque j'en profitais pour répéter avec quelques comédiens, faire les révisions nécessaires au script et envisager le montage. Je sais que pendant ce temps, les hobbits (Elijah Wood, Dominic Monaghan, Sean Astin, Billy Boyd, NDLR) entraînaient avec l'elfe (Orlando Bloom, NDLR) sur les plages, à surfer. C'était nécessaire que tous apprennent à se socialiser, et c'est dommage que je n'ai pas eu moi-même le temps d'en faire autant. Après l'acte de création, l'une des joies du cinéma est de rencontrer des gens et de vivre en promiscuité durant une période donnée que vous n'auriez pas connue sans le film. Les spectateurs vont partager le film quand il sortira, mais c'est un vrai privilège, pour nous, d'avoir investi des recoins que personne ne verra dans le film. Il y a des bouts d'*Helm's Deep* qui ne seront pas dans le film. Hé bien nous, nous nous y sommes promenés en nous écriant : « Wow, ça c'est le Gouffre de Helm ! ». C'est une expérience assez unique. Ce que j'en retiendrais également, c'est l'accueil que nous ont réservé les petites villes où nous avons tourné. Nous avions l'impression que tout le pays était derrière nous, alors que nous n'étions rien de moins qu'une armée plutôt envahissante. »

## TROIS FILMS D'AFFILÉE

« Tourner trois films dans la foulée est un exercice jusqu'à présent unique. Il présente donc, par la force des choses, des difficultés spécifiques. Outre l'organisation proprement dite, une des choses à laquelle je n'étais pas vraiment préparé, c'était de me retrouver sur une séquence du chapitre 1, et d'avoir soudain à répondre aux questions d'une équipe concernant un détail du chapitre 3. Je suis donc concentré et investi sur *Bag End*, et tout d'un coup, on me pose la question du costume de Faramir, et je dois alors faire l'effort de me projeter mentalement en avant pour savoir si ce costume de Faramir est bien celui qui convient. À peine le problème résolu, je retourne à *Bag End* et un directeur des effets spéciaux me contacte pour des détails concernant la dernière scène du troisième film ! J'ai continuellement dû jongler avec ces trois films en tête, d'autant qu'il y avait toujours environ quatre équipes qui tournaient simultanément. Je me suis fait installer un système satellite. Généralement, je me trouvais sur le plateau des acteurs principaux, sur les séquences de dialogue, et j'avais la possibilité de voir en direct ce que tournait une seconde équipe sur les

## LE RETOUR DU ROI JACKSON (1ère partie)

**Ayé ! Fini ! Jackson a mené son pari impossible jusqu'au bout, et peut dorénavant s'atteler d'une main à l'écrasante post-production qui l'attend, tout en préparant de l'autre la gigantesque campagne promo qui sied à de tels événements. Avant de venir présenter à la presse mondiale quelques cheveux de son beau bébé, lors du prochain Festival de Cannes, le réalisateur s'est déjà permis quelques confessions à son public le plus supporter, celui des « webrings ». Extraits.**



Peter Jackson et Barrie S. Osborne (producteur) dans les décors de *Helm's Deep*.

scènes de bataille, avec un téléphone constamment branché qui me permettait de leur donner des indications précises de loin. J'étais donc, comme vous pouvez l'imaginer, constamment éparpillé, et j'ai appris à m'habituer à cette situation et à en tirer de l'efficacité. Il n'empêche que j'ai manqué à plus d'une reprise de devenir complètement fou ! Faire des films d'un tel niveau de complexité et décider de les faire tous les trois en même temps : je ne me lancerai certainement jamais plus dans une telle entreprise ! ».

« Évidemment, en temps normal, les films n'ont une suite que s'ils remportent un succès. Ces suites ne forment pas un flot continu avec les volets précédents. Ici, nous avons la chance de raconter une seule grande histoire. Vous ne pouvez pas faire « *Le Seigneur des Anneaux* » en un seul film, et les spectateurs sont conscients qu'il ne verront pas l'histoire au complet dans le premier épisode. C'est l'histoire de Frodo Baggins (Frodon Sacquet en VF, NDLR) qui doit amener cet Anneau très loin pour le détruire, et je suis sûr que personne ne s'attendra à voir l'Anneau détruit à la fin du premier film. Mais nous avons structuré les films de façon à ce qu'ils se terminent par des fins « acceptables » tout en conservant le suspense. Évidemment, quel que soit le film que vous tournez, vous le tournez dans le désordre. Et c'est ce que nous avons fait ici, tourner trois films complètement dans le désordre ! Nous nous sommes bien sûr concentrés d'abord sur le premier, mais dès 1999, en fin de journée, nous tournions déjà des séquences pour

les deux autres. Nous envisageons la saga comme une seule et longue histoire, une histoire tripartite, avec un début, un milieu et une fin. Et c'est aujourd'hui une chance unique que de raconter une seule histoire sur une telle durée, sachant qu'un jour vous pourrez la voir d'une traite. Le jour où nous pourrions nous asseoir et visionner les trois films d'un seul coup, là ce sera grandiose ! ».

## MONTAGE

« Nous avons monté le premier film, *La Communauté de l'Anneau*, et la post-production est en cours. Les effets spéciaux ne peuvent être vraiment entamés sans le matériel de base. Le montage du deuxième et troisième épisode ne se fera pas avant la fin de l'année. Nous aurons terminé la première partie pour la fin de l'année et les deux autres suivront à un an d'intervalle. Nous vivrons alors une situation bizarre puisque nous aurons tout terminé, remis le troisième film à New Line, avant que le second ne soit sorti. On n'est sûr de rien avant d'avoir définitivement monté les films, mais on pense que chaque épisode fera légèrement plus de deux heures. Le premier sera très certainement plus long, et pourra monter jusqu'à deux heures et demie. Ils seront classés PG-13 (tout public avec avertissement, NDLR) et cela aurait été à mon sens une erreur de tabler sur une interdiction aux moins de 12 ans. Maintenant, nous allons bien évidemment préparer des projections-test. Il n'y a rien de plus frustrant, pour un réalisateur, que de voir son film fini et d'y constater des erreurs, des manquements. Je sais que le processus des projections-test a très mauvaise presse, étant donné son passé pro-studio et anti-artistique, mais dans ce cas présent, nous en ferons quelque chose d'extrêmement bénéfique pour la trilogie. Notre dilemme, en réalité, c'est que nous finirons le troisième film avant que le second ne sorte. Et nous ne savons pas encore comment faire pour montrer la conclusion, *Le Retour du Roi*, à un public-test qui n'aura pas encore vu *Les Deux Tours*. Nous en débattons actuellement. Le fait de faire trois films d'affilée est une chose suffisamment unique pour que des problèmes inédits de ce genre se posent à nous chaque jour. Mais il y aura bien, cette année, des projections-test de *La Communauté de l'Anneau*, et nous veillerons à ce que les internautes n'y soient pas conviés ! ».

Propos traduits et mis en forme par Rafik DJOUMI

Le mois prochain, Jackson parlera de Tolkien et de politique, se penchera sur son casting, le script et les effets spéciaux, et révélera en partie ce que contiendront les futurs DVD !



Elrond (Hugo Weaving) et Arwen Undomiel (Liv Tyler).



## DRACULA 2001

Promise lors de sa création à apporter un peu de sang neuf dans la production dite « de genre », la firme Dimension a rapidement rejoint le rang des dissidents en engrangeant les millions de dollars par centaines, notamment via la formule aseptisée de *Scream*, le blockbuster maison. Impossible cependant d'annihiler cet espoir déçu pour se concentrer sur ceux qui résistent à l'uniformisation, puisqu'il se trouve que ladite firme est avant tout parvenue à imposer une nouvelle donne dans la production mondiale (se répercutant jusqu'ici avec *Promenons-nous dans les Bois*). Le public, désormais, ne bande plus pour les monstres mais bien pour leurs victimes. Au gnouf les Jason Vorhees et les Freddy Krueger ! Ce qui passe vaguement pour une restructuration narrative du cinéma fantastique moderne (à titre d'argument artistique), culmine au crime de lèse-majesté dans le cas d'un *Dracula 2001* qui, comme son titre l'indique, se positionne comme une transposition moderne (comprendre « à la Dimension ») du célèbre mythe.

De nos jours donc, une bande de cambrioleurs high-tech force la chambre forte où repose la crypte du plus célèbre des vampires. Sans le vouloir, ils libèrent la force la plus maléfique qui soit... Destination la Nouvelle-Orléans pour *Dracula* (Gerard Butler) qui doit alors retrouver Mary (Justine Waddell), la seule personne capable de partager son désir de domination. Mais il doit faire vite puisque Van Helsing (Christopher Plummer) et son protégé Simon Sheppard (Jonny Lee Miller) sont à ses trousses...

Promis à un suicide artistique imparable par la force de son parti-pris, *Dracula 2001* cumule pourtant les références à l'œuvre d'origine ainsi qu'à ses diverses et fameuses adaptations. Malgré la bonne volonté d'une équipe apparemment peu consciente de ses agissements, la superstar des somnambules se retrouve ridiculisée par une horde de punchlines aberrantes (« Je ne bois jamais de... café ! ») et par le physique passe-partout de son bellâtre d'interprète. Une tronche idéale pour faire reluire les mamies, mais pour incarner le mal absolu, on attend toujours... Et c'est d'ailleurs le problème majeur de ce projet mort dans l'œuf, l'intérêt principal d'une adaptation de *Dracula* résidant dans la fascination du public pour ce personnage blasphématoire. La bonne morale interdisant aujourd'hui cette légitime tentation, le métrage se recentre alors sur Van Helsing et surtout sur ses jeunes recrues. Un mauvais calcul commercial qui détourne carrément le projet du succès escompté, comme le bide du film aux USA l'a laissé sous-entendre. Une formule gagnante ne s'adaptant pas à tous les thèmes, *Dracula 2001* et son hideuse forme télévisuelle tendent à prouver que certains mythes ne se traitent pas à la légère.

Stéphane MOÏSSAKIS

P.S.: *Dracula 2000* a été savamment rebaptisé *Dracula 2001* pour son exploitation française. Des fois que le jeune public escompté ne daigne se déplacer pour voir un « vieux film »...

**Wes Craven Presents : Dracula 2000.** USA. 2000. Réal.: Patrick Lussier. Scén.: Joel Soisson. Dir. Phot.: Peter Pau. Prod.: Wes Craven, W.K. Border & Joel Soisson pour Dimension Films/ Neo Art & Logic. Int.: Jonny Lee Miller, Justine Waddell, Colleen Ann Fitzpatrick, Gerard Butler, Jennifer Esposito, Omar Epps, Christopher Plummer... Dur.: 1 h 40. Dist.: Bac Films. Sortie le 9 mai 2001.



## PATRICK LUSSIER (réalisateur)

Monteur essentiellement pour la firme Dimension, Patrick Lussier signe avec *DRACULA 2001* son deuxième film. Une œuvre de commande dont il défend les points de vue avec conviction. Grand fan de littérature fantastique, il réalise un rêve avec cette adaptation très libre du roman de Bram Stoker.

Comment êtes-vous arrivé sur le projet ?

Je suis monteur de formation. J'ai monté tous les films de Wes Craven depuis *Freddy Sort de la Nuit*. J'ai ainsi travaillé pour Dimension sur la série des *Scream* mais aussi sur *Hallo-*

ween : 20 ans après et d'autres encore. Bob Weinstein est venu me voir pour me demander si je voulais passer à la vitesse supérieure, si je voulais réaliser des films. J'ai répondu par l'affirmative. Mais avant de m'attaquer à *Dracula 2001*, Dimension m'a confié la réalisation de *Prophecy 3*. C'était une sorte de test, un petit budget pour voir si j'étais capable de tenir les rênes d'un film. Le risque était plus minime que sur une production imposante comme *Dracula 2001* puisque *Prophecy 3* était prévu, depuis le départ, pour le marché vidéo et DVD. J'ai ainsi convaincu Bob Weinstein que j'étais capable de passer derrière la caméra et il m'a confié *Dracula 2001*.

Quelles sont vos influences principales pour *Dracula 2001* ?

Je suis vraiment un fan de la période Hammer. Je voulais en retrouver le même feeling gothique. Etant donné que cette vague de films date des années soixante et soixante-dix, il nous fallait absolument ré-actualiser leur





concept. Les producteurs Andrew Rona et Wes Craven m'ont soutenu dans ma démarche puisqu'ils sont également fans de cette période. À côté de ça, je suis aussi très fan du cinéma de Hong Kong, et ce depuis bien longtemps, avant que cela devienne un mode. J'adore *The Heroic Trio*, la série des *Histoires de Fantômes Chinois* et aussi *Jiang-Hu* auquel j'ai emprunté le chef opérateur Peter Pau. C'est vraiment une personne très talentueuse. Je voulais ainsi retrouver le style visuel de ce cinéma si riche, aux scènes d'action si denses. Le cinéma de Hong Kong a vraiment une manière particulière de raconter une histoire. C'est surprenant.

**C'est donc vous qui avez décidé d'inclure un combat câblé à la fin du film ?**

Tout à fait. J'avais déjà travaillé avec le chorégraphe et coordinateur des combats Kuichi Sakamoto sur *Prophecy 3*. Il est très talentueux et nous avons décidé ensemble de concevoir des combats très réalistes et très violents mais qui ne soient pas assimilables à des combats de kung fu particuliers. Il fallait que les protagonistes utilisent les éléments du décor de manière parfaitement naturelle. Mais nous n'avons pas forcé sur la chorégraphie car *Dracula 2001* reste un film fantastique. Ce n'est pas un film d'action.

**Vous n'avez pas eu peur que le personnage de Dracula ne soit noyé parmi tout ce casting de jeunes acteurs ?**

Non, on n'était absolument pas inquiets à ce propos. Nous avons lu et relu le livre de Bram Stoker plusieurs fois avant d'attaquer la préparation du film et nous nous sommes aperçus qu'il y apparaissait rarement, au début et à la fin en fait. Le livre se concentre surtout sur la chasse du comte Dracula, sur ce qu'il a vécu et sur les différents protagonistes. Il représente la force motrice qui unit ceux qui le poursuivent. Dans toutes les adaptations, moins on voyait Dracula et plus forte était sa puissance mystique. La version de Coppola est magnifique mais il a beaucoup trop de présence. Ce n'est pas ce que nous voulions faire. Nous n'avions ni le budget, ni le temps, ni l'envie de rivaliser avec ce film. Nous avons donc opté pour une approche différente, une autre manière de raconter les origines de Dracula.

**C'est pour le rendre plus humain ?**

Exactement. C'est un des buts que nous nous sommes fixés. On a voulu montrer que ce n'était pas seulement Vlad l'empaleur. On a voulu le rendre différent, d'une autre époque. Un des éléments que Bram Stoker a vraiment bien rendu dans son œuvre, c'est la fascination évidente de Dracula pour les figures du christianisme. L'eau bénite, le vin, la croix ou encore l'argent. On a poussé le concept un peu plus loin pour qu'au bout du compte, il ne soit qu'un personnage portant une responsabilité énorme sur les épaules.

Propos recueillis par **Stéphane MOÏSSAKIS**  
(Traduction : Erich VOGEL)



## LE FABULEUX DESTIN D'AMÉLIE POULAIN

Los Angeles. Overbooké à tourner *Alien la Résurrection*, Jean-Pierre Jeunet pique coup de blues sur coup de blues. La nostalgie du pays. De Paris. Une autre planète vu de là-bas. Inconsciemment, il trace les grandes lignes d'un scénario-peinture naïve de Montmartre, du cœur de Paname. D'un récit qui se déroule dans un petit pavillon de banlieue, dans un dix-huitième arrondissement typique, un peu du côté de Pigalle et dans quelques gares. Des décors réels que le réalisateur de *Delicatessen* et de *La cité des Enfants Perdus* transcende par le rêve, la poésie, la fantaisie. Il y installe ses protagonistes. Son héroïne d'abord, Amélie Poulain, une jeune femme que les carences affectives de son père poussent à davantage s'occuper des problèmes des autres que des siens. La justicière des petits bobos du quotidien en somme. Autour d'elle gravite une foule de seconds couteaux arrachés à un film français des années 40. Un épicier beauf et mesquin, son commis candide, un jaloux compulsif surveillant en permanence son ex, un peintre aux os de verre, un nain de jardin qui fait le tour du monde, une concierge inconsolable... Et Nino Quincampoix, le Fox Mulder des photomaton, accessoirement vendeur dans un sex-shop et squelette dans un train-fantôme. Dans le seul but de le rencontrer, la timide Amélie Poulain imagine le plus tordu des jeux de piste...

Un peu court le scénario ? Il le serait sans doute s'il était illustré par un autre que Jean-Pierre Jeunet. Jeunet qui multiplie les petites histoires à l'intérieur de la grande histoire. Jeunet qui donne sa chance au plus petit rôle. Jeunet qui virevolte, virtuose, de la tendresse insondable à la blague d'adolescent, de l'absurdiste lunaire à la carte postale sépia. Jeunet qui farcit la narration de tous les trucs techniques possibles et imaginables, d'effets spéciaux sophistiqués, sans que rien ne paraisse jamais clinquant, tape-à-l'œil... Amélie Poulain n'aime pas l'esbroufe. Autour d'elle, le cinéaste reconstruit Paris à coups de rêves et de souvenirs éthérés d'enfance. Il contemple son monde à lui, les pieds sur le pavé et la tête dans les étoiles. Ses comédiens sont à hauteur du film. C'est-à-dire extraordinaires.

Cyrille GIRAUD

France. 2000. Réal.: Jean-Pierre Jeunet. Scén.: Jean-Pierre Jeunet & Guillaume Laurant. Dir. Phot.: Bruno Delbonnel. Mus.: Yann Tiersen. SPFX: Alain Caroux/Duboi. Prod.: Claudie Ossard pour Victoires Productions/Tapioca Films/France 3/MMC Indépendant Gmbc/Canal +/Sonifergie 5/Filmstiftung. Int.: Audrey Tautou, Mathieu Kassovitz, Rufus, Yolande Moreau, Isabelle Nanty, Jamel Debbouze, Michel Robin, Armelle, Ticky Holgado, Serge Merlin, Dominique Pinon, Maurice Bénichou... Dur.: 2 h. Dist.: UFD. Sorti le 25 avril 2001.

## LE RAT

Dans l'ombre de son appartement, sous l'œil inquisiteur du rat, le vieil homme, avec un empressement trahissant son excitation, range soigneusement les jouets qu'il doit bientôt porter dans son coffre au trésor, en plein cœur de la forêt. Une fois encore, il a brisé sa jolie poupée. Mais, avant d'aller en quérir une autre sur le bord de la route, il conserve quelques lambeaux de chair de la dernière. Ce sont des cadeaux pour maman...

Le premier long métrage de Christophe Ali et Nicolas Bonilauri est un axiome étrange, auquel on associera pudiquement les adjectifs « différent » et (presque) « inédit », ce qui le rend immédiatement intrigant. Libre adaptation de « Mémoire d'un Rat », le roman d'Andrei Zaniievsky, *Le Rat* est un film muet exposant en noir et blanc les exploits d'un serial-killer retraité ! Métrage fauché et carrément méchant duquel s'échappent quelques jolis zestes de poésie macabre (le vieil homme finit avec une blessure à la tête représentant le sexe béant de sa mère), *Le Rat* n'est pas un vidéo-clip racoleur. Il offre au spectateur un admirable casting de gueules, derrière lesquelles se dissimulent une pléiade d'acteurs amateurs, choix imposé entre autres par les maltraitances infligées aux comédiens, qui furent mis en réelle situation de danger par les cinéastes. Ainsi, Marcel Fix, le pervers père tentant désespérément de guérir son Oedipe, fut jeté à l'eau alors qu'il ne savait pas nager, et quelques actrices quittèrent précipitamment le plateau, carrément traumatisées par la manière snuff dont certaines séquences furent filmées.

Réalisé dans des conditions extrêmes (le tournage dura quatre ans !) à l'aide d'une passion extraordinaire mais aveugle, l'histoire du vieux satyre violent et lynchant des jeunes filles pour se remémorer les émois honteux éprouvés au contact des jupons de sa mère était suffisamment séduisante pour être séduisante. Cependant, en refusant d'appartenir aux deux catégories auxquelles le prédestinaient son budget et son sujet (soit la série Z parodique et bien barrée — voir *Le Couvent*, soit le drame intimiste — voir *Insomnies*), *Le Rat* tombe dans une souricière. Plus symbolique et auteurisant que captivant ou divertissant, l'œuvre se cloître dans un périlleux exercice de style un peu élitiste. Si l'objectif d'Ali et Bonilauri était de faire étalage de leurs compétences techniques (beaux plans séquences, cadre et caméra à l'épaule maîtrisés), ils ont atteint leur but. Malheureusement, dans leur élan, ils ont omis de livrer le code permettant de décrypter les secrets de leur bande. Les images imprimées sur la pellicule constituent donc un puzzle intéressant sur le plan ludique, mais dont la reconstitution peut s'avérer laborieuse et frustrante. L'expérience menée par les deux réalisateurs pour unir gore et lyrisme échoue donc dans le piège tendu par le cinéma muet : demeurer un témoignage exclusivement esthétique.

Bertrand ROUGIER

France. 2000. Réal., scén. et dir. phot.: Christophe Ali et Nicolas Bonilauri. Mus.: Hubert Persat. Prod.: Tom Dercourt pour Les Films à un dollar/Rat qui rit films/Idea Productions. Int.: Marcel Fix, Florence Quinquère, Léo Robin, Elsa Joly, Isabelle Tesson... Dur.: 1 h 01. Dist.: Les Films à un dollar. Sortie le 30 mai 2001.







## KUZCO, L'EMPEREUR MÉGALO

Lorsqu'il fomenta en 1997 l'adaptation d'un obscur roman de Mark Twain (« Tom Sawyer »), Michael Eisner construisit une franchise dont l'objet est de s'appropriier l'intégralité de l'œuvre du plus emblématique des auteurs américains. À l'époque, *Kingdom of the Sun* devait être une fastueuse translation en terre inca du « Prince et du Pauvre ». Roger Allers et Mark Dindal avaient obtenu les garanties nécessaires à la réalisation d'une grande fresque épique, historique, romantique et dénuée de gimmicks humoristiques. Mais, le succès du *Prince d'Égypte* et la rivalité entre les deux hommes (Allers a soutenu Dindal la vision de Tim Burton sur *Taram* et le *Chaudron Magique* : l'échec du film leur sera conjointement imputé) allaient briser ce vœu pieux. Surpris par la notoriété obtenue par le dessin animé de DreamWorks, Michael Eisner perd la raison. Pour illustrer la devise de sa compagnie (c'est nous qu'on est les plus forts) et après avoir répondu à l'assaut numérique de Pixar par le « monstrueux » *Dinosaure*, il décide de travestir *Kingdom of the Sun* en comédie mièvre pour concurrencer l'insipide *Route d'El Dorado*. Ayant foi dans le projet initial, Allers et les animateurs vétérans résistent. Et, contre toute attente, Eisner laisse bêtement pourrir la situation. Finalement, après que 30 millions de dollars aient été gaspillés et le beau score de Sting phagocyté, Eisner licencie Allers, qui claqué la porte avec tous les artistes expérimentés du staff. Le yes-man Dindal doit alors assumer seul la paternité d'un vilain bâtard : *Kuzco, l'Empereur Mégalo*.

L'arrogant Kuzco, un empereur taré se (mé)prenant conjointement pour le Parrain et le Roi de la Pop, est transformé en lama par son acariâtre conseiller, la diabolique Yzma. Dans l'espoir de recouvrer son empire et sa véritable apparence, le narcissique souverain gravement humilié est contraint de s'allier à un brave paysan (Pacha) qu'il vient d'exproprier...

Précédé par l'annonce du fiasco de son exploitation outre-Atlantique, doté d'un scénario alibi bourré d'anachronismes, *Kuzco* semblait destiné à concourir dans la catégorie du navet de l'année. Paradoxalement, son manque d'ambition est son principal atout. Réalisé dans l'indifférence générale à partir de 1999, *Kuzco* a été pensé par son producteur, Randy Fullmer, comme une caricature du système Disney. Ici, les petits animaux aux grands yeux sont malveillants, on fait l'éloge du Pacs et du travestissement, on abîme le mythe bêtifiant de la star hollywoodienne, Kuzco étant un monarque capricieux et égocentrique, Yzma une diva liftée et névrosée, Kronk un écerelé body-buillé. Rythmé, ouvertement insolent et décomplexé, *Kuzco* emprunte ainsi le ton et les tics des meilleures sitcoms yankees. Jalousie, apologie du mauvais esprit et des vilaines manies font de *Kuzco* le seul long métrage estampillé Disney où l'on puisse rire grassement. Jubilaire, ou presque.

Bertrand ROUGIER

*The Emperor's New Groove*. USA. 2000. Réal.: Mark Dindal. Scén.: Roger Allers, Mark Dindal, Matthew Jacobs, David Reynolds et Chris Williams. Mus.: John Debney & David Hartley. Chansons : Sting Prod.: Randy Fullmer pour Walt Disney Pictures. Avec les voix (en vo) de : David Spade, John Goodman, Eartha Kitt... Dur.: 1 h 18. Dist.: Gaumont Buena Vista International. Sorti le 28 mars 2001.

## EH MEC ! ELLE EST OÙ MA CAISSE ?

Jesse (Ashton Kutcher) et Chester (Sean William Scott) sont deux braves nigauds un peu branleurs sur les bords qui ne se souviennent jamais de ce qu'ils ont fait la veille. Et c'est bien là le problème. Ils doivent en effet offrir le cadeau d'anniversaire à leurs jumelles de copines, mais ne retrouvent pas leur bagnole dans laquelle ils l'ont laissé traîner. Enorme dilemme. Au fur et à mesure de leur recherche, nos deux branlouzes vont croiser une multitude de nénettes bombastiques qui, elles, se rappellent parfaitement ce qu'ils ont fait la veille. Vient alors se greffer une sorte de complot intergalactique dans lequel ils ont pris part lors de la nuit de débauche précédente. Et pour cause, selon certains aliens à leurs trousses, ils seraient en possession d'un bidule-chouette capable d'éradiquer l'univers s'il tombe entre de mauvaises mains. En plus, sans cadeau d'anniversaire, les copines risquent bien de les lourder pour de bon. Aïe aïe aïe...

Le marketing ne ment pas. Vous allez voir un film très, mais alors très très con. C'est même sa principale qualité. Vous êtes prévenus, faudra pas venir vous plaindre après ! Son autre qualité, c'est d'éviter de tomber dans la beauferie généralement de mise. En effet, en créant un univers finalement totalement fictionnel (des flandus de première qui se tapent les plus belles moutounes du monde : si c'était vraiment le cas, on arrêterait tout de suite de faire des magazines de cinéma !), l'équipe du film refuse d'embellir la moindre identification avec les deux z'héros. Et comme ceux-ci forment leur personnalité au fil d'un script qui les place dans les situations les plus crétines, le spectateur n'a plus qu'à bien se caler dans son fauteuil et à attendre les vannes. Et elles sont nombreuses : coup de boule d'autruches mal lunées, aventurier français (l'accent atteste de ses origines) enfermé dans une cage, mémés chauffardes, travelos en manque, apprentissage de la langue japonaise... La totale, quoi ! Ah oui, sinon, n'arrivez pas en retard à la séance, vous rateriez le fabuleux générique de début estampillé « méga-super-con ». Quelle belle invention le cinéma quand même !

Stéphane MOÏSSAKIS

*Dude, Where's My Car ?*. USA. 2000. Réal.: Danny Leiner. Scén.: Philip Stark. Dir. Phot.: Robert M. Stevens. Mus.: David Kitay. SPFX : David P. Kelsey. Prod.: Broderick Johnson, Andrew A. Kosove, Gil Netter et Wayne Allan Rice pour Twentieth Century Fox. Int.: Ashton Kutcher, Sean William Scott, Jennifer Garner, Marla Sokoloff, Kristy Swanson, Brent Spiner... Dur.: 1 h 24. Dist.: UFD. Sorti le 18 avril 2001.



## SALE MÔME

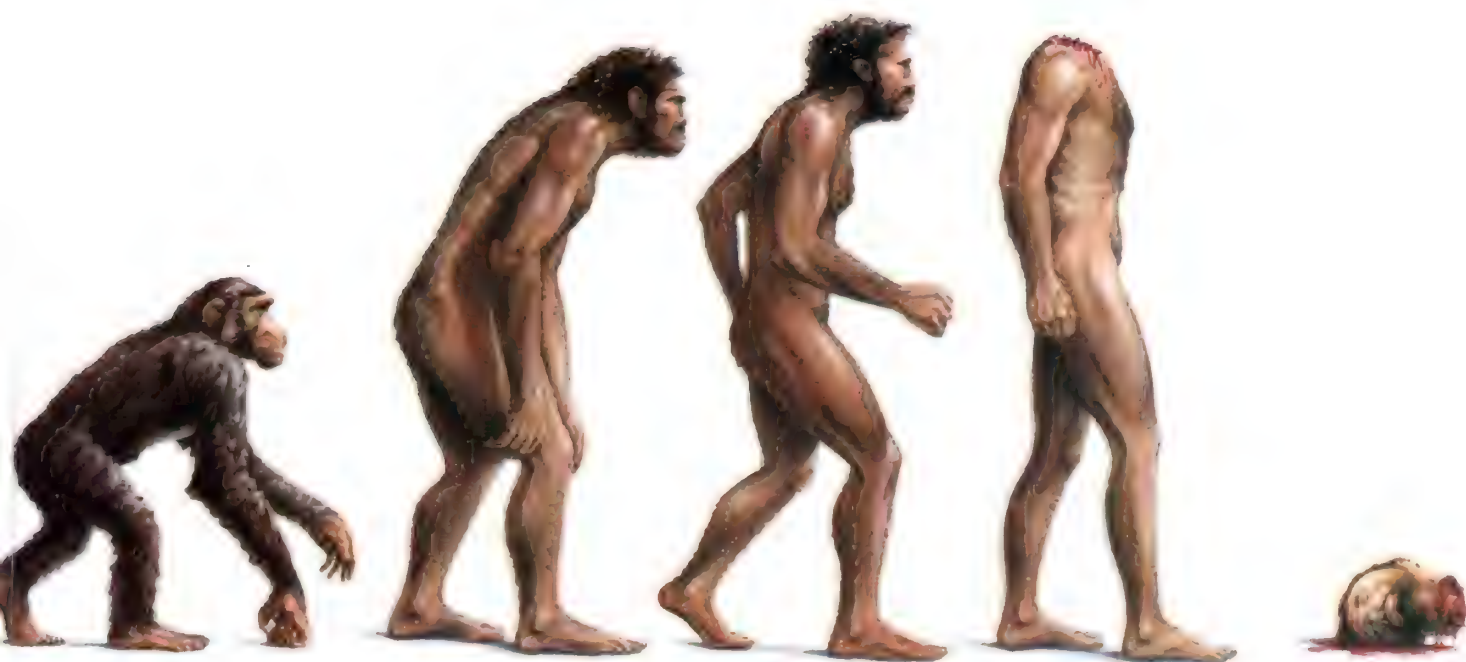
Imaginez une pelloche où le bagout de Bruce Willis, dans le rôle d'un antipathique conseiller médiatique, se retrouverait broyé par le bon vouloir d'un script irritant et les incorrections d'un cinéaste au talent toujours aussi incertain. Imaginez maintenant la présence d'un gamin brillard, sosie live du Cartman de *South Park*, censé incarner le même personnage à l'âge de huit ans. Imaginez aussi que par le biais d'une faille temporelle inexplicable, nos deux attachants héros se retrouvent à partager le même espace-temps, le petit ne supportant pas de se voir aussi austère et asocial une fois parvenu à l'âge adulte. Vous sentez poindre l'irrésistible drôlerie de cette situation cocasse brillamment distillée par un pitch savoureux et particulièrement accrocheur ? L'imagination, ça a du bon parfois...

Pour se raccrocher à une quelconque planche de salut, le spectateur pourra toujours se dire que c'est bien fait pour lui, qu'il aurait dû savoir en entrant dans la salle qu'il ne pouvait rien attendre de cet étourdi de Jon Turteltaub (*L'Amour à tout prix*, *Phénomène*... il oublie toujours de faire des bons films, celui-là !). Il pourra même tenter de pardonner cette hideuse pochade à son McClane d'amour, mais seulement si ce dernier daigne retrouver les plaisirs olfactifs de la bonne sueur de marcel... Mais comme il faut toujours prévenir son prochain, sachez que sous ses airs de comédie à la W.C. Fields (qui, contrairement à Willis, détestait viscéralement les bambins), *Sale Môme* se présente tout de même comme une belle leçon de vie. Ainsi, on apprendra qu'il ne faut pas être méchant avec les inconnus, qu'il faut toujours pardonner les erreurs de son papa, qu'il faut profiter au maximum de l'instant présent (va faire comprendre ça à ceux qui ont payé leur billet, tiens !) et surtout, qu'il faut coûte que coûte préserver son âme d'enfant. Mouais... À force de nous considérer comme de grands gamins, on se demande quand même si Tonton Disney ne nous prendrait pas juste pour des petits cons...

Stéphane MOÏSSAKIS

*Disney's The Kid*. USA. 2000. Réal.: Jon Turteltaub. Scén.: Audrey Wells. Dir. Phot.: Peter Menzies Jr. Mus.: Marc Shaiman. Prod.: Jon Turteltaub, Christina Steinberg et Hunt Lowry pour Junction Entertainment/Walt Disney Pictures. Int.: Bruce Willis, Spencer Breslin, Emily Mortimer, Lily Tomlin, Chi McBride, Jean Smart, Dana Ivey... Dist.: GBVI. Dur.: 1 h 44. Sortie le 2 mai 2001.





ne laissez pas les aliens ré-écrire l'histoire...

DECONSEILLE  
aux moins de 12 ans

...rejoignez la résistance : [www.fr.scee.com/c12](http://www.fr.scee.com/c12)

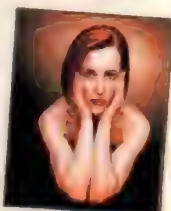
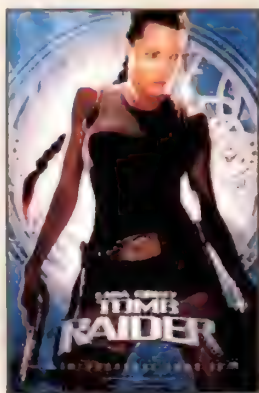




# MOVIE MARKET

Fondé en 1981

Le spécialiste  
de Mémorabilia  
Films et TV



► N° Indigo 0 820 82 04 34



- Photos
- Affiches De Films
- Autographes
- Collections de photos
- Jeux d'exploitation

Envoyez nous vos coordonnées ou appelez le  
0820 82 04 34 pour recevoir le supplément mensuel, ou envoyez  
30FF pour notre Catalogue Général avec plus de 50.000 photos.

► N° Indigo FAX 0 820 82 04 36

Movie Market, 116 Avenue du Général Leclerc, 75014 Paris  
[www.moviemarket.fr](http://www.moviemarket.fr)

## AVIS CHIFFRÉS

0 : nul. 1 : très mauvais. 2 : mauvais. 3 : moyen.  
4 : bon. 5 : très bon. 6 : chef-d'œuvre.

D.A.: Didier Allouch. C.D.: Cédric Delelée. R.D.: Rafik Djoumi.  
D.G.: Damien Granger. V.G.: Vincent Guignebert. S.M.: Stéphane Moissakis.

|                        | DA | CD | RD | DG | VG | SM |
|------------------------|----|----|----|----|----|----|
| Anatomie               |    | 4  |    | 4  | 4  | 4  |
| Le Couvent             |    | 0  | 4  | 5  | 4  | 5  |
| Donjons et Dragons     |    |    | 1  |    | 0  | 0  |
| Dracula 2001           |    |    |    | 0  |    | 0  |
| L'Homme sans Ombre     | 3  | 5  | 4  | 1  | 4  | 4  |
| Incassable             | 3  |    | 5  | 0  | 6  | 6  |
| Insomnies              |    | 1  | 2  |    | 4  | 1  |
| Intuitions             | 5  |    | 5  | 5  | 5  | 5  |
| Kato                   |    |    |    | 4  | 4  | 5  |
| Les Morsures de l'Aube |    | 3  | 3  |    |    |    |
| Le Pacte des Loups     | 4  | 5  | 4  | 2  | 4  | 3  |
| Planète Rouge          | 1  |    |    | 0  | 0  | 0  |
| Ring                   |    |    | 4  | 3  |    | 4  |
| Sept jours à Vivre     |    | 5  |    | 4  | 4  | 2  |

# MOVIES 2000

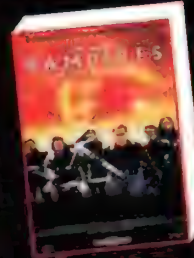
## LA LIBRAIRIE DU CINÉMA

49, rue de La Rochefoucauld  
75009 PARIS (Métro St-Georges)

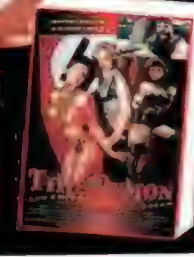
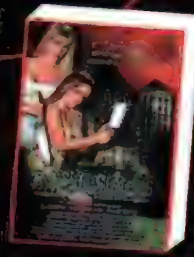
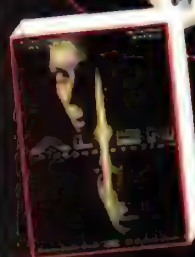
Tél.: 01 42 81 02 65

Ouvert du mardi au samedi de 14h30 à 19h.

Rayon de 2.000 K7 VIDÉO à prix  
réduits, neuf et occasion.



photos de films - portraits d'acteurs  
couleurs et N&B - affiches françaises,  
américaines et italiennes - jeux de  
photos couleurs - revues et fanzines  
de cinéma fantastique - laserdiscs  
d'occasion - plus les anciens n° de  
MAD MOVIES et IMPACT.



Catalogue Vidéo = 6,70 F en timbres / Catalogue  
4.000 photos couleurs films et films 10x28 cm (10 F  
pièce) = 11,50 F en timbres / Catalogue 9.000 photos-  
couleurs, 10x15 cm (10 F pièce) = 16 F en timbres /  
Les catalogues = 16 F en timbres.



« Depuis que je suis abonné à **MAD MOVIES**,  
je n'ai vraiment plus peur de rien ! » Brendan F.



## BULLETIN D'ABONNEMENT

à découper ou photocopier et à renvoyer à MAD MOVIES, 4 rue Mansart, 75009 PARIS

☐ Je m'abonne pour 6 mois (6 numéros) et je choisis en  
cadeau 1 ancien n° de Mad Movies ou Impact : 125 F  
Je désire le n° \_\_\_\_\_ de Mad Movies ou le n° \_\_\_\_\_ d'Impact

☐ Je m'abonne pour 1 ans (11 numéros) et je choisis en  
cadeau 2 anciens n° de Mad Movies ou Impact : 225 F  
Je désire les n° \_\_\_\_\_ de Mad Movies et \_\_\_\_\_ d'Impact

☐ Je m'abonne pour 2 ans (22 numéros) et je choisis en  
cadeau 3 anciens n° de Mad Movies ou Impact : 425 F  
Je désire les n° \_\_\_\_\_ de Mad Movies et \_\_\_\_\_ d'Impact

NOM \_\_\_\_\_ PRÉNOM \_\_\_\_\_

ADRESSE \_\_\_\_\_

CODE POSTAL \_\_\_\_\_ VILLE \_\_\_\_\_

Règlement joint par ☐ chèque ☐ mandat

ETRANGER

Europe par voie de surface : même tarif.

Hors Europe et Dom-tom par avion : 6 numéros : 185 F.

11 numéros : 335 F. 22 numéros : 645 F.



preview



Big Daddy Mars (Richard Cetrone) : le nom qui tue, le look qui tue, et surtout une attitude revancharde qui va faire des victimes...



# GHOSTS OF MARS

Trois ans après **VAMPIRES**, John Carpenter revient en force avec **GHOSTS OF MARS**, un film qui combine plusieurs de ses thèmes de prédilection : une société totalitaire, un état de siège, un héros nihiliste et un groupe d'outcasts en guise de menace. Le tout comme d'habitude dans une enveloppe de B-movie, avec un « B » qui signifie « Bon dieu, ça va être dément ! ». Genèse de ce nouveau film du maître qui, comme tous les autres, sera son meilleur. Prière de ne pas baver sur votre beau magazine, merci...

**J**ohn Carpenter est increvable ! Traîné dans la boue par la critique et, pire encore, le public lors de la sortie de son hommage moderniste au Wu Xia Pan, les formidables mais onéreuses **Aventures de Jack Burton dans les Griffes du Mandarin**, le réalisateur répond par deux petits budgets tournés quasiment coup sur coup. A savoir **Prince des Ténèbres** et **Invasion Los Angeles**, accessoirement considérés comme deux des meilleurs films du maître. Quelques années plus tard, la rumeur l'annonce terriblement diminué, atteint d'un cancer, à la veille de la sortie de **Los Angeles 2013**. Une saloperie de maladie qui serait à l'origine du fiasco artistique de cette séquelle tant attendue... Manque de bol, Big John est bel et bien en pleine forme et nous le prouve sans tarder : **Los Angeles 2013** est un quasi chef-d'œuvre, seulement tiré vers le bas par quelques effets numériques très spéciaux. Le reste ? Du pur concentré d'anti-républicanisme qui fait mouche et, forcément, n'emporte pas l'adhésion. Le public déserte et la critique se gausse, bien incapables de faire la différence entre un flan et un lingot d'or. La même année, l'impensable **Independence Day** triomphe. No comment...

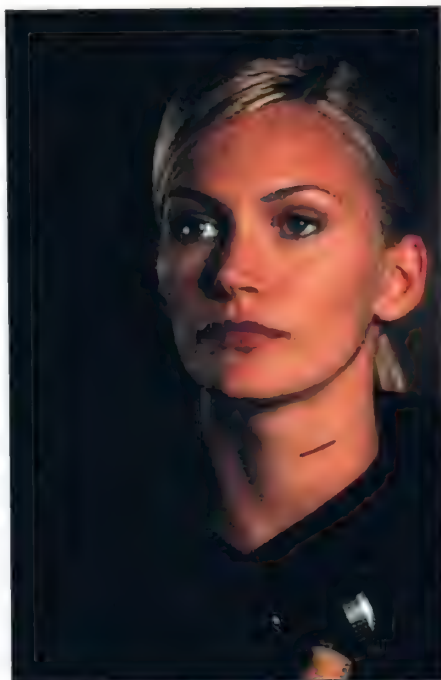
Si **Vampires** parvient raisonnablement à mettre tout le monde d'accord (c'est encore un chef-d'œuvre et, ô miracle, un joli succès d'estime), Carpenter doit maintenant prouver aux majors qu'il est toujours capable de contrôler et magnifier un gros budget. Il y a un an et demi de cela, le réalisateur annonce son nouveau projet, au titre riche de promesses : **Ghosts of Mars**. C'est durant cette période que se tournent deux films prenant pour cadre la planète rouge : **Mission to Mars**, le revival SF/fifties de Brian De Palma, sifflé dans les salles du monde entier par des hordes de spectateurs en rût, et **Planète Rouge** du nouveau venu Anthony Hoffman

(vous savez, le film où Carrie-Ann Moss prend une douche). Fort heureusement, John Carpenter pousse le concept de **Ghosts of Mars** bien loin de la concurrence...

**G**hosts of Mars se situe en 2176. La société telle que nous la connaissons est maintenant prioritairement contrôlée par les femmes, et la « norme sexuelle » est devenue l'homosexualité, les hommes étant considérés comme de sinistres repro-

ducteurs. La planète Mars a été « terraformée » par les humains afin de la rendre habitable pour notre espèce. C'est dans la prison principale de Chryse, capitale martienne et ville minière, que le dangereux criminel Desolation Williams (Ice Cube) doit être transféré. Le gouvernement le fait donc escorter par un petit groupe de policiers dirigés par la coriace Melanie Ballard (Natasha Henstridge). Une porteuse comme on dit, puisqu'elle n'est pas lesbienne, ce qui lui vaut une place d'outcast au sein de cette néo-société. C'est peu avant l'arrivée de ce groupe de transfert qu'une expédition minière commet l'irréparable. Les mines de Chryse renferment les ruines d'une ancienne civilisation martienne qui va être réveillée et libérée... Dès lors, c'est le chaos qui règne sur la planète rouge : une tribu de fantômes martiens dirigés par l'imposant Big Daddy Mars s'attaque violemment aux colons, et seuls les détenus enfermés dans la prison de Chryse parviennent à passer à travers les mailles du filet. Quand Melanie Ballard et sa patrouille atterrissent sur la planète, ils se retrouvent très vite à devoir combattre cette race inconnue qui s'est jurée par le passé de défendre farouchement leur territoire et d'éliminer toute forme de colonisation...

Comme on peut le constater, John Carpenter et son co-scénariste Larry Sulkis (voir encadré) ont taillé ce script ultra-excitant dans l'idée de satisfaire les penchants du réalisateur. Desolation Williams rejoint ainsi la grande famille des personnages « carpentériens » en diable, à l'image de Napoleon Wilson (**Assaut**), Snake Plissken (**New York 1997**), John Nada (**Invasion Los Angeles**) et autres Jack Crow (**Vampires**), tous des projections fantasmées de la forte personnalité d'un outsider de cinéaste qui ne se laissera jamais broyer par le système. Quant à Melanie Ballard, elle



Melanie Ballard (Natasha Henstridge) : une femme flic au comportement contestataire.



■ ■ ■ semble découler du moule féminin forgé par Big John et expérimenté sur les personnages charismatiques et indépendants campés par Jamie Lee Curtis (*Halloween*) ou Adrienne Barbeau (*New York 1997*). L'histoire, enfin, s'apparente comme d'habitude à un néo-western tant il est évident qu'elle aurait pu se dérouler au Far West, fantômes indiens y compris. En bref, *Ghosts of Mars* a tout du projet sur mesure pour Carpenter, adepte depuis longtemps de la méthode « on n'est jamais mieux servi que par soi-même ».

**P**our mener à bien le projet, John Carpenter et sa productrice de femme Sandy King (lire interview) approchent la Columbia en vue d'un financement à hauteur de 30 millions de dollars. Une belle somme pour le cinéaste, mais un budget relativement modeste en regard des productions hollywoodiennes actuelles. La major, sous l'égide de sa nouvelle firme Screen Gems, accepte dans un premier temps de produire *Ghosts of Mars*, puis décide de retirer ses billes juste avant la sortie en salle de *Mission to Mars*, le premier des projets martiens à débouler sur grand écran. Faut-il y voir une quelconque relation ? « Non, non, cela n'a rien à voir », affirme le cinéaste desperado. « C'est une situation difficile à résumer, mais il se trouve que *Ghosts of Mars* est le premier film produit par Screen Gems. Cette firme affiliée à Sony est un peu ce que Dimension représente pour Miramax et Disney. Leur but est de produire des petits films de genre à 15 millions de dollars. *Ghosts of Mars* coûtant le double, on s'est retrouvé dès le début face un problème de production. Comme je ne voulais pas céder, je suis parti de mon gré. Et finalement, quelque



Jericho Butler (Jason Statham), un flic habile en machineries diverses...



Dans le rôle de Bashira Kincaid, Pam Grier retrouve son réalisateur de *Los Angeles 2013*.

temps plus tard, les gens de Sony sont revenus sur leur décision en acceptant le budget qu'on leur avait présenté ».

Le projet à nouveau sur les rails, il s'agit alors pour Carpenter de trouver le casting adéquat. Whoopi Goldberg est un temps contactée pour tenir un rôle dans le film. Intéressée, elle se désistera pourtant très vite. D'après le réalisateur, « ça ne s'est tout simplement pas fait ». Le rôle de Desolation Williams, Carpenter songe d'abord le confier au comédien britannique Jason Statham (*Arnaques, Crimes et Botanique*), avant de se rabattre sur le rappeur Ice Cube qui vient tout juste de triompher dans *Les Rois du Désert*. « Quand on a commencé à discuter de son personnage, je me suis rendu compte qu'il avait de superbes idées afin de le rendre plus crédible. Ice Cube est un acteur très intéressant, très intelligent, et très préoccupé par son travail. Je suis vraiment content de sa performance », ajoute le réalisateur qui ne laisse pas pour autant tomber Jason Statham. Ce dernier devient Jericho Butler, un membre de la patrouille d'escorte de Melanie. « Au départ, *Ghosts of*

*Mars* tournait autour de Melanie et Williams. Nous avons ajusté le script pour étoffer le personnage de Jericho et je trouve qu'on a atteint un équilibre qui rend l'histoire bien meilleure ». Pour incarner Melanie, John Carpenter fait appel à Courtney Love, chanteuse du groupe Hole et nouvelle égérie de Milos Forman (*Larry Flint*, *Man on the Moon*). Si elle signe effectivement un contrat la liant au projet, Love quitte pourtant la production seulement quelques semaines avant le début du tournage fixé au 14 août 2000. Raison invoquée par la production : l'actrice se serait foulée la cheville et serait donc incapable de tenir un rôle très physique. Dans l'ombre, on chuchote qu'entre le réalisateur et la star, il y aurait eu des tensions poussant cette dernière à désertier les répétitions. Info ou intox ? Qu'importe, Carpenter doit de toute façon lui trouver une remplaçante. Les noms de Famke Janssen et Michelle Yeoh sont évoqués pour prendre la relève, mais c'est la belle Natasha Henstridge (*La Mutante 1 et 2*), en quête d'un rôle fort, qui va remporter le morceau à ■ ■ ■



Desolation Williams (Ice Cube), un outcast qui n'en fait qu'à sa tête, un personnage comme les affectionne tant Carpenter.



# mother mars

# SANDY KING

Très proche de John Carpenter au point de l'avoir épousé, Sandy King accompagne le cinéaste sur tous ses films depuis STARMAN en 1984. Après avoir épluché ligne par ligne les scénarios de Big John, elle passe à la production en 1988 avec *INVASION LOS ANGELES*. Abonnée aux cinéastes à forte personnalité (avant Carpenter, elle a travaillé pour John Cassavetes, Michael Mann et Francis Coppola), Sandy King n'a pas encore terminé la post-production de *GHOSTS OF MARS* qu'elle enchaîne déjà sur *VAMPIRES : LOS MUERTOS*, une suite indirecte de *Vampires*, réalisée par Tommy Lee Wallace et avec Jon Bon Jovi.

**Quand votre réalisateur de mari vous a-t-il parlé pour la première fois de *Ghosts of Mars* ?**

Il y a un peu moins de deux ans. Il m'a raconté les grandes lignes de l'histoire et ce qu'il désirait en faire. Avec le traitement qu'il avait écrit, on a commencé à chercher un financement, notamment en allant au Festival de Cannes. On n'a pas eu trop de mal à vendre le projet sur son idée et sur le nom de John Carpenter. Puis John a développé le scénario avec Larry Sulkis et tout s'est enchaîné assez rapidement.

**Avant de les produire, vous avez d'abord tenu un poste de « superviseur du scénario » sur les films de John Carpenter (de *Starman* à *Invasion Los Angeles*, NDLR). Qu'avez-vous pensé de celui de *Ghosts of Mars* ?**

Je l'ai trouvé très marrant, comme un grand film « pop-corn » ! On dit toujours que John fait des westerns déguisés. C'est d'autant plus vrai que personne ne veut lui donner de l'argent pour en réaliser un vrai. Eh bien *Ghosts of Mars*, c'est un croisement entre *La Horde Sauvage* et *Le Jour le plus Long*, sauf que là c'est la guerre sur Mars ! A la lecture du scénario, je n'arrêtais pas de me dire que ça ressemblait à ce que John sait faire de mieux.

**Le scénario de *Ghosts of Mars* évoque à la fois *Assaut*, *Prince des Ténèbres* et *The Thing*, et John Carpenter ne cache pas qu'il refait presque toujours le même film. Comment voyez-vous cette facette de son travail ?**

Vous savez, Howard Hawks a toujours fait et refait la même chose. Il y a cette anecdote à propos de *Rio Bravo*, où John Wayne, plaisantant sur le fait qu'il tenait toujours le même rôle, a lancé à Hawks qu'il aimerait bien jouer l'alcoolique pour une fois ! Comme la plupart des artistes, John a des thèmes qui le travaillent : par exemple comment surmonter ses propres peurs, comment sauvegarder sa part d'humanité... Je crois que ça fait partie de lui, de son univers. Les personnages qu'il imagine pour répondre à ces questions sont toujours liés entre eux par des sentiments très forts. Dans *Ghosts of Mars*, Desolation Williams, le personnage principal, est encore une fois un anti-héros : c'est l'étranger qui combat l'étrange, entouré de gens qui veulent rester humains quel que soit le prix à payer. Et puis l'histoire de *Ghosts of Mars* permet aussi à John de porter un regard critique sur la société dans laquelle nous vivons, ce qui est une constante dans son œuvre.

**En tant que productrice, quelles ont été les problèmes majeurs que vous avez dû résoudre sur ce projet ?**

À peu près tout ! C'était un film compliqué à mettre en place, en grande partie à cause du fait que nous devions créer un monde imaginaire sur une autre planète.

**Depuis *Dark Star*, son premier film, John Carpenter n'avait pourtant jamais déconnecté de la réalité...**

C'est vrai. D'habitude, il part de la réalité pour la transformer selon les besoins de l'histoire. Alors que pour *Ghosts of Mars*, il nous a fallu trouver un endroit pour donner naissance à Chryse, la capitale martienne. On a construit un décor gigantesque, le plus grand plateau sur lequel j'aie jamais travaillé. A force de tout repeindre en rouge, New Mexico est devenue Mars ! On a également construit une autre ville, plus petite, dans le seul but de la détruire à l'écran ! Pour tout ce qui concerne le design, les accessoires et les décors, nous avons dû nous projeter dans le futur sans tomber dans le cliché,

sans refaire ce qui avait déjà été fait. Tous les films s'inspirent plus ou moins de *Waterworld* ou de *Star Trek*. Nous avons essayé de trouver autre chose. Nous voulions que ce soit crédible.

**On aperçoit dans la bande annonce ([www.movie-list.com/g/ghostsofmars.shtml](http://www.movie-list.com/g/ghostsofmars.shtml)) des véhicules futuristes ?**

Oui, vous verrez, ils sont très particuliers. On les a conçus en tenant compte de l'atmosphère de Mars. Ils devaient pouvoir résister aux vents très forts qui balaient la surface de la planète, c'est pourquoi ils ont cet aspect très solide et très sale. Il y a aussi un train dans le film, qui pour moi sort tout droit de *Metropolis* : très lourd, en métal. Les rues de Chryse sont étranges, les immeubles sont en angle, avec très peu de vitres qui ne résisteraient de toute façon pas au vent. Nous nous sommes aussi posés la question du genre de matériaux que l'on utiliserait pour construire sur Mars, étant donné qu'il faudrait a priori les transporter de la Terre jusqu'à Mars dans des vaisseaux spatiaux.

***Ghosts of Mars* comporte-t-il beaucoup d'effets spéciaux visuels ?**

Il y en a un nombre raisonnable, répartis sur toute la durée du film. Mais ils ne font qu'améliorer ou remplacer ce que nous ne pouvions pas obtenir en prises de vues directes. Contrairement à *Star Wars* ou *Star Trek*, les effets visuels ne sont pas la star de *Ghosts of Mars*, ni des éléments importants de l'histoire.

**Comment travaillez-vous avec John Carpenter pendant la durée du tournage ? Avez-vous le temps de venir sur le plateau ?**

Sur *Ghosts of Mars*, j'étais constamment sur le tournage. C'est bien simple, j'ai fait transférer mon bureau sur le plateau, en utilisant la deuxième moitié des bâtiments que l'on avait construits ! Le matin, je me rendais sur le plateau avant le début des prises de vues et j'y restais jusqu'au soir. Cela permet de prendre des décisions rapidement, et de résoudre certains problèmes plus facilement. C'est un gain de temps considérable. En tournant dans le désert de New Mexico en plein été, la pire saison, on a connu des conditions météo épouvantables : pluies torrentielles, tempêtes de sable... Mon boulot, c'était de m'assurer que le tournage continue quand même. En étant sur le terrain, j'ai pu coordonner mon travail avec les services météo. De toute façon, ça sert d'être sur le plateau et en plus j'aime ça. Je suis davantage intéressée par la fabrication du film que par son financement. Trouver de l'argent, je le fais parce que c'est nécessaire, qu'il faut bien commencer par là, mais c'est avec la fabrication que je prends du plaisir.

**Dans la profession, on vous appelle « Mother production ». D'où vous vient ce surnom ?**

(Rires) On a commencé à m'appeler comme ça il y a plus de dix ans. En tant que productrice, j'ai toujours essayé de faciliter la vie de tout le monde : le réalisateur, l'équipe, les gens du studio. A mon avis, les meilleurs producteurs sont ceux qui prennent autant soin de l'équipe que du film. Je me soucie tout le temps des gens qui travaillent pour moi, et j'accorde de l'importance à l'ambiance qui peut régner sur un plateau. Du coup, certains ont commencé à m'appeler « Maman ». J'avoue que j'ai eu un peu de mal à m'y faire, parce que je me considère beaucoup plus « rock n roll » que ça. Mais bon, on se fait parfois des idées sur soi-même !

Propos recueillis par Vincent GUIGNEBERT  
(Traduction : Alexandre NAHON)



■ ■ ■ quelques jours du début des prises de vues. Pam Grier (*Jackie Brown*), Clea Duvall (*The Faculty*) et Joanna Cassidy (*Blade Runner*) complètent la distribution. Enfin, le cascadeur Richard Cetrone (*Blade*) se charge d'incarner le terrifiant Big Daddy Mars qui, à coup sûr, trouvera sa place dans la galerie de vilains du cinéma fantastique aux côtés du Predator et de l'Alien.

**S**i l'étape du casting a vu se dérouler un long jeu de chaises musicales, le tournage, qui va débiter à la date prévue, n'est pas en reste. Pour bâtir sa capitale martienne, le réalisateur décide de s'installer au Nouveau Mexique, tout comme il l'avait fait pour *Vampires*. Il fait ainsi appel à quelques-uns de ses habitués. Ainsi, le chef opérateur Gary

B. Kibbe (*L'Antre de la Folie*, Los Angeles 2013) et la co-productrice Debra Hill (*New York 1997*) rempile. La société K.N.B (*Vampires*) se charge des maquillages tandis que l'ineffable Jeff Imada (*The Crow*) s'occupe de régler les combats. « Il y a beaucoup d'action dans *Ghosts of Mars* » affirme le réalisateur. « Nous avons un état de siège, des combats sur un train, des batailles entre martiens et humains. Cela représente un tournage compliqué à mettre en place et beaucoup d'entraînement physique pour tout le monde. Heureusement, Jeff s'est chargé d'apprendre aux acteurs à botter des culs ! ». Il faudra aussi faire avec une météo particulièrement capricieuse, alternant chaleurs caniculaires et pluies torrentielles, qui ralentira le rythme de tournage. Heureusement, Carpenter a pris l'habitude de tourner vite et bien, parfois en ne faisant qu'une seule prise de la scène. « Déjà on



Le pénitencier de Chryse, un endroit insalubre et low-tech.

gagne du temps, et en plus cela permet de garder un certain contrôle créatif vis-à-vis des gens du studio si jamais ils cherchent à mettre leur nez dans le montage » affirmait-il à l'époque du *Village des Damnés*.

Mais c'est évidemment tout ce qui touche à l'environnement martien qui fut le plus dur à crédibiliser à même le plateau. « Si je vous disais ce qu'on a utilisé, vous n'y croiriez pas. Alors je vous laisse la surprise. Lorsque j'ai vu les essais de tournage, j'ai été bluffé. Le résultat était incroyable, surtout compte tenu de la méthode utilisée ». On n'en saura pas plus pour le moment. Le réalisateur se montre un peu plus disert sur la tribu dirigée par Big Daddy Mars. « Tout ce que je peux vous dire, c'est qu'ils représentent une sorte de microcosme tribal. Leur race n'avait pas développé de technologie avancée. Mais il y a un élément surnaturel qui les lie à leur planète et à un système de défense spécialement créé pour qu'elle ne soit pas colonisée par d'autres races ».

**B**eaucoup comparent déjà *Ghosts of Mars* à *Assaut*, le second long métrage du réalisateur. « Pour l'état de siège, j'imagine... Disons qu'il y a effectivement une prison, des bagnards, une barricade et une attaque extérieure... Donc oui, il y a quelques similitudes. Mais la situation d'état de siège, on la retrouve dans plusieurs de mes films, *The Thing* et *Prince des Ténèbres* notamment. Chaque film possède ses antécédents, mais *Ghosts of Mars* est plutôt proche de *Zoulu* (1), qui fut déjà une influence majeure pour *Assaut* ». Voilà qui laisse présager un *Ghosts of Mars* estampillé 100% Carpenter. Réponse à la fin de l'année sur nos écrans.

En attendant, on peut déjà saliver sur l'un des autres projets du maître : « Il s'agit de créer une structure basée sur les avancées technologiques de l'ère digitale. On pourrait contrôler le marché tout en se passant des businessmen et autres exécutifs stupides. J'ai déjà une idée précise de la marche à suivre, mais je me demande combien de réalisateurs seraient d'accord pour me rejoindre. Personnellement, je passe invariablement des petits aux gros budgets, donc ça ne me pose aucun problème. Je pense qu'ainsi, je peux m'auto-financer et garder le contrôle absolu, sur le copyright par exemple. Je ne suis pas seulement un hippie libéral, je suis aussi un grand fan du capitalisme, c'est mon côté business. Alors forcément, l'idée d'avoir la mainmise sur mon travail est très intéressante ». On vous l'a dit... Le public, les studios, les critiques auront beau tout essayer... John Carpenter est vraiment indestructible !

Stéphane MOÏSSAKIS

1/ Titre original : *Zulu*. Film britannique réalisé en 1964 par Cy Endfield, et relatant l'histoire véridique d'une poignée de soldats qui ont repoussé l'assaut de centaines de guerriers Zoulous.



John Carpenter devant le train : un décor imposant, hommage direct au *Metropolis* de Fritz Lang.

## JOHN CARPENTER par LARRY SULKIS (Co-scénariste de GHOSTS OF MARS)

« J'ai rencontré John Carpenter lors du tournage d'*Invasion Los Angeles*. Je connaissais Sandy King depuis plus de quinze ans à l'époque. Je réalisais des documentaires pour MTV et Showtime lorsqu'elle m'a demandé de les aider sur certains aspects du film. J'ai d'abord réalisé les passages diffusés à la télé, ceux qui sont piratés par la rébellion. Puis je me suis occupé de la promotion du film (bande annonce, spots TV) qui a été classé premier au box-office lors de son premier week-end d'exploitation. Plus tard, j'ai travaillé sur certains scripts pour eux, notamment « *Captain Blood* », « *Dark Flame* », et *Le Village des Damnés* pour lequel je ne suis pas crédité même si j'ai bossé sur les trois dernières versions. Après une collaboration longue et variée, le scénario de *Ghosts of Mars* est mon premier véritable travail en commun avec John ».

« John m'a appelé en juin 1999 pour travailler sur *Ghosts of Mars*. Nous nous sommes retrouvés dans un café sur Sunset et il m'a soumis son traitement ainsi qu'une bible des personnages. Il m'a demandé si ça m'intéresserait de développer le script avec lui. Le

projet ayant l'air vraiment divertissant, j'ai accepté sans hésiter. Je suis rentré chez moi et là, j'ai ruminé pendant des jours entiers sans pouvoir écrire une ligne. Puis d'un seul coup, c'est venu tout seul et j'ai écrit le premier jet en une semaine, ce qui est peu. Avec John, nous sommes partis de cette base, et avons affiné le scénario durant les trois mois qui ont suivi ».

« John est un maître dans son genre. Une personne très cultivée qui sait énormément de choses sur l'histoire du cinéma et sur sa technique. Mais à aucun moment il ne fait étalage de son savoir. C'est au contraire quelqu'un de très attentif aux suggestions des autres. Le premier jet étant très linéaire dans sa description de l'action, nous avons remodelé le script afin de ménager des surprises aux spectateurs. Le point amusant dans notre travail en commun, c'était de le voir s'exciter comme un enfant en imaginant ce qu'une réplique qu'on venait d'écrire donnerait dans la bouche d'un acteur. Il est vraiment très bon pour aérer les dialogues afin que l'émotion trouve sa place. Sandy King nous a aussi aiguillés dans la bonne direction pour les dialogues des personnages féminins. Il fallait vraiment que nous nous imaginions dans la peau de nos personnages pour rendre l'univers de *Ghosts of Mars* totalement crédible ».

S.M.





*Big Daddy Mars et son armée : la mauvaise conscience colonialiste américaine représentée par un Carpenter toujours aussi critique.*

*Les trophées martiens : une image rétanisante qui renvoie autant au western qu'au film de zombies.*





preview

# LEGEND OF

# ZU

Après son passage au Festival du Rex en 1984, ZU, LES GUERRIERS DE LA MONTAGNE MAGIQUE, le film-culte de Tsui Hark, devint un joyeux cri de ralliement (Zouuu, Zouuu...) pour des cinéphiles abasourdis par un tel tourbillon poétique. 18 ans plus tard, le génie de Hong Kong donne une suite à ce monument du cinéma furieusement « exotique », intitulée LEGEND OF ZU, et immédiatement rebaptisée par nos soins Zouuuuuuuuh !

*Un déluge d'effets spéciaux made in Hong Kong pour une suite qui ne cherche en aucune façon l'occidentalisation.*

**E**st-ce le destin des empereurs que de finir seuls sur leur trône, un royaume dévasté à leurs pieds ? Si l'on s'accorde à reconnaître que le nom de Tsui Hark a défini presque à lui seul le cinéma de Hong Kong depuis le milieu des années 80, on s'attendrait à ce qu'il soit le premier bénéficiaire de la renommée actuelle dont jouissent les restes de l'ex-colonie. Tragédie shakespearienne oblige, ce n'est bien sûr pas le cas. A travers sa structure de production, la Film Workshop, Tsui Hark a fait sortir d'un quasi anonymat des noms tels que John Woo, Kirk Wong, Ching Siu-Tung. Suite à la mort du dragon emblématique, Bruce Lee, il a été de ceux qui ont donné au cinéma populaire chinois une nouvelle raison d'être. Tsui Hark a re-taillé l'esthétique du film de sabre, confronté les anciennes formules de studios à une techni-

cité héritée de l'Occident, libéré définitivement les icônes locales du peu de pesanteur qu'il leur restait et tenté de redonner au peuple la conscience d'une culture plusieurs fois millénaire, riche en mythes, traditions et valeurs. En 1983, le film qui allait donner le coup d'envoi de son règne fabuleux avait un nom qui sonnait comme une charge : Zu !

« Mon premier film, *Butterfly Murders*, avait déconcerté les gens par ses thèmes modernes, sévères, basés sur les instincts de tueur et la technologie de l'armement », avoue le cinéaste. « J'avais eu tout sept histoires à raconter autour de ce thème, mais l'échec du film ne l'a pas permis. Avec *Zu*, j'ai abandonné le thème technologique pour faire un film qui ne repose que sur les choses de l'esprit. Nos temps modernes étant bien mornes, les gens cherchent à transcender leur époque à travers les arts, la musique, la littérature ou le cinéma. Ils doivent se confronter

chaque jour à cet ennemi surprenant qu'est la vie. Car la vie est menaçante. Elle ne laisse aucun répit, et vous force constamment à choisir votre voie entre le Bien et le Mal, entre être quelqu'un de bien ou un loser. Et en contrepartie, elle ne vous offre que peu de rêve. Le cinéma fantastique, par contre, donne au public la possibilité de s'élever à un niveau d'identification au surnaturel, à des personnages plus grands que nature. Je voulais que *Zu* soit comme un jeu, qu'il y ait de l'humour, de l'amusement, qu'il offre tout ça sans contrepartie. Les Chinois, et tout particulièrement les Chinois de Hong Kong, ont peur de l'engagement. Ils veulent être à part, rester en position d'observation. Je voulais un film dont l'univers les séduise suffisamment pour qu'il les force à s'impliquer, à choisir avec les personnages la voie du Bien. A cette époque, au début des années 80, les négociations avec le gouvernement chinois, quant à la rétrocession





ainsi qu'une mythologie dont les moindres recoins fourmillaient d'implications. Si l'on fait l'effort de se souvenir qu'à l'époque, *Le Retour du Jedi* représentait le sommet de la débauche pyrotechnique et du rythme endiablé, on pourra éventuellement comprendre le traumatisme qu'eurent à endurer les premiers illuminés de « la montagne magique ». Cette secte spontanée allait derechef ouvrir un pont qui lierait Hong Kong à l'Occident, via des VHS globe-trotters, et assurerait à la révolution « harkienne » une percée diffuse mais continue sur le cinéma hollywoodien. Carpenter en fut le premier averti, déclinant *Zu* au travers d'un *Jack Burton* en avance sur son temps. A sa suite, quelques producteurs malicieux, Joel Silver en tête, allaient comprendre tout le bénéfice que représentait cette source intarissable de nouvelles audaces formelles.

**T**suï Hark, royal, bâtissait son empire à la tête d'une armée de créateurs fous, jonglant tour à tour avec les étiquettes de génie, de dictateur, d'opportuniste ou de précurseur. Né au Vietnam, entretenant des rapports confus avec les concepts marxistes, il avait appris à mépriser l'éternel ennemi impérialiste. Détaché des conjectures hollywoodiennes, parfois animé d'un zeste de racisme à l'égard des Américains, il faisait mine d'ignorer l'influence réelle que son école imprimait un peu plus chaque année par delà les océans, et n'expliquait sa fabuleuse recette que par une « simple » envie de ne jamais s'en tenir aux règles établies : « Si je cherchais à imiter un style pré-existant, à suivre mes idoles, j'aurais l'impression de perdre ma liberté de création. Que le film soit une création originale ou un remake, il vous faut oublier ce qui a été fait et chercher avant tout à comprendre comment vous allez vous y prendre pour rendre à nouveau la chose intéressante ». Il fallut bien qu'un jour, pourtant, la fusion s'opère. Et quand vint la rétrocession tant redoutée, une bonne partie des alliés s'envolèrent pour cette terre hollywoodienne qu'ils avaient tant nourrie. Une fois établis les John Woo, Terence Chang, Kirk Wong et Ringo Lam, le parrain de Hong Kong allait lui-même se laisser aller à subir le bizutage américain, plus connu sous le nom de Jean-Claude Van Damme. Difficile pourtant d'accepter l'affectation d'ouvrier de la caméra



Après *Tigre et Dragon*, Zhang Ziyi de nouveau aérienne dans *Legend of Zu*.

quand on a connu les fastes de la Cité Interdite. Sa Majesté Tsui Hark refusera tout bonnement de se plier à la bienséance diplomatique. « Quand bien même vous êtes artiste, que vous avez un nom, un passé en Asie, il vous faudrait faire vos preuves ? C'est très frustrant. Vous ne devriez pas avoir à supporter que l'on se mêle de votre créativité comme si vous n'aviez pas d'expérience derrière vous. Là-bas, les gens ne vous connaissent pas et je n'avais pas l'intention de me refaire un nom. Et il y a leurs méthodes de production. Je respecte leur système, car les procédures ont été conçues afin que les gens puissent y exprimer leur créativité, mais je suis habitué à plus de flexibilité ».

**N**on content de saborder à tout jamais la carrière du célèbre kickboxer, en l'assimilant au tandem Mario David / Louis De Funès, notre Pu-Yi du 35mm préférerait expérimenter tout et n'importe quoi, se servant des budgets consécutifs de *Double Team* et de *Piège à Hong Kong* pour consolider ses assises dans l'ex-colonie. « Je n'ai pas vraiment essayé de m'installer là-bas. D'une part, leur système de taxation est effrayant, et je ne suis pas citoyen américain. Aux USA, il faut vous mêler de politique des studios, parler, etc. Je préfère de loin faire l'aller-retour, mener cette vie entre les deux pays. J'y ressens une certaine liberté. J'y retournerais, je pense, mais je reviendrais aussitôt, car, en définitive, c'est ici ma maison ». Pendant ce temps, les diplômés de l'école Tsui Hark sont en train de remodeler le paysage cinématographique. Un *Volte/Face* et quelques *Matrix* plus tard, l'Amérique se débarrassait définitivement de ses préjugés et accueillait à ■■■■

de la colonie de Hong Kong, avaient déjà débuté. On sentait poindre ce sentiment d'insécurité vis-à-vis des lendemains. Certains commençaient déjà à préparer leur départ. Le film cherchait donc aussi à les réconcilier avec une culture qu'ils avaient dans une certaine mesure appris à redouter ».

**B**ien qu'il fut conçu très spécifiquement pour un public local, *Zu* allait, contre toute attente, générer une nouvelle vague de fans occidentaux, pour qui Hong Kong s'était éteinte dans les fracas du *Jeu de la Mort*. De Paris à Los Angeles, un petit groupe d'aficionados allait découvrir, dans la plus totale stupéfaction, un concentré de débauche visuelle, de pulsations ininterrompues, d'icônes fières et colorées, de ballets aériens, de video-game avant l'heure,





■ ■ ■ bras ouverts la patte de ses nouveaux migrants, jusqu'à faire un triomphe à Tigre et Dragon, un pur wu-xia-pan, au casting pas vraiment blanchâtre, et tourné qui plus est en mandarin. Une reconnaissance définitive ? Hark n'en est pas forcément convaincu : « Si le wu-xia-pan est devenu un genre populaire, c'est qu'il le doit à sa décence. Mais Tigre et Dragon n'a pas recours à des combats aussi rapides et élaborés que ceux que nous faisons ici, ce qui, par certains côtés, en fait un film beaucoup moins traditionnel qu'on ne le croit. Il y a eu toute une évolution du cinéma chinois qui a mené les chorégraphes à des points souvent confus pour le public occidental. La richesse scénaristique du film d'Ang Lee, l'universalité de ses personnages, a permis au public de faire abstraction de ce qu'il ne maîtrisait pas. Son succès mondial a bien sûr été une surprise. Mais il n'était pas étonnant que l'un des pays où il marche le moins soit précisément Hong Kong. Ici, personne n'y a vu de réelle nouveauté ». Mépris ? Ressenti ? Le roi trahi ouvrira tout de même une bonne bouteille de champagne, à l'occasion d'une historique cérémonie des Oscars qui n'avait jamais vu autant de Chinois fouler son tapis rouge. « Que de chemin parcouru depuis Zu », aurait-il pu se dire !

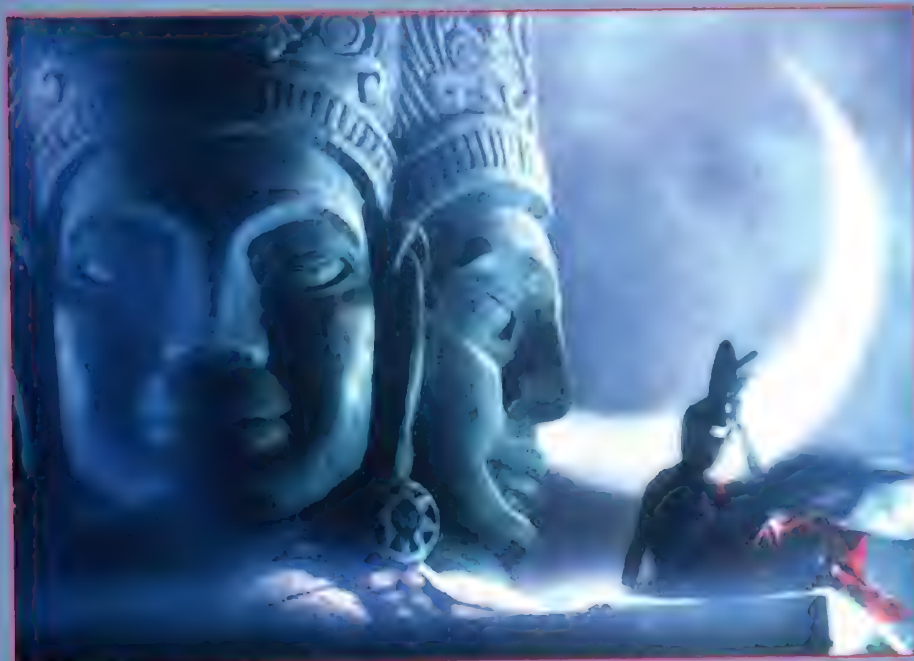
**D**'autant qu'à la reconnaissance succède la demande. « Il y a aujourd'hui une plus grande demande pour les films chinois, qui amène finalement une plus grande liberté, et c'est fantastique. Les investisseurs restent cependant assez frileux. On s'entend dire des trucs du style : « Ne faites pas les choses si vite. Il n'y a pas de marché pour vos nouvelles idées ». C'est donc toujours au réalisateur de les convaincre, de pousser un peu plus loin, car le public finira sans doute par se lasser. Et c'est là que j'ai eu une idée... Il s'est passé 18 ans depuis Zu et je cherchais à comprendre quel était mon sentiment vis-à-vis de ce film. Je me demandais à quel point j'avais changé depuis. Lorsque je le tournais, à l'époque, l'industrie des effets spéciaux de Hong Kong en était à ses balbutiements. On savait à peine utiliser un blue-screen. Donner une suite à Zu serait comme tendre un miroir où je puisse satisfaire ma curiosité, aller rechercher ces personnages qui s'étaient envolés dans leur propre monde et les ramener à un univers qui m'appartienne ». Une manière, bien sûr, de se ré-appropriier sa propre révolu-



tion, de déterrer le mythe qui contient les germes de la séduction opérée par son cinéma et celui de ses disciples. Pour parfaire le tout, Legend of Zu se voit offrir certaines des figures les plus médiatisées du Hong Kong contemporain. Tout d'abord, la direction des combats est confiée à l'émblématique Yuen Woo Ping (Matrix, Tigre et Dragon) qui avait côtoyé le maître sur Double Dragon, Iron Monkey, La Secte du Lotus Blanc ou l'adaptation live de Wicked City. Au casting, Sammo Hung, récemment révélé aux yankees par l'entremise de la série Martial Law, ré-endosse sa détroque de guerrier bêta, tandis que la nouvelle diva en date, la sublime Zhang Ziyi (Tigre et Dragon), tente de retrouver la grâce immortelle que dispensait autrefois la reine des glaces Lin Ching-Hsia. Ekin Cheng (Storm Riders), Cecilia Cheung (Tokyo Raiders) et Louis Koo se joignent aux festivités. Rompu aux méthodes marketing de ses concurrents, Tsui Hark reste avare quant au sujet réel de son nouveau bébé-symbole. « Le film tourne autour du concept de l'éternité. Car dans cette histoire, personne ne meurt ! Les bons, les mauvais, survivent à tout, et cela finit par donner un monde bien étrange ! Si vous y détruisez quelque chose ou quelqu'un, vous devez vous attendre à le voir revenir au bout d'une centaine d'années, et ceci, à mon sens, résume assez bien la condition humaine. Vous renversez un dictateur et 50 ans plus tard, il est de retour ! L'humanité se recycle sans cesse. Si l'espèce humaine était immortelle, elle se retrouverait à répéter sans cesse les mêmes erreurs. Legend of Zu s'est entièrement élaboré autour de cette idée. Une fois le concept établi, le film interroge le sens des valeurs, de l'amitié, de l'amour. D'où viennent ces notions ? Que signifient-elles si vous êtes condamné à voir le même visage, la même personne pendant 200 ans ? L'inspiration de la vie à l'ombre de la

mort, à travers la transmission, nous apprenons cela les uns des autres, et c'est ce qui nous fait maintenir nos relations. Imaginez que vous avez 2.000 ans à vivre. Franchement, dès le départ, vous savez que vous allez vous ennuyer ! Vous avez beau souffrir dans les combats, défendre votre philosophie, si vous mourez, vous revenez à la vie. Idem pour ceux que vous avez combattus. Il vous faut donc trouver un moyen de vous endurcir, de croire en ce que vous faites, d'en tirer des leçons. Il faut vous préparer à ce qui vous attendra dans 500 ans ! Le casting de Legend of Zu, c'est toute l'espèce humaine ramenée à quelques personnages ».

**S**i des rumeurs faisaient état d'une préquelle, Tsui Hark s'en défend, considérant que les spectateurs ne peuvent que s'ennuyer s'ils connaissent l'issue des enjeux. « Le film original se terminait lorsque Cheung Mei s'envolait pour les cieux, et Legend of Zu en fera mention dans son ouverture. Mais dans l'ensemble, il s'agit d'une histoire totalement indé-







*Legend of Zu : des héros pour l'éternité...*

pendante ». Bien décidé, on s'en doute, à faire subir au cinéma contemporain le même traumatisme que *Zu* avait entraîné en son temps, le cinéaste s'en remettra évidemment à la structure d'effets spéciaux qu'il a lui-même créée. Si sa dernière réalisation, *Black Mask 2* (scénarisé par l'ex-Mad-rédacteur Julien Carbon) avait fait appel aux services de compagnies américaines, *Legend of Zu* est intégralement élaboré à Hong Kong : « Il y a 1.600 plans d'effets spéciaux. Le personnage de Louis Koo possède des ailes qui sont constituées de 72 lames volantes. Un autre manipule une épée pourpre dont la taille varie durant les combats pour atteindre jusqu'à 30 mètres de long, tandis que son adversaire est doté d'une épée en forme de flamme. Les acteurs ont dû faire un certain effort d'imagination ! ». Faisons confiance à Tsui Hark pour reprendre à son compte les bouleversements que le matériau filmique a pu connaître sous la pression conjointe de la japanimation et du jeu vidéo. Signe tardif de reconnaissance : *Legend of Zu* a aussitôt été acheté par Mira-

max, qui espère surfer ainsi sur la vague réceptive du public américain. Mais on peut craindre le revers. Le succès de *Tigre et Dragon* récompensait un genre déjà daté, presque classique. *Legend of Zu*, qui promet de sérieuses secousses, pourrait bien révéler la frilosité d'un public occidental moins prédisposé qu'on ne veut bien le croire aux vertiges des sens. L'évasion n'a certainement plus les mêmes exigences et le spectre du « toujours plus » a fait son œu-



vre. Le premier *Zu* ne ressemblait à rien de connu. L'idée même d'en faire une suite, eu égard aux événements récents et à l'héritage de l'œuvre, nécessitera plus d'une innovation, donc plus d'un traumatisme. « Rassurez-vous. D'un point de vue créatif, il y aura beaucoup de changements. Si vous voulez, dites-vous que le premier *Zu*, c'était la Terre. Le second, c'est l'univers. Tout y est beaucoup plus grand, plus long. Vous y contemplez les choses à une très grande échelle. Rappelez-vous comment, dans *Ran*, Kurosawa avait cette façon de contempler ses personnages. C'est comme s'il était au ciel et qu'il se penchait au-delà des nuages pour voir l'humanité dans son ensemble. Ce sera un des paris de *Zu 2* ». Contempler l'humanité dans son ensemble. Non, décidément, le dernier empereur n'est pas prêt de laisser périr son royaume.

Rafik DJOUMI

(Propos de Tsui Hark recueillis par Didier ALLOUCH)









LE  
**RETOUR**  
DE LA  
**MOMIE**



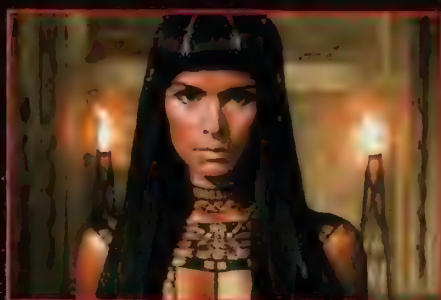
# LES AVENTURIERS DU SCÉNARIO PERDU

NI UN CRI DANS L'Océan, ni LA MOMIE ne sont parfaits. Mais jusque là, à défaut de signer des œuvres enthousiasmantes, le réalisateur Stephen Sommers faisait des films plein d'enthousiasme. Ce n'est pas le cas du RETOUR DE LA MOMIE. Le blockbuster de l'été américain est certes bourré d'effets spéciaux affolants et de séquences d'action bien foutues, mais il contient aussi son lot de gamins insupportables, de « side-kicks » pas drôles et de trous béants dans le scénario...

Résumer l'histoire du Retour de la Momie tient de l'exploit. En gros, on prend les mêmes, on ajoute un super gros méchant, on complique à mort la situation pour noyer le poisson, et on recommence. A ce niveau, le dossier de presse américain sonne comme un aveu : « une série d'événements provoque le réveil d'Imhotep ». Et hop, emballé c'est pesé ! Essayons quand même d'être un peu plus précis. L'action se situe dix ans après la fin de La Momie. L'aventurier Rick O'Connell et sa copine Evelyn, l'égyptologue branchée occulte, se sont mariés. Ils ont même un gamin qu'ils emmènent avec eux partout dans le monde. Lors d'une expédition dans une pyramide égyptienne, le gosse récupère le bracelet du Roi Scorpion, un puissant monarque qui, il y a quelques siècles, a vendu son âme à Anubis en échange d'une armée invincible. Pendant ce temps, des méchants se sont mis dans la tête de réveiller Imhotep. Il y a là le conservateur du Royal British Museum, Lock Nah le grand musclé (désolé, on n'en saura pas



Dwayne « The Rock » Johnson : bientôt un film pour lui tout seul...



Anck Su Namun (Patricia Velasquez), une autre Merveille de l'Égypte ancienne.



Lock Nah (Adewale Akinnuoye-Agbaje), un personnage mystérieux dans le camp des vilains...

plus sur lui) et Millee (interprétée par la sublime Patricia Velasquez), réincarnation de Anck Su Namun, la princesse que tenait absolument à réveiller Imhotep dans l'original. Les méchants, donc, découvrent les restes de la momie, les transportent à Londres et organisent une cérémonie de résurrection. Voilà pour le retour d'Imhotep. Et maintenant qu'il est réveillé, qu'est-ce qu'il pourrait bien faire, Imhotep ? Ben, conquérir le monde, tiens ! Pour cela, il lui faut combattre le Roi Scorpion et acquérir ses pouvoirs. Retour à la case bracelet, et au fils O'Connell qu'Imhotep va devoir kidnapper, le sale même ayant eu la bonne idée de s'accrocher le bijou magique au poignet. Rick, Evelyn et tous leurs amis vont donc affronter toutes sortes de périls pour sauver le bambin.

Par « toutes sortes de périls », entendez « les mêmes que dans le premier film mais en plus spectaculaire ». Dans le premier, un avion était poursuivi par une colonne de sable en plein désert. Ici, c'est un dirigeable menacé par une vague géante dans un oasis. Dans l'original, les héros étaient attaqués par des scarabées et des soldats-momies. Aujourd'hui, vous pouvez ajouter une bonne demi-douzaine de créatures digitales made in ILM, comme les soldats canins d'Anubis ou les momies-pygmees. Bref, Stephen Sommers semble pris d'un désir frénétique d'en montrer toujours plus, comme pour faire oublier son incapacité à retrouver la foi qui l'animait avant. Avant le succès, avant les compromis... Les acteurs n'ont pas davantage l'air d'y croire. Brendan Fraser joue à Indiana Jones dans sa chambre, Rachel Weisz a appris à se battre et désappris à jouer, et John Hannah est insupportable. Parmi les revenants, seul Arnold

Vosloo semble encore bien s'amuser en Imhotep. Heureusement, il y a les nouveaux. D'abord The Rock, le catcheur qui fait ici ses débuts à l'écran pour une scène très courte. Mais ses neuf minutes de présence à l'écran lui suffisent pour s'imposer comme un vrai héros d'action. Sa performance a d'ailleurs tellement impressionné Hollywood qu'Universal va ressusciter le personnage du Scorpion King pour offrir son propre film à The Rock. Autre découverte, la bombesque Patricia Velasquez. Belle comme une déesse égyptienne, la comédienne se bat comme une héroïne de Wu Xia Pian. Avec elle, on en oublierait presque tous les défauts du film. De ce Retour de La Momie, on ressort en essayant de se rappeler les bons moments : l'attaque des momies à Londres, la poursuite en bus à impériale, le combat entre les deux héroïnes, les scènes de batailles à la Lawrence d'Arabie... Ou encore les effets spéciaux produits par ILM, un travail de fourmi irréprochable, excepté en ce qui concerne la créature finale. Mais ce dont on se souvient surtout, c'est que le rythme effréné volontairement adopté par le film pour pallier l'absence de scénario donne un sacré mal de crâne.

Didier ALLOUCH



Rick O'Donnell (Brendan Fraser) et Imhotep (Arnold Vosloo) : des retrouvailles musclées...



Evelyn O'Connell (Rachel Weisz), jamais à l'abri d'une petite frayeur...

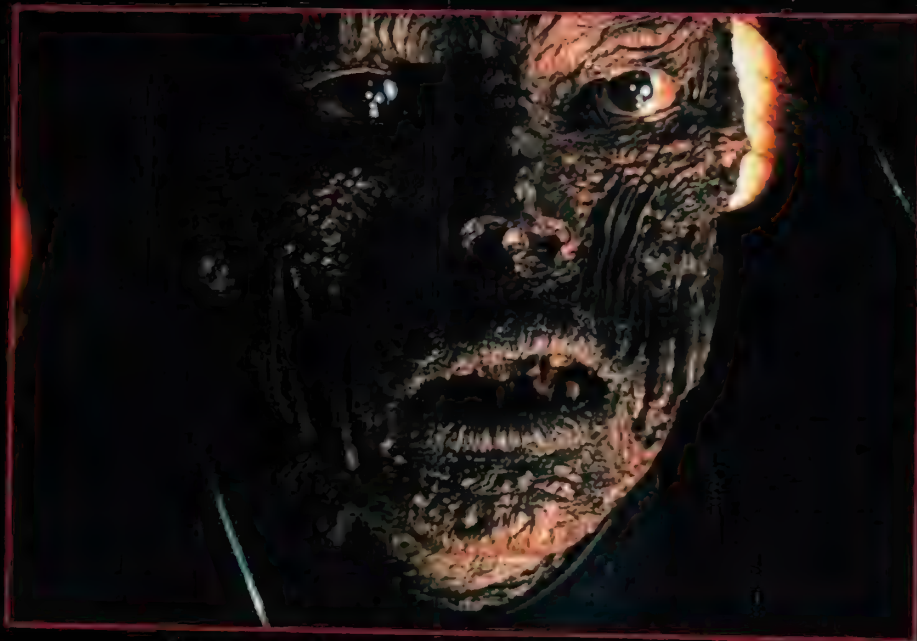
*The Mummy Returns*. USA. 2001. Réal. et scén.: Stephen Sommers. Dir. Phot.: Adrian Biddle. Mus.: Alan Silvestri. SPFX : Industrial Light and Magic. Prod.: Sean Daniel et James Jacks pour Universal Pictures/Alphaville Films/Imhotep Productions. Int.: Brendan Fraser, Rachel Weisz, John Hannah, Arnold Vosloo, Adewale Akinnuoye-Agbaje, Freddie Boath, Oded Fehr, Patricia Velasquez, Dwayne Johnson... Dur.: 2 h 09. Dist.: UIP. Sortie le 23 mai 2001.



retrouvailles chaleureuses

# STEPHEN SOMMERS

L'une des qualités principales de *LA MOMIE* tenait à son esprit bon enfant. On y voyait bien que Stephen Sommers s'y était payé pour 76 millions de dollars de jouets, et qu'il prenait son pied comme un gamin. Aujourd'hui, le gamin en a pour 100 millions, et l'on sait tous que plus ils en ont, moins ils jouent avec. Mais pour le principal intéressé, l'important, aujourd'hui, ce n'est plus les jouets, c'est la famille...



Pour son retour, la momie n'est pas encore parfaitement régénérée...

Peut-on être encore enthousiaste quand on fait un film aussi énorme que *Le Retour de la Momie* ?

Non seulement on peut, mais on doit ! Sinon il est impossible de trouver la force et la motivation nécessaires. De toute façon, c'est dans mon métabolisme. Si les choses vont trop lentement, mon énergie retombe. Plus je fais des choses, plus je suis éveillé. Je liens ça de ma mère. Entouré de la folie d'un plateau, je suis comme un poisson dans l'eau. J'adore être au milieu du désert entouré d'une équipe de 500 personnes qui parlent à peine anglais. Et j'aime les gros films. J'ai grandi en regardant des blockbusters. Ceux de Michael Curtiz, qui est sans doute mon réalisateur préféré, et tous ces films de pirates, de chevaliers, d'aventuriers. Je voue également une totale adoration pour Ray Harryhausen. D'ailleurs, le Roi Scorpion et l'armée d'Anubis de cet épisode font complètement référence à son univers. J'adore aussi David Lean. Ce sont là les souvenirs d'enfance que j'utilise, parfois sans le savoir, en tournant mes films. J'aime l'idée que les deux *Momie* représentent le point de convergence de mes genres préférés au cinéma.

Pourquoi avez-vous eu envie de faire une séquelle ?

Comme vous le savez, le premier a été un énorme succès. Dès le premier week-end de sortie, le dimanche à 6 heures du matin, le producteur Ron Meyer m'a appelé pour m'annoncer qu'Universal voulait une suite. J'ai bégayé, je n'en ai pas dormi pendant une semaine ! Et après m'être calmé, je me suis mis au travail. Mais il ne s'agissait pas de faire n'importe quoi. L'équipe de rêve que je m'étais composée sur *La Momie* n'était là que parce que le sujet leur plaisait. On n'a pas des noms aussi presti-

gieux qu'Adrian Biddle ou Allan Cameron (chef opérateur et production designer, NDLR) en claquant des doigts. Et je ne parle pas des acteurs ! Rachel Weisz préfère nettement les planches au cinéma, et Brendan Fraser a beaucoup souffert physiquement sur le premier. Si je voulais retrouver tout ce beau monde, il me fallait d'abord écrire un bon scénario, qui les motive assez pour venir souffrir des semaines durant sous un soleil de plomb. Car une fois qu'ils sont là, je ne leur fais pas de cadeau. Sur ce film, Brendan s'est tordu le genou, cassé une côte et

démonté une vertèbre dorsale. Il savait tout cela le jour où il a signé. Sans les acteurs d'origine, j'aurais refusé de faire le film. Les spectateurs ne sont pas idiots. Ils savent que si un comédien refuse de reprendre un rôle qui a fait sa gloire, c'est que ça sent mauvais. J'ai remarqué, en regardant de bonnes et de mauvaises séquences, qu'on ne pouvait pas se contenter de répéter ou de jeter au panier certains éléments. Il y a de véritables raisons pour lesquelles le public aime un film. Il faut donc vraiment assurer la continuité, et c'est avec les personnages que vous le faites. J'ai donc gardé les relations qui les avaient unis dans le premier, et j'ai pu me permettre de les compliquer, de les rendre plus intéressantes. *Le Retour de la Momie* se situe dix ans après le premier. Rick et Evelyn sont mariés, et, sachant que nous sommes dans les années 30, ils ne pouvaient pas ne pas avoir un enfant, question de crédibilité.

C'est dur de mélanger comédie, action et effets spéciaux ?

Il est vrai que tout aurait été bien plus simple si j'avais fait un film d'horreur. La comédie est un genre exigeant, où vous n'êtes jamais vraiment sûr du résultat. L'action nécessite que vous ne laissiez pratiquement jamais souffler votre public, et les effets spéciaux sont un cauchemar aussi bien pour les réalisateurs que pour les acteurs. J'aime bien me compliquer la vie. J'ai donc choisi de tout faire en même temps : horreur, humour, comédie, romance, action, aventure... Tout. Il m'arrivait, sur le plateau du premier, de maudire le scénariste. Pas de bol, c'était moi ! J'ai donc appris de mes erreurs et de mes réussites. J'avoue que tout a été finalement plus facile sur cette suite. Je savais où j'allais, j'étais entouré de gens qui comprenaient maintenant complètement ce que je recherchais. Et le fait d'avoir ■■■



Alex O'Connell (Freddie Booth) : intrépide comme ses aventuriers de parents...





Divagant « The Rock » Johnson : des combats plus nerveux que ceux qu'il mène sur les rings de catch.



Imhotep : son règne égyptien ne lui suffit pas, il s'attaque désormais à Londres.

une équipe similaire à 98%, ça instaure forcément une ambiance presque familiale. Vous vous sentez sécurisés. Les nouveaux venus se sentent entourés, et tout le monde sait dans quelle direction on va. Même le jeune Freddie Boath, qui interprète Alex, avait son mot à dire. Il a vu le premier une trentaine de fois, et il lui arrivait de nous rappeler à l'essence du film lorsqu'on s'en éloignait.

**Pourtant, le combat des filles, à coups de couteau, ça rappelle plus Hong Kong que *La Momie*...**

L'allusion est là, c'est sûr, mais j'ai évité les éléments qui rappellent trop ce cinéma. Pas question d'harnacher, par exemple, mes deux actrices à des câbles. J'adore le caractère magique, exagéré, des combats dans les films de Hong Kong, mais il me fallait, à moi, des scènes plus réalistes. La technique de combat employée par les filles dans *Le Retour de la Momie* s'appelle le *Sai* (qui vient du mot « saïre », NDLR), et elle n'est pas chinoise. Rachel Weisz et Patricia Velasquez s'y sont entraînées des semaines durant. Il y a dans ces séquences des plans longs avec des enchaînements compliqués, justement pour éviter le montage haché des films de Hong Kong. Pour éviter tout accident dans l'enchaînement des mouvements, il leur fallait une préparation des plus sérieuses... et aussi, je l'avoue, un peu d'aide du côté de chez ILM...

**A propos d'ILM, comment garder le contrôle de scènes de bataille aussi énormes sachant que la moitié des acteurs seront des effets spéciaux incrustés par la suite ?**

En préparant tout au maximum. Et ce dès l'écriture. Je suis mon propre scénariste, j'ai donc une assez bonne vision de ce que je veux à l'écran. C'était encore plus facile avec une suite. Il n'y avait aucune incertitude. Je savais que j'allais tourner le scénario que j'étais en train d'écrire. Je pouvais donc demander conseil et je ne m'en suis pas privé. J'ai commencé par inonder de coups de fil mon chorégraphe des combats, mes cascadeurs. Mais c'est surtout John Andrew Berton, le responsable des effets visuels, qui a dû avoir le plus de patience. Je l'appelais chaque jour pour lui lire ce que je venais d'écrire, et il se contentait de me dire : « OK ! OK ! ». A un moment, inquiet, j'ai fini par lui demander qu'il me désigne clairement des limites à ne pas franchir. Il m'a simplement répondu, avec la sagacité qui le caractérise : « Pas de limites ! ». De toute façon, lui, de son côté, avait déjà commencé à résoudre les futurs problèmes qui se poseraient inmanquablement d'après ce que je lui lisais. D'où l'intérêt, une fois de plus, de retrouver l'équipe du premier. Quant aux scènes de combat, nous y avons impliqué des spécialistes dès le stade de la pré-production. Pour ce qui est de l'Égypte ancienne, on ne pouvait pas se mettre à utiliser du kung-fu ! Voyez le personnage de Brendan Fraser. Il se bat avec des postures de boxe anglaise. Imhotep, de son côté, ne peut pas avoir entendu parler de Joe Frazier ou Mohamed Ali ! Nous avons étudié les armes égyptiennes antiques et les tableaux exposés dans les musées du Caire, et l'on est parfois surpris de la modernité de certains accoutrements, de certaines postures. Sur le plateau, pour les grandes séquences de bataille, le contrôle était plus aisé qu'on ne l'imagine, puisqu'en lieu et place des effets spéciaux, nous avions des mimes entièrement vêtus de bleu chromatique. Ils servaient à la fois à donner des repères visuels aux acteurs, à leur permettre de porter des coups d'épée suffisamment réalistes, et à permettre aux cameramen de ne pas suivre du vide. Je trouve le résultat ahurissant !

Propos recueillis par Didier ALLOUCH  
(Adaptation : Rafik DJOUMI)



# MONSTRES & MERVEILLES

Avant même la sortie en salles de *LA MOMIE*, Stephen Sommers cherchait de nouvelles idées qui justifieraient notre second voyage en terre égyptienne. Cette séquelle, beaucoup plus décomplexée que l'original quant à l'utilisation grandiloquente d'effets spéciaux, réserve d'homériques batailles avec les armées d'Anubis, des vues stupéfiantes d'une Egypte mythique, une momie infiniment plus présente, et un Roi Scorpion dont l'apparence très « Ray Harryhausen » ne sera révélée que sur grand écran. Petit aperçu des festivités...



Les guerriers d'Anubis devaient à l'origine être semi-momifiés et squelettiques. Mais le design musculeux que proposa Carlos Huante plût tellement au réalisateur qu'il modifia tout le concept. Le haut des créatures fut animé selon la traditionnelle capture de mouvement (un mime est couvert de réflecteurs afin que le naturel de ses gestes donne une base fiable aux animateurs). Pour leurs jambes de canidés, et la rapidité de leur course (80 km/h), ce sont des documentaires sur les autruches qui servirent de base référen-

tielle. Après avoir créé de multiples routines (course, marche, saut, etc.), l'équipe d'ILM multiplia ses figurants virtuels selon des techniques dont elle s'est rendue maîtresse depuis la série télé des *Indiana Jones*. Mais la perte de repères visuels provoquée par les dunes de sable nécessita que John Berton et une petite équipe se rendent en Jordanie puis au Maroc afin de se filmer eux-même à des distances diverses de la caméra et obtenir ainsi des points de référence pour la taille de leurs figurants.







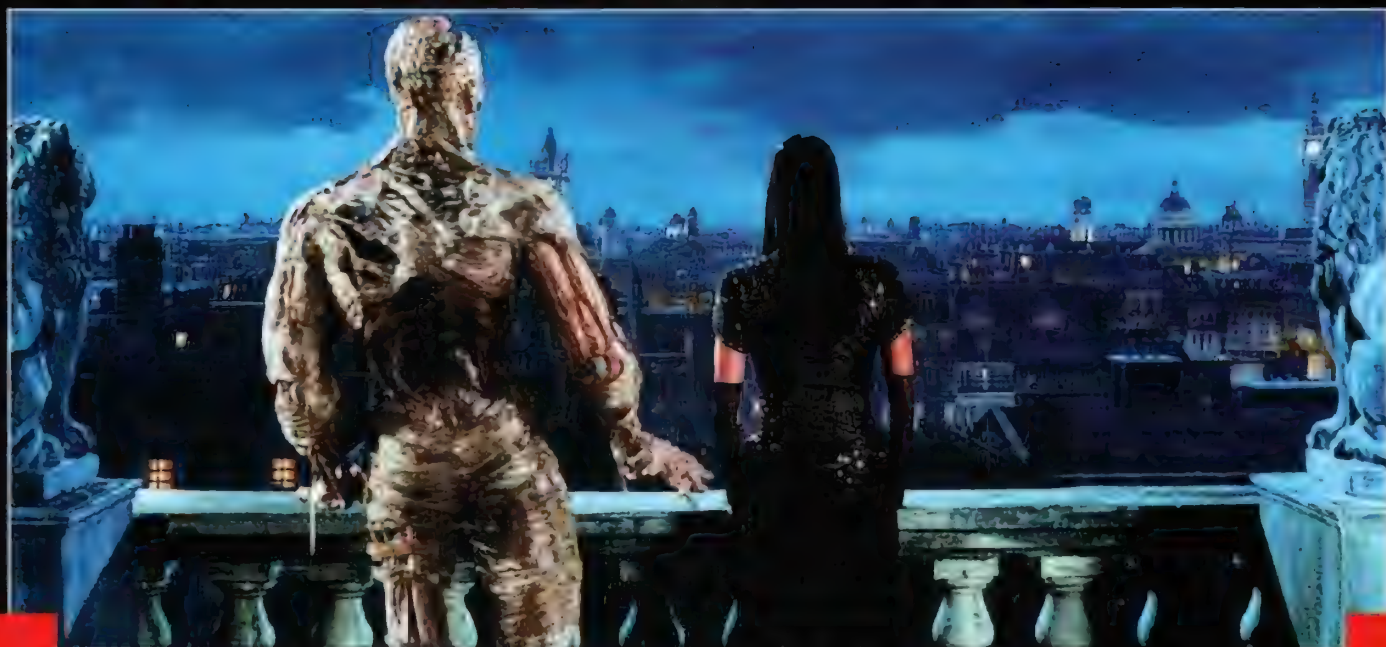
Ce plan composite du Caire en 1935, fut à l'origine tourné en Jordanie. L'artiste Wei Zheng fournit le matte-painting de Gizeh, au loin, et Julie Neary se chargea de faire passer la fumée originelle de la locomotive par des rails. Mais Sommers ayant filmé ce plan avec un long mouvement de

grue ascendant, Neary dut aussi calculer le changement progressif de parallaxe afin d'y faire coïncider l'arrière-plan. Pour les vues suivantes du voyage à travers l'Égypte, une réplique du train en images de synthèse fut combinée à des maquettes du temple de Ramsès à Abu Simbel.



Rick O'Connell et son équipe découvrent l'oasis d'Alm Shere, repère des momies-pygmees, à bord d'un chalutier dirigeable (ben ouais !). Pour cette combinaison d'éléments 2D et 3D, Paul Huston a réitéré sa technique utilisée pour créer le décor de la course de pod-race de *Star Wars* Episode 1. Il sculpte des roches qu'il photographie en plein jour sous une infinité d'angles, puis il cyber-scanné ses sculptures et applique, sur les formes ainsi numérisées, ses textures photographiques. La forêt est un savant mélange de petits buissons cyber-scannés, de prises de vue du Maroc et de pures créations digitales.





« Je veux retrouver le Londres de *Mary Poppins* ! ». Telle était la requête de Sommers. S'ils n'ont pas poussé aussi loin le concept, les artistes-peintres Joe Morvat, Susumu Yukuhira et Kent Matheson n'ont pas lésiné sur les embellissements lumineux et les ciels menaçants, n'hésitant pas, comme sur ce plan au sommet du British Museum, à placer les monuments où bon

leur semblait, guidés par la grâce du cadre plutôt que par la fidélité géographique. Inhotep, en voie de recouvrement, s'apprête d'embrasser Melia et lui passer la main dans les cheveux, une interaction particulièrement adroite entre la créature de synthèse et l'actrice. Et comme si cela ne suffisait pas, ce baiser se « morphie » en un autre plan complexe dans l'Égypte antique.



Les données concernant Inhotep, au stade 2 de sa transformation, sont bien celles du premier film. N'ayant plus besoin de présenter ce personnage au public, et l'ayant déjà intégralement conçu, Berton et son équipe se sont donc concentrés sur son jeu et son interaction avec l'environnement. Le jeu d'Arnold Vosloo, filmé simultanément par deux caméras vidéo haute-définition (face et profil), a fourni toute la palette d'expressions faciales sur lesquelles se sont basés les animateurs pour animer son personnage au plus près de la performance de l'acteur. Lors de la capture de mouvement, Daniel Jeannette et Seth Rosenthal permirent à l'acteur de jouer ses scènes en continu, et non plus plan par plan, en se servant d'un système de prévisualisation en temps réel du mouvement capturé utilisé par l'industrie du jeu vidéo. Vosloo put donc interagir avec des doublures des futurs

acteurs de la séquence. Une fois le mouvement et les expressions faciales enregistrés, ne reste plus qu'à choisir l'angle sous lequel il apparaîtra dans le plan tourné par Sommers (1), visualiser, avec la créature en wireframe, si l'animation et les expressions faciales coïncident avec l'effet recherché (2), appliquer le volume, la « sculpture » du corps, en étudiant et perfectionnant les effets de musculature, puis éclairer cette créature incomplète par des sources lumineuses virtuelles correspondant à celles du plan final (3). Enfin, reste à appliquer les textures, régler les effets de lumière, de contraste et de couleur, et créer au besoin des éléments synthétiques pour assurer l'interaction (la mèche de cheveux) afin que l'intégration finale soit la plus naturelle (4). Ensuite, c'est le verdict du public.

Rafik DJOUMI



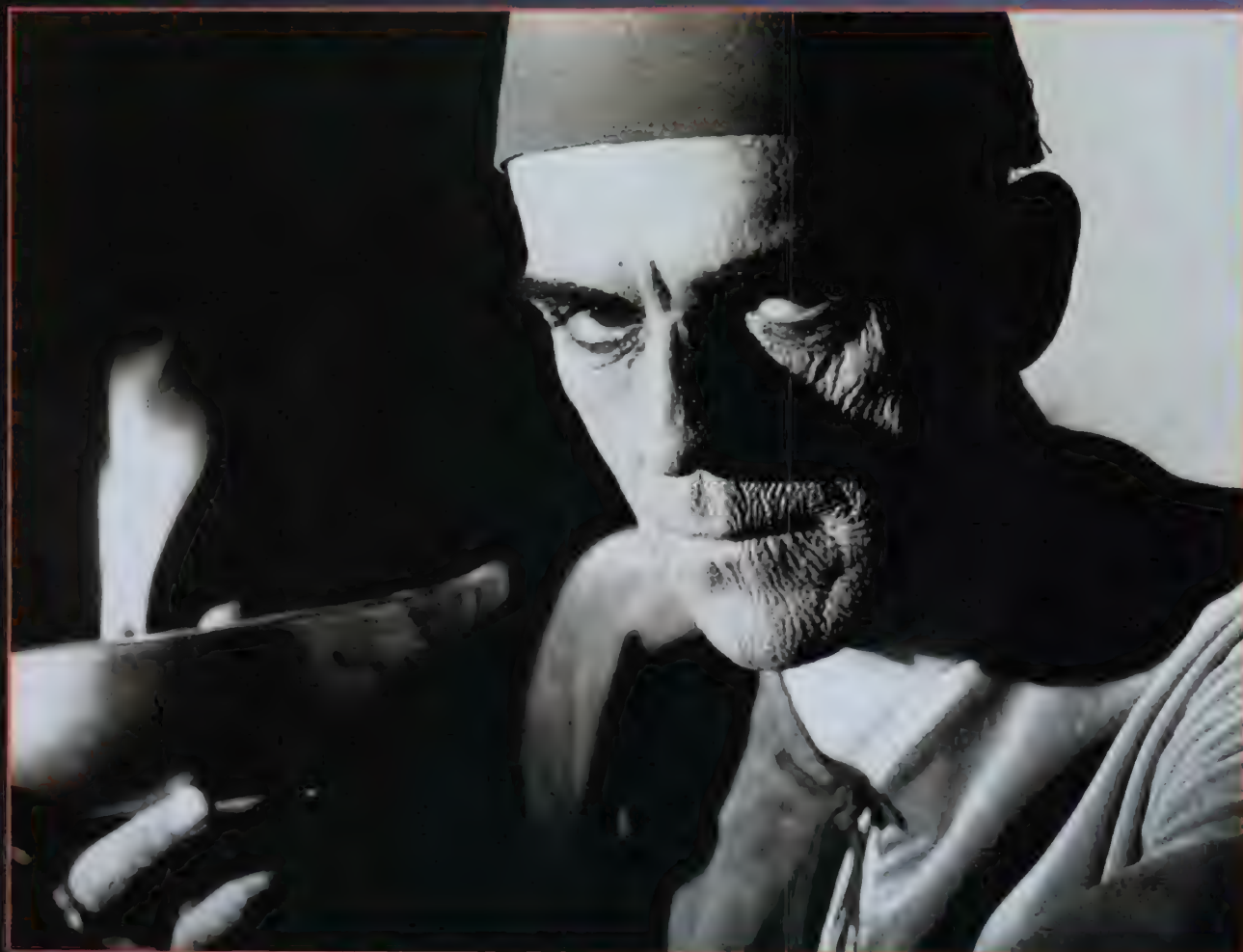


rétro

# LA MOMIE

## PAR LA BANDE

Dans le cinéma fantastique classique, mêlant folklore local et imagination débordante, la momie est devenue au fil des ans une véritable icône teintée de surréalisme. Le corps embaumé, le regard maléfique, la démarche pataude limite nonchalante, la momie a indéniablement marqué les mémoires des cinéphiles. En attendant la sortie du **RETOUR DE LA MOMIE** de Stephen Sommers, un dossier sur cette figure ancestrale du cinéma fantastique s'impose.



*Boris Karloff, majestueuse momie dans le chef-d'œuvre de Karl Freund (1932).*

### LES DÉBUTS

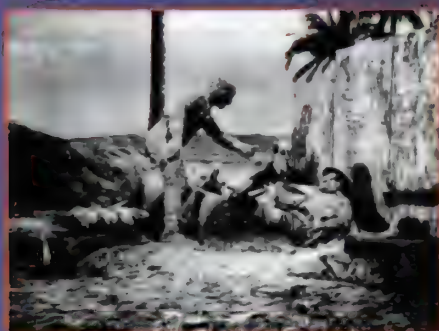
Véritable classique du cinéma fantastique anglo-saxon, **La Momie** de Karl Freund (1932) sera la première adaptation officielle du mythe de la momie, jusque-là exploitée en second plan dans moult productions européennes (*Cléopâtre* de Georges Méliès, *La Momie du Roi* de Gérard Bourgeois, etc). **La Momie** est surtout le premier film à avoir instauré le postulat de base de toute œuvre relatant les tristes exploits de la créature monolithique : la profanation d'une tombe maudite, l' affront impardonnable aux dieux de la jadis Egypte.

En illustrant une histoire dont la simplicité n'a d'égale que l'efficacité, Karl Freund nous conte le funeste destin du grand prêtre Imhotep, condamné à être enterré et embaumé vivant pour avoir dérobé le manuscrit de Toth, dans le but de ressusciter sa dulcinée, la princesse Ananka. 3.500 ans plus tard, un archéologue renommé découvre le sarcophage, et ressuscite, à son insu, la dépouille du prêtre déchu en lisant à voix haute le manuscrit en question.

Faisant écho aux adaptations des mythes de *Dracula*, et de *Frankenstein*, **La Momie** est sans conteste l'un des plus beaux fleurons du cinéma fantastique initié par le stu-

dio Universal. Ecrit par John Balderston, déjà scénariste du *Dracula* de Tod Browning, **La Momie** est en grande partie un magnifique étalage de toute la maîtrise technique de Karl Freund, autrefois grand chef opérateur pour le compte de Fritz Lang sur *Métropolis*. Ayant un savant don pour les éclairages « clair-obscur », à la manière de Rembrandt, Karl Freund nous sublime, à coups de lents mouvements de caméra, le visage crispé et la stature imposante d'un Boris Karloff au sommet de son art. Conte cruel et tragique où l'amour flirte inéluctablement avec la mort, **La Momie** s'était imposée, en son temps, comme un classique instantané.





*Deux Nigauds contre la Momie : Abbott et Costello en mauvaise posture...*

## PERIOD UNIVERSEL

Après le bien piètre **La Main de la Momie** de Christy Cabanne (1940), la suite directe du film de Karl Freund, le studio Universal décide d'exploiter le filon instauré par le chef-d'œuvre du cinéaste autrichien. Dans **La Tombe de la Momie**, réalisé par Harold Young en 1942, c'est Lon Chaney Jr, tout droit sorti de son hallucinante composition de loup-garou dans le film homonyme de George Waggner, qui succède à Tom Tyler, lui-même successeur de Boris Karloff sur le film de Cabanne. L'histoire ? Une autre quête vengeresse de la chose à bandelettes suite à une nouvelle profanation de la tombe de la princesse Ananka. **La Tombe de la Momie** ne brille qu'à de rares occasions, notamment quand le grand George Zucco, dans le rôle du prêtre de Karnak, nous fait une habile démonstration dans l'art du cabotinage intempestif.

La suite, **Le Fantôme de la Momie** (Reginald Le Borg, 1943), ne fait pas dans l'originalité. L'histoire est quasiment la même, à quelques chutes près, et les personnages morts dans le précédent épisode retont surface sans crier gare. Une arnaque ! Mis à part les quelques scènes où la momie (toujours incarnée par Lon Chaney Jr.) apparaît, venant alourdir le bilan de sa triste hecatombe, le film tient plus de la pantalonnade insipide que du film fantastique teinté d'aventures. Le volet suivant, **La Malédiction de la Momie** (Leslie Goodwins, 1944) ne rehaussera pas non plus le niveau bien faible de la série. Ces tentatives, ratées, de renouer avec la magie du film de Freund témoignent d'une chose : avec la rigidité de son cadre esthétique et thématique, le film de momie est bel et bien devenu un genre moribond. Ce qui n'a pas empêché les deux comparses Bud Abbott et Lou Costello d'affronter la créature à bandelettes dans **Les Deux Nigauds contre la Momie** (1955), quatrième épisode d'une série de films où les deux comiques se sont frottés aux grands mythes du film d'épouvante issus du studio Universal.

## MAD III HAMMER

Après s'être réapproprié les mythes de Dracula et de Frankenstein, le studio anglais Hammer se penche sur le cas de la momie. Scénariste s'étant déjà livré à un brillant exercice de dynamitage et de démythification des œuvres de Bram Stoker et Mary Shelley, Jimmy Sangster s'attelle à l'écriture, stéréotypée malgré tout, de **La Malédiction des Pharaons** pour le compte de Terence Fisher (1959). Interprété par le duo Christopher Lee/Peter Cushing, **La Malédiction des Pharaons** est une belle réussite esthétique, et pour cause : contrairement à ses ancêtres,



*Tom Tyler, interprète éti du monstre dans La Main de la Momie (1940).*



*Lon Chaney Jr. adepte de la boxe égyptienne dans Le Fantôme de la Momie (1943).*

le film illustre pour la première fois les exploits de la momie en couleur !

En prenant pour base une énième profanation de sarcophage, **La Malédiction des Pharaons** narre la vengeance de la créature à bandelettes sur les coupables du blasphème. Mis à part quelques ellipses qui handicapaient la structure du film (trois ans s'écoulent entre la découverte du sarcophage et les exactions maléfiques de la créature), **La Malédiction des Pharaons** fait belle figure comparé aux adaptations antérieures. Terence Fisher allie habilement le classicisme de l'œuvre originale de Karl Freund à un maniérisme coloré de toute beauté.



*Christopher Lee, poliment rigide dans La Malédiction des Pharaons (1959).*

L'interprétation monolithique de Christopher Lee, dans la peau morte et bandée de la créature, est d'une crédibilité étonnante. Voir à ce sujet les quelques grands moments du film, où la momie déambule de manière mécanique, au milieu d'un marais sous l'appel d'un sorcier, ou encore le face à face culminant du film où la créature affronte Peter Cushing, qui évoque inlassablement le final dantesque du **Cauchemar de Dracula**.

Cinq ans plus tard, la firme britannique récidive et confie les rênes de l'adaptation des **Maléfices de la Momie** au producteur maison, Michael Carreras. Contant de manière suggérée la thématique de la lutte spirituelle entre le Bien et le Mal, le film relate la rivalité fraternelle entre deux jumeaux, Râ et Bey, dont l'un fut momifié et l'autre condamné à errer éternellement sur terre. Seule la mort donnée des mains de son frère Râ permettra à Bey de lever la malédiction dont il est victime. Même si Michael Carreras tente à maintes reprises de bousculer les conventions classiques du genre par quelques moments gore, **Les Maléfices de la Momie** n'échappe pas à la répétition. Ce qui n'empêche pas le film de se dérouler dans un cadre luxueux aux couleurs chatoyantes, et d'être un savoureux divertissement fantastique comme seuls les studios Hammer en avaient le secret.





Eddie Powell, méconnaissable Dans les Griffes de la Momie (1966).

Troisième version britannique du mythe de la créature égyptienne, réalisé cette fois-ci par John Gilling, **Dans les Griffes de la Momie** (1966) suit le chemin inverse de la démarche novatrice de Carreras sur le précédent opus. S'enlisant dans une énième histoire de profanation de sépulture sacrée, du châtiment maléfique qui attend les auteurs du sinistre forfait, et de la destruction de la créature par les incantations d'un vieux manuscrit, **Dans les Griffes de la Momie** est une œuvre mineure dans la filmographie abondante des films manufacturés Hammer.

Par contre, le quatrième volet, resté inédit dans nos contrées, **Blood from the Mummy's Tomb** (Seth Holt, 1971), opte pour un point de départ original. La laideur repoussante de la momie cède la place à la beauté et aux courbes généreuses de la diva Valérie Léon. La comédienne incarne une femme, réplique parfaite d'une princesse momifiée il y a plus de 3.000 ans, possédée par l'esprit de cette dernière dont le sommeil fut troublé par une fouille archéologique. Après la mort subite de Seth Holt sur le tournage, Michael Carreras reprit le flambeau et mit un point final à un film qui souffre, malgré ses idées fraîches, de plusieurs longueurs et d'incohérences dans le scénario venant achever laborieusement une œuvre pourtant très prometteuse.



Dickie Owen marche à l'aveuglette dans Les Maléfices de la Momie (1964).

## LES MOMIES MEXICAINES

Au diapason de toutes les recettes lucratives du cinéma de genre, le cinéma mexicain, largement dominé par les aventures dressées à la gloire de lutteurs masqués, se réapproprie le thème de la momie. En assimilant le mythe à la culture aztèque, le metteur en scène René Cardona Jr (Tintorera, **Les Diamants de l'Amazone**)

nous livre une œuvre incroyablement baroque et improbable titrée sobriement **La Vengeance de la Momie** (1967). Le film raconte les exploits et le combat de deux lutteuses émérites (incarnées par Lorena Velasquez et Elisabeth Campbell) face à une momie dotée de pouvoirs surnaturels. Ne cherchez pas autre chose, l'histoire s'arrête là ! Le film (si l'on peut le qualifier ainsi) n'est qu'un piètre enchaînement de scènes de catch féminin, et d'affrontements entre les deux lutteuses et la momie en question. Un film inexcusable, témoin du non professionnalisme de ses auteurs !

Après s'être frotté avec tout ce que le cinéma américain et européen pouvait lui offrir (Jesse James, les savants fous, les extraterrestres, la Mafia, etc), Santo s'offre, lui aussi, le luxe de pouvoir affronter la momie en personne dans les très kitsch **Santo y Blue Demon contra los Monstruos** (1968) et **Santo en la Venganza de la Momia** (1970). Dans le premier, Santo, accompagné de son frère ennemi Blue Démon, se colle une pellette maousse avec les grands mythes du cinéma fantastique (Dracula, Frankenstein, le loup-garou et bien entendu la momie) et leur fait mordre la poussière dans un final ô combien jouissif. Dans le second, le défenseur des saintes valeurs familiales rencontre de nouveau la momie, d'origine aztèque, dans un film qui multiplie sans vergogne les procédés scénaristiques les plus outragants. De véritables monuments bisseux comme on n'en fait plus.

## MOMIES ET SANTS

Avec ses intrigues simplistes et ses costumes à bandelettes bon marché (un rouleau de sparadrap, et c'est parti !), quelques boîtes spécialisées dans l'horreur cheap se mettent elles aussi à exploiter le mythe de la momie. C'est dans cette prolifération débordante qu'ont vu le jour les très pitoyables **L'Aube des Zombies** (Frank Agrama, 1981) et **Il Était une Fois le Diable** (Bernard Launois, 1986). Tourné avec trois francs six sous en Arizona et avec une équipe réduite, **L'Aube des Zombies** tente de faire l'analogie du mythe de la momie avec le film de morts-vivants post George Romero. Une équipe de photographes tape l'incrute dans les sépultures égyptiennes. L'un d'eux réveille par inadvertance un démon vieux de 4.000 ans, accompagné d'une armée de momies zombifiées en quête de chair fraîche. Incohérent, ridicule, ennuyeux, tels sont les termes destinés à qualifier l'œuvre commise par Frank Agrama. Quant au film de Bernard Launois, il ne vaut tout simplement pas la corde pour se pendre. Jouant à fond la carte du gore à outrance sans se soucier d'un quelconque scénario, **Il Était une Fois le Diable** touche le fond, et donne le vertige au spectateur le plus coriace.



Santo contre les Momies de Guanajuato (1970) : des catcheurs dans un sale état...



La momie gravement emplitrée d'Il Était une Fois le Diable (1986).





Le « *Papa Momie* » : *Les Histoires Fantastiques* (1980) en version française.

## APPARITIONS

Même si elle détient une partie du monopole du cinéma fantastique, la momie fut également concurrencée à de multiples apparitions, où son iconographie populaire incontournable sert de décoration. Ce fut le cas dans le très sympathique *Monster Club* (Fred Dekker, 1987) où son apparition aux côtés des grandes figures du cinéma fantastique se résomait au gag à rallonge du film. Dans *Waxwork* (Anthony Hickox, 1988), elle obtient une part et un traitement plus importants : un jeune étudiant, égaré dans son espace temps, fait face à une momie hostile après avoir troublé son sommeil ancestral.

La momie eut droit également aux faveurs du petit écran. Dans, entre autres, l'un des segments de la série de Steven Spielberg, *Histoires Fantastiques* (1986), l'épisode traitait les mésaventures récambolesques d'un acteur de film de momie, se retrouvant prisonnier de son costume de scène, alors qu'il tente de rejoindre désespérément le chemin de la maternité où sa femme attend un heureux événement.

## LA MOMIE AU CINÉMA

Après avoir disparu du grand écran pendant de longues années, le phénomène Momie refait surface par le biais de plusieurs œuvres traitant le mythe avec le respect qui lui était dû. C'est le cas avec *La Malédiction de la Momie* (Russell Mulcahy, 1997), où le réalisateur de *Highlander* se livre à un vibrant hommage aux films de momies des studios Hammer, non sans un certain maniérisme qui lui est cher. Quant à *La Momie* de Stephen Sommers (1997), c'est une brillante conjonction entre l'univers envoiement de démesure du cinéma fantastique et le souffle épique du cinéma d'aventure à grand spectacle. Même s'il n'est pas parvenu à s'éloigner du cadre esthétique et thématique cher aux pérégrinations maléfiques de la créature égyptienne, *La Momie* a su redorer le blason de ce genre moribond.

Fathi BEDDIAR



Une apparition de la star à bandes dans *Waxwork* (1988).



Anubis Vosloo, dernière momie en date dans le film de Stephen Sommers (1997).



# SEPT JOURS À VIVRE

conteur à rebours

**SEBASTIAN  
NIEMANN**

(réalisateur)

C'est davantage par passion que par contrainte que Sebastian Niemann, 33 ans, se retrouve à devoir emballer un film de maison hantée pour une somme dérisoire. Car le réalisateur, cinéphile respectueux du genre, poursuit avec ce premier long métrage ses œuvres « fantastiques » pour la télévision allemande.

Par son ambiance, *Sept Jours à Vivre* rappelle les classiques de l'horreur, les vieux films de maison hantée, les productions de la Hammer...

J'ai toujours adoré ce genre de films et l'atmosphère qui s'en dégageait. Mon préféré reste *La Maison du Diable* de Robert Wise, même si j'ai rendu hommage à *Shining* dans mon film par le biais de la couverture du roman de Stephen King qu'on aperçoit dans une vitrine. Je voulais que *Sept Jours à Vivre* soit en quelque sorte un hommage



Martin et Ellen Shaw (Sean Pertwee et Amanda Plummer) : un couple au bord du gouffre...

à ce cinéma-là, à *L'Exorciste*, *La Malédiction*, *Poltergeist*, *Halloween* et même *Alien*, toutes ces œuvres qui s'intéressent plus à la psychologie qu'aux effets spéciaux.

**Vos premiers films s'inscrivaient déjà dans le fantastique. Qu'est-ce qui vous attire dans ce genre?**

Principalement la liberté dont on dispose pour intégrer d'autres genres au fantastique. D'après moi, *Sept Jours à Vivre* est avant tout un drame. Mon premier film, *Over my Dead Body*, dont j'ai seulement écrit le scénario pour un autre réalisateur allemand, Ryna Matupali, était tout autant une comédie qu'un film fantastique, et racontait l'histoire d'un gigolo, une sorte de Casanova qui se fait tuer par son épouse. Il se voit offrir une seconde chance par la mort et doit pour cela se faire pardonner par trois femmes qu'il a jadis trahies. J'ai ensuite participé à un téléfilm dans l'esprit de *La Quatrième Dimension*, une sorte de thriller mystérieux qui se divisait en trois segments et qui était mon premier emploi professionnel en tant que réalisateur. Juste après, j'ai mis en scène un conte de fée ancestral qui se déroule sur la côte nord allemande, pour une autre chaîne télé. Le fantastique est un univers très riche.

**Sept Jours à Vivre n'a coûté que 2 millions de dollars. Ça n'a pas dû être simple tous les jours de faire un film pour une somme aussi dérisoire...**

En fait, toutes les personnes qui ont participé à *Sept Jours à Vivre* sont des amis et des collaborateurs de longue date : Gerhard Schirlo, le directeur de la photographie, Matthias Müsse, qui a créé tous ces décors magnifiques, Anke Winckler, qui a fait les costumes... Je pourrais tous vous les citer ! Nous travaillons ensemble depuis des années. Nous connaissons



La vaine tentative de sauver le petit Thomas (Eddie Cooper), qui s'est étouffé en plein repas.





En passant de la ville à la campagne, les Shaw emménagent dans la maison de tous les dangers.

## LA MAISON DU PETIT DIABLE

**L**e renouveau du cinéma fantastique qui secoue actuellement l'Europe, dont l'Espagne et les pays Slaves, gagne également l'Allemagne. *Sept Jours à Vivre* est un brillant exemple de ces œuvres dont la générosité est inversement proportionnelle à celle de leur budget. Voilà un film de maison hantée dans la tradition, classique jusqu'à l'académisme, mais allez savoir pourquoi, diablement efficace et cent fois plus réussi que le « prestigieux » *Hantise* de Jan De Bont.

Ellen et Martin Shaw (Amanda Plummer et Sean Pertwee), un couple de citadins traumatisé par la mort accidentelle de leur jeune fils, vient se réfugier à la campagne dans une maison qui fut, vingt-trois ans plus tôt, le théâtre d'un drame épouvantable. Ignorante de ce passé morbide, Ellen, enchantée par les lieux, prend rapidement ses marques tandis que Martin, encore rongé par la culpabilité de n'avoir pu sauver son enfant, s'isole afin de travailler sur un roman que son éditeur le presse d'écrire s'il veut sauver une carrière autrefois glorieuse. C'est alors qu'Ellen commence à lire et entendre d'étranges messages qu'elle est apparemment la seule à percevoir, et qui la préviennent quotidiennement du nombre de jours qui lui reste à vivre. Terrifiée malgré la présence affectueuse du gentil chien qu'elle a recueilli, inquiète pour sa santé mentale, elle se retrouve plongée dans un véritable cauchemar éveillé quand son fils lui apparaît, tandis que Martin développe des signes d'une agressivité de moins en moins contrôlée...

**M**algré une abondance de clichés, un script parfois prévisible et un enchaînement de figures imposées, *Sept Jours à Vivre* est une ghost-story réjouissante de bout en bout, justement parce qu'elle est traitée de façon classique dans le bon sens du terme.

Belle photo habilement cadrée dans un scope qui en jette, décors aussi vivants que ceux qui les arpentent, musique opulente à la Chris Young...

Dès son pré-générique, le film parvient à flanquer la frousse grâce à une scène-choc inspirée de *Seven* et se poursuit dans une ambiance constamment menaçante. L'interprétation à fleur de peau d'Amanda Plummer est pour beaucoup dans l'oppression ressentie, face à un Sean Pertwee dont la violence progressive nous amène tout doucement jusqu'à un final gothique à souhait, avec cadavres ressuscités et sous-sols putrides. Sorte de *Shining* drapé des fastes visuels de la Hammer dont il se réclame ouvertement l'héritier, *Sept Jours à Vivre* a certes tendance à trop précipiter ses rebondissements sur la fin, après avoir exposé avec justesse des éléments indissociables du genre (la porte qu'il est interdit de franchir, le réveil en sursaut après un cauchemar qu'on découvre réel, les témoins détenteurs d'un terrible secret qu'ils refusent de dévoiler, le lieu maudit qui possède ses occupants...). Mais il a l'immense mérite d'être réalisé avec soin, narré avec un respect inattaquable du genre et de ses codes, sans cette abusive stylisation propre aux jeunes réalisateurs qui veulent en mettre plein les mirettes parce qu'ils se foutent éperdument de l'histoire qu'ils racontent. Sebastian Niemann, ça crève les yeux, aime profondément le fantastique et conte intelligemment une histoire de fantômes dans laquelle on s'installe avec un plaisir que seuls les cyniques ne sauront goûter.

## OPINION

Cédric DELELÉE

*Seven Days to Live*. Allemagne. 2000. Réal.: Sebastian Niemann. Scén.: Dirk Ahner. Dir.: Phot.: Gerhard Schirlo. Mont.: Moune Barius. SPFX : Marc Weigert. Mus.: Egon Riedel. Prod.: Christian Becker, Thomas Häberle et Simon Happ pour Senator Films. Int.: Amanda Plummer, Sean Pertwee, Nick Brimble, Amanda Walker, Sean Chapman... Dur.: 1 h 30. Dist.: SND. Sortie le 9 mai 2001.



■ ■ ■ donc parfaitement les goûts et la manière de travailler de chacun, et nous avons toujours essayé de planifier chaque journée de tournage de manière à être le plus efficace possible, à ne pas perdre de temps, pour que chaque billet dépensé soit à l'écran.

**Le cinéma fantastique allemand, très présent au début du siècle, a pratiquement disparu. Plus aucun producteur ne veut en faire ?**

En Allemagne, après la guerre, la tradition du divertissement s'est perdue. Tout simplement parce que tous les grands artistes sont morts ou sont partis à l'étranger. C'est une histoire tragique. Dans les années 60 et 70, il y a eu des réalisateurs qui ont fait des films dits « intellectuels ». Depuis dix ans, cette culture du divertissement, avec les films d'horreur et les films fantastiques, commence à renaître. De nouveaux cinéastes arrivent et essaient de faire des films différents. Il y a quelque temps encore, c'était très difficile de faire un film de genre en Allemagne. Nous avons eu beaucoup de chance avec ce projet. Nous avions le scénario, et la production envoyait d'étranges messages au distributeur. Le premier jour, ils ont reçu un papier avec simplement le chiffre « 7 » dessus. Le deuxième jour, ils ont reçu un message dans une bouteille, disant qu'il ne leur restait plus que 6 jours. Et ça a continué comme ça jusqu'au dernier jour, où ils ont reçu le scénario. Evidemment, ils n'avaient que sept jours pour décider s'ils voulaient ou non financer le film !

**Comment est né le projet ?**

Il y a quelques années, le scénariste Dirk Ahner travaillait sur un scénario qui a décidé des fondements de *Sept Jours à Vivre*. Avant même de le rencontrer, j'étais déjà aller démarcher une chaîne de télé allemande. Je leur avait soumis l'idée d'un film de maison hantée, puisque le genre était absent des écrans depuis un moment. Je voulais faire un remake de *La Maison du Diable*, mais ils ont trouvé l'idée débile. Ils m'ont dit que personne n'avait envie de voir un tel film : c'était à peine deux ans avant que Jan De Bont ne fasse *Hantise* ! J'ai donc commencé à tourner mon conte de fée lorsque Christian Becker, de la société de production Indigo Films, m'a appelé. Il m'a dit qu'il aimait beaucoup mes rushes, et qu'il souhaitait me confier un projet, un film de maison hantée dont il possédait déjà le script. Une fois le tournage terminé, je l'ai recontacté et nous avons pris le temps de retravailler le scénario pour introduire l'idée du compte à rebours. Ensuite, nous avons écrit une nouvelle version avec le concours des comédiens, que nous avons trouvés dix jours seulement avant le début des prises de vues ! Il s'agis-



Thomas : le retour du fils aimé ou le dangereux fantôme du passé ?



Un cadavre « à la Seven », preuve que des événements étranges ont déjà eu lieu dans la maison.

sait en fait d'une adaptation de l'allemand à l'anglais (*Sept Jours à Vivre* est un film allemand tourné en anglais, NDLR). Je souhaitais vivement leur participation, car on ne pouvait pas simplement se contenter d'une traduction. Chaque langue a sa propre force et ses propres expressions. Nous avons donc revu tous les dialogues ensemble, seulement quelques jours avant le tournage. Je ne disposais que de sept jours de préparation. Ce n'est pas une blague !

**Quels éléments avez-vous personnellement apportés au scénario ?**

J'ai l'habitude de travailler en étroite collaboration avec le scénariste. Nous avons eu l'idée du décompte avec Katarina Rocker, qui est chargée de développer les scénarios à Indigo Films. Dans la première version du script, le couple partait à la campagne parce que le mari avait trompé sa femme. Ils souhaitaient ainsi sauver leur couple, se donner une nouvelle chance. Mais d'un point de vue émotionnel, ça ne marchait pas du tout. Il l'avait trahie, mais elle ne le quittait pas. Je peux vous dire que dans ce genre de situation, ma petite amie me quitterait ! Nous avons donc décidé de substituer à l'adultère la mort de leur fils, de manière à pouvoir jouer sur le traumatisme qu'ils viennent de vivre. Nous avons dès lors une plus grande liberté pour dresser le profil psychologique de ce couple et la façon dont il arrive à survivre à cet événement tragique qu'est

la perte d'un enfant. On pouvait vraiment les confronter à une situation forte.

**N'étant pas très connus, Amanda Plummer et Sean Pertwee se glissent parfaitement dans la peau de ce couple ordinaire...**

C'était précisément l'idée de départ, au-delà du fait que je les apprécie tous les deux particulièrement en tant qu'acteurs. Comme *Sept Jours à Vivre* marche avant tout sur les personnages, il fallait que le public puisse s'y identifier de manière directe et non fantasmagique. Si on avait choisi Brad Pitt et Jennifer Lopez à la place, l'histoire n'aurait pas eu le même impact, plus rien n'aurait fonctionné.



Ecrivain en manque d'inspiration, Martin ne supporte plus l'isolement à la campagne...





**D'où vient cette idée des marécages qui entourent la maison ?**

J'ai grandi dans le nord de l'Allemagne, près de Lüneburg, une région où il y a beaucoup de marécages. Un ami de mon père m'a raconté qu'au moyen-âge, certains criminels étaient punis en étant jetés vivant dans les marécages. Je pense que c'est une tradition qui vient des mers du nord de l'Allemagne, qu'il y avait la même chose en Grande-Bretagne. Aujourd'hui, bien évidemment, cette tradition s'est perdue, quelqu'un de censé s'étant certainement rendu compte qu'il s'agissait d'un châtement un peu trop cruel !

**Où avez-vous tourné *Sept Jours à Vivre* ?**

En République Tchèque. Nous avons tourné 80 % du film en studio. Nous avons investi la patinoire d'entraînement de l'équipe tchèque de hockey sur glace, où tous les décors ont été construits. Les scènes d'extérieur par contre, notamment les plans faisant intervenir la maison, ont été tournées sur le site d'une ancienne base militaire russe. Il a fallu qu'on commence par faire un peu de ménage car l'armée russe avait quitté les lieux sans prendre la peine de déminer le champ. Nous avons donc commencé par chercher les mines. On en a trouvé cinq qu'on a fait sauter. C'était très particulier comme ambiance !

Propos recueillis par **Damien GRANGER**  
(Traduction : Alexandre NAHON)

**boue, fais-moi peur !**

## MARK WEIGERT

(effets spéciaux)

**Après des études de production dans une école de cinéma de Stuttgart, Mark Weigert se tourne vers sa véritable passion : les effets spéciaux. En 1996, il supervise ceux d'INDEPENDENCE DAY, avant de créer sa propre société, Dreamscape Imagery, qui s'est depuis chargée des effets visuels de FLUBBER et des MUPPETS DANS L'ESPACE.**

**Est-ce que, du fait de son maigre budget, *Sept Jours à Vivre* représentait un défi pour vous ?**

Le budget « effets spéciaux » de *Sept Jours à Vivre* était de 120.000 dollars, ce qui est en effet minuscule. Mais comme nous avons travaillé avec une petite équipe qui s'est vouée corps et âme au projet pendant trois mois, ce n'est pas tant le budget qui nous a posé problème, mais plutôt la nature des effets eux-mêmes. Le plus difficile a été de réaliser tous les plans où les corps se transforment en boue, tout simplement parce que ça n'avait jamais vraiment été fait auparavant. Normalement, avant de se mettre à l'œuvre, on commence par regarder tous les films qui comportent un effet similaire, on les visionne plusieurs fois, on s'interroge sur la technique employée, etc. Mais là, on a eu beau chercher sans relâche, on n'a rien trouvé de comparable. Il nous a fallu presque deux mois de tests pour arriver à définir comment on pouvait obtenir l'effet de la boue qui sort du visage. On a fini par choisir l'animation digitale.

**Quelle technique avez-vous utilisée pour la scène où la maison s'enfonce progressivement dans le sol ?**

Une des plus vieilles du monde ! On a tout simplement utilisé une miniature, d'à peine un mètre de largeur, avec un mécanisme très simple. On a filmé la maison en mouvement devant un écran vert avant de retoucher le plan digitalement. On a travaillé sur une somme de petits détails qu'on a ensuite combinés ensemble : les fenêtres qui se brisent, les briques qui tombent, les effusions de boue au sol... Il y avait à peu près quinze éléments de ce type à rajouter au « master shot » de la maison qui s'enfonce. Le plan ne comporte qu'un seul effet digital, la boue. Tout le reste est bien réel.

***Sept Jours à Vivre* s'appuyant avant tout sur les personnages, les effets spéciaux se devaient d'être discrets, non ?**

C'était ça le vrai défi ! Nous avons travaillé en étroite collaboration avec Sebastian Niemann, qui nous a beaucoup aidés car il était parfaitement préparé et savait exactement ce qu'il voulait. Par le passé, j'ai collaboré à certains films dont les réalisateurs préféraient décider de tout sur le plateau, à la dernière minute. Il y a aussi ceux qui

ont un planning très rigoureux mais qui n'en tiennent pas compte et font tout autre chose le moment venu. Pour un créateur d'effets spéciaux, croyez-moi, c'est redoutable ! On ne peut pas partir à l'aveuglette lorsqu'on tourne un film à effets spéciaux. Chaque plan doit être planifié à l'avance et le réalisateur doit se conformer à ce qui a été prévu de manière à ce que les effets puissent ensuite être correctement intégrés à l'image. C'est comme ça qu'on obtient les meilleurs résultats. Mais *Sept Jours à Vivre* était effectivement un sacré défi car nous ne voulions pas que ces plans jurent avec le film, ni que les spectateurs soient capables de reconnaître l'utilisation des images digitales. Le budget étant limité, on ne pouvait pas se permettre de refaire les plans à volonté, de corriger certaines petites erreurs. Parfois, on aurait rêvé d'avoir une semaine supplémentaire, mais il y a un moment où il faut savoir dire stop et prendre une décision. Avec une orientation légèrement différente de la lumière dans certains plans numériques, on aurait pu obtenir beaucoup mieux. Pour un film comme *Independence Day*, on pouvait se permettre de refaire certaines scènes plusieurs fois jusqu'à ce que ça soit parfait. Là, ça n'était pas le cas.

**Quel était votre poste sur *Independence Day* ?**

Mon travail consistait à faire le lien entre les quatre équipes qui filmaient simultanément toutes les explosions de maquettes, comme celle de la Maison Blanche par exemple. C'est à ce moment que j'ai créé ma propre société, Dreamscape Imagery, qui était la première à ne pas utiliser de matériel informatique Silicon Graphics, mais à travailler en Windows NT ou Linux. Aujourd'hui, la plupart des sociétés utilisent ces systèmes d'exploitation, mais à l'époque, c'était une chose très rare.

**Pourquoi le matériel Silicon Graphics n'est-il plus utilisé ?**

C'est une question de prix. Leur matériel est extrêmement cher. Il y a dix ans, Silicon Graphics était la seule société qui offrait des services destinés à l'animation par ordinateur et à l'industrie des effets visuels. Ils fournissaient les ordinateurs les plus puissants et les plus performants sur le marché. Le problème, c'est qu'il fallait en payer le prix. Aujourd'hui, l'industrie s'est développée dans une direction qui fait que presque tout le monde peut construire sa propre machine, en se servant des systèmes Linux ou Windows NT, qui utilisent des processeurs Intel Pentium, comme le Pentium 3. Désormais, on peut faire dans son salon des effets spéciaux pour des longs métrages de cinéma ! Il n'y a encore pas si longtemps, il fallait acheter du matériel qui coûtait des centaines de milliers de dollars, et ce matériel est désormais à la portée des artistes qui font ce métier. Les grandes sociétés sont d'ailleurs menacées par ce phénomène. A Hollywood, ces trois dernières années, plusieurs ont fait faillite, en majeure partie à cause des petites sociétés qui peuvent aujourd'hui fournir des effets spéciaux beaucoup moins onéreux pour un résultat identique.

Propos recueillis par  
**Damien GRANGER**  
(Traduction : Alexandre NAHON)



actualité  
cinéma  
sortie le 16 mai

# INS



*Ed Saxon (Jeff Daniels) : un professeur de littérature hanté par la disparition de sa femme.*



# OMNIES

**dormeur debout**

**MICHAEL  
WALKER**

(réalisateur)

Un diplômé à la NYU Tisch School of the Arts, une formation de monteur sur la chaîne anglaise Channel 4, quelques courts métrages et Michael Walker rencontre le Français Olivier Glaas qui s'intéresse immédiatement au script d'**INSOMNIES**, un premier long métrage puisant son inspiration dans une douloureuse expérience vécue par son initiateur. Explications.

Comment vous est venue l'idée d'*Insomnies* ?

C'est du vécu. Un soir, j'étais chez moi et j'attendais ma petite amie. Nous avions prévu de nous voir ce soir-là et elle tardait à rentrer. Je m'inquiétais un peu et je n'étais pas aidé par mes voisins qui se disputaient dans leur appartement. Ils se jetaient des objets à la figure, se traitaient de tout les noms. Leur dispute a duré une bonne partie de la nuit et moi, de mon côté, je n'arrivais pas à trouver le sommeil. Je faisais les cent pas en attendant que ma petite amie rentre. Je dois dire qu'au bout d'un moment, j'ai vraiment paniqué à l'idée qu'il lui soit arrivé quelque chose de grave. J'ai appelé la police et un officier très concerné est venu prendre ma déposition et me rassurer. C'est cet événement particulier qui m'a inspiré *Insomnies*. Les vingt premières minutes du film sont d'ailleurs très fidèles à mon expérience. Le policier que j'avais eu au téléphone était aussi inquiet que celui qui se trouve dans le film. C'est sur cette base que j'ai décidé de faire un film fantastique, un film de tantômes où le tantôme ne fait aucune apparition. Bien sûr, le reste de l'histoire n'est que pure spéculation, puisque dans la réalité ma petite amie avait juste passé la nuit à jouer au poker avec des amis !

Quelles sont vos influences ?

Beaucoup de gens me parlent du *Locataire* de Roman Polanski. J'aime beaucoup Polanski mais je ne pense pas que *Le Locataire* soit son meilleur film. Rétrospectivement, je pense plutôt que *Répulsion* et *Rosemary's Baby* sont vraiment cités dans mon film. Cela n'était pas conscient de ma part lors du tournage mais quand je regarde *Insomnies* aujourd'hui, je ne peux pas m'empêcher de penser à ces deux films. Ce n'est pas une



*Le bureau d'Eve, un lieu qu'Ed va redécouvrir en son absence...*

mauvaise référence pour moi puisque ce sont deux de mes films préférés. Et puis, on ne peut pas s'attaquer à un genre sans se référer à ce qui a déjà été fait auparavant.

Et si on vous parle de David Lynch ?

J'admire beaucoup David Lynch. C'est pour moi un des rares cinéastes capable de se renouveler perpétuellement. On peut aussi

dire qu'il possède effectivement une part d'influence sur moi. Comme dans quelques-unes de ses œuvres, *Insomnies* se déroule dans une petite bourgade américaine, dans le Michigan en ce qui concerne *Insomnies*. Il y a aussi le basculement du réel dans le fantastique qui joue beaucoup. Vous n'êtes pas le premier à me citer David Lynch et, étant donné que c'est un cinéaste qui me remue, la comparaison ne me dérange pas. Mais, encore une fois, au stade de l'écriture ou du tournage, ce n'était pas une référence consciente.....

Vous aimeriez réaliser un pur film de genre, au sens le plus général du terme ?

En fait, mon prochain projet est un film qui s'éloigne totalement du fantastique. C'est une comédie romantique, ce qui est aussi un genre en soi. Je pense que c'est aussi difficile à réaliser. Cela demande le même niveau d'exigence. Maintenant, j'aime bien le cinéma fantastique et je vais sûrement y revenir dès que l'occasion se présentera à nouveau. Mais autant je refuse le réalisme, autant je ne me vois pas réaliser un film qui ne comporte pas de caractéristiques personnelles.

Pourquoi avoir choisi Jeff Daniels ?

Tout d'abord, c'est un excellent acteur. Je pense que c'est la première raison qui pousse un réalisateur à choisir son acteur principal ! Ensuite, c'est quelqu'un qui peut passer de n'importe quel genre à un autre sans aucune difficulté. Je n'avais pas vu *Dumb and Dumber*, qui est le film que tout le monde me cite, avant



*L'abus de médicaments offre à Ed des visions proprement terrifiantes...*



■ ■ ■ de l'engager. Je le connaissais pour l'avoir découvert dans *La Rose Pourpre du Caire* où il était vraiment formidable. Et j'avais besoin d'un visage qui inspire la sympathie pour le personnage d'Ed Saxon. N'oublions pas qu'il devait jouer le rôle de quelqu'un qui est suspecté d'avoir tué sa femme. Il était vraiment enthousiasmé par le rôle et je pense qu'il a fait une très belle performance pour *Insomnies*.

**Vous n'aviez pas peur que le sujet du film se prête plus au format d'un court métrage ou d'un épisode de série télé ?**

Non, pas du tout. Il fallait vraiment installer le spectateur dans un sentiment claustrophobique bien particulier. C'est pourquoi Ed Saxon ne quitte pas sa maison. C'est un sentiment difficile à transmettre d'ailleurs dans le sens où il demande du temps. Mon travail à ce niveau était de rythmer les séquences afin de ne pas installer une forme d'ennui. J'avais d'ailleurs plusieurs idées à propos de la manière de traiter la claustrophobie de manière visuelle. Je voulais par exemple que les fenêtres d'une des chambres rétrécissent au fur et à mesure du métrage. Pour des questions matérielles, ça n'a pas été possible et je trouve ça dommage car je continue de penser que c'était une bonne idée. L'un dans l'autre, je suis plutôt satisfait de la manière dont la claustrophobie fonctionne dans *Insomnies*. Le plus amusant finalement, c'est aussi de constater que la maison



La salle de bain, une pièce où les découvertes les surprenantes s'accumulent...

que vous voyez dans le film n'est pas celle dans laquelle nous avions prévu de tourner. Elle devait juste servir à héberger l'équipe technique. Mais c'est son aspect confortable qui m'a semblé plus adéquat au personnage d'Ed Saxon.

**L'intrusion du fantastique imagé est très surprenante aussi. Vous n'aviez pas peur de dérouter le spectateur ?**

Je ne voulais pas qu'on puisse apercevoir le fantôme d'Eve, la femme d'Ed. Il fallait néanmoins qu'il soit palpable. L'intrusion du fantastique devait être progressive. Ça commence par le petit doigt qu'Ed retrouve dans la salle de bain et puis, au fur et à mesure, ça grandit. Cela devient plus évident. On m'a souvent demandé si c'était la maison qui était hantée ou si c'était seulement le personnage de Jeff Daniels. Je pense évidemment que c'est Ed qui est hanté. Hanté par

la vie de couple médiocre qu'il a menée avec sa femme. Il n'est pas question de le juger cependant. Le film joue sur un niveau métaphorique pour montrer à quel point Ed est victime de cette vie. Il est évident que c'est un homme qui aimait sa femme mais qui n'a pas su la comprendre, ni comprendre ses besoins. La fin du film joue sur une ambiguïté. A-t-il tué Eve ou non ? C'est au spectateur d'en juger mais il fallait pour ça que je m'approche d'un style de fantastique plus explicite au fur et à mesure que le personnage bascule dans la folie. C'était pour moi une question d'équilibre nécessaire.

**Le film présente quelques images assez déstabilisantes comme celle du bébé dans la baignoire. Elles proviennent de vos propres cauchemars ?**

Non. J'ai entendu dire que Wes Craven utilisait ses cauchemars comme source d'inspi-



Sadie (Emily Bergl), une étudiante concernée par le comportement de son professeur.

## J'AI PAS SOMMEIL

Lauréat du Prix du Jury lors du dernier festival de Gérardmer, *Insomnies* débarque dans nos salles obscures auréolé d'un visa attestant de sa qualité. Toutefois, quelques précisions s'imposent. Le premier film de Michael Walker n'est pas une série B déjantée. Doté d'un mince alibi fantastique, exsangue de terreur et de suspense mais pas d'effets gore, *Insomnies* tient plus du drame psychologique et claustrophobe que du thriller horrifique. Basé sur des expériences vécues par le réalisateur, le métrage relate, avec les accents véristes et intimistes propres aux huis-clos, la descente aux enfers d'un salary-man traversant une diabolique crise de la quarantaine. A mesure que Ed Saxon (interprété par le Jeff Daniels de *Dumb and Dumber*) sombre dans les abîmes de l'insomnie et de l'angoisse, on devine les traumatismes d'un jeune cinéaste qui, à l'instar de son héros, s'est un temps demandé si son existence réelle (mettre en scène des courts métrages fauchés) ressemblerait un jour à sa vie rêvée (faire des remakes des œuvres de Peckinpah et Kubrick en les améliorant). Ainsi, l'empathie sincère du metteur en scène pour son sujet lui confère indubitablement les dimensions sensibles et charnelles nécessaires, mais pas forcément suffisantes, à l'enchaînement du spectateur dans l'engrenage du récit. Mais la conséquence de l'implication totale de Michael Walker dans son film est logiquement un manque de recul et de sens critique agaçant. Cent minutes durant, il évite consciencieusement de percevoir qu'*Insomnies* appartient à la catégorie des bandes élimées, dont le septième art abuse régulièrement lorsqu'il entre en période de récession.

Suite à la disparition de sa femme, Ed Saxon découvre ses trahisons adultérines, qui ont été engendrées par ses propres démissions. Médiocre professeur au lycée, Ed a en effet raté sa vocation de poète et sa vie sexuelle. Evidemment, plutôt que de les formuler, il a enfoui ses problèmes, les ignorant ou les supprimant artificiellement grâce à des médicaments. Finalement, ses affections remontent à la surface. S'insinuant par les hiatus de sa perception, elles envahissent son univers en pénétrant physiquement par les fissures des murs de son domicile. N'atteignant pas la densité narrative de *Shining*, *Insomnies* emploie pourtant la même rhétorique. L'espace se rétrécit au point d'assiéger la raison du héros. Acculé aux confins de la folie, à la frontière entre cauchemar et réalité, Ed se réconcilie avec son corps et son esprit dans les toilettes, jusqu'au moment où les égouts lui restituent ses idées noires, le submergeant sous le vomi, le sang et la matière fécale. Histoire de maison hantée sans fantôme, de disparition sans rançon, de démence sans véritable aliéné, *Insomnies* n'impressionne que dans la manière dont Michael Walker met en scène la névrose. Les adeptes de Freud devraient s'en réjouir, tandis que les disciples de MacTiernan risquent de s'assoupir.

Bertrand ROUGIER

*Chasing Sleep*. France/USA/Canada, 2000. Réal. et scén.: Michael Walker. Dir. Phot.: Jim Demault. Maquillages : Bob Standlee. Prod.: Olivier Glass et Thomas Bidegain pour Glaski Productions/Forensic Films/Le Studio Canal +. Int.: Jeff Daniels, Emily Bergl, Gil Bellows, Zach Grenier... Dur.: 1 h 42. Dist.: Mars Films. Sortie le 16 mai 2001.

## OPINION



ration pour écrire ses films. Ce n'est pas mon cas. L'important, c'était surtout qu'elles signifient quelque chose pour Ed, et a fortiori pour le spectateur. Ici, c'est une manière d'établir un lien avec la grossesse d'Eve. C'est un traumatisme de plus pour Ed qui n'a jamais eu d'enfant avec sa femme.

**Et le flash-back où Ed visite sa mère à l'hôpital. Visuellement et émotionnellement, il rappelle *L'Exorciste*...**

C'est difficile de tourner dans un hôpital. D'un strict point de vue de mise en scène, on ne peut pas filmer un hôpital de cent manières différentes. Encore une fois, la référence n'est pas consciente même si je peux comprendre qu'elle puisse paraître évidente. Ceci dit, l'aspect clinique et aseptisé de l'endroit apporte une sorte d'effroi sur lequel il est facile de jouer. C'est rarement le genre d'endroit dans lequel on aime se trouver. Et puis, c'est aussi le genre d'endroit où l'on peut créer des séquences très intéressantes. Un hôpital, c'est un lieu où des gens naissent et où d'autres meurent. Dans le cas présent, c'est aussi une manière de situer les rapports entre Ed et sa mère et de voir en quoi ils ont influencé sa vie de couple. Même si on ne voit jamais Eve de son vivant, je voulais progressivement donner quelques clés sur sa personnalité au spectateur. Je le fais de manière détournée et c'est, je pense, une manière efficace de la rendre palpable.

**Votre propre mère est psycho-analyste. Cela vous a-t-il aidé pour mettre en place la psychologie de vos personnages ?**

Ouh là non ! Je ne m'intéresse pas du tout à son métier. Si on commence à analyser son propre travail, c'est le meilleur moyen de ne pas avancer. Elle a assisté à une projection d'*Insomnies* et s'est refusée d'en faire la moindre analyse. Et je dois dire que je ne m'en porte pas plus mal !

Propos recueillis et traduits par Stéphane MOÏSSAKIS



La lente dérive psychique d'un homme qui a raté sa vie...

french touch

## OLIVIER GLASS & THOMAS BIDEGAIN

(producteurs)

**Mon premier est français et a travaillé avec Ariel Zeitoun (SAXO) et Gérard Mordillat (TOUJOURS SEULS), puis pour La Petite Reine, une filiale de Pathé, le tout en tant que producteur exécutif. Mon second est également français et a représenté des producteurs européens aux Etats-Unis, dont l'omniprésent Marin Karmitz (CLAIRE DOLAN), et a déjà produit un film nommé SHAMPOO HORNS. Mon premier a fondé la société de production Glaski Productions et le second l'a rejoint pour produire le film de mon troisième, un Américain. Mon premier se nomme Olivier Glass, mon second Thomas Bidegain et mon troisième Michael Walker. Mon tout donne un film fantastique particulier du nom d'INSOMNIES.**

**Qu'est-ce qui vous a attirés dans le script d'*Insomnies* ?**

*Thomas Bidegain* : C'était un très bon scénario avec beaucoup de matière. J'entends par là qu'il y avait un vrai sous-texte personnel. Michael Walker a mis beaucoup de lui-même dans ce film. Ce qui nous a particulièrement attirés je pense, c'est le fait qu'on avait là une structure classique, une histoire à raconter mais, à côté, des sujets assez pertinents. C'est assez incroyable que Michael ait réussi le mélange puisque c'est son premier film. Je trouve son approche originale, l'idée de ne pas montrer le fantôme de sa femme et tout ce genre de petites choses. Ça donne un sens assez différent de celui généralement employé dans le cinéma fantastique. On parlait sur une bonne base car il y a un véritable basculement du quotidien.

*Olivier Glass* : Michael est définitivement une personne très intrigante dans ce sens. Il a une approche assez peu consensuelle. Sa vision du quotidien n'est pas celle d'un Américain moyen. Quand nous sommes tombés sur son script, nous avons tout de suite pensé que le sujet et le traitement feraient un parfait premier film pour notre maison de production.

**Quel est le budget du film ?**

*Olivier Glass* : Deux millions de dollars. C'est relativement peu pour un film américain. Il ne nous a pas fallu beaucoup de temps pour réunir l'argent. Un an tout au plus. Le Studio Canal est rentré dans la course et tout s'est fait très vite. Ils ont beaucoup aimé le script de Michael. En même temps, on avait l'accord de Jeff Daniels qui n'est pas forcément écouté de l'univers fantastique mais qui possède à son actif quelques succès commerciaux, comme *Speed*. Je pense que ça a joué auprès des financiers, mais il faut préciser que ce n'est pas pour cette raison qu'il a été choisi par le réalisateur. De plus, le tournage a été assez court, 24 jours au total.

**Des problèmes de production particuliers ?**

*Olivier Glass* : Sur ce type de film, il faut faire les choses vite et bien. L'idée était d'offrir à Michael la possibilité d'épanouir sa vision. Lorsque nous avons fait notre choix sur la maison qui servirait de décor au film, nous avons dû revoir son espace. Nous avons ainsi construit la salle de bain dans le garage pour une question de place. Il se trouve que quel-

ques-unes des idées de Michael n'ont pas pu se concrétiser, pour des question de temps. Le film reste néanmoins conforme à sa vision initiale. Il n'était pas question de le brider là-dessus. On a fait le film sans avoir de distributeur et puis on l'a terminé à temps pour le diffuser au festival de Toronto l'automne passé. C'est là que les gens de Lions Gate ont décidé de se porter acquéreurs pour le distribuer aux Etats-Unis. Ce sont les mêmes qui ont distribué *American Psycho* et *Dogma*. Quoi qu'il en soit, le film n'est pas encore sorti là-bas. Nous préparons la sortie avec beaucoup de soin. L'avantage, c'est que les gens de Lions Gate sont très ouverts et qu'ils pensent qu'*Insomnies* possède un certain potentiel. Ils sont respectueux de notre avis et écoutent nos suggestions, ce qui n'est pas négligeable. Dans un sens, le distributeur idéal aurait été Artisan, ceux qui ont sorti *Le Projet Blair Witch*. Ils ont une très bonne approche du marketing et savent vraiment comment sortir un film inhabituel. Ceci dit, les gens de Lions Gate ont tout à fait compris le sens du film.

**Doit-on considérer *Insomnies* comme un film français ?**

*Thomas Bidegain* : Les producteurs sont français, le réalisateur américain mais je pense que le film possède une touche européenne. Michael a vécu à Seattle et je peux vous dire que cette ville ne fait pas vraiment partie de l'Amérique dans le sens où le mode de pensée des gens qui y habitent diffère complètement de celui du reste du pays. Le feeling général d'*Insomnies* est particulièrement agressif vis-à-vis des Américains. Michael Walker connaît bien ses concitoyens, leur manière de noyer les problèmes quotidiens avec des médicaments par exemple. Cette constatation nourrit bien le sous-texte de son film. Et c'est rare de trouver ça dans un film américain.

**Désirez-vous continuer la production aux USA ?**

*Thomas Bidegain* : En ce qui me concerne, j'avais déjà travaillé aux Etats-Unis auparavant, sur *Claire Dolan* de Lodge Kerrigan notamment. Les méthodes de production me semblent vraiment différentes de celles en vigueur en France mais dans un sens, c'est vraiment confortable de travailler là-bas.

*Olivier Glass* : France, Etats-Unis... Tout est différent. Ceci dit, si on trouve un projet en France, il n'est pas impossible que nous nous y intéressions au point de le produire. Ce n'est vraiment qu'une affaire de coup de cœur. Pour l'instant, nous travaillons sur le nouveau projet de Michael Walker qui diffère assez d'*Insomnies* puisqu'il s'agit d'une comédie romantique. Le budget sera un peu plus élevé et le film sera tourné aux Etats-Unis.

**Quels autres réalisateurs aimeriez-vous produire ?**

*Thomas Bidegain* : Oh, il y en a tellement... Mon véritable fantasme, ce serait David Cronenberg. Evidemment, ça paraît impossible puisqu'il possède son propre producteur mais dans l'absolu, ce serait vraiment lui, j'admire beaucoup son univers personnel. Encore une fois, c'est un cinéaste qui se frotte au cinéma de genre avec une approche qui ne tient qu'à lui. C'est ce qui m'attire le plus dans ce type de cinéma. Faire un film comme *Charlie et ses Drôles de Dames* pourrait vraiment être amusant par exemple, mais je suis plus attiré par les introspections personnelles d'un cinéaste.

*Olivier Glass* : En même temps, on peut dire que David Cronenberg et Michael Walker se rejoignent. Leur style est à l'opposé mais ils ont tous les deux la même approche analytique du sujet qu'ils traitent. C'est ce qui rend leur travail passionnant à suivre.

Propos recueillis par Stéphane MOÏSSAKIS



# KAIRO

**hors cadre**

## KIYOSHI KUROSAWA

(réalisateur)

Né en 1955 à Kobe, Kiyoshi Kurosawa débute sa carrière de cinéaste en dévorant des images dans les ciné-clubs. Puis, il imprime l'expérience qu'il a thésaurisée dans les salles obscures sur des pellicules en Super 8. Devenu assistant, il met en scène son premier film, *KANDAGAWA WARS*, en 1983. Aujourd'hui, le réalisateur est à la tête d'un patrimoine de vingt-deux longs métrages. La sortie française de *KAIRO* est donc l'occasion rêvée pour faire le point sur une œuvre labyrinthique et visionnaire construite pour nous hanter.

Tirez-vous encore profit des années passées à réaliser des films amateurs et à sécher le lycée pour squatter dans les ciné-clubs ?

Oui, bien sûr, tout ce que j'ai vécu à cette époque m'est toujours très utile. Si je n'avais pas réalisé de courts métrages Super 8, ni dévoré autant de films, je ne serais sans doute pas cinéaste aujourd'hui. Ma culture cinématogra-

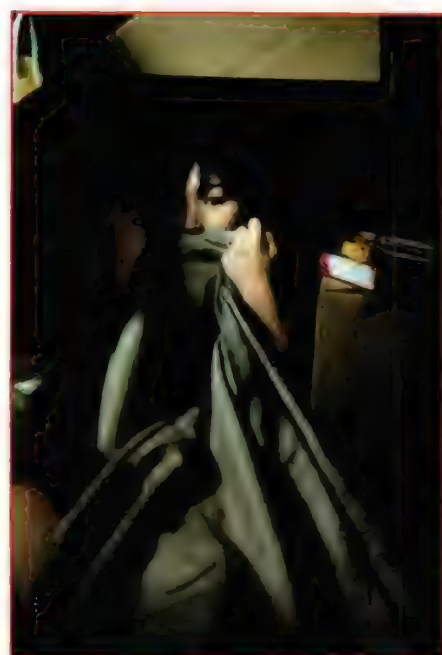
phique s'est construite à cette époque, ces événements de ma vie ont réellement été décisifs.

Les travaux du célèbre critique Shigehiko Hasumi ont un énorme impact sur votre œuvre, non ?

Monsieur Shigehiko Hasumi était l'un de mes professeurs à l'université. Je l'ai donc connu avant de lire ses articles et ses essais. Il m'a appris à organiser ma passion. Il m'a en particulier enseigné qu'il était possible de dédier sa vie au septième art de plusieurs manières différentes : recherches, réalisation, analyse, critique... Le cinéma est un média extraordinairement complexe, c'est un terrain fabuleux pour livrer toutes sortes de combats et d'expérimentations. Désormais, je donne moi-même quelques cours à l'université de Tokyo, car je ne crois pas qu'il faille opérer de cloisonnement entre les différents métiers composant notre art, ils sont tous essentiels à sa richesse.

A-t-il été difficile d'adapter votre style (longs plans séquences, décors désertiques, durée de tournage réduite) aux contraintes économiques imposées par l'industrie japonaise du cinéma ?

Je ne sais pas si travailler dans des conditions plus faciles améliorerait la qualité de mes films. Par contre, disposer de deux à quatre semaines de tournage n'est pas forcément négatif, à condition d'être organisé et d'avoir des objectifs précis. Je vois souvent des films ayant joui de moyens colossaux, mais ils me séduisent rarement. Je m'interroge alors sur la nécessité de détenir de gros budgets si c'est pour aboutir à un résultat médiocre.



Michi (Kumiko Aso), une informaticienne découvrant l'enfer de la Toile...

**Vous faites du cadre un élément prépondérant de votre mise en scène. A l'écran, vous imbriquez les cadres comme des poupées russes. Dans *Kairo*, les moniteurs d'ordinateurs et les embrasures de portes sont autant d'éléments réduisant le champ. J'aimerais savoir ce qui se passe quand les personnages parviennent à échapper à ce carcan, à sortir des limites de ces cadres ?**

C'est une question que je trouve très intéressante. La réponse tient à ma conception du septième art. Pour moi, le cinéma c'est voir un monde à travers un cadre. Mais, ce monde existe aussi en dehors des limites du cadre. C'est ce qui différencie le cinéma « live » de l'animation. Le dessin réduit les limites du monde à l'intérieur du cadre. Lorsque je réalise un film, je souhaite que les spectateurs soient toujours conscients de la continuité du monde à l'extérieur du cadre. Pour cette raison, dans mes films, il y a souvent un deuxième cadre à l'intérieur de celui naturellement composé par l'objectif de la caméra. D'autre part, si je montre souvent les personnages en train de regarder vers l'extérieur du cadre, c'est aussi pour signifier que les histoires narrées dans mes films ne s'arrêtent pas aux limites temporelles du métrage. J'espère transmettre des messages, véhiculer des idées. Je pense que dans la vie réelle, nous aussi nous ne voyons qu'une partie du monde. Je ne sais pas exactement ce que deviennent mes personnages en sortant du cadre, mais ils existent, ils sont invisibles, un peu comme des fantômes...

**Dans *Kairo*, mais plus généralement dans tous vos films, vous accordez une grande importance aux zones d'ombres où se cache le tueur, ou son fantôme.**

Je crois que cela m'a été inspiré par les films américains des années 40. A cette époque, les assassins et les énigmes habitant les récits n'étaient pas immédiatement dévoilés. Il y avait dans ces films plus de mystère, plus de danger, plus d'éléments difficilement appréhendables lors de la première vision. Aujourd'hui, la mode et le marketing ont plutôt tendance à vanter les mérites de l'évidence, de la cohérence, du rationnel et du consensuel, même dans les films dits fantastiques. Je ne suis pas certain que cette démarche soit la meilleure.

**Dans vos films, vous privilégiez la contemplation, vous fascinez et inquiétez par la seule puissance du temps à l'œuvre.**

## APOCALYPSE NET

À la suite du suicide inexplicable d'un de ses proches amis, la jeune Michi cherche à comprendre les raisons particulières qui l'ont poussé à une solution aussi extrême. Un semblant de réponse se précise à la découverte d'une disquette particulière contenant son témoignage. Cette disquette tisse un lien étrange entre plusieurs jeunes gens victimes d'apparitions fantomatiques. Très vite, ce lien se mue en une forme de virus qui semble contaminer tous les réseaux informatiques de la ville de Tokyo. Le comportement de ses victimes change ainsi radicalement et il devient particulièrement difficile de résister à son pouvoir évocateur...

D'après ce vague résumé (l'histoire est difficilement condensable en quelques lignes), le nouveau film de Kiyoshi Kurosawa (*Cure*, *Charisma*) pourrait s'apparenter à une vague resucée du phénomène *Ring*. La comparaison est effectivement inévitable. Cependant, les traitements diffèrent radicalement, notamment dans l'énonciation de leurs propos. *Kairo* se positionne comme une œuvre de cinéma fantasmagorique, alors que son glorieux modèle se voulait davantage ancré dans la réalité, aussi déformée soit-elle par l'intrusion d'un fantastique épisodique. Ici, les apparitions fantomatiques ne sont pas seulement peur, elles fascinent par leur forme primitive et esthétisée à outrance, comme une sorte de danse baroque. Ensuite, *Kairo* se veut beaucoup plus ambitieux dans le sens

où il traite lui aussi du mode de survie, mais à l'échelle mondiale. En ce sens, les rapports entre les divers protagonistes se sont perdus, comme si le moindre dialogue échangé se transformait inévitablement en un monologue imperceptible et impersonnel. Un appel au secours étouffé par la force de nos habitudes quotidiennes tendant de plus en plus vers une lente, mais inévitable, déshumanisation. Doit-on saisir que c'est le manque de communication qui sera à l'origine de la fin de l'espèce humaine ? Doit-on alors comprendre qu'il est devenu impératif de se rabattre sur des instincts plus tribaux pour survivre ? Avec *Los Angeles 2013*, l'immense John Carpenter n'en prétendait pas moins. Repartir à zéro pour tout recréer Kiyoshi Kurosawa n'apporte aucune réponse définitive mais livre un film incroyablement fragile car porté sur les doutes de l'humain. A la fois colossale et abyssale, son œuvre est rare et précieuse. En un mot, terrifiante.

Stéphane MOÏSSAKIS

*Japon. 2000. Réal et Scén. : Kiyoshi Kurosawa. Dir. Phot. : Junichiro Hayashi. Mus. : Takejoni Haketa. SFX : Shuji Asano. Prod. : Shun Shimizu, Seiji Okuda, Ken Inoue et Atsuyuki Shimoda pour DaienNTV/Hakudō/Imagin. Int. : Haruhiko Kato, Kumiko Aso, Koyuki, Kurume Arisaka, Masatoshi Matsuo, Shun Sugata, Kenji Mizutani, Masayuki Suwayama... Dur. : 1 h 57. Dist. : Euripide Distribution. Sortie prévue le 23 mai 2001.*





*Kawashima (Haruhiko Kato) : sa première connexion à Internet l'invite à rentrer en contact avec des fantômes...*

C'est instinctif. Je souhaite toujours montrer aux spectateurs exactement ce qu'il se passe tout en leur offrant le temps nécessaire à la réflexion. Je trouve que dans les films actuels, américains notamment, le message est tellement rapide, insipide, qu'il perd de son intérêt et qu'il dénature l'impact des climax. Dans chaque scène, je réfléchis à la durée des plans en fonction de leur valeur. En fait, je n'essaie pas forcément de mettre une idée dans chaque plan, je tente simplement d'exprimer correctement toutes mes idées.

**Vous faites preuve d'un profond pessimisme par rapport à la vie en couple et à l'avenir de Tokyo, que vous dépeuplez un peu plus dans chacun de vos films...**

Chaque être humain fonctionnant de manière différente, il est très difficile d'être sur la même longueur d'onde que l'autre. Ce n'est pas dramatique dans le cas de deux étrangers, mais ça le devient en présence de deux amants. Comme ils n'arrivent pas à atteindre la perfection dans leur liaison, du moins sur le plan de la com-

munication, leur relation se dégrade. Communiquer est d'autant plus difficile au Japon qu'il s'agit d'une société où la honte et la soumission, à l'autorité hiérarchique notamment, sont des principes fondamentaux. Il y a dans mes films une volonté de montrer le danger qui menace le Japon contemporain : celui d'une profonde et irréversible déshumanisation. Le pays est comme absent de lui-même, il refuse toute intrusion étrangère et, parfois, il donne l'impression de pouvoir continuer à fonctionner même en l'absence des gens qui le peuplent.

**Avant Ring, c'est en fait Cure qui a allumé l'étincelle déclenchant la mode des films d'horreur au Japon. Or, vos deux derniers films, Korei et Kairo, sont directement issus du phénomène engendré par Ring.**

Cure est en effet antérieur à Ring. Le film a eu beaucoup de succès auprès des critiques et dans les festivals, mais il a moins bien fonctionné auprès du public. Vous savez, avec mon ami, Hiroshi Takahashi, le scénariste de Ring, nous caressons depuis longtemps l'idée de faire renaître le genre Kaiden Eiga (films de monstres, NDLR). Finalement, Hideo Nakata a hérité de l'adaptation des romans de Koji Suzuki. A cette occasion, nous avons échangé nos points de vue. Lorsque j'ai eu l'occasion de réaliser Korei, je n'ai donc pas été gêné de faire le film après Ring. Au contraire, cela m'a permis de recycler des concepts que je jugeais intéressants mais que Hideo Nakata n'avait pas intégrés à Ring.



*Le « cadre dans le cadre » cher au réalisateur, avec du scotch rouge fermant la porte aux fantômes.*

Propos recueillis par  
**Bertrand ROUGIER**



# ANATOMIE

« docteur abuse »

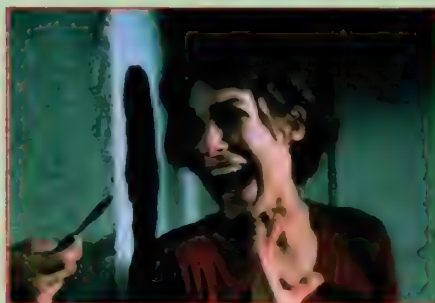
## STEFAN RUZOWITZKY

(réalisateur)

Stefan Ruzowitzky est un artisan au sens le plus large du terme. Originaire d'Autriche, il se fait d'abord la main à la dure école de la télévision. L'énergie évidente de son cinéma nous interdit cependant de penser qu'il ait pu travailler sur un épisode de *DERRICK* ! Après *TEMPO* et *LES HÉRITIERS*, ses deux premiers films, *ANATOMIE* marque son incursion dans le cinéma d'horreur, genre qu'il n'affectionnait pas jusque-là mais via lequel il parvient à signer de beaux moments d'angoisse. Un artisan, on vous dit...

Comment vous est venue l'idée générale d'*Anatomie* ?

La Columbia a décidé d'étendre ses activités sur plusieurs autres territoires. Il y a désormais Columbia Asia par exemple, qui a produit *Tigre et Dragon*, et en Allemagne, c'est la Columbia Germany. Ils m'ont appelé pour me soumettre l'idée d'un film d'horreur pour les jeunes. En fait, c'était leur idée de faire un film qui se situerait dans le milieu médical, mais ils



Paula (Franka Potente), une étudiante en médecine fidèle au serment d'Hippocrate.



avaient en tête une histoire plus orientée vers le fantastique. Ils voulaient qu'il soit question de possession, de fantômes sortant directement des cadavres de la morgue pour envahir les jeunes étudiants. C'était donc un contexte complètement irréel. Je n'ai pas beaucoup aimé leur concept, mais l'idée de faire un thriller médical me plaisait beaucoup. Je leur ait dit que j'avais en tête quelque chose de bien plus réaliste, dans le genre thriller horrifique. Ma principale source d'inspiration est venue d'un artiste, très célèbre en Allemagne, qui fait des shows avec des faux corps enroulés dans du plastique, comme ceux que l'on peut voir dans le film. Comme il moulait les corps de certains cadavres pour les dupliquer, il y a eu une grosse polémique où l'on s'est demandé si ce qu'il faisait était vraiment éthique. Je suis parti de là en développant la question : « La transplantation d'organes ou les expérimentations avec les médicaments sont-elles des méthodes éthiques ? ». Je voulais éviter de faire un thriller avec de vilains docteurs. Je voulais plutôt le faire sur des personnes qui ont une véritable vision de la médecine, même si elle est sadique. Cela

permettait d'expliquer leurs actes sans les justifier pour autant.

Avez-vous ressenti une pression de la part du studio ?

Pas vraiment. Malgré un budget de quatre millions de dollars, ce qui est plutôt élevé pour nous, tout s'est passé comme sur une production allemande typique. La Columbia avait une manière très américaine de gérer les différents aspects de production. Ça se ressentait sur le tournage, mais *Anatomie* reste plus une production allemande qu'autre chose. Une des seules réclamations imposées par le studio était de livrer un film interdit aux moins de 16 ans, ce qui nous convenait parfaitement puisque nous ne voulions pas faire un objet hardcore interdit aux moins de 18 ans... ni un film d'horreur soft interdit aux moins de 12 ans !

Vous aviez des références en tête pour *Anatomie* ?

Le film a été comparé à la trilogie *Scream* de Wes Craven. Ça m'embête un peu, car même s'il est destiné à un public similaire et qu'il est fait d'horreur et de comédie, *Anatomie* n'est pas un film auto-référentiel. Je trouve que c'est un procédé assez vaniteux que de faire des clins d'œil constants au public. Nous, nous avons essayé de faire un vrai film d'horreur, et même s'il possède des éléments de comédie, nous ne tentons jamais de les mélanger ensemble. Ça ne m'intéresse tout simplement pas. Ceci dit, il est évident que la trilogie de Wes Craven a installé un ton et a prouvé que ce mélange pouvait marcher, surtout auprès d'un public jeune. Avec *Anatomie*, on n'a pas essayé de copier les films américains mais plutôt de proposer une alternative à leur formule. Pour moi, c'est vraiment un film allemand ou, disons, européen. C'est pour cela, je pense, qu'il a bien marché dans son pays d'origine. Il y a eu des tentatives en Allemagne de faire des films qui copiaient les modèles américains. *Flashback*, par exemple, n'a pas marché (1). Maintenant, je dois dire que je n'étais pas un grand fan de films d'horreur et quand on m'a proposé d'en faire un, j'ai décidé de relever le défi. J'aime changer de style, passer d'un genre à l'autre. C'est donc comme ça que je me suis mis à apprécier le genre. Vous savez, je me considère plus comme un artisan que comme un auteur.

Vous avez fait des recherches médicales avant de commencer à écrire le script ?

Très peu en fait. J'avais une base scénaristique que j'ai fait lire à des étudiants en médecine et ils ont juste changé quelques expressions. On me dit souvent qu'*Anatomie* est très crédible mais ce n'est que du bluff ! J'ai utilisé des termes

## MORTS SUSPECTES

Paula (Franka Potente, la fabuleuse actrice de *Cours Lola, Cours*) est une jeune étudiante en médecine qui suit les traces de son père et de son grand-père, et part suivre les cours du très réputé professeur Gromberg. Durant le voyage en train vers l'université, elle et son amie Gretchen sautent la vie d'un passager atteint d'un malaise cardiaque. A leur grande surprise, elles le découvrent plus tard, mort, sur la table de dissection d'un de leurs cours d'anatomie. Pour Paula, cette mort ne peut pas être accidentelle. Menant son enquête sans se méfier des découvertes qu'elle va amonceler, la jeune étudiante idéaliste tombe sur une révélation qui risque bien de la faire changer d'avis sur le corps médical. En effet, une très ancienne secte sévit dans les entrailles de l'université en pratiquant des expérimentations plus qu douteuses.

La conception d'un film comme *Anatomie* est issue d'une véritable envie d'offrir au public ce qu'il est venu voir. Sans aucune intention péjorative, on peut donc prétendre que c'est un film populaire. Un film qui suit donc des schémas précis à base d'humour et de suspense. L'humour ici, c'est du trois tonnes. Gras, bête, de mauvais goût sans pour autant être subversif... Passons. Le suspense, lui ? Redoutable ! Il n'est pas tant question d'originalité que d'efficacité primaire. A ce

titre, la première séquence sur la table de dissection est un monument de stress puisqu'elle adopte carrément le point de vue de la victime. Son approche même caractérise le ton général du film. Elle lui offre une crédibilité médicale qui n'aurait logiquement pas lieu d'être. On pourrait alors regretter que le réalisateur décide d'abandonner son concept dans la deuxième partie d'*Anatomie* pour s'adonner à la banale dérive slasheresque. Mais là encore, il offre de superbes moments d'angoisse où le faible sentiment malsain qui était parvenu à s'installer ne se dérobe pas et suit le spectateur jusqu'au bout de la course. On a du mal à imaginer que Stefan Ruzowitzky ne soit pas un fan du genre tant il est parvenu à en respecter la fibre. Énergique, parfois joliment gore, et surtout respectueux, *Anatomie* est le parfait rollercoaster du samedi soir. Que demande le peuple ? Rien de plus !

S.M.

## OPINION

*Anatomy*. Allemagne, 2000. Réal. et scén. Stefan Ruzowitzky. Dir. Phot. Peter Von Haller. Mus. : Marius Rölling. Prod. Jakob Clemen, Thomas Wobke et Andrea Willson pour Clausen + Wobke Filmproduktion. SPFX : Joachim Grüninger et Birger Laube pour Magicom. Int. Franka Potente, Benno Fürman, Anna Loos, Holger Specht, Sebastian Blomberg, Traugott Müller, Rüdiger Vogler, Werner Dissel. Dist. : Columbia TriStar Films. Dur. : 1 h 43. Sortie le 16 mai 2001.





*La bâtiment où se déroulent les cours d'anatomie. Evidemment, la morgue n'est pas loin...*

spécifiques pour que ça ait l'air incroyablement scientifique auprès des amateurs comme vous et moi. La secte des docteurs est, par exemple, totalement fictive, mais beaucoup de gens y ont cru.

**Le film a-t-il eu des problèmes avec le corps médical ?**

Pas vraiment. Les médecins qui ont de l'humour ont vraiment aimé *Anatomie*. Il y en a certains qui m'ont même dit qu'il existe un véritable chauvinisme dans leur profession qui rend son histoire tout à fait plausible. Ceux qui ont

été vraiment choqués par le film, ce sont les jeunes étudiants en médecine pleins d'idéalisme. Ils étaient outrés qu'un réalisateur puisse proposer une vision aussi éloignée de celle qu'ils ont en tête au sujet de leur future profession.

**A propos de l'humour, vous n'avez pas eu peur qu'il désamorce les scènes de suspense ?**

Non. Faire de l'humour dans un film fantastique, ça peut devenir très dangereux. Prenons un épisode de *X-Files* par exemple. Si les extra-terrestres débarquent, le public doit y croire. Et

c'est déjà dur de rendre ce genre de situation crédible, alors imaginez que le scénariste ou le réalisateur se mette en tête de rajouter une blague, ça désamorcerait complètement l'effet recherché. Sur *Anatomie*, nous avions un contexte réaliste propice, me semble-t-il, à l'utilisation de l'humour. Attention, nous n'avons jamais essayé d'adoucir les éléments horribles, mais plutôt d'instaurer un contraste entre les séquences. Avec l'humour, le spectateur est en sentiment de confiance. Et avec l'horreur, d'un seul coup, on le déstabilise.

***Anatomie* est-il sorti en salles aux Etats-Unis ?**

Le mauvais côté quand on travaille avec un gros studio, c'est que le réalisateur n'a aucune influence sur la sortie et le marketing de son film. J'ai appris qu'*Anatomie* sortait en France quand vous avez fait votre demande d'interview ! Pour les Etats-Unis, c'est encore différent. Ils ont un peu sacrifié la sortie. *Anatomie* n'a eu droit qu'à quatre salles en guise de distribution nationale. De plus, il a été doublé en anglais et je dois dire que je n'ai rien à faire avec ça. Je trouve généralement les doublages très mauvais. Pour l'anecdote, j'ai eu une bonne critique dans *Variety* d'un journaliste qui avait vu le film en version originale dans un festival. J'en ai ensuite eu une très mauvaise dans *Hollywood Reporter* d'un journaliste qui avait vu le film en anglais lors d'une projection de presse. Bon en même temps, si ça se trouve, ça n'a rien à voir avec la qualité du doublage !

Propos recueillis par **Stéphane MOÏSSAKIS**  
(Traduction : **Erich VOGEL**)

1/ Présenté au dernier Festival de Gérardmer, *Flashback* est un slasher qui n'a pas encore trouvé de distributeur français.



*Des interventions chirurgicales très « artistiques » sur des patients éveillés...*



# AFM 2001

## LE GOÛT DES ZÔTRES

Quand on évoque le nom de Santa Monica, une banlieue de Los Angeles, on pense tout de suite à de grandes plages ensoleillées bordées de palmiers où se croisent joggers et bimbos en bikinis venues faire bronzette. Mais fin février, en l'espace d'une semaine, Santa Monica devient la capitale du B et du Z. Entassées sur les cinq étages du Loews Hotel, les sociétés de production et de distribution du monde entier viennent présenter leurs derniers films pour essayer de les vendre à bon prix, et pourquoi pas acheter pour une somme dérisoire ceux des concurrents. Compte-rendu de la cuvée 2001, avec ses bonnes surprises (FINAL STAB, LEGEND OF THE SACRED STONE, RIPPER : LETTER FROM HELL...) et ses déceptions (SLEEPLESS, BATTLE QUEEN 2020, CHILDREN OF THE LIVING DEAD...).



### BATTLE QUEEN 2020

Pendant longtemps, la légendaire radinerie de Roger Corman a joué en faveur de son business. Plusieurs réalisateurs ayant débuté au sein de son école pour ensuite accéder aux hautes sphères hollywoodiennes pourraient témoigner de l'efficacité du système D tant prôné par le pape du Bis. Parmi eux, on trouve Francis Ford Coppola, James Cameron, et même Louis Mornéau. Dans le cas d'un Daniel D'Or (la série *Star Hunter* avec Michael Paré), il y a fort à parier que son passage chez Concorde constitue un handicap à sa future carrière tant son *Battle Queen 2020* fait pitié. Le portefeuille vide, il décrit une Terre dévastée par un astéroïde en filmant des plaines enneigées et un hangar transformé en bordel de luxe, où viennent se détendre les membres de l'Elite qui dirigent désormais notre planète, ainsi que de longs couloirs servant d'abris aux laissés pour compte, c'est-à-dire le reste de la population. C'est dans ces somptueux décors qu'évolue Julie Strain, plus souvent à poil qu'habillée, dont le rôle se limite à se faire lécher son imposante poitrine jusqu'à ce qu'elle prenne les armes et se rebelle contre les dictateurs qui l'emploient. Même quand il passe à l'action, après 70 minutes de vent, Daniel D'Or arrive encore à être ennuyeux. Quant au costume d'amazone futuriste exhibé

sur le visuel, il se limite dans le film à une paire de bottes en cuir, un string et un wondrabra. Cheap jusqu'au bout !

### WWW.WATCHUSDIE.COM

Dans une grande maison très sécurisée, un homme d'affaire un peu vicelard réunit plein de filles à peine vêtues qui ressemblent toutes à des actrices de porno. Il y a là Constance, tête d'affiche dans des mauvais films, qui rêve de devenir célèbre, Sonja, une experte en arts martiaux qui passe ses journées à cogner dans un sac de sable comme une dératée, Amber, une ancienne danseuse exotique exhibi sur les bords qui prend à peu près sept douches par jour, ou encore Zen, une masseuse thaïlandaise qui partage sa chambre, et plus parce qu'affinités, avec la médium Anya. Parties de strip-poker bien arrosées et danses sulfureuses exécutées devant l'objectif des quarante-cinq caméras éparpillées dans la demeure forment le quotidien de ces demoiselles pour le plus grand plaisir des abonnés du site [www.watchusdie.com](http://www.watchusdie.com), qui peuvent ainsi se rincer l'œil 24 h/24 et 7 jours/7 pour une somme presque dérisoire. Mais voilà que la cyber-sauterie tourne au vinaigre quand une des filles est retrouvée électrocutée dans son jacuzzi. Le lendemain, une autre fait une chute mortelle dans l'escalier et une troisième se pète le crâne dans sa douche. Bizarre, bizarre... S'agit-il de malencontreux accidents ? Pour Brenna Sterling, pigiste dans divers torchons, ces décès ressemblent fortement à l'œuvre d'un psychopathe qui se serait



La joyeuse bande de [www.watchusdie.com](http://www.watchusdie.com) au complet, juste avant l'hécatombe...



Abbot Hayes, le zombie très papa poule de *Children of the Living Dead*.

introduit dans la maison. Elle se fait alors embaucher sur le champ dans le but de mener sa propre enquête et publier ensuite un bouquin sensationnel qui lancerait sa carrière. Slasher bricolé par une équipe qui n'avait a priori ni expérience ni budget, *Watch Us Die* de Ryan Woo (aucun rapport avec John) se distingue pourtant par l'originalité de certaines situations. Plutôt rigolo, gentiment coquin et sobrement gore, il se place ainsi en bonne position sur le marché du thriller orienté internet, genre très à la mode actuellement, au milieu des *Murder.com* et autres *Fatal Online Affair*.

### CHILDREN OF THE LIVING DEAD

Pour George Romero, le scénariste de *La Nuit des Morts-vivants*, John Russo, est un faux-ami et un escroc de première. Déjà parce qu'il ressort régulièrement ce très beau classique accompagné de nouvelles scènes tournées en vidéo par ses bons soins sans pour autant en avoir la permission. Ensuite parce qu'il vient de produire *Children of the Living Dead*, d'un certain Tor Ramsey, qu'il annonce fièrement partout comme étant le quatrième volet de la fameuse trilogie. Déjà pas mal ■■■ culotté, John Russo est en plus



# NORTH AMERICAN RELEASING

## A L'EST, DU NOUVEAU !

Lloyd A. Simandl réalise en 1979 son premier film, le drame *AUTUMN BORN*, avant de fonder cinq ans plus tard la société North American Releasing avec John Curtis (1). Très rapidement, North American instaure un partenariat avec EGM Film International (2) et le réalisateur local John Eyres, qui signe leur plus gros succès, *SHADOW-CHASER*, tandis qu'un certain Michael J. Murphy se charge d'aligner toute une série de titres ringues (*MOONCHILD*, *LEGEND OF A HERO*, *DEATH RUN*...). Lorsqu'ils se séparent, en 1993, North American Releasing traverse sa

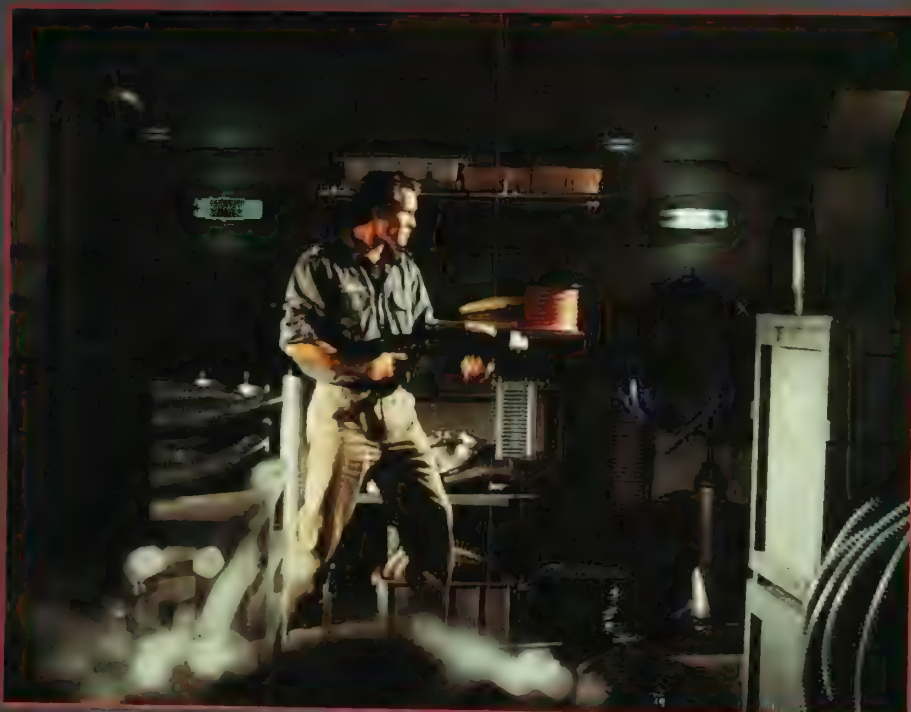
période la plus fastueuse grâce à *CHAINED HEAT 2*, *TIME RUNNER* et *CRACKERJACK*, avant que l'arrivée massive de nouvelles compagnies indépendantes sur le marché n'oblige Lloyd Simandl à revoir ses coûts de production à la baisse. Désormais installé en Tchécoslovaquie, il est devenu le chef d'orchestre d'une douzaine de films bon marché, dont la rentabilité lui a permis de mener à terme un projet qu'il chérit depuis quatre ans, *KILLER LOVE*, dans lequel Kari Wuhrer se lance à la poursuite d'un copycat de la Comtesse Bathory.

interview

### LLOYD A. SIMANDL

Que faisiez-vous avant de produire des films ?

J'étais un pédiatre spécialiste en hématologie, c'est-à-dire que je soignais les enfants atteints de maladies du sang. J'ai enseigné à l'université jusqu'à ce qu'en 1986, les revenus de mes premiers films, *Empire of Ash 2* et *3* (des aventures post-apocalyptiques dans le style de *Mad Max* qui ont été tournés dans la province de Vancouver, NDLR) me permettent de vivre de la production. Depuis mon adolescence, j'avais envie de faire ce métier. Mais déjà, quand vous êtes né en Tchécoslovaquie, comme c'est mon cas, on ne vous conseille pas cette voie. Ensuite, j'ai dû quitter mon pays en 1968 (l'année du « printemps de Prague », NDLR) et je suis allé vivre au Canada. Là-bas, comme il me fallait bien subsister, j'ai achevé mes études médicales et j'ai commencé à pratiquer en tant que docteur. Au bout de quinze ans, je me suis retrouvé à exercer les métiers de médecin et de producteur en parallèle. Dès que j'en ai eu la possibilité, j'ai choisi le cinéma.



Le capitaine Sam Talbot (Joe Lara) décidé à reprendre le contrôle de son vaisseau (*Starfire Mutiny*).

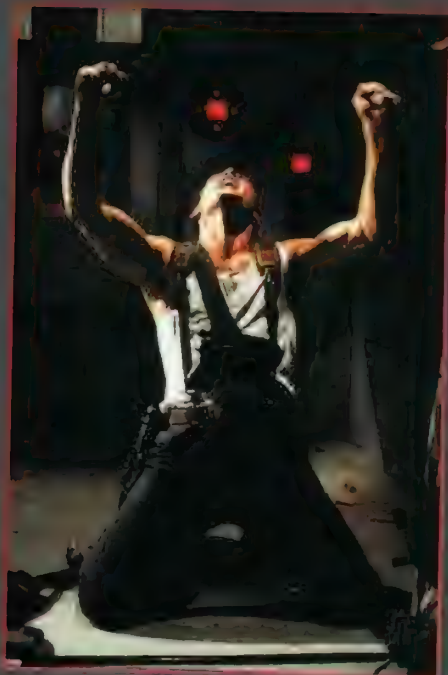
Est-ce que vous trouvez que le marché a changé depuis vos débuts en 1984 ?

Depuis environ cinq ans, ça n'est plus pareil, et depuis deux ans, les choses sont même devenues très difficiles pour les producteurs indépendants. Il y a deux ou trois facteurs majeurs à cette situation actuelle. Le premier tient à la mauvaise santé de l'économie en Corée, en Indonésie, au Japon, en Russie, et même au Brésil. Les distributeurs de tous ces pays ont perdu beaucoup de leur pouvoir d'achat. Le second tient au changement en profondeur du marché vidéo, changement qui est le fait même du troisième et du plus important de ces facteurs, c'est-à-dire la naissance des multinationales. Les grands groupes de communication ne cessent de fusionner les uns avec les autres et ces nouvelles structures parviennent à s'auto-alimenter en programmes. Comment vendre des programmes, à une chaîne de télévision française par exemple, quand cette chaîne appartient à un groupe américain qui produit déjà des films que la chaîne doit acheter en priorité ? Les indépendants se retrouvent donc pris dans cet étau, quand bien même ils auraient des produits que le public voudrait voir. Lorsqu'un de nos produits finit tant bien que mal par être diffusé sur une chaîne, à sortir en vidéo ou DVD — qu'importe —, il bénéficie toujours d'un très bon accueil. C'est le fait de

l'amener sur ce support qui est de plus en plus difficile.

Aujourd'hui, la plupart de vos films ne sont plus tournés au Canada. Pourquoi ?

Le budget des films, les salaires demandés par les stars et les acteurs en général, ont augmenté. Les prix que proposent les acheteurs ont baissé. En 1994, je suis donc retourné en République tchèque, où il y avait d'anciens studios, et j'ai décidé d'y tourner tous mes films, de *Dangerous Prey* à *Omega Force* (un film d'action avec Olivier Gruner, au sujet d'un groupe terroriste qui fait chanter un expert en armes nucléaires pour qu'il active une bombe russe très puissante, NDLR). Ces studios, parfaitement équipés, nous permettent de faire un film de A à Z, de la pré-production à la post-production, mixage sonore et effets spéciaux live ou digitaux inclus. C'est ainsi que non loin de Prague, nous avons fait atterrir un vaisseau extraterrestre en plein cœur de San Francisco pour les besoins de *Déviants*, déclenché une guerre civile dans les rues d'un Los Angeles futuriste dans *Fatal Conflit*, ou encore anéanti une base militaire non loin de Washington pour le final de *Crackerjack 3*. C'est ça la magie du cinéma ! Nous louons également ces studios à d'autres productions. C'est une affaire vraiment très rentable. D'ailleurs, si



Le cri du guerrier qui conclut la bataille (*Last Stand*).



■ ■ ■ J'étais resté à Vancouver, là où j'avais l'habitude de tourner, je serais aujourd'hui retiré des affaires.

Au début, vous étiez entouré de plusieurs réalisateurs, comme Michael Mazo, Douglas C. Nicole et John Eynes. Aujourd'hui, vous réalisez vous-même l'essentiel de vos films. Pourquoi ?

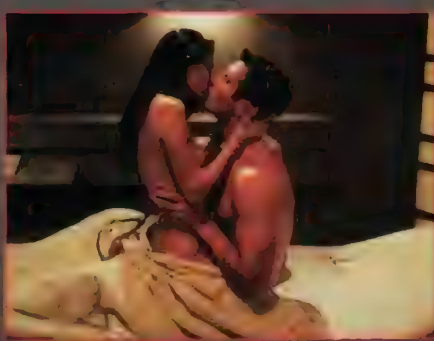
C'est uniquement lié aux contraintes financières. Je ne peux pas me payer un John Carpenter ! Et si j'ai donné leur chance à de jeunes réalisateurs, il leur fallait jusqu'à six semaines de tournage pour mettre en boîte un film. Normal, ils apprennent leur métier en même temps. Mais moi, j'ai suffisamment d'expérience pour terminer le même film en quatre semaines. Généralement, je prépare même deux films « back-to-back » comme on dit. Je me ménage un tournage de quatre semaines pour le premier, puis je prends une semaine pour reorganiser le planning et, dans les mêmes décors, avec la même équipe, je repars sur le second. Ainsi, en deux mois, j'ai deux films de prêts. C'est un rythme que j'ai commencé à prendre il y a trois ans, à l'occasion d'*Escape Velocity*, *Lethal Target*, *Fatal Conflict*, *Last Stand* et *Starfire Mutiny* (des films de SF aux sujets similaires où seuls les acteurs varient, NDLR).

Comment procédez-vous pour que les contraintes budgétaires ne se remarquent pas trop à l'écran ?

Imaginez que je tourne à Paris. Mes coûts y seraient très élevés. Je vous prends comme caméraman et vous me réclamez 1.500 à 2.000 francs par jour. A Prague, un bon caméraman me revient à 500 francs la journée. J'ai dix-huit personnes qui travaillent ainsi dans mon équipe à temps plein. Alors, le film, qui m'aurait coûté 5 millions de dollars à Paris, me revient à 2,5 millions de dollars à Prague, simplement parce que le cours de la monnaie est différent. Si vous ajoutez les délais de tournage particulièrement serrés que je m'octroie, ça peut encore faire descendre le budget à 1,5 ou 2 millions, et je n'y ai pas sacrifié la qualité, puisque mon équipe est bonne et que j'ai de l'expérience à mon actif, avec tout de même une vingtaine de films.

Qui décide, au sein de North American Releasing, des sujets des films ?

Le seul film dont je n'étais pas l'initiateur, c'est *X-Tro 2*. Sinon, étant donné qu'ils doivent être



Un moment de détente avant la fusillade pour le héros de *Lethal Target*.

adaptés à la fois au marché, à mon budget et aux lieux de tournage dont je dispose, je suis toujours à l'origine des sujets. Vous ne trouverez pas dans ma filmographie de film qui se situe dans le sud de la France par exemple, car j'ignore comment tourner là-bas, même si la région me plaît beaucoup ! Si l'histoire se déroule aux Etats-Unis, ce sera dans le Vermont ou dans l'Etat de Washington, car on trouve en Europe des lieux qui y ressemblent. Pour ce qui est de l'espace ou de la Terre après la bombe, c'est, comme vous pouvez l'imaginer, assez facile.

Vous avez fait de l'action, de la science-fiction, des thrillers... Quels sont les films qui ont eu le plus de succès ?

Ça dépend. Si l'on parle de rentabilité en fonction des dollars investis, ce serait le film de prison *Chained Heat II*, avec Brigitte Nielsen, qui n'avait rien coûté. Si l'on parle des recettes globales sans tenir compte du budget d'origine, ce serait les deux *Crackerjack*. Mais mon genre favori semble être celui des films qui perdent de l'argent, puisque celui dont je suis le plus satisfait au niveau du look, du travail à la caméra, ne s'est jamais remboursé. Il s'agit de *Heaven's Tears*, un drame romantique qui se déroule pendant la Seconde Guerre Mondiale, dans lequel j'ai perdu beaucoup d'argent l'essai donc de faire des films qui ont des chances de se vendre, et ceci concerne prioritairement l'action, qu'il s'agisse d'un gars luttant contre une menace terroriste quelconque, ou d'un groupe de héros combattant des forces extraterrestres. Tous mes derniers films se sont très bien vendus, surtout en Allemagne, au Japon, en Corée, ainsi qu'aux Etats-Unis où il sont tous sortis en



DVD. De toute façon, si c'est suffisamment bien fait, il y a peu de risques pour que ça se plante.

Propos recueillis par Damien GRANGER  
(Traduction : Cracker Djoumi)

1/ John Curtis a quitté North American Releasing en 1993 pour créer Prophecy Entertainment avec Melanie Kilgour, qui montrait ses seins dans les deux premiers *Empire of Ash*, et a depuis produit *Queen's Messenger*, *Laserhawk*, *High Explosive* et *Ripper: Letter From Hell*.

2/ Basée en Angleterre, la société EGM Film International a également financé *Spoiler*, *Dark Planet* et *Apocalypse*. De son côté, John Eynes a réalisé *Monolith* avant de faire *Shadowchaser 2* et *3*, *Jugement* et *Octopus* pour Nu Image.

## FILMOGRAPHIE

1985 - *Empire of Ash 2: Maniac Warriors/Les Guerriers de la Route* (Michael Mazo & Lloyd A. Simandl) - *Empire of Ash 3: Last of the Warriors* (Michael Mazo & Lloyd A. Simandl) 1986 - *Ladies of Lotus* (Douglas C. Nicole & Lloyd A. Simandl) 1987 - *Possession Until Death Do You Part* (Michael Mazo & Lloyd A. Simandl) 1989 - *Slow Burn* (John Eynes) 1990 - *X-Tro II: The Second Encounter/X-Tro 2: Activités Extraterrestres* (Harry Bromley Davenport) 1991 - *Heaven's Tears* (Lloyd A. Simandl) 1992 - *Silhouette* (ex *Ultimate Desires*, Lloyd A. Simandl) 1993 - *Chained Heat 2*/idem (Lloyd A. Simandl) - *Time Runner*/idem (Michael Mazo) 1994 - *Crackerjack*/idem (Michael Mazo) 1995 - *Dangerous Prey* (Lloyd A. Simandl) - *Downdraft*/idem (Michael Mazo) 1996 - *Crackerjack 2*/idem (Robert Lee) - *Dead Fire*/idem (Robert Lee) 1997 - *Sleeping Dogs/Deviants* (Michael Bafaro) - *The Confidence Man* (Tripp Reed) 1998 - *Hell Mountain* (ex *Chained Heat 3*, Michael Rohl) - *Dark Confessions* (Lloyd A. Simandl) - *Act of War* (Robert Lee) - *Escape Velocity*/idem (Lloyd A. Simandl) 1999 - *Lethal Target* (Lloyd A. Simandl) - *Last Stand* (Lloyd A. Simandl) - *Fatal Conflict* (Lloyd A. Simandl) 2000 - *Starfire Mutiny* (Lloyd A. Simandl) - *Broken Fate* (Lloyd A. Simandl) - *Crackerjack 3* (Lloyd A. Simandl) - *Rage of the Innocents* (Lloyd A. Simandl) 2001 - *Killer Love* (Lloyd A. Simandl) - *Ariana's Quest* (Lloyd A. Simandl) - *Omega Force* (Lloyd A. Simandl)



Un système de téléportation certainement emprunté à *Star Trek* (*Lethal Target*).



■ ■ ■ pas du tout doué et sacrément fauché. **Children of the Living Dead** est donc à l'image de ses films, les deux **Midnight** et **Santa Claws**, à savoir ringue et raté. Pourtant, l'idée de départ valait le détour : ancien serial-killer devenu mort-vivant, Abbot Hayes kidnappe des bambins, les entasse comme du bétail dans une grange pour ensuite les zombifier afin d'envahir une petite région rurale. Pas mal. Le problème, c'est qu'aucun plan n'est raccord avec le suivant, que les effets spéciaux ont sûrement été confiés à une classe de maternelle et surtout que le scénario est riche en dialogues inutiles. Tom Savini a beau amuser la galerie en exterminateur de zombies pendant cinq minutes, Russo passe le reste du temps à cadrer en gros plan des amateurs qui ont beaucoup de mal à retenir leur texte et à jouer la comédie en même temps.

## SLEEPLESS

À la vision de son dernier film, une question cruciale se pose : Dario Argento a-t-il encore toute sa tête ? Pas sûr, car si **Sleepless** se présentait sous les meilleurs auspices (retrouvailles du maître avec son genre de prédilection, le giallo, retour des Goblins à la musique, Max Von Sydow en tête d'affiche, premières images alléchantes...), le résultat fait mal. Très très mal même. Pris d'une soudaine envie de remaker **Les Frissons de l'Angoisse**, mais aussi **L'Oiseau au Plumage de Cristal**, **Suspiria**, **Phenomena**, **Opéra**, etc, Dario Argento passe la majeure partie de **Sleepless** à faire de l'auto-citation et finit par lui-même saboter son propre bébé. Pas tellement aidé par la photo délavée de Ronnie Taylor et les problèmes d'élocution d'un Max Von Sydow trop âgé pour le rôle, **Sleepless** s'intéresse au « Dwarf Killer ». Il y a vingt ans de cela, un pianiste nain pète les plombs et commet une série de meurtres avant de se donner la mort. Premier fou rire dans la salle. Pourtant, une nouvelle vague d'assassinats laisse penser que le dwarf est encore vivant. La police appelle alors Max Von Sydow, inspecteur chargé de l'enquête à l'époque, pour reprendre du service. Après un monologue de cinq minutes avec son perroquet, il se dit que le dwarf a sûrement un copycat. Deuxième fou rire dans la salle. C'est alors qu'il croise sur sa route un jeune homme étroitement lié à l'affaire : sa mère s'était faite assassiner sous ses yeux à coups de clarinette dans le visage, lors d'un effet gore digne d'un film Troma. Troisième fou rire dans la salle. Parsemé de dialogues grotesques, interprété de façon très sommaire par des acteurs de sitcom, vaguement maîtrisé par moments, **Sleepless** est assez douloureux à regarder. Même la comptine (signée Asia) ne parvient pas à remonter le niveau. Snif...



Un meurtre très graphique dans un train, l'un des rares moments forts de **Sleepless**.

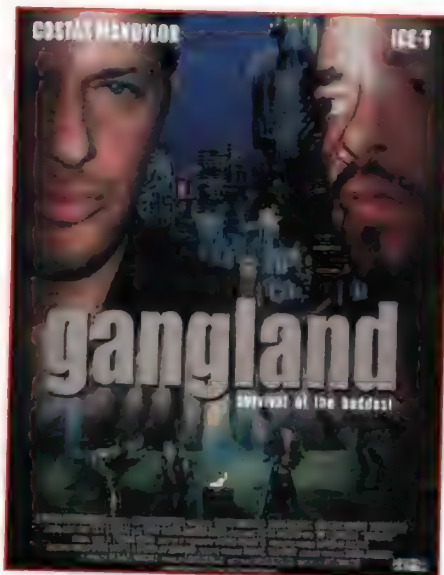


**Legend of the Sacred Stone** : des marionnettes disciples de Jet Li !

## GANGLAND

Après **Point Doom** (qui sort actuellement en vidéo chez nous sous le titre **Gang's Traffic**) et **Final Payback**, deux très bons films d'action orientés drame, Art Camacho se livre à un exercice plus divertissant avec **Gangland**, un délire post-apocalyptique cartoonesque qui rappelle l'invasion de productions italiennes telles que **Les Nouveaux Barbares** ou **2019**. Après la chute de New-York qui ont suivi la sortie de **Mad Max**. Mais **Gangland** rappelle aussi **Cyborg**, auquel il emprunte l'idée d'un sérum qui sauverait la population à condition que le Dr Adams l'amène de Los Angeles à Phoenix. Dirigés par Lucifer, les Ganglanders interceptent le bon docteur et s'approprient le fameux vaccin dans l'idée de devenir invincibles. Jared, dont la famille a été exterminée par les Ganglanders, ainsi que les rebelles Derek et Alexis, prennent d'assaut la forteresse de Lucifer et vont devoir se friter avec un géant blond super balèze qui ressemble à un Frank Zagarino version efféminé.

Habitué aux castings surchargés en seconds couteaux, Art Camacho s'entoure cette fois d'une brochette de musclés, parmi lesquels le bellâtre Costas Mandylor (**Programmé pour Tuer**), le kickboxer Sasha Mitchell (**Class of 2001**), l'athlétique Kathleen Kinmont (**Re-Animator 2**) et Vincent Klyn, qui compose ici un rôle de méchant caricatural très proche de celui qu'il tenait dans **Cyborg** justement. Sans oublier les rappeurs Ice-T et Coolio en guest-stars, qui ne font qu'accentuer le côté débridé de cette sympathique série B déjà bien allumée.



## LEGEND OF THE SACRED STONE

Quand Zu, les **Guerriers de la Montagne Magique** rencontre les **Thunderbirds**, le résultat est un cocktail survitaminé de combats aériens où des marionnettes brandissent des épées magiques qui crachent des rayons laser multicolores. Réalisé par le taïwanais Chris Huang, dont la famille est spécialisée dans le théâtre de marionnettes depuis des générations, **Legend of the Sacred Stone** s'intéresse à un petit caillou qui peut réaliser tous les vœux de celui qui le possède en échange d'un sacrifice humain. Le film applique à la lettre ce concept vieux comme le monde de la lutte du Bien contre le Mal. Trois démons tout droit sortis de l'enfer profanent la tombe du tyran Mo Kuei afin de retrouver la pierre. Pendant ce temps, le mégalo Boneskin, défiguré par les trois démons en question, a déjà dépêché quelques combattants émérites pour s'emparer de la pierre avant ses ennemis, bien évidemment dans la perspective de conquérir le monde. Su Huan-Jen, qui manie le sabre mieux que personne, décide de se lancer dans la mêlée afin de mettre à son tour la main sur la pierre magique, pour une noble cause cette fois. Idéal pour les petits (quoique...) comme pour les grands, **Legend of the Sacred Stone** est une sorte de spectacle de Guignol dopé au Chang Cheh. Du pur délire visuel, rythmé avec frénésie et envoûtant d'un bout à l'autre.

## FINAL STAB

Plus rapide que l'éclair, David DeCoteau enchaîne les films avec une rapidité et une efficacité exemplaires. Tournés dans les mêmes décors (la maison d'un copain), **La Légende de la Momie 2**, **The Brotherhood** et **Final Stab** déclinent le même concept : des jeunes enfermés dans une immense baraque se font décimer par, dans l'ordre, ■ ■ ■



# J.R. BOOKWALTER

## Itinéraire d'un enfant du Z

Avec une vingtaine de films à son actif, dont 12 réalisés par ses bons soins, J.R. Bookwalter est devenu en l'espace de dix ans le spécialiste des tournages « commando ». Après son premier essai, *THE DEAD NEXT DOOR*, le seul à être sorti chez nous, il se lance dans une série de titres B et Z qu'il bricole avec des bouts de ficelle en guise de budget. Des films qu'il tourne en vidéo, sans réelle conviction, juste pour démarrer le catalogue de sa société Tempe Vidéo. Aujourd'hui soutenu par Full Moon, J.R. Bookwalter vient de signer son premier film en 35 mm, *WITCHOUSE 2: BLOOD COVEN*.



*Horrovision* : un univers virtuel habité par un robot de brocante.

Comment avez-vous convaincu Sam Raimi de financer votre premier film, *The Dead Next Door* ?

Après avoir fini mes études, j'ai passé un mois à déprimer sans trop savoir quoi faire de ma vie. Mon appartement venait d'être cambriolé et il ne me restait plus rien à part ma vieille collection de magazines. En relisant un numéro de la revue *Fangoria*, je suis tombé sur un article concernant *Evil Dead* et je me suis rendu compte que Sam Raimi était alors installé à Detroit, à quatre heures de route de chez moi ! Le lendemain, je suis donc parti pour les bureaux de Renaissance Pictures, avec mon projecteur Super 8 et mes courts métrages sous le bras, afin de rencontrer Sam, Robert Tappert et Bruce Campbell. Tous les trois étaient très enthousiastes par rapport à mon travail et Sam m'a demandé si j'avais des projets. Je lui ai alors expliqué que j'avais en tête un film de zombies dans la lignée de la trilogie de George Romero. Il s'est immédiatement emballé et m'a promis de m'aider, financièrement et techniquement. Sur le chemin du retour, tout excité, j'ai écrit les grandes lignes du scénario au volant de ma voiture. J'avais 19 ans et ma rencontre avec le réalisateur d'*Evil Dead* allait peut-être décider de mon avenir ! Je n'arrivais pas à y croire, et pourtant, nous avons commencé à tourner *The Dead Next Door* en 1985 avec les quelques milliers de dollars avancés par Sam Raimi. Lorsque nous avons fini le film, quatre ans plus tard, Sam était sous contrat avec Universal, venait de réaliser *Darkman* et souhaitait sortir du registre du film d'horreur underground. Il m'a alors demandé de le créditer sous pseudonyme, mais j'ai préféré ne pas du tout le faire apparaître au générique.

Juste après *The Dead Next Door*, vous avez tourné *Robot Ninja* en 16 mm et produit *Skinned Alive* et *Ghoul School*...

Eh oui, à 22 ans, j'avais déjà quatre films à mon actif ! Je suis allé passer quelques jours à Los Angeles avec David Lange, qui s'occupait des effets de maquillage sur *Murder Weapon* de David DeCoteau. DeCoteau était impressionné par les rushes de *The Dead Next Door* et m'a proposé de réaliser un film pour 15.000 dollars. Le lendemain, il m'appelle et me dit : « Les Tortues Ninja sort dans deux mois. Faisons *Robot Ninja* ! ». J'ai écrit le scénario en trois jours et on a tourné le film dans la foulée, dans l'urgence et l'anarchie la plus totale. D'ailleurs, ça se ressent. *Robot Ninja* est un film raté, il faut bien l'avouer. Même moi je n'arrive pas à le regarder. Je crois que je ne l'ai jamais vu une seule fois en entier. Puis j'ai en effet produit *Skinned Alive* de Jon Killough et *Ghoul School* de Timothy O'Rawe, deux réalisateurs qui souhaitaient faire leur premier film depuis déjà quelques temps. Finalement, en 1990, je suis rentré chez moi, dans l'Ohio, pour me marier. J'étais vraiment très occupé à cette époque !

Surtout que dans les deux ans qui ont suivi, vous avez réalisé cinq autres films...

J'ai aussi monté ma société, Tempe Vidéo, et lancé un magazine, *Alternative Cinema*. Je voulais passer à un niveau supérieur et je me demandais comment. J'étais persuadé que la technologie vidéo qui se développait à ce moment-là était la prochaine étape. J'avais déjà longtemps hésité à tourner *The Dead Next Door* dans ce format avant d'opter pour le Super 8. Mais c'était encore trop tôt. J'ai donc acheté une très bonne caméra vidéo S-VHS, dans l'idée de bricoler quelques films qui ne me coûteraient pas grand-chose, mais qui permettraient de payer les factures tout en testant le support. David DeCoteau m'a alors proposé d'en faire deux pour lui de manière à lancer sa compagnie. *Cinema Home Video*. *Zombie Cop* et *Kingdom of the Vampires* ont été tournés en une semaine pour 2.500 dollars chacun. Suivis par *Galaxy of the Dinosaurs*, *Maximum Impact* et *Humanoids from Atlantis*, qu'on a faits dans des conditions encore plus doulou-



*The Dead Next Door* : un hommage très gore à la trilogie de George Romero.

reuses, simultanément sur trois jours, avec 1.000 dollars en poche pour chaque film ! Je n'y croyais plus du tout. A tel point que je les ai signés sous un pseudonyme, Lance Randa. Ensuite, il y a eu *Ozone*, *The Sandman* et *Polymorph*, les trois seuls dont je puisse être vraiment fier, qui m'ont permis d'enterrer mes vieux démons qu'étaient ces films tournés en S-VHS.

A partir de 1997, vous passez trois ans dans la salle de montage de Full Moon avant que Charles Band ne vous confie la réalisation de *Witchhouse 2: Blood Coven*...

Après *Polymorph*, j'avais expérimenté tout ce qui pouvait se faire en format vidéo. J'ai donc décidé de prendre un peu de recul pour ensuite



*Witchhouse 2: Blood Coven* et sa horde de démons « allumés » !



repartir sur de bonnes bases. A cette époque, Paramount Vidéo venait de rompre son contrat avec Full Moon, laissant la société de Charles Band pratiquement en faillite. Lorsqu'il a découvert que je pouvais m'occuper de la post-production d'un film depuis mon salon, il m'a chargé de superviser le montage de *Talisman*, *Shriek*, *Le Retour des Puppet Master* et bien d'autres. A l'issue de cet apprentissage, il m'a envoyé en Roumanie pour réaliser *Witchhouse 2 : Blood Coven*, que j'ai tourné en 35 mm pour un budget avoisinant les 600.000 dollars. Quel luxe ! Mais une fois sur place, j'ai rapidement déchanté. Je n'avais que huit jours pour mettre le film en boîte, dans des conditions souvent précaires. Du premier *Witchhouse*, qui ressemblait bien plus à un opus de la série *Night of the Demons*, nous n'avons conservé que le personnage central, la démoniaque Lilith. Sinon, l'histoire n'a plus rien à voir. De toute façon, j'ai dû réécrire le scénario quotidiennement pour m'accommoder des impératifs de la production. Le film est censé se dérouler à Boston, mais la majorité des acteurs sont roumains, tout comme les véhicules. Il ne reste plus qu'à croiser les doigts pour que les spectateurs soient portés par le film et ne s'en rendent pas compte. J'ai aussi rencontré d'énormes problèmes de communication. Il y a une scène où Lilith traverse le plancher. Je voulais qu'un tas impressionnant de débris accompagne sa chute, mais personne ne comprenait vraiment ce que je demandais. J'avais beau prendre le temps de leur expliquer par de grands gestes, toute l'équipe me regardait les yeux écarquillés, comme s'ils me prenaient pour un fou. Depuis, je me suis associé à Charles Band pour une série de neuf films fantastiques tournés en numérique que je me contenterai de produire. Quatre d'entre eux sont d'ores et déjà terminés : *Horrovision*, un film d'aventures de Danny Draven qui se déroule dans un univers virtuel, *Stitches* de Neal Stevens, dans lequel une sorcière redonne vie à ses disciples à l'aide d'organes prélevés sur ses victimes, *The Vault*, un film d'horreur proche de *Faculty* réalisé par James Black, et enfin *Groom Lake*, une sorte de parodie de *X-Files* écrite et réalisée par William Shatner, le Capitaine Kirk de *Star Trek* en personne !

Propos recueillis et traduits  
par Damien GRANGER



Un tueur qui a trop vu *Vendredi 13* sème la panique pendant une « murder party » (*Final Stab*).

■ ■ ■ une momie, une horde de vampires bien coiffés et maintenant un tueur masqué. Avec *Final Stab*, l'auteur de *Creepozoids*, *Sorority Babes* et *Voodoo Academy* se met à l'heure du slasher et s'en sort plus qu'honorablement. Plusieurs étudiants sont conviés par une allumeuse revancharde à participer à une « murder party » dans une maison qui a mauvaise réputation et qu'elle a louée pour l'occasion. Tout le monde s'éclate jusqu'à ce qu'un vrai tueur, évidemment pas cool, se subtilise au faux. Bien entendu, comme souvent, les jeunes sont particulièrement cons et restent sur les lieux malgré le danger. Y'a aussi ceux qui font les malins et se croient plus forts que le tueur. Généralement, ils finissent très rapidement avec un couteau planté dans le dos. Mais DeCoteau justifie la crétinerie de ses personnages par quelques brefs dialogues bien envoyés, du style « Merde, la batterie est morte et on n'a qu'une bagnole ! », ou encore « Tu vas pas y aller à pied, on est au milieu de nulle part ». Au moins c'est clair, y'a plus qu'à se concentrer sur le bodycount. Les cadavres s'empilent à la chaîne, et tout est bien qui finit bien (en gros, pour une fois, ça finit mal). Mine de rien, malgré ses handicaps budgétaires, *Final Stab* est tout de même autrement plus fun que les deux *Souviens-toi...* l'été Dernier réunis.



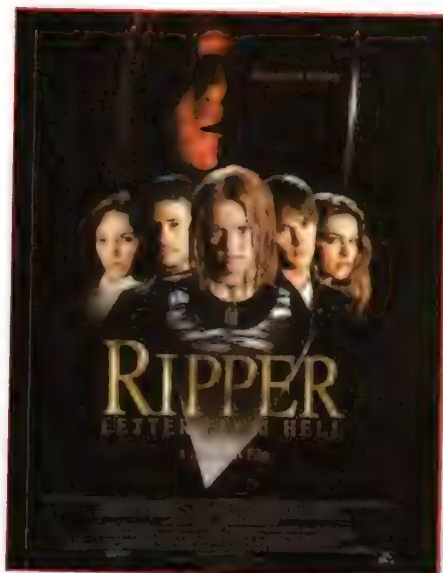
Un ado se fait poignarder dans le dos. Pour de vrai ou pour de faux ? (*Final Stab*)

Si niveau mise en scène, John Eyres provoque la migraine avec ses plans systématiquement de traviole, il se rattrape dignement quand il s'agit d'installer un minimum d'ambiance. Comme lorsqu'il filme avec complaisance un meurtre assez craspec lors d'une rave psychédélique. Soutenu par une distribution solide qui comprend AJ Cook (qui a bien grandi depuis *Virgin Suicides*), Jurgen Prochnow, Bruce Payne et la Française Claire Keim, *Ripper : Letter From Hell* vaut largement ses deux heures de métrage.

Damien GRANGER

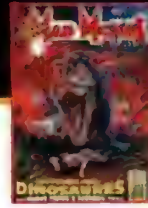
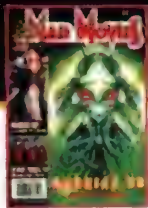
## RIPPER : LETTER FROM HELL

Un autre slasher rondement mené, c'est *Ripper : Letter From Hell* de John Eyres, bien connu chez nous pour avoir réalisé *Shadowchaser* et ses suites, *Piège de Nuit* et *Projet Siberia*. *Ripper : Letter From Hell*, comme son titre l'indique assez ouvertement, traite du cas de Jack L'Eventreur. Seule survivante d'un massacre collectif, Molly Keller s'intéresse aujourd'hui à la psychologie des tueurs en série et suit les cours du professeur Martin Kane, criminologue et profiler réputé. Peu de temps après son arrivée à l'Université de Berkeley, des meurtres similaires se produisent sur le campus. L'inspecteur Kelso, autrefois chargé de l'enquête, est à ce point obsédé par l'affaire qu'il persécute Molly et se retrouve toujours au mauvais endroit au mauvais moment (c'est le suspect idéal). D'abord hésitante, Molly rejoint finalement un groupe d'étudiants qui se sont mobilisés pour démasquer le tueur aux méthodes proches de celles de Jack L'Eventreur.





# COMMANDEZ LES ANCIENS NUMÉROS



## MAD MOVIES

**29** Avoriaz 1984 / Brainstorm / X-Tro / «Les Demeures du Fantastique» / int. Joe Dante, Paul Naschy...

**32** La Compagnie des Loups / Dune / Greystoke / Rocky Horror Picture Show / David Lynch / «Les Films après la bombe» / les séries de Gerry Anderson...

**33** Gremlins / Phenomena / 2001 : L'Odyssée de l'Espace / «Le Psycho-Killer» / int. Dario Argento, Joe Dante, H.G. Lewis...

**34** Avoriaz 1985 / Les Griffes de la Nuit / Dune / 1984 / Brazil / int. Wes Craven...

**36** Re-Animator / Le Jour des Morts-vivants / Lifeorce / Planète Interdite / «Le Péplum Fantastique» / int. Tobe Hooper, Stan Winston, Tom Savini...

**37** Mad Max 3 / Legend / dossier «Sang pour sang gore» / int. Ridley Scott, George Miller, Ruggero Deodato...

**38** Retour vers le Futur / La Chair et le Sang / Vampire, Vous Avez Dit Vampire ? / «Le fantastique australien» / int. Rick Baker...



**39** Avoriaz 1986 / Re-Animator / La Revanche de Freddy / Roman Polanski / Richard Fleischer / «Le fantastique indonésien» / int. Stuart Gordon, Jack Sholder, Rick Baker, Michael Powell...

**40** Highlander / Re-Animator / Link / Chapeau Melon et Bottes de Cuir / «Alfred Hitchcock» / int. Christophe Lambert...



**41** House / «Hitchcock» (suite) / int. Steve Miner, Sean S. Cunningham, Sergio Martino...

**42** From Beyond / L'Invasion Vient de Mars / Poltergeist 2 / Rencontres du 5ème Type / «La préhistoire au cinéma» / int. Brian Yuzna, Stan Winston...

**44** Massacre à la Tronçonneuse 2 / Le Jour des Morts-vivants / Evil Dead / Le Prisonnier / Stephen King / Klaus Kinski / «Les films horri-comiques»...

**45** Avoriaz 1987 / La Mouche / From Beyond / Jason le Mort-vivant / int. Stuart Gordon...



**46** King Kong 2 / Street Trash / Démons 2 / L'Exorciste / «Les singes géants au cinéma»...

**47** Evil Dead 2 / Freddy 3 / Indiana Jones / Le Sixième Sens / int. Michael Mann, Lloyd Kaufman...

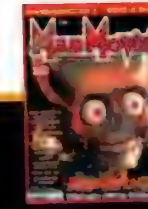
**49** Hellraiser / Les Sorcières d'Eastwick / «Superman, la légende» / «La série B américaine» / int. Joe Dante...

**50** RoboCop / Hidden / Les Maîtres de l'Univers / index des n°23 à 49 / int. Phil Tippett...

**51** Avoriaz 1988 / RoboCop / Opéra / Hellraiser / Hidden / int. Paul Verhoeven...

**52** Running Man / Hellraiser / Hidden / Prince des Ténébres / «Les films de Carpenter» / int. Donald Pleasence...

**53** «Zombies Story» / Elmer / Aux Frontières de l'Aube / int. Kathryn Bigelow, Frank Henenlotter...



**54** Bad Taste / Le Marché du Film 1988 / «Les héros du Fantastique» / «Vendredi 13, l'hécatombe» / int. Peter Jackson...



**55** Chinese Ghost Story / Le Blob / Roger Rabbit / Bad Taste / «Freddy, le mythe» / «Empire : grandeur et décadence»...

**56** Freddy 4 / Beetlejuice / Willow / Aux Frontières de l'Aube / Elvira / les FX d'Evil Dead 2...

**57** Avoriaz 1989 / Le Blob / Invasion Los Angeles / Hellraiser 2 / Faux-semblants

**58** Invasion Los Angeles / La Mouche 2 / Munchausen / Cronenberg / interview et dossier...

**59** Batman / Hellraiser 2 / La Mouche 2 / la série TV Freddy...

**60** Freddy 5 / Re-Animator 2 / Society / Abyss / «Les méchants du Fantastique»...

**61** Batman / Indiana Jones et la Dernière Croisade / Abyss / «Le tour du monde des super-héros»



**62** «ILM : la grande Illusion» / Batman / Re-Animator 2 / RoboForce...

**63** Avoriaz 1990 / Simetierre / Leviathan / Society / Re-Animator 2 / Halloween 4

**64** «Dossier Frankenstein» / Cabal / Freddy TV /



Basket Case 2 / Frankenhooker...

**65** Total Recall / Akira / Tremors / Halloween 4 / Lamberto Bava...

**66** RoboCop 2 / Freddy 5 / Highlander 2 / Maniac Cop 2 / Star Trek 5...

**67** Total Recall / RoboCop 2 / Dick Tracy / Sailor et Lula / int. Verhoeven, Irvin Kershner...

**68** «Georges Lucas : la tête dans les étoiles» / Les Tortues Ninja / Darkman / int. Sam Raimi, Jeffrey Combs...

**69** Avoriaz 1991 / Cabal / Henry / Highlander 2 / Les Feebles / int. Clive Barker, Frank Henenlotter...

**70** Predator 2 / Edward aux Mains d'Argent / Massacre à la Tronçonneuse 3 / Akira / Twin Peaks (série)...

**71** Terminator 2 / Akira / Hardware / Ça / La Nuit des Morts-Vivants...

**72** Les Feebles / RoboCop 3 / Freddy 6 / dossier «La Malédiction» / int. Peter Jackson...

**73** Spécial Terminator 2 / Rabid Grannies / Fisher King / int. Terry Gilliam...



**74** Evil Dead 3 / Rocketeer / Freddy 6 / Hellraiser 3 / T2...

**75** Avoriaz 1992 / Tetsuo 1 & 2 / Freddy 6 / Le Sous-sol de la Peur...

**76** Le Festin Nu / Hook / Brain Dead / La Famille Addams / int. Cronenberg, Spielberg, Barry Sonnenfeld...

**77** Alien 3 / Batman le Défi / Universal Soldier / Indiana Jones TV / Twin Peaks / Le Cobaye...



**78** Dossiers Batman le Défi & Alien 3 / Les Aventures d'un Homme Invisible / Star Trek 6...

**79** Dossier «Vampires» / les FX de Brain Dead et Evil Dead 3...

**80** Spécial «Stephen King» / interview carrière de Roger Corman et Rick Baker...

**81** Avoriaz 1993 / Dracula / Brain Dead / Candyman / Hellraiser 3 / Evil Dead 3...

**82** Fortress / Trauma / Les Contes de la Crypte / interview carrière de Joe Dante



**83** Last Action Hero / Necronomicon / Body Snatchers / Phantasm 3...

**84** Jurassic Park / interview carrière de George Romero et Dick Smith / Wild Palms

**85** Spécial Dinosaures : du Monde Perdu à La Mutante / int. Harryhausen, Phil Tippett

**86** Demolition Man / Mask / L'Étrange Noël de Mr Jack / Accion Mutante

**87** Gérardmer 1994 / Evil Dead 3 / L'Antre de la Folie / Brian Yuzna...



**88** Dossier «Loup-Garou» / Wolf / tous les Hurléments / Body Melt...

**89** Dossier TV : Batman, Robocop, Superman... / Body Bags / The Crow /



la saga des Baby Cart

**90** The Crow / les séries X-Files, Highlander et Batman / Eraserhead...



**91** Dossier «Manga» / Wolf / Tetsuo / Mask / Ed Wood...

**92** L'Étrange Noël de Mr Jack / Entretien avec un Vampire / Freddy 7 / Inoshuro Honda...

**93** Gérardmer 1995 / Stargate / L'Antre de la Folie / Freddy 7 / Highlander 3...

**94** Dellamore Dellamorte / interview carrière de Tobe Hooper et John Carpenter...

**95** Ed Wood / Batman Forever / Freddy 7 / Porco Rosso / int. carrière de Fred Olen Ray...

**96** Judge Dredd / Tank Girl / Congo / Le Village des Damnés / The Kingdom...

**97** X-Files / Waterworld / La Mutante / les films d'Ed Wood / int. Chris Carter...

**98** Dossier X-Files / Johnny Mnemonic / Une Nuit en Enfer / Hercule TV...

**99** Gérardmer 1996 / Seven / The Crow 2 / L'Armée des 12 Singes / Babe

**100** Spécial 100 pages / X-Files / Toy Story / «Nos 100 meilleurs films fantastiques»...

**101** Independence Day / Une Nuit en Enfer / Heavenly Creatures...

**102** Sp. 100 pages / X-Files / Dangereuse Alliance / Planète Hurlante / Crash / Jiang-Hu...

**103** Independence Day / Multiplicity / Starship Troopers / Tsui Hark...



**2013** / Disjoncté / int. Carpenter, Martin Landau...

**105** Gérardmer 1997 / Mars Attacks ! / Fantômes contre Fantômes / Ghost in the Shell / Lost Highway...

**106** Star Wars édition spéciale / Le Maître des Illusions / int. George Lucas, Clive Barker...

**107** Le 5ème Élément / Alien la Résurrection / Hellraiser 4 / Anaconda / Shining TV...

**108** Men in Black / Scream / Batman & Robin / rétro Godzilla / int. Wes Craven...



**109** Volte/Face / Le Monde Perdu / Contact / Mimic / Vampires / Millennium...

**110** Alien la Résurrection / Starship Troopers / X-Files le Film / Spawn...

**111** Gérardmer 1998 / Starship Troopers / Postman / Souviens-toi... l'Été Dernier...

**112** Vampires / Gattaca / Le Loup-garou de Paris / Dark City / Halloween 6...

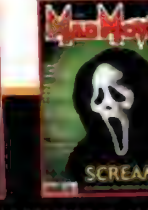
**113** Godzilla / Dark City / Un Cri dans l'Océan / Wishmaster / Blade...

**114** Scream 2 / Armageddon / X-Files / Millennium / Las Vegas Parano / La Mutante 2...

**115** Godzilla / X-Files le film / Truman Show / Small Soldiers / «Rétro gore»...

**116** Blade / Halloween : 20 ans après / Buffy / dossier «Séries TV»...

**117** Gérardmer 1999 / Star Wars Episode 1 /



Psycho / Virus / 1001 Pattes...

**118** Matrix / La Fiancée de Chuck / Cube / eXistenZ / Urban Legend / dossier «Slasher»...

**119** Matrix / Wild Wild West / The Faculty / Mon Ami Joe / «La série Z à la française»...

**120** La Momie / Wild Wild West / Le 13ème Guerrier / Blair Witch / Vorace...

**121** Star Wars Episode 1 / Hantise / Jin-Roh / Perfect Blue / Princesse Mononoke...

**122** Sixième Sens / La Fin des Temps / «Les 25 meilleurs films de trousse»...

**123** Gérardmer 2000 / Sleepy Hollow / Peur Bleue / Princesse Mononoke...

**124** Scream 3 / Mission to Mars / Faust / Hypnose / Resident Evil 3...

**125** Le Seigneur des Anneaux / Mission to Mars / dossier «Killers Superstars» / rétro Blair Witch...

**126** X-Men / Le Pacte des Loups / Pitch Black / Destination Finale...

**127** L'Homme sans Ombre / dossier «L'homme invisible» / The Cell / Scary Movie / Gemini / rétro Hellraiser...



**128** Blair Witch 2 / Donjons et Dragons / Planète Rouge / San Ku Kai / «Homage à la Hammer»...

**129** Spiderman / Le Pacte des Loups / Rollerball / Tomb Raider / dossier «Troma»...

**130** Le Seigneur des Anneaux / Le Couvent / Intuitions / dossier «Trash»...







# IMPACT

1 **Commando** / dossier **Rocky 4** / La trilogie des **Morts-Vivants** / Avoriaz 1986..  
2 **Highlander** / Rutger Hauer / Les films de la **Cannon**..  
3 **Hitcher** / **Cobra** / Mel Gibson / int. Antonio Margheriti..  
4 **Jack Burton** / **L'Invasion Vient de Mars** / carrière John Badham..  
6 Dossier «**Ninjas**» / **Le Jour des Morts-Vivants** / From Beyond / carrière Jésus Franco..  
7 **Platoon** / Harrison Ford / Chuck Norris / int. Enzo G. Castellari..  
11 **Full Metal Jacket** / Les Incorruptibles / ent. Fred Olen Ray..  
12 **Running Man** / **RoboCop** / **China Girl** / **Hellraiser**..  
13 Avoriaz 1988 / **Running Man** / **Portés Disparus 3** / int. Lucio Fulci..  
14 **Hellraiser 2** / **Rambo 3** / **Elvira** / int. Andy Sidaris..  
15 **Double Détente** / **Beetlejuice** / **Maniac**

**Cop** / dossier **Emmanuelle**..  
16 Spécial **Rambo 3** (poster) / **Cyborg** / **La Bête de Guerre**..  
17 **Freddy 4** / **Piège de Cristal** / **Rambo 3** / Traci Lords..  
18 **Freddy 4** / **L'Arme Absolue** / dossier «**L'Inspecteur Harry**» / Tsui Hark..  
19 Avoriaz 1989 / **Punisher** / Schwarzenegger..  
20 **Indiana Jones** / **Simetierre** / **Punisher** / **La Mouchette**..  
21 **Total Recall** / **Freddy 5** / **Cabal** / Cannes 1989 / int. Van Damme..  
22 **Batman** / **Permis de Tuer** / **L'Arme Fatale 2** / **Haute Sécurité**..  
23 Spécial la trilogie «**Indiana Jones**» / **Punisher** / **Society** / **The Killer**..  
24 Avoriaz 1990 / «**Ciné-muscles**» : Van Damme, Schwarzie, Bruce Lee..  
25 **Robocop 2** / **Total Recall** / **Gunmen** / int. Roger Corman..

26 Dossier «**Super Nanas**» / **Maniac Cop 2** / effets spéciaux..  
27 Dossier «**Super Nanas**» (suite) / Van Damme / Jackie Chan / Traci Lords..  
29 **Total Recall** / **Predator 2** / Stallone et Schwarzie 20 ans d'action / Joe D'Amato..  
30 La saga des **Rocky** / **Hong Kong Connection** / **Cabal**..  
31 **Highlander 2** / **Coups pour Coups** / **Danse avec les Loups** / int. Franco Nero..  
32 **Le Silence des Agneaux** / **Predator 2** / **Terminator 2**..  
33 **Terminator 2** / Van Damme / «**Black is Beautiful**» 3 / int. Schwarzie..  
35 **Terminator 2** / Jackie Chan / «**Black is Beautiful**» 3 / int. Schwarzie..  
36 **Vingt ans d'Avoriaz** : tous les films / **Universal Soldier** / **Alien 3**..  
37 **Les Nerfs à Vif** / **JFK** / **Le Dernier Samaritain** / «**Black is Beautiful**» 4..  
38 **Basic Instinct** / **Batman 2** / dossier «**Arts Martiaux**»..

39 **L'Arme Fatale 3** / **Universal Soldier** / **Batman 2** / Cannes 1992..  
40 La saga des **Alien** / **Reservoir Dogs** / **Cliffhanger** / **Impitoyable**..  
41 Van Damme / **C'est Arrivé près de chez vous** / dossier «**Flics**»..  
42 **Dracula** / **Chasse à l'Homme** / dossier «**Des hommes d'action**»..  
43 **Bad Lieutenant** / **Cavale sans Issue** / **Piège en Haute Mer** / dossier «**Femmes Fatales**»..  
44 **Cliffhanger** / **True Romance** / dossier «**Action Men**»..  
45 **A Toute Epreuve** / La trilogie **RoboCop** / **Last Action Hero** / Cannes 1993..  
46 **Le Fugitif** / **Last Action Hero** / John Woo / carrière Eastwood..  
47 Dossier **Spielberg** / **Cliffhanger** / int. Stallone, John Woo..  
48 Dossier «**Space Opera**» / carrière Kevin Costner / Jackie Chan / Sam Peckinpah..  
49 Dossier «**Space Opera**» suite /

**Demolition Man** / **L'Impasse**..  
50 Spécial **Action** : Seagal, Van Damme, Arnold, Stallone..  
51 **Pulp Fiction** / **Killing Zoé** / dossier **Amicalement Vôtre**..  
52 **Speed** / **Killing Zoé** / **The Crow** / carrière Brandon Lee..  
53 **True Lies** / **Pulp Fiction** / **TimeCop** / int. Cameron et Schwarzie..  
54 **Frankenstein** / **Entretien avec un Vampire** / **Crying Freeman** / dossier «**BD/ciné**»..  
55 **Les Evadés** / **Streetfighter** / **Mortal Combat** / Kirk Wong..  
56 **Judge Dredd** / **The Killer** / **Sonatine** / **GoldenEye** / int. Jim Wynorski..  
57 **Mort ou Vif** / carrière Sharon Stone / **Batman et Robin** / **Une Journée en Enfer**..  
58 **Judge Dredd** / **Desperado** / **USS Alabama** / carrière Bruce Willis..  
59 **Mortal Combat** / **Assassins** / **Apollo 13** / carrière Mel Gibson..

60 **Seven** / **GoldenEye** / dossier **James Bond** / **Showgirls**..  
61 **Broken Arrow** / **Heat** / **Casino** / **L'Armée des 12 Singes** / Tsui Hark..  
62 Dossier **Crying Freeman** / **L'Effaceur** / **Mort Subite**..  
63 **L'Effaceur** / **Le Grand Tournoi** / **Rock** / **Twister** / **Fargo**..  
64 **Mission Impossible** : le film et la série / **L.A. 2013** / int. John Carpenter..  
65 **Au Revoir à jamais** / **Daylight** / **Risque Maximum** / dossier «**Films catastrophe**»..  
66 **X-Files** / **Mars Attacks** / **Star Wars** / carrière Jet Lee / int. Chris Carter..  
67 **Batman & Robin** / **Roméo & Juliette** / **Kids Return** / **Le 5ème Élément**..  
68 Dossier **Dobermann** / **Le Monde Perdu** / **Double Team** / **Speed 2**..  
69 **X-Files** / **Titanic** / **Volte/Face** / **Volcano** / **Les Ailes de l'Enfer**..

70 **Copland** / **L.A. Confidential** / **Hana-Bi** / **Alien 4** / **Le Pacificateur**..  
71 **Titanic** / **Demain ne Meurt Jamais** / **Starship Troopers** / **U-Turn** / **Spaton TV**..  
72 **Jackie Brown** / **Il Etait une Fois en Chine** / dossier «**Blaxploitation**»..  
73 **Un Tueur pour Cible** / carrière Di Caprio / **Pluie d'Enfer** / **U.S. Marshals**..  
74 **L'Arme Fatale 4** / **Sextremes** / **Jackie Chan** / Cannes 98..  
75 **Chapeau Melon** / le film et la série / **Godzilla** / int. David Duchovny..  
76 **Le Masque de Zorro** / **Snake Eyes** / **Hors d'Atteinte** / carrière Nicolas Cage..  
77 **Soldier** / **Rush Hour** / **Ennemi d'Etat** / **Oz** / carrière Shane Black..  
78 **Star Wars** / **Un Plan Simple** / **8mm** / dossier «**Oh les filles !**»..  
79 **Stanley Kubrick** / **Payback** / **Le 13ème Guerrier** / **Matrix**..  
80 **Matrix** / **Le Corrupteur** /

Cannes 99 / poster : index des n°1 à 79..  
81 Dossier **Buffy** / spécial séries télé / **Le 13ème Guerrier**..  
82 **Austin Powers 2** / **Fight Club** / **Les Sopranos** / **Le X fantastique**..  
83 **Sleepy Hollow** / **La Fin des Temps** / **Les Rois du Désert** / **The Practice**..  
84 **American Psycho** / **Les Rois du Désert** / carrière Clooney / **Buffy & Angel**..  
85 **X-Men** / **American Psycho** / dossier «**Scream Queens**» / **AFM 2000**..  
86 **M:I-2** / **Gladiator** / Cannes 2000 / **Sydney Fox**..  
87 **X-Men** / **Shanghai Kid** / **En Pleine Tempête** / carrière Jackie Chan..  
88 **The Cell** / **Tigre et Dragon** / **L'Enfer du Devoir** / carrière Jet Li..  
89 **Incassable** / **X-Files** / **Dark Angel** / **Carrière Kitano** / **Way of the Gun**..  
90 **Hannibal** / **Traffic** / **Tokyo Fist** / **Baise-moi** / carrière Mark Dacascos..



# B O N D E C O M M A N D E

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement, MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.

Chaque exemplaire : 25 F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon (Mad n°1 à 27, 28, 30, 31, 35, 43 et 48 : épuisés, ainsi que Impact n°5, 8, 9, 10, 28 et 34). Frais de port gratuits à partir d'un envoi de deux numéros (sinon : 5 F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.

NOM \_\_\_\_\_ PRÉNOM \_\_\_\_\_

DRESSE \_\_\_\_\_

ODE POSTAL \_\_\_\_\_

ILLE \_\_\_\_\_

Je désire recevoir les numéros entourés ci-contre.  
Règlement joint par ☐ chèque ☐ mandat lettre.

Sommaire détaillé de chaque numéro sur [mad-movies.com](http://mad-movies.com), rubrique anciens numéros

## MAD MOVIES

|     |     |     |     |     |     |     |     |     |
|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|
| 29  | 32  | 33  | 34  | 36  | 37  | 38  | 39  | 40  |
| 41  | 42  | 44  | 45  | 46  | 47  | 49  | 50  | 51  |
| 52  | 53  | 54  | 55  | 56  | 57  | 58  | 59  | 60  |
| 61  | 62  | 63  | 64  | 65  | 66  | 67  | 68  | 69  |
| 70  | 71  | 72  | 73  | 74  | 75  | 76  | 77  | 78  |
| 79  | 80  | 81  | 82  | 83  | 84  | 85  | 86  | 87  |
| 88  | 89  | 90  | 91  | 92  | 93  | 94  | 95  | 96  |
| 97  | 98  | 99  | 100 | 101 | 102 | 103 | 104 | 105 |
| 106 | 107 | 108 | 109 | 110 | 111 | 112 | 113 | 114 |
| 115 | 116 | 117 | 118 | 119 | 120 | 121 | 122 | 123 |
| 124 | 125 | 126 | 127 | 128 | 129 | 130 |     |     |

## IMPACT

|    |    |    |    |    |    |    |    |    |    |    |
|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|
| 1  | 2  | 3  | 4  | 6  | 7  | 11 | 12 | 13 | 14 | 15 |
| 16 | 17 | 18 | 19 | 20 | 21 | 22 | 23 | 24 | 25 | 26 |
| 27 | 29 | 30 | 31 | 32 | 33 | 35 | 36 | 37 | 38 | 39 |
| 40 | 41 | 42 | 43 | 44 | 45 | 46 | 47 | 48 | 49 | 50 |
| 51 | 52 | 53 | 54 | 55 | 56 | 57 | 58 | 59 | 60 | 61 |
| 62 | 63 | 64 | 65 | 66 | 67 | 68 | 69 | 70 | 71 | 72 |
| 73 | 74 | 75 | 76 | 77 | 78 | 79 | 80 | 81 | 82 | 83 |
| 84 | 85 | 86 | 87 | 88 | 89 | 90 |    |    |    |    |



par Stéphane  
MOÏSSAKIS

# CRYING FREEMAN

Le premier long métrage de Christophe LE PACTE DES LOUPS Gans se pare d'un nouveau lifting aux normes DVD. Est-ce pour autant que le film supporte l'érosion du temps ? Pas si sûr...

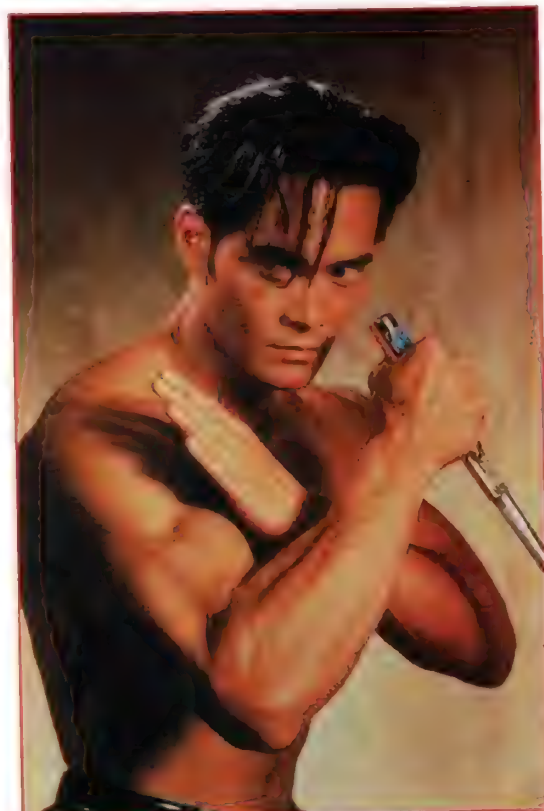


Mark Dacascos : homme libre... et tranchant !

Passée la légitime excitation de découvrir un pur film de genre codifié réalisé par un gars bien de chez nous, *Crying Freeman* s'est révélé au fil du temps comme une œuvre lourdement référentielle, mais aussi très ancrée dans le moment présent. En exagérant à peine, on pourrait dire que *Crying Freeman*, c'est un peu le film qui prend un an tous les jours... Et si la formule est loin d'être galvaudée, on se demande bien par quelle faille temporelle cette aberration se confirme après maintes visions. Ce superbe coffret collector arrive à point, cinq ans après la sortie salles, pour donner une idée d'ensemble de ce sentiment. Pour commencer, l'air de rien, on peut affirmer que le travail de remasterisation ici effectué trahit quelque peu la vision initiale du spectateur. Le ciel a été numérisé, les couleurs ré-étalonnées, les taches-caméra effacées et, au finish, on assiste à un lifting digne des meilleurs chirurgiens de Beverly Hills. Pas de doute, les qualités et les défauts restent les mêmes, mais la copie DVD accentue le côté cristallin du rendu en salle. *Crying Freeman* y trouve une seconde jeunesse, mais pour combien de temps ?

Le contenu phénoménal de ce double DVD (un disque pour le film et un autre pour les suppléments) n'épatera que ceux qui n'avaient pas fait l'acquisition de la superbe édition LD, parue en 97, puisqu'il en reprend les grandes lignes, 16/9 et 5.1 en prime. On y retrouve cependant un commentaire audio inédit de Christophe Gans, qui s'avère tout autant passionné que passionnant, notamment dans le fait qu'il livre quelques clés de son univers. Passons sur les « Mark Dacascos par ci, Mark Dacascos par là » pour apprendre de sa propre bouche que l'atmosphère compte bien plus que le sens véritable d'une scène, que la mise en espace « 3D » ne l'intéresse pas et qu'il fuit le rapport au réel. De tels parti-pris poussent forcément le film dans une sorte de rêverie éveillée, succession de scènes se suffisant à elles-mêmes et donc très inégales. Au lieu de faire un film de cinéma, Gans a plutôt fait un film sur son cinéma. *Crying Freeman* ne raconte pas tant une histoire qu'il s'abandonne à un sentiment nostalgique. D'où son vieillissement accéléré...

Le disque de suppléments se divise en trois parties distinctes concernant la pré-production, le tournage et la post-production. La première partie propose diverses interviews du réalisateur concernant la genèse du projet et la production design, ainsi qu'un mini compte-rendu des différentes versions du scénario et un comparatif storyboard/résultat final. Le plus intéressant réside cependant dans le nombre incalculable de storyboards abandonnés lors de la restriction budgétaire dont le film a souffert suite au départ de Jason Scott Lee, la star initialement prévue. La partie tournage n'offre qu'un intérêt limité résidant dans le chapitre B-Roll et montrant le cinéaste à même le plateau, le reste étant composé de différentes featurettes dont l'une fut diffusée, en son temps, dans *Le Journal du Cinéma*. Enfin, la post-production nous gratifie d'une interview du monteur David Wu ainsi que de deux scènes coupées intéressantes en soi mais redondantes par rapport à d'autres présentes dans le film. Ajoutons-y deux bandes annonces et un détail de la création du générique pour parfaire cette édition collector dont les suppléments ne reflètent pourtant pas l'expérience chaotique largement relayée par le réalisateur dans son commentaire audio. A noter qu'un bonus caché propose la bande annonce du *Pacte des Loups* en 16/9 et 5.1. A vous de le trouver !



Le *Crying Freeman* dans une prestigieuse édition DVD.



## NEWS

• L'éditeur FPE annonce la sortie d'*Akira* de Katsuhiro Otomo pour le 18 mai prochain. Transfert 16/9 prévu mais on ne connaît pas encore la somme des suppléments.

• Sortie prévue mi-mai pour le DVD de *Dark City* (chez Metropolitan), la perle noire d'Alex Proyas. En dehors de *Emmerda* d'un spécialiste de la question, barbu et ricanant, au nom commençant par Ratik et terminant par Djoumi, on trouvera un commentaire du réalisateur, des bandes annonces, des superbes menus 3D et autres jolies choses. Test probable dans le prochain numéro.

• 18 juillet 2001 : des hordes de Damien Granger en rut se précipitent dans le magasin le plus proche pour récupérer l'édition spéciale de *The Cell* (Metropolitan toujours) de Tarsem Singh, sortie le même jour. Au menu : commentaire audio du réalisateur fou, scènes coupées, menu 3D, bandes annonces, featurettes.

• Sortie de la trilogie *La Malédiction* (mais où est passé le quatrième film ?) réalisée dans l'ordre par Richard Donner, Don Taylor et Graham Baker. FPE promet plein de commentaires audio et des documentaires. Dans les bacs le 23 mai prochain.

• Sortie imminent pour *Histoires de Fantômes Chinois 2 et 3* chez Film Office. À noter que le dernier sort en version réduite, émasculée, trafiquée et ça, c'est pas bien. Le premier volet de la trilogie est toujours prévu chez HK DVD, mais quand ?

• « Un putain d'exercice de style ! ». Qui avait écrit ça à propos du *Phare de l'Angoisse* ? A) Télérama. B) Modes et Travaux. C) Mad Movies. Vous connaissez la réponse et vous pourriez vérifier cette belle approche critique dès le 16 mai prochain chez Film Office. Suppléments minimes, mais copie 16/9 et son 5.1 pour en faire profiter les veilles !



La scène du viol : quand Paul Verhoeven s'auto-censure...

## HOLLOW MAN

(L'HOMME SANS OMBRE)

Le paradoxe d'un immense cinéaste comme Paul Verhoeven réside dans sa capacité à traiter de sujets crus avec une subtilité filmique qui confine souvent à la grâce la plus palpable. *Hollow Man* fait partie de ces projets qui, traités à la lèche, n'auraient alors que l'intérêt relatif de dépasser en virtuosité technique le blockbuster de l'année précédente. Sur cette très belle édition spéciale, le commentaire audio (sous-titré) de Paul Verhoeven (assisté de Kevin Bacon et du scénariste Andrew Marlowe) prouve finalement à quel point le réalisateur recherchait l'effet le plus discret pour raconter sa grandiloquente histoire d'homme invisible. D'où l'omniprésence aérienne de la steadycam de Jost Vacano. En dehors du matériel promo d'usage, le DVD offre, on s'en doute, la part belle aux SFX avec 15 featurettes thématiques très instructives et trois comparatifs scènes tournées/numérisées. Ceux qui pensent que le réalisateur aurait été, une fois de plus, victime de la toute puissante censure pourront se rabattre sur les séquences coupées pour réaliser leur méprise. Ainsi, la scène de viol (voir photo) a été très peu réduite et s'avère quasiment inutile, tandis que les deux autres (les interrogations de Sarah et la découverte du stratagème de Sebastian) ont pour seul mérite d'être commentées par le cinéaste. Le zone 2 reprenant la quasi-intégralité de l'édition américaine, les BOF-philles pourront se régaler de la piste consacrée au travail musical de Jerry Goldsmith (commentaires sous-titrés de l'intéressé), son apport étant primordial à la narration d'un film basé sur le point de vue d'un personnage « creux ». Transfert 16/9 pour les yeux et son 5.1 pour les oreilles finissent de rendre cette galette honteusement indispensable pour tous ceux qui n'ont pas encore vu l'*Invisible Maniac* de Rif Coogan.



## MISSION TO MARS

Réduire le très beau film de Brian De Palma à un simple challenge technique, aussi brillant soit-il, semble un peu exagéré. C'est pourtant l'optique de cette édition qui propose une superbe copie 16/9 et quelques bonus tournant autour des SFX, du tournage et du production design. La plupart de ses bonus sont en fait regroupés dans un documentaire appelé *Visions of Mars*. Composée dans sa première partie d'une featurette où s'entrechoquent les propos du réalisateur, de son chef op', de ses producteurs et des autres techniciens des effets spéciaux, le documentaire est doublé d'une analyse de certains effets commentés par leurs responsables (la séquence du vortex, par exemple) et d'une démonstration des storyboards (parfois animés



par ordinateur) utilisés par le réalisateur. Dans la section Art Gallery, on retrouve beaucoup de dessins de préparation qui attestent malheureusement assez peu des phases créatrices par lesquelles le réalisateur serait passé pour parfaire ses différents choix esthétiques. Une petite bande annonce et quelques filmographies viennent compléter cette édition spéciale à laquelle il manque un commentaire audio de Brian De Palma. On aurait aimé entendre le réalisateur se répandre sur la qualité douteuse du script des Thomas Brothers (*Predator*), sur ses impressionnants choix de mise en forme ou encore sur ses influences diverses. À noter que le menu 3D, assez casse-burnes, nous la joue plan séquence De Palmien, le cadre virtuose en moins. N'est pas le maître qui veut...

## TITAN A.E.

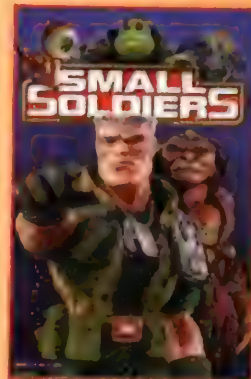
Le sympathique Don Bluth évolue dans une dimension parallèle. Quand il ne livre pas de jeu vidéo dix ans trop tôt (*Dragon's Lair*), il use sang et eau pour accoucher d'un space opera animé, 20 ans après que *Métal Hurlant* ait condamné le genre. *Titan AE* a des atours bien séduisants mais s'adresse à une ex-génération d'ados aujourd'hui détournée du grand écran. N'ayant rien vu venir de la révolution cyber et manga, le film plaque des idées neuves sur des concepts de SF limite archéologiques. Même les suppléments se chargent de nous expliquer par le menu des préceptes SFX qu'on a intégrés depuis notre dernière tétine. Tant d'efforts consentis pour un film qu'on aurait aimé voir il y a vingt ans, ça vous plombe l'esprit tout en faisant pousser les cheveux blancs.

R.D.



## SMALL SOLDIERS

Une fois le deal avec les fabricants de jouets passé, il faut bien se rendre à l'évidence : c'est le film qui va vendre toutes ses « sataneries » à nos chères petites têtes blondes. Joe Dante joue les mercenaires de la caméra pour le grand manitou Spielberg, qui espère ici réitérer le jackpot *Gremlins*, mais le cœur n'y est plus. Le DVD, lui, est plus que présentable avec featurette promo, scènes et SFX coupés, bêtisier sinistre, bande annonce et films divers, le tout subtitled french. 16/9 et 5.1 à gogo pour le film le moins perso de son auteur. Du talent gâché tout ça...



## et aussi...

**Le grand prix consensuel de Gérardmer 2000.** Un film qu'on a souvent, à tort, comparé au *Sixième Sens* de Shyamalan. Copie 16/9, commentaires du réalisateur, clip vidéo et featurette pour une galette d'honnête facture.

**Le film le plus lynchien de son réalisateur** sort enfin en zone 2. Copie 16/9 et interview du directeur. Mais, sacrilège !, un son en 2.0 alors qu'il existe une piste 5.1 sur le DVD japonais. Dommage, d'autant que la bande son est l'une des composantes primordiales du cinéma de Lynch.

**Une édition spéciale d'un film comme Jumanji** ne pouvait se traiter que sous l'angle de la production value. L'éditeur GCT l'a bien compris et nous offre moult featurettes concernant les SFX et les dévots. Idéal pour épater la galerie tout en testant le matériel.

**Vingt minutes de scènes coupées et une fin alternative.** C'est bien le minimum pour commencer à entrevoir un bout d'intrigue dans cet incroyable forage, le plus impressionnant en matière de SF depuis un bail. 16/9 et tout le malin.



## DVD COLLECTOR

par Cédric DELELÉE

Fans de séries B et Z, il est temps de tourner la page, de faire un trait sur les vieilles VHS. Car désormais, les titres de la rubrique Vidéo & Débats sortent parallèlement en DVD. Un bon moyen de se faire sa dose d'inédits fantastiques dans de meilleures conditions.



Murren (Dean Cain) : un militaire partant en guerre contre les Obsidiens dans son beau pyjama zébré (*For the Cause*).

## FOR THE CAUSE

Dans un futur qu'on espère très éloigné, deux nations s'affrontent depuis un siècle : celle de Brecca, menée par le charismatique général Murren, et celle d'Obsidian, menée par, euh... des Obsidiens. Problème, comme le conflit fait beaucoup de morts, les troupes de Brecca sont presque uniquement constituées d'adolescents entraînés dès l'enfance. Les garçons, équipés d'armes vétustes, vont sur le terrain, tandis que les filles les plus douées, surnommées « les sorcières », les secondent dans leur campagne en créant des armes virtuelles monstrueuses aux effets meurtriers. Après avoir choisi quelques-unes de ces jeunes recrues comme escorte, le général Murren part pour un long voyage à travers plaines et montagnes afin d'atteindre le cœur de la cité ennemie pour y déposer le marteau de guerre, une arme qui supprimera d'un coup tous les systèmes de défense obsidiens et permettra à Brecca de remporter la victoire...

Réalisé avec un grand souci d'efficacité, tirant le meilleur parti d'effets numériques très réussis et des paysages de la Bulgarie où il a été tourné, *For the Cause* fait souvent penser à *L'Aube Rouge* de John Milius, que ce soit dans les thèmes abordés (le courage, la trahison, la loyauté à une cause...) ou à travers ses personnages, comme celui du guerrier cynique campé par l'excellent Thomas Ian Griffith ou du général allumé joué par un Dean Cain en très grande forme. Autre point commun avec Milius, ce sont ici les actes qui parlent, ce qui donne lieu à de nombreux gunfights et affrontements musclés, le film ayant l'intelligence d'utiliser ses effets spéciaux uniquement lorsqu'ils sont justifiés par le script. En résumé, un bon film de SF belliqueuse et d'action nerveuse.

USA. 2000. Réal.: David et Tim Douglas. Int.: Dean Cain, Justin Whalin, Josi Bianca White, Thomas Ian Griffith... Dist.: Free Dolphin/Imatim.

LA LEGENDE  
LA MOMIE 2

Histoire de se mettre en bouche avant *Le Retour de la Momie*, *La Légende de la Momie 2* peut s'enorgueillir d'être le premier slasher en bandelettes. Toute l'action se déroule dans les quelques bâtiments où une momie aztèque récemment découverte a été mise à la disposition d'une bande d'aspirants archéologues. Evidemment, elle se réveille et se met à parcourir les

lieux en taillant tout ce qu'elle trouve sur son passage. Par chance, les étudiants mettent un sacré bout de temps avant de se rendre compte qu'ils disparaissent un par un. Bien pratique pour la momie dont les déplacements restent très lents mais aussi très silencieux, puisqu'elle ne pipe mot durant son inexorable progression d'une pièce à l'autre (elle ne sort pas car il pleut, et les étudiants non plus, d'ailleurs). On découvre vite que c'est un prêtre du dieu de la pluie, justement, qui, dissimulé parmi les étudiants, a tiré la créature de son sommeil, dans l'espoir qu'elle lui ramène une vierge dont le sacrifice permettrait à la divinité de régner sur les humains et la météo.

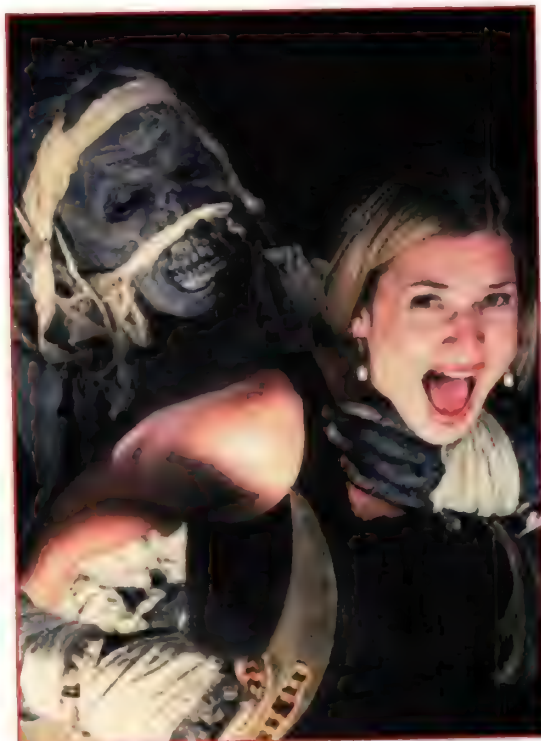
Rigolo mais pas très gore ni très sexe, le film se destine ouvertement à un public ado avec son casting d'étudiants tous très typés, de la binoclarde intello au queutard sportif en passant par le nerd timide et la bimbo fille à papa. La suggestion est donc de mise avec des meurtres où l'on voit plus les cadavres après coup que les assauts proprement dits. Quant à la momie, au maquillage particulièrement réussi ce qui la rend plutôt crédible, elle a l'air de sentir vraiment très mauvais!

*Ancient Evil : Scream of the Mummy*. USA. 2000. Réal.: David DeCoteau. Int.: Trent Latta, Jeff Peterson, Ariana Albright, Michelle Erickson, Russel Richardson, Brenda Blondell, Michael Lutz, Christopher Cullen... Dist: Imatim.

LE CLOWN  
DE L'HORREUR

Contrairement à ce que suggère son titre, *Le Clown de l'Horreur* ne se déroule pas dans un cirque, mais dans un théâtre désaffecté où fut assassinée une cantatrice par un soupirent éconduit déguisé en clown. C'est là qu'une troupe d'étudiants en art dramatique s'installe afin de remettre les lieux en état avant d'attaquer les cours. Parmi eux, Katherine, la fille de la diva, est victime de visions terrifiantes qui font d'elle le témoin du meurtre de sa mère, hallucinations d'autant plus inquiétantes que le tueur n'a jamais été retrouvé. C'est alors que celui-ci resurgit et se met à massacrer les intrus, se rapprochant de plus en plus de Katherine, la fille de celle qu'il a passionnément aimée...

Pendant une grande partie du film, le réalisateur laisse planer le doute sur la véritable identité du clown et prouve que Bozo, c'est pas forcément un rigolo : les visions de Katherine sont à chaque fois très malsaines parce qu'elles frappent aux moments où on s'y attend le moins. En outre, les meurtres qui s'ensuivent sont multiples et jamais identiques : empalement sur une lance, strangulation suivie d'une pendaison, grillade sur une chaise électrique, le tout usant avec habileté des coulisses



Une momie aztèque putréfiée (sur)prend la jolie Michelle Nordin par derrière (*La Légende de la Momie 2*).





Un bozo davantage porté sur l'arme blanche que sur le pistolet à eau (*Le Clown de l'Horreur*).

ses et des sous-sols du théâtre, autant de lieux prétextes à faire monter le suspense et à amener de nouveaux éléments dramatiques. Quant aux scènes estudiantines, en général agaçantes dans ce type de film, elles sont aussi l'occasion d'introduire des idées marrantes, comme celle de filmer le sportif de la bande en train de s'accoupler avec une belle rousse en bottes dans une loge, pendant qu'on entend un autre couple faire de l'escrime sur la scène au-dessus d'eux et échanger des propos salaces qui du coup s'avèrent à double tranchant. Plutôt bien filmé, notamment lors des apparitions du clown où sa position dans le cadre par rapport à ses victimes renvoie au *Halloween* de Carpenter, *Le Clown de l'Horreur* se paie en outre le luxe d'une très belle photo et la présence toujours délectable du grand Christopher Plummer dans le rôle du directeur du théâtre. Ajoutez à cela des références à *Opéra* de Dario Argento, à *Bloody Bird* de Michele Soavi et au *Fantôme de l'Opéra* d'Arthur Lubin, et vous obtenez ce chouette petit film, énergique et bien emballé.

*Clown of Midnight*. USA. 1998. Réal.: Jean Pellerin. Int.: Sarah Lassez, Christopher Plummer, James Duval, Margot Kidder... Dist.: TF1 Vidéo.

## MALÉFICES

Suite à la mort étrange de son oncle, un jeune homme quitte la ville pour s'installer dans la maison du défunt, située au bord d'un lac dans la verte campagne. Son voisin lui conte alors une légende locale, selon laquelle une belle jeune femme surgie des eaux viendrait copuler avec tous les gars du coin avant de les tuer en leur vomissant dans la bouche. Allez savoir pourquoi, ça excite beaucoup notre citadin, qui se met à faire des rêves érotico-aquatiques. Résultat, il se réveille tout penaud le matin avec le ventre inondé et les draps tous raides. Afin d'oublier l'incident et en attendant de faire une lessive, le voilà donc qui prend son chevalet et va peindre des toiles très très moches au bord du lac. C'est alors que la jeune femme de la légende décide de l'interrompre pour se livrer à de tendres ébats dans l'eau et la verdure. Ayant malencontreusement saisi le manche d'une épée plantée dans un arbre lors d'un moment d'égarement, notre héros se retrouve ensuite projeté quelques siècles plus tôt, au beau milieu d'une troupe de saltimbanques présentant un spectacle moyenâgeux. Il y retrouve sa

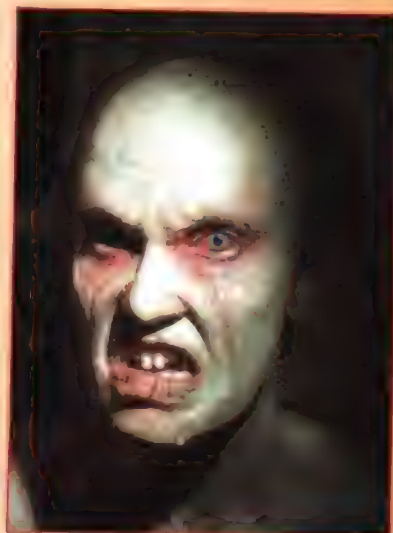
conquête et va y vivre les événements qui ont conduit celle-ci à hanter le lac et à se venger de la gent masculine, ce qui le conduira à affronter l'un des soupirants de la belle et un méchant sorcier griffu à tête de reptile.

Avec son fantôme qui obsède les célibataires et qui présente la particularité d'être l'un des rares spectres pouvant être pris en photo pour des séances de shooting coquin, *Maléfices*, réalisé par un Français expatrié au Canada, tente de tirer le meilleur parti d'un budget qu'on devine très restreint. Passant du romantisme rural et déshabillé à des sévices douloureux (une langue arrachée avec les dents) lors d'un flash-back qui fait penser aux téléfilms médiévaux de Lamberto Bava, le spectacle possède en tout cas de bonnes intentions et un script plutôt sympa, mais fait partie de ces productions trop ambiguës par rapport aux moyens dont elles disposent.

*Lady of the Lake*. USA. 1998. Réal.: Maurice Devereaux. Int.: Eirik Rutherford, Tennyson Loeh, Emidio Michetti, Christopher Piggins, Marty Daniels... Dist.: Imatim.



Accusée de sorcellerie, une femme est noyée par les citadins de Owl Lake (*Maléfices*).



La sorcière : quelques années sous l'eau n'ont pas arrangé son maquillage (*Maléfices*).



# La pleine lune de... FULL MOON

Depuis que Paramount Vidéo a rompu son contrat avec la société de Charles Band, les productions Full Moon ne sortaient plus en France. Warner Bros. prend désormais le relais et compte bien rattraper le retard en proposant une première four-née de quatre titres, réalisés par David DeCoteau... avec l'aide de ses très prolifiques pseudonymes !

## WITCHOUSE

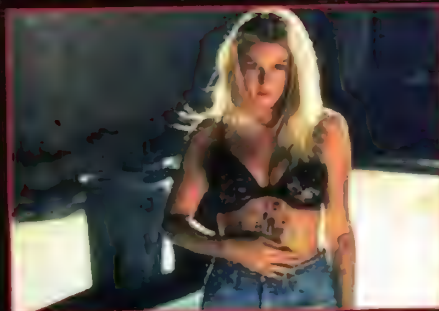
La bande d'ahuris habituels des slashers contemporains se réunit dans une maison dite hantée du Massachusetts pour une mega-teuf dont la plupart ne reviendront pas. Un minimum d'effets pour un maximum de parlotte dans ce *Masque du Démon* revisité façon *Buffy contre les Vampires*. Les seuls moments véritablement très beaux concernant une visite aux enfers, hélas reprise d'une précédente production Vlad Paunescu/Full Moon, *Dark Angel : The Ascent*. Malgré quelques effets de lumière et deux maquillages rigolards, l'ensemble donne l'impression d'avoir été vu maintes fois, tel ce vieux cliché de la sorcière revenue se venger sur les descendants de ses bourreaux 300 ans après sa mort sur le bûcher.

En fait de making of annoncé, le supplément DVD nous offre les meilleures séquences d'une trentaine de productions Full Moon, un bel étalage de délire largement supérieur à ce *Witchouse* sans surprise. Sauf pour ce qui concerne la présence, ou non, de David DeCoteau derrière le pseudonyme de Jack Reed. Les noms au générique de ses collaborateurs réguliers J.R. Bookwalter et Matthew Jason Walsh semblent confirmer que oui. Et cela vaut aussi pour Victoria Sloan dans *Talisman* et *Le Retour des Puppet Master* traités en ces mêmes pages.

USA. 1999. Réal.: Jack Reed (David DeCoteau). Int.: Matt Raftery, Dave Oren Ward, Ryan Scott Greene, Dane Northcutt, Jason Faint, Ashley McKinney Brooke Mueller, Arianna Albright... Dist.: Warner Bros. Actuellement à la location.

## SHRIEK

*Shrieker* devient *Shriek* à sa sortie DVD, comme pour mieux rappeler le *Scream* au succès que l'on sait. Sinon, rien de changé sous le soleil, avec la bande de neuneus habituels, ici poursuivis par une créature démonia-



Jamie Cunniff, une pin-up qui va inévitablement se faire tracter (*Shriek*).



Une créature libérée de l'enfer par six jeunes écorchés (*Shriek*).

que. Apparue avant l'homme, née au cœur des enfers, autrefois invoquée par les alchimistes et les nécromanciens, elle revient de nos jours, aux ordres de celui qui saura la diriger.

Peu d'invention, guère d'audace, point d'érotisme, micro-budget (l'action se déroule dans le seul décor d'un ancien hôpital squatté par les personnages), casting anonyme, péripéties mesurées (avec la scène récurrente des futures victimes explorant les sous-sols à la lampe de poche), *Shriek* paraît bien long, même avec ses 68 petites minutes hors générique. Une bien belle idée pourtant : le dessin cabalistique qui attire la créature et dont il convient de se débarrasser pour survivre, mais une idée reprise avec aplomb du *Rendez-vous avec la Peur* signé Jacques Tourneur. Saluons en revanche l'irruption du portable boostant un suspense jusqu'ici mesuré : « Allo, Zézette ? Je te rappelle plus tard, je dois courir, là » ! Mêler ainsi télécom et monstre gothique, c'est trop. Déjà qu'on y croyait à peine...

*Shrieker*. USA. 1997. Réal.: Victoria Sloan (David DeCoteau). Int.: Roger Crowe, Jamie Gunnion, Parry Allen, Chris Boyd, Jason-Shane Scott, Rick Buono, Brannon Gould, Tanya Dempsey... Dist.: Warner Bros. Actuellement à la location.

## TALISMAN

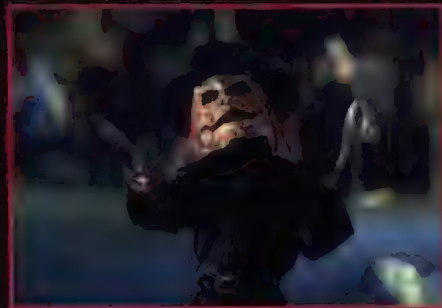
En 2001, chacun se rit de nos peurs liées au passage à l'an 2000. Mon portable va-t-il m'appeler « gros con » ? Nos PC imploront-ils à l'heure fatidique ? Tout ça... Mais en 1998, ça rigolait pas, et Full Moon le savait bien en nous narrant cette histoire de messager du diable chargé de sacrifier sept humains pour ouvrir les portes des enfers et ainsi laisser passer l'armée des démons. En face, l' élu (Billy Parish), seul à pouvoir sauver le Monde... et il le fait !

Malgré l'extrême banalité de son sujet, ce *Talisman* tourné en Roumanie, comme la plupart des récentes productions Full Moon, aligne de séduisantes images et de beaux décors gothiques, tente quelques effets gore avec l'arrachage de cœurs en direct par une sorte de Tall Man/Uncle Fester (l'inquietant Costi Barbulescu) aux yeux rouges clignotants, avec, en outre, un casting supérieur, en qualité sinon en nombre, aux décevants *Shriek* et *Witchouse* produits à la même époque. Et pourtant tout cela sent l'économie, la fabrication pure, le souci d'emprunter les sentiers battus, jusqu'à cette conclusion téléphonée au possible (et même faxée la veille...). Décidément, Full Moon, où est ton « Empire » ? Sans doute dans la chute de l'Empire Romain !

USA. 1998. Réal.: Victoria Sloan (David DeCoteau). Int.: Billy Parish, Walter Jones, Jason Adelman, Costi Barbulescu, Claudiu Trandafir, Mircea Caraman, George Duta, Ilinka Goya... Dist.: Warner Bros. Actuellement à la location.

## LE RETOUR DES PUPPET MASTER

Nous voici déjà au sixième volet de cette série dévolue aux marionnettes diaboliques, inspirée autrefois du *Dolls* de Stuart Gordon, déjà produit par Empire, l'ancêtre de Full Moon. Malgré le titre du précédent, *Puppet Master 5 the Final Chapter*, nous retrouvons Blade, La Sangsue, La Vrille, Six Colts et les autres, cette fois menés par le Dr. Mulgrew (George Peck), résolu à fournir une nouvelle



Blade, la marionnette la plus célèbre de la série dans une sixième aventure (*Puppet Master*).



Le Dr. Mulgrew (George Peck), nouveau propriétaire des marionnettes d'André Toulon (*Puppet Master*).



Les marionnettes font des blagues, ici avec « Piednochie » (*Puppet Master*).

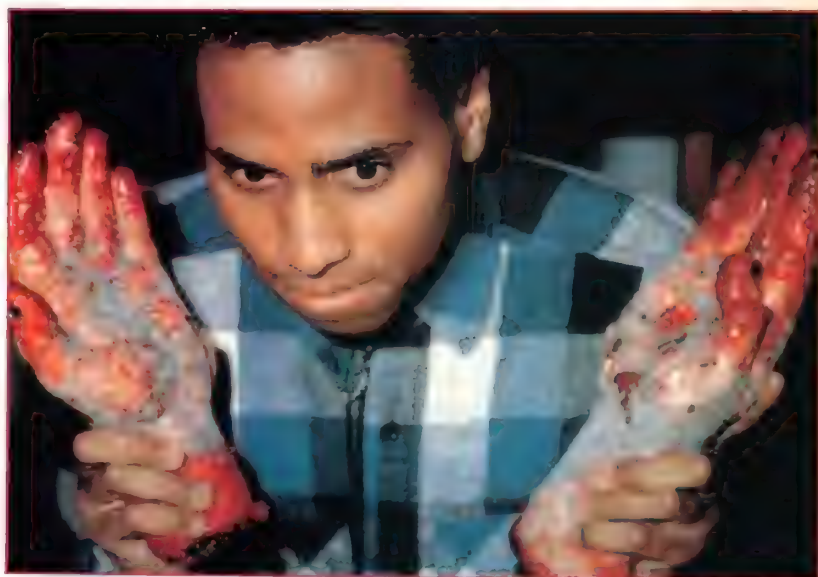
marionnette à la petite troupe. La victime étant représentée sous les traits d'un timide pompiste cachant accessoirement ses talents de sculpteur ! Pas une surprise pour qui connaît le « scénario » de *Ssssnake* (1973) ici pris pour modèle, sauf que les poupées remplacent cette fois les reptiles du film de Bernard Kowalski.

Dave DeCoteau, dissimulé sous les jupes de Victoria Sloan, et qui signait de son propre nom le troisième volet de la série, se la joue classique dans cette histoire, juste traversée par un cauchemar démonstratif et deux ou trois meurtres violents. Un bon point tout de même : pour une fois le making of, supplément du DVD, fait son travail avec l'interview des principaux acteurs et surtout de l'animateur des poupées Mark Williams. Viennent à la suite des bandes-annonces maison (dont celles des promoteurs *Hideous* et *The Creeps*), ainsi que le merchandising « *Puppet Master* » disponible à la VPC. La poupée Blade pour vos salades de tomates, par exemple, ça devrait le faire à l'aise !

*Curse of the Puppet Master*. USA. 1998. Réal.: Victoria Sloan (David DeCoteau). Int.: George Peck, Josh Green, Michael Guerin, Robert Donovan, Michael Sollenberger... Dist.: Warner Bros. Actuellement à la location.

Jean-Pierre PUTTERS





L'effet Troma : comme une envie d'applaudir à deux mains ! (*Redneck Zombies*)

## REDNECK ZOMBIES

Depuis la publication du dossier Troma dans notre n°129, les questions pleuvent : Où trouver les films, quels éditeurs contacter ? La solution n'est pas simple. Les rares sorties vidéo concernent *Blood Hook*, *Monster in the Closet*, *Atomic College*, *Igor and the Lunatics*, *Terreur au Collège*, *Incredible Torture Show*, *Combat Shock*, et bien sûr *Toxic*, mais les éditions sont déjà anciennes et les K7 souvent introuvables. Heureusement, il y a Uncut Movies, qui après *Decapitated*, nous offre ce *Redneck Zombies* de la bonne cuvée. *Redneck Zombies*, c'est tout l'esprit Troma rassemblé dans un seul film, autant dire indispensable au néophyte. Du gore à souhait, un jeu des acteurs tout en charge, des effets spéciaux approximatifs, des gags énormes à puiser au premier ou au second degré suivant les cas, des personnages gras, tarés et moches, un scénario sans importance aucune, des références filmiques pour les connaisseurs, et un petit air de se foutre constamment du monde. Bref, une vraie synthèse !

À la manière du *Retour des Morts-vivants 2* tourné l'année précédente, l'action démarre très fort avec la chute d'un baril de déchets toxiques, dont s'empare aussitôt une famille de ploucs pour distiller un alcool à la couleur engageante, mais aux effets dévastateurs. C'est tout, mais cela suffit. Et c'est parti pour 90 minutes de non-sens absolu, de gore gerbique, avec une horde de campagnards zombifiés dévoreurs de chair humaine, montrant une nette prédilection pour les yeux des victimes, arrachés en gros plan et prestement dévorés. On dénombre des mémés zombies, un bébé mort-vivant, un zombie photographe, un zombie violeur (très rare !), tandis qu'une bande de randonneurs, caricature de tout un générique de *Vendredi 13*, trouve enfin la parade à cette terreur branquignolesque : un aérosol propre à dissoudre le corps des zombies, sans compter qu'il détruit aussi la couche d'ozone...

On reconnaît au passage un peu de *Street Trash*, du *Jour des Morts-vivants*, d'*Elephant Man* (un malheureux, la figure cachée sous un voile, nous décrit d'une voix caverneuse les méfaits du tabac...), de la série du *Retour des Morts-vivants*, des premiers films d'Herschell Gordon Lewis, tout cela accommodé à la sauce Troma dans le plus complet désordre. Et, au tableau d'horreur, comment ne pas citer cette séquence où un des personnages, cerné par les zombies, se met à marcher comme eux et leur désigne son copain encore indemne planqué derrière un arbre ? Le gag vraiment trop Troma-tisant.

USA. 1988. Réal.: Pericles Lewnes. Int.: Floyd Piranha, Lisa de Haven, William Decker, W. E. Benson, James Housely, Tyrone Taylor... Dist.: Uncut Movies. Actuellement à la vente.

## SCRAPBOOK

Distributeur indépendant, Uncut Movies chasse la production indépendante. Gore, glauque, rudimentaire, grand-guignolesque, trash, provocatrice ou franchement drôle. Si *Redneck Zombies* appartient à la dernière catégorie, le cas de *Scrapbook* se révèle autrement

plus sérieux. Eric Stanze tourne depuis l'âge de seize ans : *The Dreamon* (un tueur possédé par le démon), *Dead Bound* (dérive de teenagers), *The Scare Game* (jeu mortel entre *Hellraiser* et *Jumanji*), *The Fine Art* (brouillon de *Scrapbook* dans une version symboliste), *Savage Harvest* (gore à la *Evil Dead* avec démon surgi des légendes indiennes), et enfin, sous l'égide de sa nouvelle boîte de production, Wicked Pixel Cinema, *Ice from the Sun* et ce fameux *Scrapbook*.

« Décrire l'horreur au quotidien des gens ordinaires » revendique l'auteur de ce huis-clos haletant, d'une simplicité confondante, mais d'une efficacité et d'un souffle comparables à ces chefs-d'œuvre du genre que sont *Massacre à la Tronçonneuse*, *La Dernière Maison sur la Gauche*, ou encore *Henry : Portrait of a Serial Killer*. À l'inverse de ces tueurs magnifiés par une inhumanité qui les transcende, tous ces Jason, Freddy, ou bien Michael Myers, Eric Stanze travaille l'approche de son personnage, s'intéresse à ses motivations secrètes, nous montre aussi sa vulnérabilité. Le *Scrapbook* en question représente son tableau de chasse, son album de souvenirs. À l'intérieur, mêlés aux photos de ses victimes torturées, des morceaux de leurs vêtements, des dessins, mais encore l'expression de la souffrance et de la terreur écrite de leur propre main, jusqu'à l'agonie finale. La majeure partie du scénario expose ainsi le calvaire de Clara, capturée par Leonard, le tueur, soucieux d'accomplir sa grande œuvre qui le fera enfin sortir de l'anonymat. Le bourreau et sa victime face à face. L'humiliation, la torture, la peur panique et, au-delà, un rapport de force qui s'établit entre les deux personnages, puis finit par basculer lors d'une conclusion aussi étonnante qu'improvisée, selon les dires de son auteur.

*Scrapbook* cherche l'authenticité, le détail crédible. C'est l'anti *Blair Witch* par excellence, tant il ne sent jamais le fabriqué, le truc, la supercherie (« Avec le budget de *Blair Witch*, je vous sors *Les Dix Commandements* ! » assure au passage Eric Stanze...). Et pourtant, l'opérateur cadre à l'approximative, joue des plans saccadés, filme au plus près, cherche à travers une relative maladresse à restituer l'angoisse de la victime et l'horreur des sévices infligés (à la limite de scènes hard), allant de l'abus sexuel à la mutilation. Comme simple décor, une maison presque réplique de celle de *Massacre à la Tronçonneuse*, aux murs maculés de sang, jonchée de débris humains et de reliefs de repas, tandis qu'aux alentours affleurent à la surface des cadavres à peine enterrés et des carcasses de vrais animaux livrés à la pourriture. Ainsi, l'odeur devient perceptible, l'atmosphère étouffante et l'horreur bien réelle tant le spectateur peut s'identifier à la pauvre Clara. Cependant, *Scrapbook* échappe à la complaisance, à la gratuité, par sa logique implacable, sa réalité ordinaire (le script s'inspirerait de faits authentiques récoltés par le scénariste/interprète de Leonard, Tommy Biondo, disparu peu de temps après le tournage), et surtout grâce à ses dialogues inducteurs entre la victime et son bourreau. Violent, crédible, désespéré, *Scrapbook* choque au plus profond.

Fort d'un si beau succès, Eric Stanze annonce déjà son prochain *Tempest of the Dawn*, quelque chose entre la légende biblique, façon *L'Exorciste*, et l'horreur démonstrative à la *Zombie*. Beau programme !

USA. 1999. Réal.: Eric Stanze. Int.: Tommy Biondo, Emily Haack, Tod Devlin, Elizabeth Hammock, Sam Maiden Jr., Angelia Anderson... Dist.: Uncut Movies. Actuellement à la vente.

Jean-Pierre PUTTERS



Dans la maison de Leonard, y'a du défunt dans le placard (*Scrapbook*).



# ANGEL

Le boyfriend centenaire de la Tueuse est parti trainer ses crocs à Los Angeles. Avec ce spin-off aux petits oignons, version « Dark Night » et adulte de **BUFFY**, Joss Whedon fait reculer les limites de son univers et s'affirme comme le dernier prophète de l'entertainment US.



*Angel (David Boreanaz), le vampire avec une âme de la Cité des Anges.*

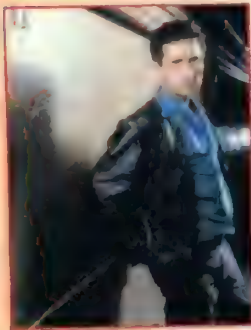
**P**ersonne ici n'aurait donné cher de **Buffy contre les Vampires** quand la série est apparue sur les ondes il y a cinq ans. Pas en terme de succès potentiel, car tout était habilement réuni au contraire pour que la sauce prenne à fond sur les murs des jeunes filles en fleur et dans le cœur des adorateurs de **Scoubidou** (des ados, des monstres, du second degré). S'il faut parler de Fantastique de qualité par contre, on doit confesser la tonne de doutes qui nous assaillaient face aux aventures un peu trop camp de la blondasse écervelée. Elle foutait la pâtée à des vampires rigolos dans les couloirs de son bahut. Elle était fringuée comme un sac avec ses jupes boudinées de bimbo californienne. Passé le côté « monster of the week » et les punchlines assassines (marque de fabrique du créateur Joss Whedon), rien ne justifiait qu'on reste branché. C'était l'époque des « buffy-bouffon » et autres sarcasmes liés au fait qu'on ne pouvait rai-

sonnablement admettre continuer à regarder la série tout en assurant à la cantonade que c'était juste bon pour notre petite sœur. Les deux premières saisons de **Buffy** ont été vécues ainsi, dans l'angoisse de se faire prendre et dans l'espoir de voir nos efforts enfin récompensés.

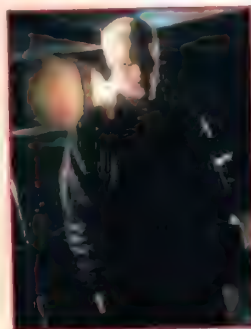
En s'asseyant tranquillement pour contempler le tableau dans son entier, on peut aujourd'hui mesurer le chemin parcouru par Joss Whedon et ses hommes. Avec le développement simultané de sous-intrigues déterminantes qui éventuellement finissent par se croiser, avec l'arrivée d'une autre Tueuse rongée par un conflit moral empirique (Faith), avec le revirement drastique opéré sur le vampire Angel (et son alter-ego diabolique Angelus), avec la mise en place pour chaque personnage d'un arc scénaristique bétonné, Whedon a compliqué la mise de départ et délivré les clefs d'un autre univers, plus grand, plus accaparant, plus noir. Les faiblesses initiales de la série (amourettes de soap opera, scènes d'action fauchées, gags débiles) se sont transformées d'un coup en forces vives (confrontations déchirantes entre les personnages, morceaux de bravoure sophistiqués, humour virtuose). Un sursaut de créativité qui se répercute à l'écran dans la facture même des épisodes, chacun pouvant s'apprécier comme un mini-blockbuster en soi, avec son lot d'excitation et d'audaces visuelles toujours plus surprenantes (des monstres de cinquante mètres de haut, des destructions à grande échelle, des éclairages complexes). **Buffy** a mûri, ce qui tombe bien vu que le principe est précisément de voir grandir le Scooby Gang depuis l'adolescence jusqu'à l'âge adulte. Au contraire du commun des séries télé, qui voient leur marge de manœuvre rétrécir comme peau de



*Cordelia (Charisma Carpenter)*



*Doyle (Glenn Quinn)*



*Spike (James Marsters)*



chagrin avec le nombre des années, l'œuvre de cœur de Joss Whedon a choisi l'émancipation. C'est dans cette configuration avantageuse que naît le spin-off *Angel*, quatre ans après les premiers échauffements de la Tueuse.

**L**a décision de donner un petit (grand ?) frère à la série phare du réseau Warner Bros fut prise dès la fin de la deuxième saison. Devant la popularité croissante du personnage et de son acteur David Boreanaz (surtout auprès des mininettes), la production, en accord avec Joss Whedon, estima qu'il était temps de capitaliser sur le succès écrasant du show, qui le place parmi les deux ou trois programmes les plus regardés à travers le monde. En premier lieu, changer de décor et de ton. Non plus les jardins ensoleillés de Sunnydale mais les ruelles sombres et mal famées de Los Angeles (à seulement quelques heures de route : pratique pour les crossovers !). Terminées les chroniques ordinaires de l'adolescence donc, et place à l'errance désenchantée d'un sauveur d'âmes mort-vivant. Pour mieux faire la jonction entre les deux univers (qui au bout du compte ne feront qu'un) et lui permettre de souffler un peu, Whedon s'assure la collaboration de David Greenwalt, un artisan chevronné du petit écran (comme lui) et un fondu de pop culture crayonnée (comme lui). Surtout, Greenwalt restera à jamais inscrit au panthéon des auteurs télé pour avoir créé en compagnie de Pat McNamara LE chef-d'œuvre inusable de ces dernières années, le tordu et grinçant *Profit*. Autant dire qu'il s'y connaît en saillies drolatiques et en noirceur démoniaque. Le portrait que dresse la série d'un Los Angeles aliénant recouvert d'une double couche de cynisme (la jet-set y fraye de très près avec toutes sortes de créatures adipeuses) lui doit beaucoup.

Le concept clairement établi, il fallait maintenant adjoindre au vengeur solitaire un Team de justiciers prêts à le seconder. Charisma Carpenter, interprète de l'insupportable peste Cordelia qui aida la Tueuse et ses amis à combattre la racaille de l'enfer dans *Buffy*, en profite pour basculer d'une série à l'autre, prétextant chez son personnage une vocation naissante de comédienne (direction L.A !). Quant au troisième larron, il changera de visage en cours de saison en passant du suave Doyle (non-humain lui aussi, sa présence fut jugée redondante) au maladroit Wesley, bibliothécaire qui se rêve homme d'action, découvert dans la troisième saison de *Buffy* (il était le gardien idéaliste de Faith). Tout est fin prêt en septembre 99 pour la diffusion du pilote sur WB. Mais avant ça, durant tout l'été, un petit clip introductif passe en boucle sur la chaîne préférée des ados (*Charmed*, *Roswell* et *Dawson* viennent gonfler ses rangs), histoire de rafraîchir les mémoires et fédérer d'éventuels retardataires. On peut y voir notre vampire en trench-coat, perché sur les hauteurs de la ville, raconter face caméra la vie de souffrances qu'il mène depuis trois cents ans. Entendez son histoire.

**N**é au beau milieu du dix-septième siècle, Angel vit ses jeunes années de Don Juan dans l'insouciance et la luxure. Ce sont les seuls souvenirs qu'il garde de sa période « humaine ». Sa rencontre un soir de beuverie avec une jolie courtisane lui ouvrira les portes d'un monde qu'il ne soupçonnait pas : en buvant son sang, Angel devient Angelus, vampire maléfisant contraint de tuer jusqu'à plus soif. Un siècle plus tard, alors qu'il plante ses crocs dans le cou d'une innocente comme les autres, Angelus sent monter une fièvre étrange : un sort vient de lui être jeté par la famille de sa dernière victime, des gitans qui lui réservent un châtiment très particulier. Pire encore qu'un vampire, il est désormais un vampire avec une âme, mi-homme mi-démon qui devra vivre jusqu'à la fin de ses jours avec le poids des atrocités qu'il a commises. Comble de la malédiction, la seule chose qui pourrait lui faire recouvrer son aspect maléfisant serait d'atteindre un sentiment de bonheur absolu (coucher avec Sarah Michelle Gellar par exemple). Après une escapade prolongée à Sunnydale relatée dans les trois premières saisons de *Buffy*, Angel décide de mettre son propre désarroi en veil-



Buffy (Sarah Michelle Gellar) et Angel dans l'inévitable crossover *I Will Remember You*.



leuse pour servir les âmes égarées de Los Angeles. Avec à la clef la promesse de redevenir humain ? Truffée de flashes-back sur sa vie d'antan, la série développe en parallèle le combat du vampire nonchalant (le non-jeu de David Boreanaz est une bénédiction) contre le consortium d'avocats Wolfram & Hart, en bisbille avec tous les vilains monstres de la ville. Mettons-nous tout de suite d'accord : *Angel* n'a rien à voir avec l'affreuse série *Highlander*. Ses fondations ultra-solides dues à l'expérience accumulée sur *Buffy* évitent à Angel de trop se chercher. Tout est déjà au point, en place, au top, dès les premiers épisodes. Les dialogues absolument savoureux sont réécités avec un art délicat de la « dramédie », les rebondissements nous entraînent régulièrement à l'opposé de ce qu'on attendait et la mise en images tient par instant du génie pur (le combat sous la pluie contre Faith). Quelques épisodes de cette première saison (*The Ring*, *Forever*, *She*) ont déjà rejoint les grands classiques de la mythologie Buffiyyenne et l'esprit comic-book de Joss Whedon n'a jamais connu meilleur écrin. On prévoit à *Angel* un grand destin. Soyez sûr qu'on en suivra l'évolution pas à pas.

**Benjamin ROZOVAS**

*Angel* est diffusée sur TF6 le lundi à 20 h 45.



Angel ne se fait pas que des amis chez les vampires (épisode *Sense and Sensitivity*).



par Rafik DJOUMI

## DISQUES

### SON OF KONG THE MOST DANGEROUS GAME

Max Steiner  
(Marco Polo/Import FNAC)

Après avoir pratiquement inventé l'art de la musique de film avec **King Kong**, Steiner embraya logiquement sur la séquelle infantile que Schoedsack livra la même année. S'il réutilise les thèmes de l'île au crâne du premier opus, le maestro en abandonne la sauvagerie pour s'orienter vers une approche nettement plus portée sur le romantisme et la légèreté bucolique. Le résultat est infiniment plus gracieux que le film qu'il illustre et annonce, avec dix ans d'avance, **Casablanca** et **Les 4 Filles du Dr March**. Mais le véritable événement discographique tient bien sûr à la petite demi-heure des **Chasses du Comte Zaroff**. Le film étant le réservoir ultime des clichés cinématographiques, la musique a forcément, elle aussi, nourri les méthodes hollywoodiennes des décennies à venir. La valse russe, qu'interprète Zaroff au piano, devient ainsi le leitmotiv de son caractère maléfique, magnifiquement réorchestrée dans les élans d'aventure et de suspense du métrage. Soixante-dix ans après, le score reste un modèle d'efficacité. (77 mn 19)



### SPY KIDS

John Debney et ses potes  
(Chapter III/Import FNAC)

Après avoir subi des années durant la dictature des compilations de chansons, les bofophiles tiendraient-ils un début de revanche ? Rodriguez, l'enfant gâté, s'est payé cet improbable concept : un musicien pour chaque style de scène ! Harry Gregson Williams nous refait donc **Un Tueur pour Cible** et **MGS2** sur les séquences d'action, Danny Elfman revisite **L'Etrange Noël de Mr Jack** dans ses élans enfantins, Chris Boardman « gothise » à la **Tales from the Crypt** dans le final situé au château, et le grand chambellan John Debney surveille la popote en ressortant ses cartes spécial « comédie familiale » d'Inspecteur Gadget et de Menteur Menteur. Le plus éton-



nant tient à la cohérence narrative de l'ensemble, preuve que contrairement à la pop, l'art du score est définitivement l'allié précieux du cinématographe. Un album aussi inattendu que réjouissant. (31 mn 29)

### THE GIFT

Christopher Young  
(Lakeshore/Import FNAC)

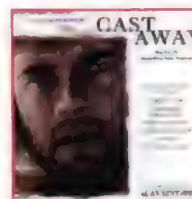
Engagé à l'époque sur **Family Man**, Danny Elfman n'a pas eu le temps d'honorer à nouveau, après **Un Plan Simple**, la saga rurale intimiste de Sam Raimi. Ceci ne l'a pas empêché, pourtant, d'y faire une apparition (le violoniste) et de s'engager sur le **Spiderman** à venir. C'est donc le très talentueux Chris Young (comme à son habitude cinquième roue du carrosse) qui s'y frotte. Spécialiste du trouillomètre (**Hellraiser 1 et 2**) converti aux superbes élans dramatiques pour films faiblards (**Meurtre à Alcatraz**, **Hurricane Carter**), Young manie tout aussi bien les accords dissonants et les emphases romantiques. Mais l'un et l'autre de ces styles n'entraînent pas la même écoute. Son thème principal, majestueux de douceur, de nostalgie et d'échos d'un bonheur enfui, se déguste à la petite cuillère, notamment lors d'un final époustouffant de plus de sept minutes. Il n'en est hélas pas de même pour la dissonance qui, si elle fonctionne parfaitement sur le film, grince un peu trop lors d'une écoute à tête reposée. Eternel dilemme du compositeur de film. Qui servir, du spectateur ou de l'auditeur ?



### CAST AWAY

The Films of Robert Zemeckis  
Alan Silvestri  
(Varese Sarabande)

Le dernier film de Robert Zemeckis ne nécessitait pas plus de dix minutes de score (quel ouvrage de feignasse, tout de même !). D'où la bonne idée qu'a eue Varese de proposer ledit score précédé du panorama complet des œuvres de Silvestri pour son compagnon de route. L'occasion, bien sûr, de se refaire un condensé de la trilogie des **Retour vers le Futur**, mais surtout de retrouver notre bon vieux **Roger Rabbit** (album épuisé), d'archiver **A la Poursuite du Diamant Vert** (inédit) et de ne conserver que le meilleur du (trop long) **Forrest Gump**.



## FANZINES

### LEITMOTIV

Chose promise, chose due. Voici dans ce numéro 13 la suite de la carrière du Zeus de l'accord majeur (Jerry Goldsmith, pour ceux qui débarquent) consacré ni plus ni moins aux films fantastiques et SF du maître (un genre qui n'existerait pas sans lui, reconnaissez-le). **La Malédiction**, **Alien**, **Legend**, **Star Trek**, **La Planète des Singes**, **La Momie**, **Total Recall**, **Twilight Zone**... Les accros de Jerry ont, à plus de 90%, été piqués au détour d'un de ces scores, et les rédacteurs ont tellement de mal à freiner leur enthousiasme que leurs textes vont sauter des pages du livret pour envahir votre appartement. Si après ça, vous n'êtes pas convertis, on ne peut rien pour vous ! Format carré glissé dans une pochette de 45 tours, 80 pages n/b, 30 F (+ 15 F de port). Association Leitmotiv, 169 rue Joliot-Curie, 69005 Lyon. Tél.: 04 72 57 47 79.

### ZYBRID

Ça bouge à Montpellier ! En plus de réaliser des films amateurs bougrement sympathiques (**Die Die My Darling**), d'organiser des soirées de courts métrages ou de traîner dans tous les festivals recensés, les gars de



l'association Faux Raccord trouvent encore le temps d'éditer un fanzine. Et quel zine mes amis ! Pour ce premier numéro, une rencontre avec le demi-dieu Tsui Hark, une interview de l'équipe de **Versus** (The choc de l'année !), un entretien avec Dionnet quant à la distribution de films japonais, et une actualité florissante de films barbares encore inédits : les réputés **Uzumaki** et **Party 7**, **Getting Any** (un Kitano à peine croyable), **Dead or Alive 2**, **SM**, **Avalon** (le nouveau Mamoru Oshii), **Metropolis** (un Rin Tarō inspiré de Tezuka), **Kairo**, **Red Shadow**, etc. Comme on le voit, cet opus est entièrement dédié au Japon fertile, mais les cinémaniques qui tiennent la plume ne sont pas nourris qu'au sushi. Ils aiment tout autant Van Damme, auquel ils livrent un culte psychotronique, et les œuvres les plus improbables rencontrées au détour des marchés du film. Et ils n'ont pas fini de vous surprendre ! 64 pages n/b, impression laser,

format A4, 25 F (+15 F de port). Zybrid/Faux Raccord, 11 rue Balard, 34000 Montpellier. Tél.: 04 67 34 09 24.

### NAGUAL

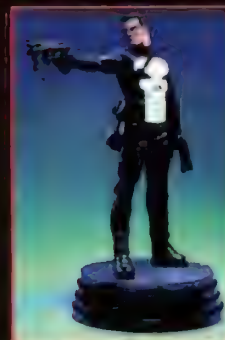
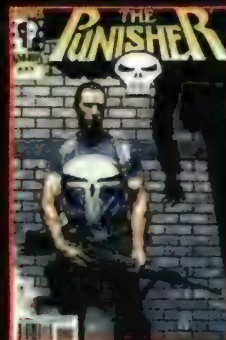
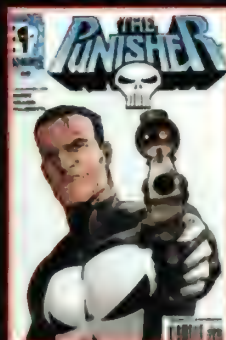
Il n'y a guère que le fanzinat qui puisse s'offrir le luxe d'un dossier consacré à l'imagerie du nazisme dans les arts populaires et l'inconscient collectif. Nagual ose dans ce numéro 7, et traverse soixante ans de comic-book et de littérature SF traumatisée par Nuremberg. Ensuite, pêle-mêle, un petit crochet par les films fantastiques obsédés par les maths, les carrières de Michele Soavi, Max Del Castillo et la traditionnelle et indispensable pin-up de 4ème de couv' (Famke Janssen, déjà épinglée dans ma chambre). 52 pages n/b, couverture couleur, format A4, 25 F (+ 15 F de port). Association Projet X, 41 rue Joseph de Maistre, 75018 Paris.



## GOODIES

### PUNISHER

L'univers du comics américain débordant de plus en plus sur le cinéma, il était normal que les comics empruntent à leur tour au style cinématographique. L'exemple le plus récent de cette tendance étant le nouveau *Punisher* édité par Marvel. Ultra-référentielle, cette bande dessinée sort volontairement des schémas classiques des aventures de super-héros. On y retrouve plus de clins d'œil au cinéma que dans les dernières parutions *X-Men*, pourtant récemment adaptées avec succès. Les flics ressemblent à des seconds rôles tout droit sortis de *L'Inspecteur Harry*, les méchants, lookés années 70, se comportent comme des ébèneurs dignes des slashers italiens des années 80 et le héros lui-même fait oublier la fade interprétation de Dolph Lundgren dans l'adaptation cinéma, réalisée du temps où les majors hésitaient encore à mettre de l'argent en jeu dans la transposition des personnages Marvel à l'écran. L'équipe responsable de ce titre est composée de Jimmy Palmiotti (encreur), récemment nommé éditeur, et de Garth Ennis et Steve Dillon, déjà auteurs de l'excellent *Preacher*, un western moderne et limite déviant indispensable à tout fan de Peckinpah ou de Tarantino. Les couvertures du comics sont dessinées par Tim Bradstreet, par ailleurs responsable des covers angoissantes de *Hellblazer*, et ajoutent une dimension adulte au titre en le singularisant parmi les publications hebdo-



madaines riches en couleurs criardes. Finement axée sur les rapports qu'entretient le Punisher avec son semblant d'entourage plutôt que sur ses prouesses de la gâchette, cette mini-série libère le personnage de son image macho/facho qui lui collait à la peau.

Apparu pour la première fois dans *Amazing Spiderman* n°129, le Punisher a très vite été récupéré dans les années 80 par des auteurs et dessinateurs tels que Mike Zeck, qui l'ont installé dans le créneau controversé du justicier-juge-bourreau. Il faut rappeler que ce « héros » est avant tout motivé par la vengeance, suite au massacre de sa famille lors d'un drive-by shooting en plein milieu de Central Park. Si à l'époque John Millius avait réalisé le film à la place de Mark Goldblatt, on en parlerait encore... Après un excès d'aventures violentes et sans recul, un one shot idiot mais réjouissant amorçait son retour en 1995 : *Punisher Kills the Marvel Universe*. Dans cette histoire délirante, le personnage le plus extrême du label s'amuse

à tuer les uns après les autres toutes les figures emblématiques de son écurie : Spidey, Wolverine, Captain America, tout le monde y passe ! Après quelques parutions sans véritable intérêt, il revient aujourd'hui avec cette nouvelle série qui le propulse en haut de l'affiche. Violente, drôle, sans concession, cette B.D. est une perle noire qui devrait ravir les amateurs de William Lustig et d'Abel Ferrara. Bien évidemment, ce retour en force est accompagné d'un produit dérivé. Le sculpteur Randy Bowen, déjà créateur de nombreuses statuettes à l'effigie de super-héros, nous livre avec sa version du Punisher une des statues collector les plus réussies qu'on n'ait jamais vues. Un tirage limité splendide et surtout d'une ressemblance ahurissante avec le dessin de Steve Dillon.

Numa RODA-GIL

(Disponibles à la librairie Arkham, 15 rue Soufflot, 75005 Paris, Tél.: 01 40 51 82 55)

Comme ces suites sont tout à la fois conçues avec ingéniosité, et qu'elles ont été montées d'après les sources originales, vous obtenez là une compilation authentiquement intelligente, et un achat plutôt recommandé pour faire ses premiers pas dans la carrière du compositeur en attendant *Le Retour de la Momie*. (59 mn 02)

### THE CLASSIC FILM MUSIC OF JEROME MOROSS

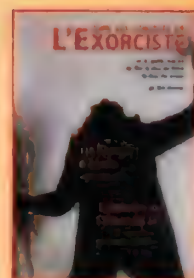
(SilvaScreen/FNAC Import)  
2CD

Injustement boudé par l'académie des Oscars, et avec peu de classiques à faire valoir pour la postérité, la carrière du pourtant prolifique Jerome Moross, ami de longue date de Bernard Herrmann, méritait cette reconnaissance tardive. Avec une précision de direction qui l'honore, Paul Bateman a ré-enregistré des suites plutôt bien conçues de quelques unes des œuvres phares du compositeur. Du western *Jayhawkers* à l'étonnant thriller urbain *Close Up* en passant par de fascinantes *Sept Merveilles du Monde*. Avec une compilation déjà parue sur le même label (et contenant les inestimables *Vallée de Gwangi* et *The Sharkfighters*), la carrière quasi-complète de ce musicien d'une incroyable élégance est enfin archivée pour les générations futures. (42 mn 25 + 42 mn 06)



niveaux de lecture, Kermode s'attarde sur sa genèse, ses fausses légendes, ses contradictions internes, recoupe et fait s'opposer les propos des intéressés, va rechercher des infos sur le drame qui inspira le livre, relève les incohérences, compte les trous, bref livre cinquante kilos de pure info à la page (et quelques belles photos), dans un ouvrage dense à la lecture pourtant aisée.

A l'occasion de la ressortie du film, les éditions du Cinéphage proposent un coffret regroupant l'ouvrage de Kermode, les scripts complets, originaux et en anglais de *L'Exorciste* et de *L'Exorciste 3 (Legion)*, puis dans un troisième ouvrage, les versions françaises, cette fois-ci définitives, des scripts de ces films (avec annotations des modifications pour *L'Exorciste 1*). Dans les *Coulisses de l'Exorciste*, 160 pages, 120 F. Coffret (160 + 213 + 152 pages), 300 F.



### PAUL VERHOEVEN BEYOND FLESH AND BLOOD

Jean-Marc Bouineau  
(Le Cinéphage)

Pour les anglicistes qui ne peuvent plus se contenter du Petit Livre de Paul Verhoeven édité en 1994, Bouineau a dûment complété ses entretiens avec l'indispensable hollandais fou, intégrant *Starship Troopers* et *Hollow Man* à la dissection autrefois entreprise. Ceux pour qui l'intelligence et la verve de Verhoeven tiennent de la rumeur vont tomber de très haut. Les autres complèteront avec jouissance le portrait complexe, bouillonnant, d'un personnage toujours en mouvement. Petit regret, le chapitre autrefois exclusivement consacré à *La Chair et le Sang* semble avoir disparu, sans pour autant être dilué dans le reste des propos. Propos en anglais, d'ailleurs, ce qui évitera les pièges de la traduction, mais en refroidira certains d'entre vous, en attendant une version française pas encore annoncée. 100 F.



## LIVRES

### DANS LES COULISSES DE L'EXORCISTE

Mark Kermode  
(Le Cinéphage)

Puisque Friedkin s'est mis en tête d'assassiner son chef-d'œuvre, il sera toujours bon d'avoir sous la main un document qui témoigne de sa splendeur passée. Kermode, collaborateur à Video Watchdog, auteur du document de la BBC présenté sur le zone 1 de *L'Exorciste*, se veut un des spécialistes mondiaux du titre, en tout cas un de ces archivistes fous qui finissent par en savoir plus que les acteurs mêmes de l'événement. Après une analyse assez enlevée du génie propre au film, de ses multiples



# FANTASTIC GUIDE

PAR JEAN-PIERRE PUTTERS



Dix-neuvième chapitre du *Fantastic Guide*, avec cette bonne nouvelle pour les petits impatients du passage à la mensuralisation de notre magazine. Ce qui va accélérer d'autant le défilement des titres. D'un espoir légèrement flou d'empaqueter la chose dans les trente ou quarante ans à venir, nous passons donc presto à une probabilité de quinze ou vingt ans. Si c'est pas du progrès, ça !

Comme à l'habitude, rappelons le mode d'emploi de ce guide. D'une part les films sortis en France figurent toujours sous leur titre français (suivis du titre original en caractères gras). A l'inverse, les titres inédits en salles mais parus à la vidéo conservent leur titre original. Les titres en caractères bleus signalent une œuvre retrouvée et n'ayant pu, de ce fait, trouver place dans les chapitre précédents. En règle générale, nous n'avons pas retenu les films d'animation, sauf à de rares exceptions. De même, nous avons souvent omis les séries TV, sauf dans le cas d'une exploitation commerciale où le distributeur a concentré ou bien regroupé divers épisodes de façon à en faire un long métrage. Pour ce qui concerne les serials, nous tâcherons de traiter les plus représentatifs du genre sans chercher là encore la parfaite exhaustivité. Par ailleurs, nous indiquons le plus souvent les titres vidéo des films, mais seulement quand ceux-ci diffèrent de leur titre d'exploitation sur nos écrans, ou dans le cas d'une production inédite en salles. Enfin, un titre fourni entre parenthèses ne correspond pas à une sortie précise, mais représente la traduction d'un titre étranger, parfois peu compréhensible pour le lecteur, par exemple dans le cas de films turcs, indonésiens, japonais, argentins, etc. Une traduction anglaise le plus souvent, dans la mesure où l'œuvre est parfois connue ainsi, après son passage dans des Festivals ou par diverses mentions dans les revues spécialisées. Et, à propos de magazines spécialisés, nous avons le plus souvent signalé la référence pour chaque film déjà chroniqué dans *Mad Movies*.

Jean-Pierre PUTTERS



## BEYOND THE RISING MOON

ou *Star Quest : Beyond the Rising Moon*, ou *Space 2074*. 1988. Réal. et scén.: Philip Cook. Int.: Hans Bachmann, Tracy Davis, Rick Fouchoux, Ron Ikejiri, Michael Mack, Philip Fidandis, Norman Gagnon, Angela Judy. Prod.: Philip Cook, Commman Man. USA.

En l'an 2074, une belle androïde (Tracy Davis) s'échappe de la base de Star City et se réfugie sur la lointaine planète Elysium. A ses trousses, une équipe de spécialistes découvre un mystérieux engin extraterrestre qui pourrait bien menacer la civilisation humaine. Beaucoup d'imagination, mais peu de moyens pour cette histoire dirigée, écrite, montée, produite et photographiée par Philip Cook, responsable un peu plus tard d'un *Invader* toujours à base d'invasisseurs.



*Beyond the Time Barrier*. Une architecture basée sur le triangle.

## BEYOND THE TIME BARRIER

1960. Réal.: Edgar G. Ulmer. Scén.: Arthur C. Pierce. Int.: Robert Clarke, Vladimir Sokoloff, Darlene Tompkins, Stephen Bekassy, Ken Knox, Tom Ravick, Jack Herman, John Van Dreden, Arane Arden. Prod.: Robert Clarke, AIP. USA.

Edgar G. Ulmer, surtout connu pour *Le Chat Noir*, *Barbe Bleue* et sa version de *L'Atlantide*, livre en 1960 deux œuvres de science-fiction à petit budget tournées quasiment à la suite, *The Amazing Transparent Man* et ce *Beyond the Time Barrier*. Il nous entraîne à la découverte d'une société future où les humains stériles, désormais sourds et muets, vivent plus ou moins à l'état sauvage dans un monde souterrain dirigé par quelques êtres plus évolués, dont Suprême, le «Grand Maître». A la surface rôde une bande de mutants pas beaux (bonnets de bain sur la tête et peinture blafarde au visage), contaminés à la suite de la grande catastrophe atomique de 1970 (!). Robert Clarke incarne le héros, pilote d'essai de 1960, expédié à sa grande surprise en 2024 au cours d'un vol supersonique. Après quelques menues aventures (réaction de rebelles, découverte d'autres naufragés du temps), il revient, vieilli, à notre époque afin d'avertir les autorités du prochain danger nucléaire. Le film vaut surtout sur le plan formel. Ulmer et Ernest Fegte imaginant une architecture souterraine basée sur le triangle (un peu comparable à la demeure de Boris Karloff dans *Le Chat Noir*) : pyramides inversées, meubles divers, panneaux tombants, soulignant l'étrangeté de ce monde figé et glacial, presque onirique dans son inhumanité.

## BEYOND THE UNIVERSE

1981. Réal.: Robert Emmeberger. Scén.: Allan Sandler, Steven Posner, Seth Marshall, Robert Emmeberger. Int.: David Ladd, Christopher Cary, Jacqueline Ray, Stephanie Faulkner, Clare Peck, Frank A. Miller, Hamilton Mitchell, John Dewey-Carter. Prod.: Allan Sandler. USA.

Dans un monde futur post-apocalyptique, l'oxygène se fait rare et les autorités décident hardiment de supprimer les vieilles personnes afin de mieux le préserver. Pendant ce temps, un scientifique et son équipe lancent des messages à travers l'espace, à la recherche d'une intelligence extraterrestre capable de nous secourir.

## BEYOND TOMORROW

1940. Réal.: A. Edward Sutherland. Scén.: Adele Comandini. Int.: Maria Ouspenskaya, Charles Winninger, Richard Carlson, Alex Melesh, Harry Carey, C. Aubrey Smith, Jean Parker, Helen Vinson, J. Anthony Hughes. Prod.: Lee Garmes, RKO. USA.

Un conte de Noël proche du *Scrooge* imaginé par Charles Dickens et de la série des *Topper* (*Le Couple Invisible*, *Fantômes en Croisière*...). Les esprits de trois riches hommes d'affaires viennent après leur mort aider aux amours du couple Jean Parker/Richard Carlson, tandis que les méchants de l'histoire seront purement et simplement expédiés en enfer. Richard Carlson se signalera la décennie suivante comme le grand spécialiste de la SF grâce aux classiques *Le Météore de la Nuit*, *L'Etrange Créature du Lac Noir*, *Le Monstre Magnétique* ou encore *Riders to the Stars*.

## BHAKTA PRAHLAD

1926. Réal. et Scén.: Dhanubhai Phalke. D'après le Vishnu Purana. Int.: Bhupurao Datar, Bachu, Ganguram, Yamuna Gole. Indes.

Prahlad, fils du tyrannique démon Hiranyakashapu, trahit son géniteur en devenant le disciple fidèle du dieu Vishnu, l'ennemi juré d'Hiranyakashapu. Sa foi nouvelle l'expose à subir de terribles tortures, dont le bain d'huile bouillante, le piétinement par un éléphant. L'empoisonnement. Apitoyé, Vishnu apparaît sous la forme de Narasimha (l'une de ses incarnations favorites, un personnage humain à tête de lion), et parvient finalement à vaincre le démon, libérant Prahlad pour toujours. Il ne subsiste malheureusement que des fragments de cette version muette de la légende, dont on connaît de nombreuses adaptations ultérieures tirées du même texte sacré, ainsi qu'une précédente, tournée par S. N. Patankar, en 1917.

## BHAKTA VIDUR

Ou *Dharma Vijay*, 1921. Réal.: Kanjibhai Rathod. Scén.: Mohanlal G. Dave. Int.: Dwarakadas Sampat, Sakina, Maneklal Patel, Homi Master, Probhushantur Gangaram. Prod.: Dwarakadas Naranandhar et Maneklal Patel. Kohnoor/Indes.

Film mythologique décrivant la lutte entre les anciens dieux, traité de façon quasi allégorique et mêlant des événements réels, ce qui déclencha une censure impitoyable. Très bien accueilli par la critique qui le compara aux meilleurs films européens, ce film bénéficiait d'une musique originale écrite pour lui, et interprétée à chaque représentation.

## BHAKTA KUCHELA

1961. Réal.: P. Subramanyam. Scén.: Nagaraj R.S. Kurup. Int.: Thikkurisi Sukumaran Nair, Kottarakkara Sridharan Nair, S.P. Pillai, T.K. Balanandran, Kantha Rao, Adoor Gopalakrishnan. Prod.: P. Subramanyam. Indes.

Le brahmine Kuchela, ami d'enfance et disciple de Krishna, est père de vingt-sept enfants et ne rêve que de rencontrer son idole. Son dévouement à Krishna lui a valu un ennemi en la personne du roi Shishupala (Shishupala, laissez le courir à la conciergerie... Non, c'était juste pour voir si vous ne sautiez pas le texte des films indiens...). Kuchela se rend en pèlerinage à Dwarka où il rencontre enfin Krishna. A son étonnement, ce dernier le renvoie chez lui les mains vides, mais en rentrant, il découvre que sa modeste hutte s'est transformée en un véritable palais... Le film fut remarqué en son temps pour son opulence, qui tranchait avec les autres productions « mythologiques » concoctées par de nombreux studios. Son réalisateur devint spécialiste du genre, dans lequel il continua de s'illustrer.

## BIENVENUE A GATTACA

Gattaca. 1997. Réal. et scén.: Andrew Niccol. Int.: Ethan Hawke, Jude Law, Uma Thurman, Alan Arkin, Gore Vidal, Loren Dean, Jayne Brook, Ernest Borgnine, Elias Koteas, Blair Underwood, Mason Gamble. Prod.: Danny de Vito, Michael Shamberg, Stacy Sher. Gaill Lyon pour Columbia Pictures et Jersey Films Prod. Distr.: Columbia Tri-Star Films. USA.

Andrew Niccol renoue avec ces productions alarmistes des années 70/80, qui nous décrivait sans relâche des sociétés futures hantées par les spectres de George Orwell (1984, *La Ferme des Animaux*), Ira Levin (*Un Bonheur Insoutenable*), ou encore Aldous Huxley (*Le Meilleur des Mondes*). Il brosse ici le portrait du dynamique et ambitieux Vincent Freeman, dont le nom symbolise déjà assez bien sa résistance au monde qui l'entoure. Dans ce futur proche, l'eugénisme devenu monnaie courante permet d'offrir aux citoyens génétiquement supérieurs les meilleurs postes, tandis que les autres, classés «non-valides», se répartissent dans les tâches subalternes. Pour réaliser son rêve de devenir astronaute, Freeman doit dissimuler sa véritable identité, vivre par procuration, échapper aux fréquents contrôles génétiques, et surtout résister à l'entraînement prévu pour de quasi surhommes. On retrouve bien sûr là le rêve américain de l'accomplissement de l'individu (le classique «my dream comes true» !), mais aussi la critique incisive d'une société future décrite assez clairement comme le prolongement logique de notre actuelle civilisation, axée sur la réussite, le rendement à tout prix et le culte de la perfection physique. Au-delà de la satire sociale, Niccol brosse un joli film au suspense constant, sans effets spéciaux tapageurs, sans procédés honteux pour amener le grand public. Il s'attache au contraire à ses personnages et du même coup nous les rend attachants. C'est tellement rare de nos jours ! (M111P42, M112P32).



*Big*. Se réveiller un beau matin avec une tête de Tom Hanks !

## BIG

1987. Réal.: Penny Marshall. Scén.: Garry Ross, Anne Spielberg. Int.: Tom Hanks, Allan Wasserman, Elizabeth Perkins, Mercedes Ruehl, Robert Loggia, Jared Rushton, David Moscow, John Heard, Josh Clark, Oliver Block, Kimberlee M. Davis. Prod.: James L. Brooks, Robert Greenhut, Gracie Film, American Entertainment Partners II L.P. Distr.: Twentieth Century-Fox. USA.

Un conte fantastique tout en demi-teinte sous le regard féminin de Penny Marshall (*Jumpin' Jack Flash*) appliquée à rechercher l'enfant dans l'homme, et peut-être aussi l'homme chez l'enfant. Le jeune Josh n'a pas encore treize ans, mais il envie la maturité de son amie Cynthia dont il est tombé amoureux. Le mannequin animé d'une attraction foraine lui promet d'exaucer son vœu de grandir au plus vite en échange de 25 cents, et le lendemain il se retrouve devant sa glace, âgé d'une trentaine d'années avec la tête de Tom Hanks sur les épaules ! Les scénaristes se livrent alors à une satire complaisante d'un monde adulte vu avec les yeux du pré-ado, avec tout ce que cela comporte de naïveté face aux situations les plus diverses. Josh échoue par ignorance dans un hôtel de passe, traverse un cocktail mondain, révolutionne la vie d'une entreprise de jouets (car lui seul perçoit le véritable aspect ludique des produits proposés aux gamins), et surtout connaît des rapports forcément ambigus avec les personnes de l'autre sexe. L'humour naît du décalage entre la mentalité de l'adolescent prisonnier du corps de l'homme mûr, tandis que le script tire sur la note sensible à opposer ainsi la fraîcheur de l'enfance à la vie mesquine et à l'arrièrisme forcé de la plupart de ses interlocuteurs. C'est agréable, sans plus, un peu gnan-gnan, et pas assez fou pour convaincre tout à fait. Penny Marshall adoptant le ton de la comédie de mœurs douce amère avec, comme point d'orgue, un final mélancolique à souhait sur fond de décor automnal. Trop de quelque chose, ou pas assez d'autre chose, on ne saurait dire... (M55P8).



*Bienvenue à Gattaca*. Ethan Hawke et Uma Thurman génétiquement valides, ou presque.





### BIG AND HAIRY

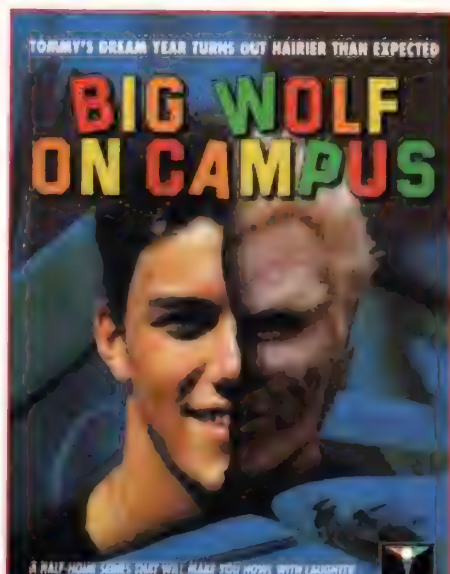
1998. TV. Réal.: Philip Spink. Scén.: Brian Daly  
Int.: Robert Burke, Trevor Jones, Ed Tibbetts, Chilton Crane,  
Stacy Grant, Anna-Maria McRoberts, Richard Thomas, Donnelly  
Rhodes, Gregory Threloway, Tyler Thompson, Zachary Martin  
Prod.: Coleen Nystedt, New City Productions/Hallmark  
Entertainment/Cross-Weston Productions. USA

Le scénario grappille un peu aux alentours et vise surtout *Teen Wolf* pour son éloge du basket assorti de plaisanteries estudiantines, ainsi que *Bigfoot* et les *Henderson* (voir plus loin), avec l'adoption de cet anthropoïde, nommé Ed, dans l'équipe du lycée et également accueilli au foyer du héros, le jeune Picasso Dewlap. Car ce téléfilm prône en même temps les valeurs familiales (on découvre une maman et un papa bigfoot : Adrian Hughes et Anna-Maria McRoberts) et aussi les vertus de la libre entreprise. La statuette du fameux Ed, désormais mascotte de l'équipe, permettra en effet aux parents Dewlap d'acquiescer une maison dans les bois pour visiter plus souvent la famille Bigfoot. Si c'est pas mignon tout ça.

### BIG MAN ON CAMPUS

ou *The Hunchback of UCLA*. 1989. Réal.: Jeremy Paul Kagan  
Scén.: Allan Katz. Int.: Allan Katz, Jessica Harper, Corey Parker,  
Gerrit Graham, Tom Skerritt, Cindy Williams, Melora Hardin, John  
Finnegan, Steven Barr. Prod.: Arnon Milchan. USA.

Une espèce de Quasimodo hirsute roule sa bosse (?) près d'une Université de Los Angeles et tombe amoureux d'une élève qu'il sauve à l'occasion des mains d'un agresseur. Pas rebutés par les piteries du personnage (car il s'agit d'une comédie), des psychologues du genre Tom Skerritt et Jessica Suspiria Harper, se penchent sur son cas et tentent de faire du primitif un être normalement éduqué en l'utilisant comme sujet d'expériences. Il devient mieux habillé, presque bien élevé, mais pratique un humour toujours aussi massif. Allan Katz, qui joue le bossu mais signe aussi le scénario, vise en fait à parodier *Notre-Dame de Paris* (le sauvage loge d'ailleurs dans le clocher de la tour du collège), au point que le film se titrait un temps *The Hunchback of UCLA*. (M77P55).



### BIG MEAT EATER

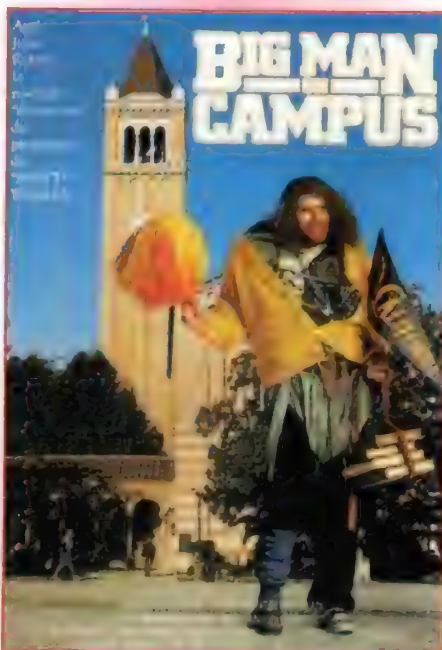
1981. Réal.: Chris Windsor. Scén.: Chris Windsor,  
Laurence Keane, Phil Savath. Int.: George Datsos, Big  
Miller, Georgina Hegados, Andrew Gillies, Stephen  
Dimopoulos, Howard Taylor, Ma Carnevali. Prod.:  
Laurence Keane, BCI Entertainment Corp. Canada.

Une comédie musicale gore, l'appellation n'est pas si fréquente dans notre cinéma de prédilection pour s'intéresser à celle-là, imitant à la fois *Plan Nine from Outer Space*, pour sa ringardise et son budget étié (150.000 dollars canadiens), la production de John Waters pour sa propension au trash bon enfant, et encore Mel Brooks pour son scénario hautement non-sensé. Des envahisseurs cinglés, accompagnés par un robot coloré, débarquent dans leur jolie soucoupe volante pour envahir la petite ville de Birquitan où les habitants semblent aussi cinglés qu'eux. Avec l'imposant chanteur de jazz Big Miller (décédé depuis lors) dans le rôle d'Abdullah, un massif gars du coin possédé par les aliens.

### BIG SISTER 2000

1996. Réal.: Donald G. Jackson. Scén.: Mark Williams. Int.:  
William Smith, Julie Strain, Heather Baker, Nicholas Celozzi,  
Allison Johnson, Adrienne Moore, Sheila Redgate.  
Prod.: Donald G. Jackson. USA.

Douglas G. Jackson adore les univers futuristes confus (la série des *Frogtown* et ses mutant batraciens) et les nénettes bien en chair, de préférence (dés)habillées cuir, comme dans son autre série des *Roller Blade*. Il mélange un peu les deux dans ce *Big Sister 2000*, fagotant Julie Strain (*Wheelzone Rangers*, *Guns of el Chupacabra*, du même Donald Jackson) d'un bikini simpliste et de bottes de cuir assez suggestives pour éviter de s'attarder sur un scénario des plus fantaisistes. Il s'agit une fois encore pour les forces du mal de

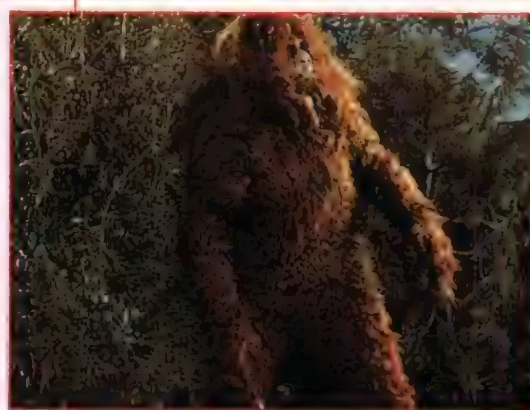


s'emparer du pouvoir et semer la terreur sur le pauvre monde. Seul espoir : l'existence de la belle Heather Baker, pour l'instant emprisonnée et livrée au sadisme de ses gardiens en compagnie de co-étudiantes plus ou moins déshabillées suivant les séquences. De quoi exciter la curiosité de l'honnête homme. S'il n'était cet avis d'un fan déçu sur Internet l'avouant «tout net» : «Le pire film que j'ai jamais vu» ! J'ai hâte de voir quand même...

### BIG WOLF ON CAMPUS

1998. Série TV. Réal.: Eric Casuel, Carl Goldberg, Jim Kaufman,  
Peter Sontek, Adam Weissman. Scén.: Kelly Senecal. Int.: Brandon  
Quinn, Danny Smith, Aimee Castel, Rachelle Lefevre, Rob de Leeuw,  
Nathalie Vansier, Allan Fawcett, Richard Julras, Jane Wheeler.  
Prod.: Peter Pearson, Telescene Film Group Productions. USA.

*Big Wolf on Campus* tente de refaire pour la lycanthropie ce que le vampirisme apporte à la série *Buffy contre les Vampires*, même si le ton général rappelle davantage *Helène et les Garçons*. Dans la jusqu'ici paisible bourgade de Pleasantville, un loup-garou s'en prend au jeune Tommy Dawkins (Brandon Quinn) et celui-ci, désormais bien gêné par une pilosité surgissant de manière intempestive, va devoir cacher son état à sa famille, à son entourage, et surtout à la jolie Stacey Hanson (Rachelle Lefevre), rien moins que la cheftaine des pom pom girls locales. Bon loup-garou quand même, quoique pas toujours de bon poil, Tommy affronte à l'occasion d'autres monstres nettement plus vilains : sorcières, vampires, zombies, etc...



*Bigfoot*. Une créature échevelée qui se prend pour King Kong.

### BIGFOOT

1969. Réal.: Robert F. Slatzer. Scén.: Robert F. Slatzer, James Gordon  
White. Int.: Chris Mitchum, Lindsay Crosby, Jot Lansing, James  
Stellar, Jerry Maren, John Carradine, John Mitchum, Ken Maynard,  
Doodles Weaver, Judy Jordan. Prod.: Anthony Cardozo, Ellman  
Enterprises. USA.

Qualifié en son temps de «pire film sur le sujet déjà bien délicat des aventures du «bigfoot, ou Sasquatch», cette curiosité d'un Robert Slatzer, surtout connu pour n'avoir pas fait grand chose, déconcerte au premier abord. Les décors et certains personnages évoquent le western de série B, la bande des bikers post soixante-huitards rappellent les imitations à la *Easy Rider* (Slatzer avait lui-même signé un motardisant *Hellcats* assez vilipendé par les amateurs...), les jeunes filles, d'une vulgarité exemplaire, semblent sorties des premiers films de Russ Meyer, tandis que le scénario décide de faire simple en singeant (?) ni plus ni moins le célèbre *King Kong*. Les personnages, de diverses origines, mais tous égarés par hasard dans ce coin perdu, rencontrent une tribu d'anthropoïdes au maquillage assez délire : le dentier primitif super proéminent, le visage glabre, mais le tour des yeux et le bout du nez passés au crayon gras. Chacun les trouverait rigolos comme tout, s'ils ne s'avisent d'enlever les jolies femmes pour les offrir à leur dieu, un homme-singe gigantesque aux ravissants poils roux. Les sauvages font «arrhh-arrhh» avec beaucoup de conviction dans la glotte, le yéti leur répond d'un saisisant «eurrrhh-urrrhh», Robert Slatzer risque des angles audacieux (la splendide fille cadrée au loin entre les jambes du monstre au premier plan, par exemple), et s'évertue à longueur du métrage à nous montrer sans arrêt ses comédiens en marche dans les bois, échangeant de temps à autres quelques propos d'une affligeante banalité. A la fin du film, on se sent encore plus fatigué que les personnages !

### BIGFOOT

1987. Réal.: Danny Huston. TV. Scén.: John Groves. Int.: James  
Sloyan, Gracie Harrison, Colleen Dewhurst, Joseph Maher, Jerry  
Chambers, Adam Carl, Candace Cameron, Bernie White, Dianne  
West. Prod.: ABC-TV/Disney-TV, USA.

La version disneyenne et télévisée de Danny Huston (fils de John) nous rejoue la même scène, mais cette fois dans sa version familiale. C'est assez dire si la ten-



*Bigfoot*. La version de Disney... familiale !



dance est à la gentillesse et au conformisme de rigueur. On nous montre un couple avec deux enfants arpentant une montagne de l'Oregon sur le territoire d'un autre couple, mais cette fois de yétis. La disparition de la jeune Samantha mobilise les recherches et aussi l'aide de ces créatures fuyant ordinairement les hommes et leur civilisation, ce qui à l'évidence explique leur relative rareté.

## BIGFOOT, THE UNFORGETTABLE ENCOUNTER

1994. Réal. et Scén.: Corey Michael Eubanks. Int.: Brian Avery, Derek Barton, David Rasche, Barbara Willis Sweete, Clint Howard, Matt McCoy, Crystal Chappell, Rance Howard, John Cade, Joel Gayner, Debbie James, Gary Maconson (le Bigfoot) Prod.: Ken Lucas, P.M. Entertainment Group Inc. USA.

Panique dans le petit monde des media quand on relève près d'un lac l'empreinte d'un animal étrange, chaussant facile du 55 fillette. Pour tout un chacun, chasseurs, reporters, anthropologues, ou simples curieux, l'affaire est claire, il s'agit du fameux bigfoot (bigfoot : grand pied, c'était facile !), autrement dit le yéti mythique. Un jeune garçon finit par s'en faire un ami, mais l'animal est bientôt capturé par un financier sans scrupules résolu à en tirer profit. Heureusement, Corey Michael Eubanks (fils du présentateur TV Bob Eubanks) sait qu'il œuvre pour un public familial et tout finit bien après le versement de quelques larmes (et celui de son cachet par la même occasion, car on est là aussi pour gagner des sous...).



Bigfoot et les Henderson.

John Lithgow face au nouveau membre de la famille.

## BIGFOOT ET LES HENDERSON

Harry and the Hendersons. 1987. Réal.: William Dear. Scén.: William Dear, William E. Martin, Ezra D. Rappaport. Int.: John Lithgow, Melinda Dillon, David Suchet, Kevin Peter Hall, Linnie Kazan, Don Ameche, Joshua Rudoy, M. Emmett Walsh, David Richard, Margaret Langrick. Prod.: Richard Vane, William Dear, Universal, Amblin Entertainment. Distr.: UIP. USA

Yéti toujours avec l'apparition de Harry dans la petite famille des Henderson, qu'il va apprivoiser de façon quasiment messianique, tel le bébé dans le couffin, ou encore E.T. au foyer des Taylor dans le film du même nom. C'est en traversant une forêt qu'ils rencontrent l'animal, massif, plein de poils, un spécimen incroyable ramené évanoui à leur domicile. Commence alors pour eux l'aventure épique de ceux qui tentent de cacher l'inusuel à leurs voisins, à la police, aux curieux, aux méchants, en fait à la terre entière, avec les quiproquos et le comique de situation que cela suppose. Mais William Dear ne vise pas seulement l'humour facile, il déroule son histoire telle une fable morale. Harry, malgré sa maladresse, attendrit tout à tour les personnages, y compris Jack LaFleur, le chasseur professionnel attaché à sa perte (David Suchet, sournois et teigneux à souhait, lui qui incarnait si bien le suave et maniéré Hercule Poirot dans la série britannique). Sa désarmante innocence le pose en imprécateur muet face à la grande fureur de la modernité urbaine, rappelant à tous les valeurs essentielles de la civilisation. Sensiblerie exacerbée, démagogie facile ? Il y a un peu de ça, s'il n'était l'extraordinaire performance de Kevin Peter Hall, le géant déjà interprète du monstre de *Predator* et de *Prophecy* (celui de Frankenstein), créant sous le lourd et beau maquillage de Rick Baker des expressions magnifiquement humaines. (M50P35, M54P46).

## BIGGLES

1985. Réal.: John Hough. Scén.: John Groves, Ken Waton, d'après Captain W. E. Johns. Int.: Neil Dixon, Alex Hyde-White, Fiona Hutchinson, Francesca Gonshaw, Peter Cushing, Marcus Gilbert, Daniel Flynn, William Hootkins, Steffanie Pitt, Samantha Bradshaw. Prod.: Pam Oliver, Kent Waton, Compact Yellowbills, Tambarle. Distr.: CDA. GB.

A chacun ses héros. L'Amérique avait Indiana Jones, qu'à cela ne tienne, la Grande Albion propose le sien, inspiré des romans de capitaine W.E. Johns, le fameux Biggles. Mais comme ce pilote de la Royal Air Force officie en pleine Première Guerre Mondiale, il reste à trouver l'astuce nécessaire à rafraîchir ses aventures sans en dénaturer l'essentiel. C'est ainsi que Biggles trouve son «jumeau temporel» à l'époque contemporaine chez un certain Jim Ferguson, publiciste new-yorkais de son état, qui traverse le temps sans explications superflues pour secourir en 1917 l'aviateur à chaque fois placé en situation périlleuse. Distrayant, sans plus, les scénaristes ne se soucient jamais de vraisemblance, surtout quand Peter Cushing, parlant de failles temporelles, rassure le jeune héros revenu au temps présent : «Il y a des faits qui prouvent que cela se produit plus souvent qu'on ne le pense... Le même Cushing lui fournissant, pour guerroyer en 1917, un équipement du début du siècle, alors qu'un bon fusil à pompe aurait tout aussi bien fait l'affaire, le nigaud ! Mais personne ne réfléchit trop et John Hough s'ingénie surtout à serrer le tempo, privilégier l'action, aligner les références, et aussi doser les gags, parfois savoureux : Ferguson pris pour le Christ, alors qu'il débarque en slip dans un couvent de bonnes sœurs, fauché par la faille temporelle en pleine douche ! (M50P62).

## BIJO NO HARAWATA

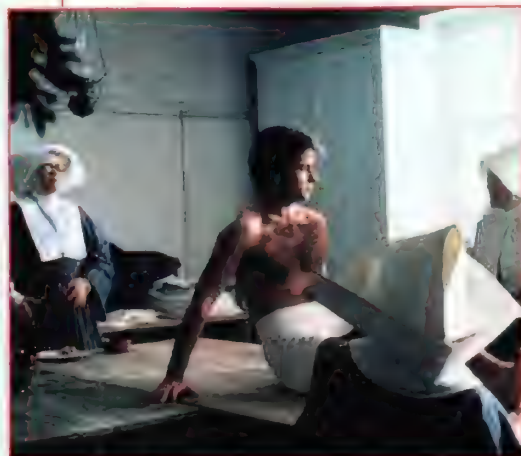
ou *Entrails of a Beautiful Woman* (USA). 1986. Réal.: Genta (Kazuo Komizu). Scén.: Kazuo Komizu. Int.: Megumi Otsuki, Kazuhiko Goto. Prod.: Kazuo Komizu, Nikkatsu Studios. Japon.

Ce shocker érotico-gore fait partie d'une école japonaise apparue dans les années 80 à laquelle s'intéresse en ce moment la firme allemande *Japan Shock Video*, distribuant pour l'instant ses trésors en Hollande et aux USA. Aux côtés de Kazuhito Kuramoto, Norifumi Suzuki, Toshiyasu Sato (*Naked Blood*), Kei Fujiwara, et même le vétéran Teruo Ishii (auteur de *Femmes Criminelles*, *L'enfer des Tortures*, mais aussi de la série des *Spaceman*), Kazuo Komizu se fait une place appréciable sous le pseudonyme de «Genta». Ce qui nous renvoie à *La Guerre des Monstres* d'Inoshiro Honda, en 1966, où ce nom désigne le «monstre vert géant mangeur d'hommes», comme pour mieux nous préparer à son *Entrails of a Virgin* présentant une affreuse verge géante mangeuse de femmes, volet d'une trilogie comprenant *Female Inquisitor* et cet *Entrails of a Beautiful Woman*. Le script nous décrit la vengeance d'une jeune femme d'abord poursuivie, ultra-violée (car en plus il fait un temps magnifique...), puis abattue par un membre d'une bande de yakuzas, surgissant plus tard de sa tombe sous la forme d'un zombie hermaphrodite aux deux sexes bien apparents. Elle va dès lors décimer le camp adverse au cours de scènes très gore aux implications souvent sexuelles. Le plus frappant, c'est l'aspect sérieux de tout ceci, malgré des effets spéciaux rudimentaires et un budget restreint, ce qui en accentue peut-être l'efficacité. Confirmé par les spectateurs du festival québécois *Fantasia 98* devant son *Female Inquisitor* réalisé l'année suivante, avec castration à la tenaille, arrachage d'ongles et dents sautées en gros plan. Pas vraiment du «débridé», dans ce cas précis, mais de l'extrême quand même...

## BIJO TO KAIRYU

*Beauty and the Dragon*, ou *The Lady and the Dragon* 1955. Réal.: Kamesaburo Yoshimura. Scén.: Kineta Shindo. Int.: Chigomazuki Azuma, Nobuko Otowa, Chojiro Kawazuraki, Yuriko Tashiro. Prod.: Toei. Japon.

Conte fantastique basé sur une légende japonaise et la pièce *Narukami* du théâtre Kabuki, adaptée par Kaneto Shindo, réalisateur lui-même de *Kuroneko* et du célèbre *Onibaba*. Avec dragon, princesse en danger et diverses fantasmagories, dont les exploits d'un magicien au service de la princesse.



Biggles. Miracle au couvent : l'apparition du Christ !

## BIKINI BEACH

1964. Réal.: William Asher. Scén.: William Asher, Robert Dillon, Leo Townsend. Int.: Frankie Avalon, Annette Funicello, Keenan Wynn, John Ashley, Harvey Lembeck, Boris Karloff, Don Rickles, Janos Prohaska, Cal Warren, Martha Hyer. Prod.: James H. Nicholson, Samuel Z. Arkoff. AIP. USA

Toute la bande de la série des *Beach Party* (voir à *Beach Blanket Bingo*) se retrouve à *Bikini Beach*. Surf, danse et musique au programme, sauf que nos teenagers habituels (Frankie Avalon, Annette Funicello, John Ashley...) doivent ici déjouer les manigances d'un homme d'affaires décidé à acquérir la plage et à en chasser la joyeuse bande. L'élément fantastique se résume aux exploits d'un chimpanzé surdoué, à la brève apparition d'un loup-garou et à la présence de Boris Karloff, vedette invitée, lâchant à la vue d'une bagarre entre ados et motards un révélateur «Ah, la bande de monstres» !

## BIKINI DRIVE-IN

1994. Réal.: Fred Olen Ray. Scén.: Steve Armogida. John Willey. Int.: David F. Friedman, Forrest J. Ackerman, Ashlie Rhey, Michelle Bauer, Richard Gabai, Russ Hagen, Steve Barkett, Peter Spellos, Conrad Brooks, Sarah Bellomo. Prod.: Fred Olen Ray, AIP. USA.

Film répertoire de l'ami Fred Olen Ray, où une jeune femme héritière d'un drive-in doit résister à un producteur désireux de s'en emparer. Le ton est léger, les jeunes femmes dévêtues (Michelle Bauer, ex Pia Snow, Sarah Bellomo, ex Roxanne Blaze), et les références au cinéma fantastique multiples, avec fausses bandes annonces, citations des classiques du genre et apparitions de vedettes invitées : Conrad Brooks, Gordon Mitchell, Melissa Moore, Forrest J. Ackerman, et même, dans un coin, la photo de John Carradine.

## BILA NEMOC

*The White Disease*, ou *Skeleton on Horseback*. 1937. Réal. et scén.: Hugo Haas, d'après le roman de Karel Capek. Int.: Hugo Haas, Kurla Olizova, Bedrich Zaren, Václav Vydra, Ladislav Bohac. Prod.: Moldavia C. L. Tchécoslovaquie

Avant sa carrière américaine, le cinéaste Hugo Haas (*Lizzie, Bait, Edge of Hell*) signait en Hongrie ou en Tchécoslovaquie d'intéressantes bandes de politique-



Bikini Beach. Annette Funicello et Frankie Avalon, sociétaires permanents des «Beach Movies» de l'AIP.



fiction sur fond de catastrophisme mondial. Adversaire du nazisme, ce qui motivera sa fuite aux USA, il imagine une société future totalitaire étendant son emprise sur le monde libre, la comparant de façon symbolique à une épidémie de peste. Le script s'inspire du dernier roman de Karel Capek, auteur visionnaire de *La Guerre des Salamandres*, *Krakatite*, *La Fabrique d'Absolu*, et surtout du célèbre *R.U.R.*, où apparaît pour la première fois le terme « robot » dans une fiction, en l'occurrence des ouvriers artificiels destinés à remplacer les travailleurs et, par extension, l'humanité dans son ensemble, comme pour mieux symboliser un obstacle final assez logique au libéralisme industriel. Le film ressortira plus tard aux USA sous le titre de *Skeleton on Horseback*.

### DAS BILDNIS DES DORIAN GRAY

1917. Réal. et scén.: Richard Oswald. D'après Oscar Wilde. Int.: Bernd Aldor, Lulu Pick, Ernst Pittschau, Ernst Ludwig, Lea Hara, Arthur Wellin, Sophie Pagay, Andreas Van Horn. Prod.: Richard Oswald Film. Allemagne

Richard Oswald, après Hoffmann et Sade, et avant Conan Doyle, Jules Verne, Edgar Poe ou Robert Louis Stevenson, s'inspire d'Oscar Wilde pour cette (déjà) sixième version du *Portrait de Dorian Gray*, qui en connaîtra ultérieurement bien d'autres. Le jeune héros (Bernd Aldor) exprime le vœu que son portrait, brosé par un ami, vieillisse à sa place. L'aristocrate traverse donc les ans et le tableau, non seulement vieillit, mais s'entache en plus de tous les défauts de son modèle, qui finit par y voir le reflet de sa propre conscience. Sur ce thème du double culpabilisateur, Richard Oswald tire une œuvre très théâtrale, mais remarquablement filmée dans des décors du directeur artistique Manfred Noa, responsable de ses précédents *Contes d'Hoffmann* réalisés trois ans plus tôt.



*Bill and Ted Go to Hell. La Mort* (William Sadler), partenaire officielle du show.

### BILL AND TED GO TO HELL

ou *Bill & Ted's Bogus Journey*. Vid.: Les Folles Aventures de Bill et Ted 1991. Réal.: Peter Hewitt. Scén.: Chris Matheson, Ed Solomon. Int.: Keanu Reeves, Alex Winter, Pam Grier, Joss Ackland, William Sadler, George Carlin, Amy Stock-Poynton, Sarah Trigger. Prod.: Scott Kroopf, Orion. USA

Deux ans après le premier volet (titre suivant), nos deux cancrens revoient leur copie. Devenus membres pas spécialement doués d'un groupe de rock, ils doivent lutter contre le démoniaque Dénomoules lançant derrière eux deux robots à leur image pour les éliminer. Le récit délire un maximum, ciselé par Chris Matheson (fils de Richard) et Ed Solomon, auteur de l'adaptation au grand écran de *Super Mario Bros*. L'influence du jeu vidéo domine justement le métrage, et il serait vain de chercher une quelconque logique à cette suite de sketches exploitant un comique farfelu, bien emmené par les deux énergumènes à la gestuelle de plus en plus hystérique. Les réfractaires à cette nouvelle forme d'écriture discursive pourront se consoler à travers l'élaboration visuelle d'un univers surréaliste, très coloré, varié, et toujours inspiré, comme cette vision du paradis aux décors expressionnistes, ou encore un curieux enfer labyrinthique. Une belle victoire de la forme sur le fond, de la vitesse sur la réflexion, et du virtuel sur l'expression traditionnelle cinématographique. Quelque part, ça fait quand même un peu peur, d'autant que dès le lendemain le spectateur a tout oublié, comme souvent dans ce genre de produit. Après le stylo, le rasoir ou l'appareil photo, assistions-nous à l'éclosion d'un cinéma jetable ? (M84P54)

### BILL AND TED'S EXCELLENT ADVENTURE

1989. Réal.: Stephen Herek. Scén.: Chris Matheson, Ed Solomon. Int.: Keanu Reeves, Alex Winter, Bernie Casey, Jane Wiedlin, George Carlin, Terry Camilleri, Al Leong, Dan Shor, Tony Steedman, Rod Loomis, Diane Franklin. Prod.: Scott Kroopf, Michael S. Murphy, Joel Soisson, Orion/Nelson Entertainment, Interscope Communications. USA

Premiers exploits de nos deux trépidants musiciens, ici en train de passer leur examen final d'histoire, malgré leur méconnaissance totale en la matière. Grâce à

Rufus (George Carlin), créateur d'une machine à explorer le temps en forme de cabine téléphonique (« pour ne pas trop rappeler la voiture des *Retour vers le Futur* » avouent les scénaristes), les deux cancrens vont pouvoir réviser leurs cours sur le vif, au fur et à mesure de rencontres extraordinaires avec Socrate, Genghis Khan, Jeanne d'Arc, Billy the Kid, Beethoven, Lincoln, Sigmund Freud, et même Napoléon qui, vu par les Américains, ne se ressemble pas du tout. Malgré son énorme succès aux USA, ce premier épisode reste inédit chez nous, comme si les distributeurs jugeaient l'esprit français trop cartésien pour apprécier un tel humour non-sensique.

### BILL BUMPER'S BARGAIN

1911. Scénario d'après le livre de Goethe. Int.: Francis Bushman, Dolores Costello, Harry Cashman. Prod.: The Essanay Film Manufacturing Company. USA

Une adaptation très libre du *Faust* de Goethe, et plus précisément de l'opéra qu'en tire plus tard Charles Gounod, mais traité sur le ton burlesque. Harry Cashman y scelle un pacte avec le diable (Francis Bushman) et devra tenter d'échapper aux flammes de l'enfer.

### THE BILLION DOLLAR THREAT

1979. TV. Réal.: Barry Shear. Scén.: Jimmy Sangster. Int.: Ralph Bellamy, Dale Robinette, Patrick MacNee, William Bryant, Ronnie Carroll, Bob Havelone, Betty Speech, Kerman Wynn, Robert Teisser. Prod.: Columbia Pictures Television/ABC-TV. USA

Jimmy Sangster, auteur attiré des meilleures productions de la *Hammer-Films*, signe ce téléfilm bâti à la manière des *James Bond*. Dale Robinette y est l'agent spécial chargé de contrer les agissements d'un savant fou résolu à supprimer la couche d'ozone. Excellent pour le bronzage intégral, mais mauvais quand même pour la santé...

### A BILLION FOR BORIS

1984. Réal.: Alex Grasshoff. Scén.: Sandu Russell Carlin, Tim Kazurinsky, d'après le livre de Mary Rodgers. Int.: Lee Grant, Tim Kazurinsky, Scott Tiler, Mary Tanner, Seth Green, Marisa Morell, Michael Cullum. Prod.: ComiWorld. USA

Mary Rodgers, responsable des scripts « disneyiens » de *The Devil and Max Devlin* et *Freaky Friday*, fournit le sujet de cette comédie où une émission de TV annonce les événements avec vingt-quatre heures d'avance, ce qui ravit bien sûr touristes et boursiers. Mais l'élément fantastique n'a guère ici d'importance, surtout prétexte à quelques gags mesurés, assorti d'une historiette plutôt mélodramatique.

### BILLY BADD, MORTORPSYCHO

Vid.: Motor Psycho. 1991. Réal.: Alex Downes. Int.: Robert Restaino, Nicola Selices, Thomas Emeru Dennis. USA

Le titre *Motor Psycho* rappelle le survival de Russ Meyer où un couple se venge d'une bande de motards ayant violé l'épouse, et quant à Billy Bad, il s'agit du nom d'un psychopathe arpentant lui aussi à moto une portion de route dans le désert californien pour y semer la terreur. Cette fois c'est un couple isolé dans le coin qui fait les frais de l'aventure, martyrisé par le tueur, d'abord chasseur, puis bientôt pris lui-même pour gibier. On songe à *Délivrance*, *La Colline à des Yeux*, et même à *Massacre à la Tronçonneuse*, quand la folie des personnages, ou leur stupidité, ramènent l'humain au stade de l'animal. (M82P45)

### BILLY THE KID MEETS THE VAMPIRES

1991. Réal.: Steve Postal. Scén.: Steve Postal, Gail Postal. Int.: Michael K. Saunders, Jeff Michaels, Debra Orth, Angela Shepard, Linda R. Wasserman. Prod.: Steve Postal Prods. USA

Steve Postal signe une série de petits budgets aux débuts des années 90, puis disparaît de la circulation tel un ovni. L'équipe est à peu près la même, les budgets limités, les thèmes classiques, les tournages rapides et les titres toujours inspirés: *Vampires from outer Space*, *The Curse of the House Surgeon*, *Honeymoon Murders 1 et 2*, *Vampires Always Ring Twice*, ou *Queen Victoria and the Zombies*. Mais, qu'il s'agisse de morts-vivants, de fantômes, d'exorcisme ou d'aliens, les idées viennent souvent d'autres films et celui-ci rappelle trop le déjà-ringard *Billy the Kid Vs. Dracula* (voir à la suite) pour laisser le moindre doute.



*Bill and Ted's Excellent Adventures*. Nos héros révisent l'histoire. Derrière eux : Socrate, Billy the Kid et la machine à explorer le temps.

### BILLY THE KID VS. DRACULA

1965. Réal.: William Beaudine. Scén.: Carl Hittleman. Int.: John Carradine, Chuck Courtney, Melinda Plowman, Walter Janovitz, Bing Russell, Jack Williams, Harry Carey Jr, Roy Barcroft, Richard Reeves, Virginia Christine, William Challee, Max Kleven, Lennie Geer. Prod.: Carroll Case, Circle Productions Inc./Embassy. USA

John Carradine fut l'un des plus prolifiques acteurs spécialisés dans le cinéma fantastique. Il déclarait même avoir tourné près de 400 films, tous genres confondus, même s'il mélangeait un peu sa carrière au cinéma et à la télévision. Toujours d'après ses dires, il rêvait de détruire le négatif d'un seul d'entre eux, comme par hasard celui de ce *Billy the Kid Versus Dracula*, alors que des nanars il en tourna bien d'autres. Reconnaissons-le, le script peut dérouter une victime non avertie, exemple parfait de mélange des genres et accumulation de poncifs cadrés avec un sérieux imperturbable. Le célèbre vampire (auquel Carradine prêtait déjà sa silhouette et son visage émacié dans *House of Dracula* et *House of Frankenstein* réalisés vingt ans plus tôt) émigre aux USA et débarque dans un coin perdu lors d'une séquence rappelant clairement pour sa part *La Chevauchée Fantastique* (un classique du western toujours avec John Carradine...). Usurpant l'identité d'un voyageur, il s'installe au ranch de la jeune Betty (Melinda Plowman) et compte bien en faire sa disciple, malgré l'opposition de Billy the Kid en personne (Chuck Courtney) et d'une docteure fraîchement informée de la chose vampirique grâce à un manuel sur le sujet trouvé de manière fort opportune. John Carradine en fait des tonnes, certaines séquences décoiffent sérieux (l'attaque de la diligence par les Indiens après la découverte d'une squaw mordue par le vampire), et les dialogues ne font rien qu'à ajouter au surnaturel ambiant. Quant à William Beaudine, déjà cinéaste à l'époque du muet, il signe la même année son dernier et 180ème film, le tout aussi ahurissant *Jesse James Meets Frankenstein's Daughter*.



*Billy the Kid Vs. Dracula*. John Carradine très habité par son rôle...





# IMPACT

**CHEVAUCHÉE  
AVEC LA DIABLE**

La guerre  
de sécession  
selon Ang Lee

**SAM PECKINPAH**

La reprise de  
deux de ses  
chefs-d'œuvre

## PEARL HARBOR

**Après ARMAGEDDON, Michael Bay part en guerre !**



Jackie Chan et Chris Tucker dans *Rush Hour 2*.

## RUSH HOUR 2

Sur la formule la plus galvaudée du cinéma américain (le buddy-movie), le premier *Rush Hour* était parvenu à surprendre son monde et à engranger des trilliards de milliards de par le monde. « On ne va quand même pas changer une équipe qui gagne » s'est dit la New Line, qui balance donc 80 millions de dollars dans cette suite qui semble ressembler comme deux gouttes d'eau à son grand frère. *Rush Hour 2* (y'a de la continuité) commence donc très exactement là où le premier se terminait. Le détective James Carter (Chris Tucker, 20 millions de dollars de cachet) et le détective Lee (Jackie Chan, seulement 15 millions) se retrouvent à Hong Kong et doivent combattre

des escrocs liés à la mafia locale. Leur enquête les fait revenir aux États-Unis où ils vont finir par mettre à sac la ville de Las Vegas.

Le réalisateur Brett Ratner reprend son poste de réalisateur et s'occupe de filmer un script du scénariste de *Speed 2 : Cap sur le Danger*. C'est dire si on a envie de le voir se dépasser pour le rendre un minimum intéressant. Si d'un côté le film s'annonce comme une resucée de l'épisode précédent, on nous promet la présence de la belle Zhang Ziyi (*Tigre et Dragon*) pour rattraper le coup. Notons aussi que *Rush Hour 2* comprendra également plusieurs dialogues tournés en cantonnais afin de rendre crédible l'intégration culturelle progressive du personnage de Chris Tucker. Humour, action et suspense dans toutes les bonnes salles le 29 août prochain.

Schwarzie & Francesca Neri dans *Collateral Damage*.

## COLLATERAL DAMAGE

Alors que le projet *Terminator 3* peine à se mettre en place malgré la possible participation du très doué Jonathan Mostow (U-571), Arnold Schwarzenegger s'en va parader dans la jungle colombienne pour les besoins de *Collateral Damage* du très inégal Andrew Davis (*Nico, Meurtre Parfait*). Il y incarne le pompier Gordon Brewer qui perd sa famille lors d'un attentat revendiqué par le dangereux terroriste colombien Claudio « The Wolf » Perrini. Frustré par les résultats de l'enquête officielle et traumatisé par l'idée de faire payer le prix au responsable de son malheur, Brewer se rend en Colombie pour assouvir sa soif de vengeance. Sur place, il fait une alliance plutôt surprenante avec la femme du terroriste pour que celle-ci puisse, elle aussi, être libérée du joug de son mari brutal.

On espère que ce script apparemment assez sommaire de Mike Werb, Michael Colleary (*Volte/Face*) et Nicholas Meyer (*Sommersby*), va redonner la patate à ce bon vieux Schwarzie. Va-t-on le retrouver grand, beau, fort, musclé et jamais à court de vanes foireuses débitées avec un accent hilarant ? Alors là, ce serait le bonheur ! Sinon, on pourra toujours se reporter sur le reste du casting : John Leguizamo (*Summer of Sam*), John Turturro (*Barton Fink*), Elias Koteas (*Crash*) et la belle Francesca Neri (*Hannibal*). Notons que suite aux bides des deux derniers films d'Arnold, *La Fin des Temps* et *A l'Aube du Sixième Jour*, la Warner est bien embêtée pour trouver une date de sortie synonyme de succès pour le film. Bah ! Ils peuvent toujours compter sur nous, non ?

## SWORDFISH

Après avoir roulé sa bosse pour le méga-ponté Jerry Bruckheimer (60 Secondes Chrono), le réalisateur Dominic Sena se vend à l'ennemi Joel Silver pour les besoins du thriller-actionner-politico-bourrin *Swordfish*. Se basant sur un script de Skip Woods (*C'est pas mon Jour !*), *Swordfish* se concentre sur un personnage haut en couleur interprété par John Travolta. Une sorte d'espion free-lance ultra-intelligent et multi-facé engagé par la CIA pour forcer un hacker, récemment sorti de prison, à pirater les ordinateurs d'Oncle Sam pour récupérer six milliards de dollars de fonds gouvernementaux non utilisés. En échange de ce service obligatoire, le hacker pourra retrouver la garde de sa jeune fille et recommencer sa vie auprès d'elle.

Après que Ben Affleck a été envisagé pour incarner le super hacker, c'est Hugh Jackman, découvert en Wolverine plus que convaincant dans *X-Men*, qui le remplace dans le cœur d'un Joel Silver trop jouasse de pouvoir à nouveau recourir à ses pulsions barbares. Pour l'occasion, le super-mogul se paye une petite partie de Los Angeles pour foutre son boxon habituel. Un bus, soulevé par un hélico, se vautre dans un panneau publicitaire, une SWAT Team se fait copieusement arroser par des malfrats et l'ami Travolta, à nouveau dans le rôle du vilain, prend la pose pour envoyer bouler deux bagnoles dans les fraises à l'aide de ses grosses péttoires. Ajoutons les charmes de Halle Berry (*Ultime Décision*) et le charisme de Vinnie Jones (*Snatch*) pour épicer le tout, et on peut attendre ce super-spectacle qu'on espère un peu plus réussi que les récentes productions Silver Pictures (*Roméo Doit Mourir*, *Donjons et Dragons*).

John Travolta dans *Swordfish*.

● Le roman de Michael Blake « *The Holy Road* » (la suite de *Danse avec les Loups*) n'est pas encore disponible chez les libraires qu'une adaptation cinéma est déjà prévue. Kevin Costner n'a pas encore donné son accord pour cette suite située dix ans après l'original. Le lieutenant John Dumbare est devenu un guerrier tribal qui doit partir à la rescousse de sa famille, enlevée par l'envahisseur blanc. Si ce pitch gagne des Oscars, on est mal barré.

● Jennifer Lopez, pas tout à fait black mais tant pis, serait en lice pour reprendre le rôle de Dynamite Jones dans le remake d'un fleuron de la blax au titre homonyme. A noter que Quentin Tarantino et sa muse Pam Grier ont, un temps, été attachés au projet.

● C'est la valse des wonderbras sur le projet *Wonder Woman* puisque c'est maintenant la star du catch Chyna (1m80, 90 kilos tout en muscles) qui, grâce à sa fameuse prise de four, a éjecté Kristen Johnson (*Austin Powers 2*) de la compétition !

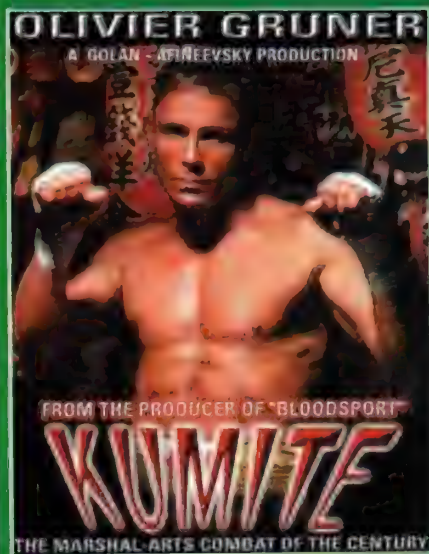
● Après le succès de son *Spy Kids*, Roberto Rodriguez a décidé de revenir aux sources en préparant la suite d'*El Mariachi*. Intitulée *Once Upon a Time in Mexico*, Antonio Banderas reprendrait le rôle pour cette séquelle considérée comme l'équivalent du *Bon, la Brute et le Truand* chez les mariachi. Notons que parallèlement à ce projet, Rodriguez envisage un autre film avec Carlos Gallardo, le mariachi original, qui incarnerait ici un sorcier mexicain affrontant le pouvoir de la magie noire dans la ville de Mexico. Ce spin off s'intitulerait *Curandero*.

● On pourra toujours se brosser pour voir un jour *Rambo 4*. Sylvester Stallone vient de faire une déclaration qui donne à peu près ceci : « Dans mes fantasmes immédiats, j'aimerais en faire un autre. Mais à un âge aussi avancé que le mien, je me demande si ce serait vraiment du meilleur goût ». Evidemment, annoncé comme ça, ça calme...

● Deux nouveaux scénaristes entrent dans la danse pour *Bad Boys 2*. Les époux Cormac et Marianne Wibberly (*A l'Aube du Sixième Jour*) ont en effet été engagés par Jerry Bruckheimer pour pondre un script capable de convaincre Will Smith et Martin Lawrence. Michael Bay, parti dans son monde, ne reprendra probablement pas son poste de réalisateur.



# chérie B



■ D'origine française, Olivier Gruner commence sa carrière un peu par hasard, alors qu'il est agent de sécurité pendant le Festival de Cannes en 1990. Un producteur le remarque, et trois mois plus tard, il se retrouve à Los Angeles à jouer les cogneurs dans *Angel Town*. Suivront *Nemesis*, *Savate*, *Automatic*, *Piège dans L'Espace*, *Interceptor Force*, et plus récemment les medits *G.O.D.* et *Crackerjack 3*. Très prolifique, Olivier Gruner tourne plus vite que son ombre et distribue des coups de latane à tout-va. D'abord dans *The Circuit* que réalise son pote Jalal Merhi pour Amsell Entertainment, où il tient le rôle d'un champion essayant de quitter le cercle des combats clandestins. Mais la mort de son frère l'oblige à reprendre du service. Un sujet classique, mais qui rapporte gros sur le marché de la vidéo. Tout comme celui très similaire de *Kumite*, tourné pour le pacha Menahem Golan. Ce dernier, qui avait autrefois lancé la carrière

de Jean-Claude Van Damme avec *Karaté Tiger* et *Bloodsport*, vient de ressusciter sa « mythique » société Cannon en la baptisant... New Cannon ! Arrivent ensuite *Power Elite* et *Swat ORF*, tous deux réalisés par Caribou Soto et produits par David Huey. Dans le premier, Olivier Gruner doit affronter une bande de mercenaires qui a pris le président des Etats-Unis en otage. Dans le second, il dirige une équipe des Forces Spéciales aux prises avec un groupuscule terroriste. C'est pas très original, mais idéal pour compléter la grille de programmes des chaînes câblées.

■ Chez Nu Image, qui a démarré il y a dix ans avec *Terminator Woman* et *Cyborg Cop*, l'heure est actuellement aux films catastrophe. L'ancien chef opérateur Yossi Wein, également réalisateur de *L'Ombre du Passé* et d'*Ullime Violence*, s'occupe ainsi de *Disaster*, dans lequel une ville est engloutie sous les flots après la destruction d'un important barrage. Pendant ce temps, Bob Misiorowski (*Prise de Risque*) se charge d'orchestrer le crash d'un Airbus en plein centre ville pour les besoins de *Panic*. Des concepts qui renvoient directement aux productions des années 70, même si la présence de l'incontournable George Kennedy



manque cette fois au générique. Dans un registre plus prestigieux, Nu Image débâche Walter Hill pour produire, écrire et réaliser *Undisputed*, un film sur l'univers carcéral qui se paye une bonne galerie d'acteurs avec Wesley Snipes en tête de liste. Parmi les autres taulards, on trouve Ving Rhames, Michael Rooker, Peter « Columbo » Falk et le rappeur Master P.

■ Des rappeurs, il y en a également plein dans le polar urbain *Thug Life* de Greg Carter. Willie D du groupe Goto Boys, Napoleon, DMX et Lady of Rage font parler la poudre dans cette histoire de vol de voitures qui tourne mal. Ancien gangster repent, Boo, qui est redevable envers Mecca, se laisse entraîner par ce dernier dans une arnaque qu'il risque de payer très cher. Ils doivent livrer à un receleur à la petite semaine une série de voitures volées chez un concurrent. Bien entendu, rien ne se déroule comme prévu et les deux compères devront s'armer jusqu'aux dents s'ils veulent sortir de Houston sains et saufs. Une série B tournée à l'économie où la musique tient évidemment une place aussi importante que le scénario !

Damien GRANGER

## THE HEIST

Après avoir exploré divers domaines avec *L'Honneur des Winslow* et le récent *Séquences et Conséquences*, l'excellent David Mamet revient à ses premières amours avec ce nouveau film produit par Franchise Pictures (*L'Art de la Guerre*) et intitulé *The Heist*. Un film policier donc, qui se paye une belle brochette d'acteurs comme Gene Hackman, Danny De Vito, Delroy Lindo (*Roméo doit Mourir*), Sam Rockwell (*Charlie et ses Drôles de*

*Dames*) et Rebecca Pidgeon (*La Prisonnière Espagnole*), Mme Mamet à la ville. L'histoire est celle d'un gang de voleurs décidant de prendre leur retraite après avoir commis un dernier gros coup, en l'occurrence le vol d'une importante bijouterie. Mais le leader de ce groupe est en cheville avec l'imposant ponton du coin, auquel il doit une somme plutôt rondelette. Les affaires ne pouvant se régler autrement que par la trahison, le sang risque de couler et chacun des membres du groupe va devoir choisir son camp. La Warner distribue *The Heist* aux Etats-Unis et se sent en confiance avec le matériau. Elle a ainsi décidé de repousser la sortie du film de quelques mois pour que ce dernier ne se retrouve pas en concurrence avec tous les blockbusters de l'été qui arrivent. *The Heist* sort ainsi à la fin du mois d'août prochain aux States et probablement à la fin de l'année en France. De très bon augure.



Gene Hackman dans *The Heist*.



Gene Hackman & Danny De Vito dans *The Heist*.





# PEARL HARBOR





Le légendaire colonel James Doolittle (Alec Baldwin) organise la riposte : on ne s'attaque pas à l'Oncle Sam sans en payer le prix !

Impossible de passer à côté de ce nouveau monument initié par le duo Michael Bay/Jerry Bruckheimer. Que vous le vouliez ou non, PEARL HARBOR va bientôt débarquer dans nos salles avec l'habituelle délicatesse dont les blockbusters savent faire preuve. On ne peut encore juger de la taille de l'engin, mais on se dit parfois que ceux qui en parlent beaucoup ont forcément des arguments imparables. Réponse le 6 juin prochain...

« **P**earl Harbor est certainement le film le plus complexe auquel j'ai participé, une œuvre épique dans la lignée de celles de David Lean. Lean était un grand cinéaste, et Michael Bay se situe vraiment à son niveau ». Aussi incroyable que cela puisse paraître, ces propos sortent de la bouche même d'une des personnes les plus sensées du cinéma hollywoodien, l'homme aux multiples blockbusters bourrins, le mogul Jerry Bruckheimer himself. Ben oui, il suffit de comparer les titres pour saisir la filiation directe. D'un côté, *Le Pont de la Rivière Kwai*, *Lawrence d'Arabie* et *Dr Jivago*. De l'autre, *Bad Boys*, *Rock* et *Armageddon*. Vous ne situez toujours pas ? Bon, c'est pas grave... Il ne s'agit pas, dans un premier temps, de remettre en cause la sincérité des propos du méga-promoteur, mais plutôt de faire un constat évident : dans le Hollywood actuel, il est devenu impossible de lancer une production maousse sans avoir auparavant tiré sa révérence à l'immense cinéaste britannique (et non américain) par une quelconque revendica-

tion de son glorieux passif. Merci qui ? Merci James Cameron et son gigantesque *Titanic*. Qu'il s'agisse de *La Momie* ou du *Patriote*, pour ne citer que ceux-là, les producteurs ne prennent plus de gants et annoncent franchement la couleur. Admettons... Mais en dehors de ses aspects romantiques et épiques, le nouveau film de Michael Bay peut-il vraiment prétendre à ce titre ?

« **M**ichael Bay serait-il le diable ? ». C'est le titre doucement racoleur d'un article paru dans l'hebdomadaire américain *Entertainment Weekly* à l'époque d'*Armageddon*. Cet article se répand sur les obsessions majeures de l'intéressé (montage ultra-cut, patriotisme fervent, attitude de poseur, beauferie ambiante, bla bla bla !) pour en oublier finalement l'essentiel : la grammaire cinématographique, un des fondements de la compréhension et de la gestion de l'espace, n'existe tout simplement pas chez Michael Bay. Que ce soit ■ ■ ■



■ ■ ■ conscient ou non de sa part, c'est une constatation qui le place directement en marge du David Lean auquel son producteur-chéri le compare. Toute qualité stylistique mise à part, force est de constater que Lean, monteur de formation, apportait un soin rigoureux à son découpage. On peut toujours se plaindre du désir avoué de Michael Bay d'exploser le record de plans montés à chacun de ses films, ce ne serait que contourner le problème. A y regarder de plus près, un film comme *Matrix* comporte aussi son lot de séquences ultra-découpées sans pour autant que sa compréhension globale ne soit remise en cause. Non, le problème se situe en fait dans un paradoxe lié à la carrière toute entière du cinéaste épileptique. Ses films sont primièrement jouissifs ! Ils jouent donc sur l'effet immédiat, qu'il soit assimilable ou pas n'ayant aucune importance. On prend du plaisir à un film de Michael Bay comme on prend du plaisir à une bande annonce d'actionner bien faite. On en capte l'essentiel (la station Mir va péter), mais pas les détails (comment ? Bof on s'en fout, elle pète et c'est joli !). On ne peut évidemment pas tirer sur l'ambulance avant qu'elle soit passée, et il faudra donc juger *Pearl Harbor* sur pièce pour constater une éventuelle évolution dans le (dis)fonctionnement de Michael Bay. Mais n'allez pas prétendre que la formule ne cartonne pas, les chiffres du box-office mondial démontrent le contraire. Les résultats de *Bad Boys* chiffrent à 160 millions de dollars et ceux de *Rock* à 350 millions. Quand au fameux *Armageddon*, on monte à plus de 600 millions de bananes... Le public en redemande. Il est « stimulé »...

**M**algré ces chiffres qui parlent pour eux-mêmes, il n'a pas été évident pour Jerry Bruckheimer et Michael Bay d'obtenir le feu vert de Disney pour la mise en production du projet *Pearl Harbor*. « J'avais un contrat avec Disney », se souvient le réalisateur. « Mais j'ai dit à Joe Roth, le vice-président du studio, que je ne voyais aucun projet chez eux susceptible de m'intéresser. Je voulais donc son consentement moral pour partir réaliser *Phone Booth* (1) avec Will Smith. C'était un tout petit film au budget de dix millions de dollars. Joe Roth n'a pas vraiment apprécié ma requête et m'a demandé de pas-

ser le voir à son bureau. Il m'a fait une vingtaine de propositions diverses parmi lesquelles je devais choisir mon prochain projet. La vingtième fut avancée par un ami travaillant au studio qui m'a proposé de faire un film sur l'attaque de Pearl Harbor en y incluant une histoire d'amour ». Comme souvent à Hollywood, le projet du moment se monte alors sur un simple pitch. « J'ai tout de suite pensé qu'il fallait être fou pour se lancer dans un projet d'une telle ampleur. Les navires de combat de l'époque n'existent plus. Il ne reste plus qu'une seule réplique des avions utilisés lors de l'assaut. Mais bon, j'ai dit que j'allais y réfléchir. Jerry Bruckheimer et Randal Wallace, le scénariste de *Braveheart*, étaient aussi très intéressés par cette idée. Après une semaine de recherche intensive sur cet événement, nous sommes tombés amoureux du projet ».

Le scénariste se lance alors dans l'écriture du script en respectant les envies de son réalisateur. Il met ainsi en place l'histoire de Rafe McCawley et de Danny Walker, deux téméraires pilotes de l'aviation américaine qui ont grandi ensemble, comme des frères. Rafe tombe amoureux d'une jolie nurse de l'US Navy, Evelyn Stewart, lorsque la Seconde Guerre Mondiale éclate. Se portant volontaire pour rejoindre l'escadron des aigles, une division de pilotes américains chargés de combattre durant la bataille d'Angleterre, Rafe est séparé de sa belle. Promettant de revenir le plus vite possible, il la quitte en la laissant sous la protection de son meilleur ami qui se voit, tout comme elle, transféré sur la base hawaïenne de Pearl Harbor. C'est là-bas que les deux amis apprennent la mort au combat de Rafe. En tentant de se reconforter, Danny et Evelyn vont tomber amoureux l'un de l'autre. Mais Rafe revient, bien vivant, et ce retour inespéré se transforme en énorme dilemme qui ne pourra être résolu avant la fameuse attaque du 7 décembre 1941. Attaque durant laquelle Pearl Harbor est ruinée par des escadrons de l'armée japonaise. L'état major américain décide de répondre à cette offensive en organisant une mission suicide menée par le légendaire colonel James Doolittle, lequel décide de prendre Danny et Rafe comme pilotes de première ligne...

**S**uite à diverses raisons de politique interne, Joe Roth quitte la maison Disney peu de temps après avoir initié *Tennessee* (premier titre envisagé pour *Pearl Harbor*). Pour Michael Bay, c'est un atout de moins pour remporter le gigantesque bras de fer qu'il va bientôt engager avec le studio. En effet, le premier devis est estimé à plus de 200 millions de dollars. Peter Schneider, remplaçant de Joe Roth, envisage déjà de faire remplacer Bay, le yes-man de Bruckheimer, par un autre yes-man moins dépensier. Bruckheimer menace alors de suivre son poulain si le studio leur coupe le sifflet. Cette menace est immédiatement prise au sérieux et tout le monde est prié de garder son calme et de refaire ses comptes. En admettant que les salai-

res habituels soient considérablement réduits à chacun des postes, *Pearl Harbor* pourrait alors coûter 140 millions de dollars. Le studio tombe d'accord sur cette estimation mais engage le réalisateur par un contrat très strict le sommant de prendre en charge le moindre dépassement de budget. Quoi qu'il en soit, nous sommes fin 1999 et le projet fait déjà beaucoup jaser puisqu'on parle ici du plus gros budget initialement accepté par une major. Comme l'avance le cinéaste lui-même : « *Titanic* a eu le feu vert pour un coût de 100 ou 110 millions de dollars et en a finalement coûté plus de 200. Le *Grinch* a aussi dépassé son budget et coûte plus cher que *Pearl Harbor*. Moi, je ne pouvais pas me permettre ce dépassement. Sur ce genre de production, un battement de cil et c'est dix millions qui partent en fumée. J'ai vraiment veillé à ce que cela n'arrive pas. Je ne me voyais pas en train de financer le film de Disney ». Une autre bataille est également menée par Disney. Le raid organisé par Doolittle dans *Pearl Harbor* risque de coûter la peau du cul. Michael Bay est donc prié de gicler cette importante partie de l'intrigue. Les négociations s'engagent entre le studio et le réalisateur, ce dernier acceptant, à nouveau par contrat, de livrer un film classé PG-13 et donc visible par toute la famille. Adios les jurons de troupions mal réveillés et les hectolitres d'hémoglobine susceptibles de choquer les ligues parentales. En contrepartie, le studio lui confiera la somme nécessaire pour tourner la fameuse séquence...

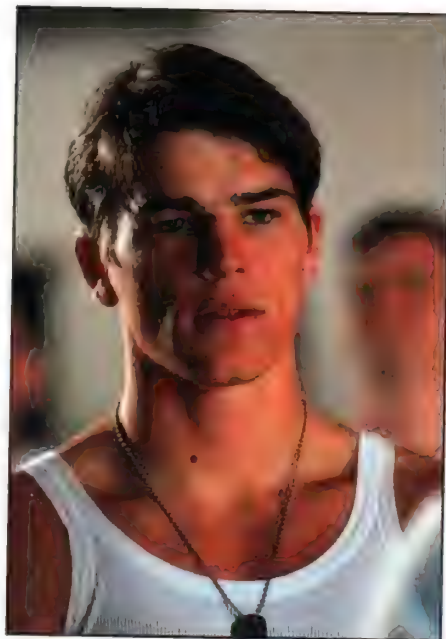
**L**e feu vert officiel est accordé à l'équipe du film trois mois seulement avant le début du tournage, soit à la fin du mois de janvier 2000. En plus de la préparation intensive du tournage, il faut réunir le casting. Kevin Costner, qui a décidé de ne plus jouer que dans des films qui ne marchent pas, refuse le rôle de Jimmy Doolittle et s'en va faire le mariol avec Kurt Russell dans *3000 Miles to Graceland* (un bide, mais on l'attend avec impatience !). Alec Baldwin reprend le rôle. Gene Hackman se désiste pour celui de Franklin D. Roosevelt et se trouve remplacé par Jon Voight. Cuba Gooding Jr est l'un des premiers acteurs à être engagé pour le rôle, court mais capital, de Dorrie Miller, un des véritables héros de l'attaque. Kate Beckinsale (*Shooting Fish*) accepte de jouer Evelyn après



Rafe (Ben Affleck), un pilote surdoué que tout le monde a cru mort au combat...



Pose *Titanic* pour la Evelyn (Kate Beckinsale), dont le cœur balance entre les deux hommes.



Danny (Josh Hartnett), le meilleur ami de Rafe au centre d'une tourmente amoureuse...





Le point de vue de deux enfants sur la flotte américaine partant défier l'Empire du Soleil.

que Charlize Theron ait préféré se concentrer sur le remake de **Sweet November** aux côtés de Keanu Reeves. Ben Affleck retrouve son réalisateur d'**Armageddon** et endosse la défroque de Rafe tandis que le jeune Josh Hartnett (**Halloween : 20 ans après**) interprète Danny. Il faut ajouter à cette liste impressionnante les noms de Tom Sizemore, Dan Aykroyd, Scott Wilson, Leland Orser, Colm Feore, Mako, Cary-Hiroyuki Tagawa ou encore Thomas Arana. Petite précision : à l'image de l'équipe technique du film, tous les acteurs, sans aucune exception, ont accepté de réduire considérablement leur salaire. Ce qui nous vaut une remarque de la part de Kate Beckinsale qu'il est peu courant d'entendre au sujet d'une production Bruckheimer : « Personne n'a été très bien payé sur ce film et l'équipe risque de recevoir son salaire dans seulement quelques années. Du coup, on avait vraiment l'impression de travailler sur un tout petit budget ». Il faut donc espérer que la totalité des 140 millions investis sera visible à l'écran.

**L**a folie des grandeurs n'ayant pas pour autant quitté le duo Bay/Bruckheimer, **Pearl Harbor** a directement été tourné sur les lieux de l'événement. Pour le réalisateur c'était même primordial : « Il me fallait ce feeling pour recréer ces durs instants. A **Pearl Harbor**, on peut encore voir les dégâts causés par l'attaque: les murs sont par exemple jonchés d'impacts de balles. Le mot d'ordre sur le film était réalisme. Pour cela, il m'a fallu l'accord et l'aide de la marine américaine. J'ai consulté également les gens d'ILM pour savoir ce qui était possible de recréer aujourd'hui en termes digitaux. Ces derniers m'ont montré 85 plans du Soldat Ryan, des plans aux effets invisibles. Mais j'en voulais plus. Basiquement, je voulais qu'on puisse voir un navire couler avec l'ensemble de son équipage sans pour autant jouer du montage. Je voulais montrer ce genre de choses, et avec les perpétuelles évolutions de la technique, c'est devenu possible ». Si cette déclaration se précise après vision du film, on pourra admettre que Michael Bay a vraiment fait des efforts pour tendre vers un cinéma plus traditionnel. Du grand spectacle qui tiendrait plus de ce que l'on voit à l'écran que de l'écran lui-même. Pour la petite anecdote de tournage, le cinéaste a dû consentir à faire bénir son équipe par un prêtre hawaïen.

« Je pensais qu'il allait venir me mettre une couronne de fleurs autour du cou et c'est tout. Mais non... Le voilà, sur notre premier jour de tournage, en train de parler pendant dix, vingt, puis trente-cinq minutes. C'était sympa mais le temps s'écoulait et nous avons ensuite fait un rapide calcul. Il avait fait dépenser 50.000 dollars à la production à cause du retard pris. Je n'avais pas encore tourné une seule image du film que j'étais déjà en dépassement de budget ! Mais je l'en remercie aujourd'hui puisqu'au terme du tournage, nous n'avons compté que quelques petites blessures, ce qui est vraiment incroyable dans une production de ce calibre, avec toutes les cascades et les explosions que nous avions à filmer. Je crois que je vais l'engager sur mes prochains projets ! ». Et au bout de cinq mois de tournage, le film est terminé avec seulement un jour de retard. Le banquier de Michael Bay peut reprendre son souffle... Pour Disney, c'est une autre histoire. La major semble en effet miser gros question crédibilité avec un projet comme **Pearl Harbor**. Ainsi, la promotion a commencé bien avant que le dernier plan à tourner soit mis en boîte. Pour le studio, tous les moyens sont bons pour lâcher sa perle à rebours (admirez l'humour pouët-pouët !). Le fabuleusement solennel teaser du film — un appel au patriotisme à lui tout

seul (2) — était visible seulement trois mois après les premières prises de vues et la date de sortie officialisée dès le début du projet. Une date stratégique puisque le film sort aux USA pour le fameux week-end commémoratif du Memorial Day. Petit détail qui a son importance, **Pearl Harbor** sort en France le 6 juin, date anniversaire de l'appel du général De Gaulle. Un moyen de sensibiliser le public hexagonal ?

Stéphane MOÏSSAKIS

1/ **Phone Booth** a depuis été repris par Joel Schumacher qui en a assuré le tournage en deux semaines avec le jeune Colin Farrel en remplacement de Will Smith. Curiosité visible à la fin de l'année.

2/ Dans le même ordre d'idées, l'une des affiches du film publiées dans la presse américaine montre le drapeau américain, le visage des trois acteurs principaux et la flotte aérienne en sus. La jolie Kate Beckinsale se protège la vue d'une main, toute gênée qu'elle est par ce que l'on devine être un rayon de soleil. Drôle de façon de masquer un salut militaire pourtant évident !



Jerry Bruckheimer dans toute sa mégalomanie : il a fait sauter le décor juste pour cette photo !



# CHEVAUCHÉE AVEC LE DIABLE

Sous la cravache du Général Ang Lee, le western renaît une nouvelle fois de ses cendres pour un dernier sur-saut de violence et de poésie champêtre...

**L**a plupart des films traitant de la guerre de Sécession adoptent généralement le point de vue des Nordistes, tendance assez compréhensible puisque le Vieux Sud fut, parmi les contrées du « monde civilisé », l'un des derniers bastions de l'esclavage. C'est pourtant parmi les rebelles que le réalisateur taiwanais Ang Lee pose sa caméra pour nous conter l'histoire de quelques Bushwackers (littéralement, ceux qui vivent dans les bois), membres d'une bande de partisans Confédérés impitoyables combattant par tous les moyens l'ennemi Yankee qui, en 1861, menace dangereusement les territoires du Missouri et du Kansas. Jake Roedel (Tobey Maguire), fils d'un immigrant allemand, et Jack Bull Chiles (Skeet Ulrich), qui a vu son père sauvage-



Jake (Tobey Maguire) et Daniel (Jeffrey Wright) : deux rebelles luttant pour une cause fratricide.

ment assassiné par les Nordistes, rejoignent le camp des insoumis. Ils y retrouvent George Clyde (Simon Baker), typique gentleman sudiste toujours accompagné par Daniel Holt (Jeffrey Wright), ex-esclave affranchi par Clyde et qui combat les forces du Nord par amitié pour celui-ci. Ils s'aventurent ainsi dans une guérilla perdue d'avance contre les forces du Nord et qui, comme toute lutte fratricide, ne peut se finir autrement que dans le sang et les tripes...



Les Bushwackers montent à l'assaut : une image tout droit sortie du *Gang des Frères James*.

**A**ng Lee surprend encore une fois par la versatilité de ses choix. Qui aurait pu croire que le réalisateur de *Raison et Sentiments* ou *Ice Storm* puisse un jour mettre en scène pareil sujet ? Sa filmographie ne comptait jusqu'à présent que des œuvres certes techniquement fort soignées, drames dépourvus de toute violence graphique. On pouvait donc douter de sa capacité à mettre en images ce scénario hybride mélangeant habilement deux des genres cinématographiques les plus emblématiques : le film de guerre et le western. Pouvait-il filmer autre chose que des guerres psychologiques ? C'est chose faite avec ce sixième film, sans qu'il n'ait jamais renoncé à tout ce qui caractérise son style : un impeccable travail sur l'image et une lenteur de la narration privilégiant avant tout l'état mental de ses personnages. Il confirmera d'ailleurs très vite cette nouvelle orientation avec le récent *Tigre et Dragon*, magnifique film de sabre chinois, et bientôt avec son dernier projet en date : une adaptation pour le grand écran de *Incredible Hulk*.

C'est bien sûr lors des nombreuses scènes d'action qui contrastent violemment avec le cadre bucolique où se déroule l'histoire (*Chevauchée avec le Diable* a d'ailleurs été tourné sur les lieux mêmes où ces événements se sont déroulés il y a 150 ans), que la rupture avec les films précédents de Lee est la plus nette. Pour le réalisateur, la Guerre Civile américaine résonne comme une répétition de la future guerre du Vietnam : de jeunes hommes, presque encore des enfants, perdant leur innocence dans une boucherie vaine à laquelle leur participation même est inutile. Ils tuent, massacrent et incendient sans qu'aucun de leurs actes n'ait un quelconque effet sur le cours de cet affrontement qui les dépasse. Lee nous montre le conflit du côté sudiste, comme pour mieux appuyer une conviction résolument pacifiste : cette guerre n'a aucun sens, peu importe l'uniforme que l'on porte. Il ne s'agit pourtant pas ici d'un cinéma politique mettant en exergue les horreurs de la guerre, pas plus qu'une dénonciation de l'esclavage, même si Lee ne fait aucune concession à ses personnages et que, malgré la sympathie qu'ils inspirent, leur racisme n'est jamais poliment ignoré. Il s'agit plutôt d'une réflexion sur les effets de la guerre sur ces hommes qui combattent encore, alors même qu'ils commencent à ne plus vraiment croire en la cause qu'ils défendent.





La mise à sac d'une ville abolitionniste : un massacre organisé où l'on ne fait pas de prisonniers...

**C**hevauchée avec le Diable est un film d'une ambition monumentale, une histoire épique vécue à un niveau personnel par les protagonistes. C'est là que réside le vrai talent d'Ang Lee, puisqu'il nous offre une galerie de personnages forts tout en sacrifiant généreusement à tout ce qui fait le cinéma de genre. Côté casting, pas de stars, mais un groupe d'acteurs de la génération montante. Tobey Maguire (*Pleasantville* et bientôt *Spiderman* chez Sam Raimi) incarne à merveille l'innocence de Jake Roedel, lancé presque malgré lui dans des événements qui le dépassent, alors que Skeet Ulrich, qu'on avait cru un moment catalogué aux insipides rôles d'ados (*Scream*), prouve enfin qu'au-delà de sa ressemblance avec Johnny Depp, il est lui aussi parfaitement capable de camper un personnage séducteur et un brin dandy tel que Jack Bull Chiles. Mais la révélation du film, c'est Jeffrey Wright (*Shaft*), alias Daniel Holt, l'affranchi qui lutte aux côtés des Sudistes. Parlant peu, toujours légèrement en retrait, il est le personnage-clé de l'histoire, celui qui se bat par loyauté et non pour défendre des idéaux douteux. Les enjeux du conflit lui importent peu, seule son amitié pour Clyde motive ses actes. Jim Caviezel (*La Ligne Rouge*), méconnaissable, qui campe ici un Bushwacker balafré et vengeur, et l'Australien Simon Baker (*L.A.*

*Confidential*) complètent cette distribution sobre et équilibrée. Le magnifique travail de Frederick Elmes (*Blue Velvet*) sur la photographie met parfaitement en valeur le soin qui a été apporté à la reconstitution historique. Costumes, décors, la musique tantôt rustique, tantôt héroïque de Michael Danna, aucun anachronisme ne vient entacher la mise en scène à la fois imposante et subtile de Lee. Les scènes intimistes rappellent parfois par leur sensibilité et leur psychologie celles des films de Peckinpah. Mais l'ombre du vieux cowboy se

profile aussi lors des moments d'action, gunfight désespéré façon *Pat Garret & Billy the Kid*, trahisons, embuscades, charges brutales de centaines de cavaliers crasseux et hirsutes. On a rarement vu dans un western de telles masses de chevaux et d'hommes, armés jusqu'aux dents (les hommes, pas les chevaux !), lancés au grand galop vers l'ennemi et la mort.

Echec commercial lors de sa sortie américaine en novembre 1999, *Chevauchée avec le Diable* ne bénéficie aujourd'hui d'une tardive sortie française que grâce au succès de *Tigre et Dragon*. Cette injustice étant enfin réparée, enfourchez donc votre destrier et foncez à bride abattue voir le dernier grand western du siècle passé.

Olivier DESBROSSES



Chiles (Skeet Ulrich) et Shelley (Jewel) : une courtoise romance que la guerre n'épargnera pas.

*Ride with the Devil*. USA. 1999. Réal.: Ang Lee. Scén.: James Schamus d'après « *Woe To Live On* » de Daniel Woodrell. Dir. Phot.: Frederick Elmes. Mus.: Michael Danna. Prod.: James Schamus, Robert F. Colesberry, Ted Hope pour Good Machine/Universal Pictures. Int.: Tobey Maguire, Skeet Ulrich, Jeffrey Wright, Jewel Kilcher, Jonathan Rhys-Meyers, Jim Caviezel, Simon Baker, Thomas Guiry... Dur.: 2 h 15. Dist.: Sagittaire Films. Sortie le 9 mai 2001.



APPORTEZ-MOI LA TÊTE D'ALFREDO GARCIA & LA HORDE SAUVAGE

# DEUX CHEFS-D'ŒUVRE DE L'ONCLE SAM

Deux films de Sam Peckinpah sortent conjointement. Celui qui, en 1968, marqua sa rédemption et le révéla au monde médusé, et celui qui, en 1974, annonça son déclin et sa plongée dans la folie. L'ultra-classique **HORDE SAUVAGE** et le déroutant **APPORTEZ-MOI LA TÊTE D'ALFREDO GARCIA** sont les deux étranges balises qui délimitent un parcours en forme de déchéance, le journal intime d'un grand malade qui se raconte.

**B**asé sur un script et une histoire originale de Peckinpah (co-écrit en partie avec le Frank Kowalski d'*Un Nommé Sledge*), *Alfredo Garcia* est d'une rigueur narrative à l'abstraction troublante. El Jepe, le père tyran d'une riche famille mexicaine, découvre un jour que sa fille est enceinte. Avec de tendres coups de poing au ventre, il lui arrache le nom du père impénitent, un certain Alfredo Garcia, et réclame sur le champ que la tête de l'infortuné lui soit livrée, moyennant une coquette somme d'un million de dollars. A la recherche de leur victime, les hommes de main du tyran croisent la route de Bennie le barman (Warren Oates), un alcoolique qui s'est depuis longtemps passé de l'utilisation d'un verre, un déchu résolu à son existence absurde, à son manque absolu d'essence divine, pas vraiment persuadé d'être un humain, pas encore convaincu d'être un cancrelat. Bennie leur ga-



Benny (Warren Oates) et la tête d'Alfredo Garcia : un long périple entre l'acoolique et le décapité.

rantit la fameuse tête pour une somme quasi-déroisire. Et lorsque sa fiancée, la prostituée Elita (Isela Vega) lui révèle que Garcia est mort et enterré, Bennie n'hésite pas à braver le sacré et déterrer le cadavre encore frais. Il décide de porter lui-même l'item macabre à El Jepe, scellant ainsi son destin. Sous la chaleur étouffante d'un Mexique infernal, la tête pourrit à grande

vitesse, attirant les mouches, et poussant Bennie à redoubler d'absurde ingéniosité (l'achat de glace dans une station-service n'en est pas le moindre exemple). Peckinpah ne cherche ni à séduire, ni à intriguer.

Tournant le dos aux conventions du thriller et du western, auquel son pitch renvoie à l'évidence, il annonce au plus vite (dès l'acte sacrilège de son héros) la forme réelle de son récit. *Alfredo Garcia* est une épopée absurde et cynique, où un homme déjà vaincu par l'existence converse avec une tête pourrissante, la marque de sa propre mort et de sa propre insignifiance. L'autre grand Sam, dit Samuel Beckett, n'est pas loin. Aucun film, en effet, n'a jamais approché d'aussi près à la fois la structure en deux temps de ses pièces (dramatique puis parodique), où la parole devient essentiellement « la profération de soi pour durer », et dépeint avec autant de profondeur cette « course contre la mort gagnante et le silence menaçant ».

**C**omme l'histoire nous l'apprendra bien assez tôt, Peckinpah tomba follement amoureux durant le tournage de *Guet-Àpens*, et il fallait chercher dans cet événement la tonalité relativement (mais étonnamment) optimiste de ce film. L'idylle, bien sûr, fut de courte durée. Le couple en arriva bien vite à des crises qui atteignaient des sommets de violence et précipitèrent le dangereux génie dans l'alcoolisme. Embrumé, perdu, il accoucha dans la douleur d'un *Pat Garrett et Billy le Kid* (1973) qui exprimait, point par point, l'autobiographie de son combat intérieur et de sa progressive déchéance (le jour même où fut tournée la scène où Pat Garrett tire sur son reflet dans le miroir, Peckinpah avait lui-même explosé tous les miroirs de sa propre maison). C'est donc vaincu, « enterré » par lui-même, qu'il entama fiévreusement le tournage d'*Alfredo Garcia*, n'hésitant pas à faire déclarer à son acteur principal des propos qu'il s'était lui-même tenus, plongeant avec délectation dans un retour sur soi, sur son identité profonde, qui excluait le monde extérieur et les femmes en particulier. On s'étonnera moins, dès lors, du fait qu'une prostituée mexicaine (une de ses ex était mexicaine) sache où est enterrée la tête d'homme que tous les hommes recherchent. Sous le vernis fragile d'une romance à laquelle on ne croit guère, *Alfredo Garcia* flirte avec une certaine misogynie qui tient plus du refus de l'imagerie féminine que de la haine des femmes. Ce qui lui confère son unique cachet tonal et visuel. Car si Sam se dédouane en livrant occasionnellement sa « trademark » (violence et gunfight, découpage savant et onirique), il l'aborde d'une manière aussi sèche qu'inattendue, concluant ses accès de violence avant même que le spectateur n'ait réalisé leur présence.

Lumière écrasante, chaleur, sueur, poussière, lunettes de soleil, cool attitude cynique, guns et alcool à volonté. Rares sont les films qui ont atteint un tel degré de virilité. *Alfredo Garcia* est à ce point extrême, décomplexé dans l'ex-



Le gang de Bishop marche lentement vers la mort : *La Horde Sauvage* résumé en une image.





Pike Bishop (William Holden) : un hors-la-loi recherché par des chasseurs de prime dans le Mexique de 1993 (*La Horde Sauvage*).

pression de sa masculinité qu'il en devient par moments indécant, anormal, pour un spectateur habitué au relatif équilibre, sensitif et sensuel, de la majorité de la production américaine. Rien d'étonnant donc à ce que son héritage visuel, à l'inverse d'une *Horde Sauvage*, ait été aussi peu suivi. Il n'y a guère à vrai dire qu'Oliver Stone, pour l'avoir visuellement évoqué à de multiples reprises (la cavale automobile de Richard Boyle dans *Salvador*, la mort symbolique de Ron Kovic dans *Né un 4 Juillet*, la lumière aveuglante de *U-Turn*), et l'on connaît tous les jugements politiquement corrects qui ont fait de Stone LE macho hollywoodien contemporain, en véritable remplaçant symbolique du grand Sam.

**P**ar contre, que n'a-t-on écrit, débattu sur *La Horde Sauvage*, le film qui, avec 2001, *Les Sept Samouraïs* et *A Bout de Souffle*, allait pousser à la vocation l'essentiel de nos cinéastes contemporains ? Imité, cité de toutes parts (souvent plus à tort qu'à raison), on a loué son romantisme violent, son esthétisme tétanisant, tout en ne lui concédant qu'avec parcimonie son hallucinante tenue dramatique. Rappelons-le, au risque de nous répéter : avant de révolutionner le cinéma, Peckinpah fut d'abord et avant tout un homme de théâtre, et il ne se départit jamais de cet amour. Mêlant avec superbe la tragédie antique et le théâtre moderne, la marche vers la mort de Bishop et de ses hommes y est constamment à la lisière de l'exigence intellectuelle. Il

fallait tout le poids des exigences d'une major (la Warner) et les nécessités d'un succès public pour que le film trouve son unique équilibre. Peckinpah réintégrait l'industrie cinématographique qui l'avait rejeté (avec *Major Dundee*) et, passée une longue période télévisuelle, cherchait en partie, avec *La Horde Sauvage*, à regagner la confiance de ses mécènes. Ceci, à n'en pas douter, a contribué à en faire un film commercial, peut-être le plus sublime de tous, certes, mais commercial quand même. L'image, maintenant célèbre, d'un scorpion piégé par les flammes qui se pique lui-même de son dard, et au-dessus duquel ricanent des dieux-enfants malveillants, c'est déjà l'image du Bennie d'Alfredo Garcia, lui aussi piégé, lui aussi programmé au suicide et à l'autodestruction. Conçu en d'autres circonstances, ce classique des classiques qu'est *La Horde Sauvage* n'aurait sans doute jamais trouvé un tel écho chez l'ensemble de ses spectateurs, et cette image trouble qui ouvre le drame aurait certainement perduré bien au-delà de sa séquence d'ouverture, pour devenir un manifeste d'introspection douloureuse, proprement anti-commercial, certainement difficile d'accès, probablement tout sauf spectaculaire. Comme Peckinpah l'a lui-même avoué, Alfredo Garcia fut le seul film où il bénéficia réellement d'un total contrôle créatif. Entre cette déclaration sans équivoque, et l'affirmation de ses préférences (son film favori était la méconnue et théâtrale *Ballade de Cable Hogue*), celui qu'on a souvent cru cerner échappe tout à la

fois aux convictions de ses ardents défenseurs et des quelques sceptiques qui demeurent. Il faut voir *La Horde Sauvage* et *Apportez-moi la tête d'Alfredo Garcia*, en salles de préférence (c'est donc l'occasion), et comparer après coup les éléments qui les rapprochent et les éloignent l'un de l'autre.

Comme tous les génies, Peckinpah était fou. A la lumière de ces deux films complémentaires, nous pourrions enfin juger de l'à-propos, de l'indigence, de l'utilité ou du scandale de ce qu'on pourrait baptiser le « garde-fou hollywoodien ».

Rafik DJOUMI

*La Horde Sauvage (The Wild Bunch)*. USA. 1968. Réal.: Sam Peckinpah. Scén.: Walon Green & Sam Peckinpah. Dir. Phot.: Lucien Ballard. Mus.: Jerry Fielding. Prod.: Phil Feldman et Ray N. Sickner pour Warner Bros. Int.: William Holden, Ernest Borgnine, Robert Ryan, Edmond O'Brien, Warren Oates... Dur.: 2 h 28. Dist.: Théâtre du Temple/Action Gitanes.

*Apportez-moi la Tête d'Alfredo Garcia (Bring me the Head of Alfredo Garcia)*. USA. 1974. Réal.: Sam Peckinpah. Scén.: Gordon Dawson et Sam Peckinpah d'après une idée originale de Frank Kowalski. Dir. Phot.: Alex Phillips Jr. Mus.: Jerry Fielding. Prod.: Optimus Latigo Estudios/Churubusco/United Artists. Int.: William Oates, Isela Vega, Gig Young, Robert Webber... Dur.: 1 h 42. Dist.: Théâtre du Temple/Action Gitanes.





Robert De Niro dans  
*Les Chemins de la Dignité*.

## LES CHEMINS DE LA DIGNITÉ

A ceux qui ont pu croire que *Les Chemins de la Dignité* était un film martial avec plein de bidasses flottants, adressons tout de go le message suivant : que nenni, mes frères, restez planqués sous vos couettes afin de ne point vous mouiller, car en ces eaux point n'est question d'action ! On nous raconte ici l'histoire édifiante et véridique de Carl Breasher, un fils de fermier qui, dans les années 50, rêve d'intégrer la prestigieuse école des plongeurs scaphandriers de l'US Navy mais dont les ambitions sont freinées par l'ébène couleur de sa peau. Un handicap sévère dans un milieu raciste où siègent quelques gradés qui n'ont pas digéré la défaite du vieux Sud et l'abolition de l'esclavage. Breasher devra donc faire preuve d'une volonté et d'un courage sans failles, qualités qui finiront par le conduire à devenir une légende de la profession avant qu'un stupide accident ne le prive de ses atouts. Pas découragé, il prouvera qu'aucun obstacle n'est insurmontable, et qu'il a su faire de ceux qui voulaient jadis le détruire de vindictifs alliés.

On ne niera pas le fait que le parcours de Breasher soit admirable : l'homme fait partie de ces héros de l'ombre qu'il est parfois bon de sacrifier. Objectif loupé par un film d'autant plus irritant qu'il ne possède pas le moindre souffle narratif. Pratiquant l'art de l'ellipse à un degré tellement poussé qu'il élimine carrément toute scène d'exposition ou de transition, le réalisateur aligne les « morceaux de bravoure » sans avoir introduit au préalable les éléments aptes à les rendre émotionnellement forts. On assiste donc à des scènes de sauvetage et de défis subaquatiques dans lesquelles on n'est absolument pas impliqué, qui n'ont même pas le mérite d'être visuellement excitantes tant elles sont traitées de façon fonctionnelle. Vidés de leur substance, ces passages sont pourtant les seuls à éveiller un semblant d'intérêt face à des interludes mélo qui adoptent le même principe que les scènes précitées, à savoir exposer les grands moments de la vie du protagoniste sans qu'on puisse ressentir l'effet qu'ils ont pu avoir sur celui qui les a vécus. Un procédé d'alternance mécanique qui, à force de privilégier les climats injustifiés et d'ignorer toute liaison dramatique,

donne la vague impression qu'un bon tiers du métrage a été sabré... sans qu'on ait vraiment envie de voir ce qui a été coupé. Restent donc à sauver quelques acteurs, parmi lesquels des cameos de Powers Boothe et de David Keith et le toujours impeccable Cuba Gooding Jr., face au cabotinage de De Niro qui, même quand il est exécrable, arrive à sauver quelques scènes. C'est déjà ça, mais ça ne suffit pas à faire autre chose des *Chemins de la Dignité* qu'un biopic gonflant qui confirme qu'Hollywood n'hésite pas à produire du téléfilm et à le faire passer pour du ciné. Les fans du *Grand Bleu* s'en contenteront peut-être, mais ceux de *Navy Seals*, d'*Octobre Rouge* ou de *U-571*, pas moyen.

Cédric DELELÉE

*Men of Honor*. USA. 2000. Réal.: George Tillman Jr. Scén.: Scott Marshall Smith. Dir. Phot.: Anthony B. Richmond. Mus.: Mark Isham. Prod.: Robert Teitel et Bill Badalato pour Fox 2000 Pictures/States Street Pictures Production. Int.: Cuba Gooding Jr., Robert De Niro, Michael Rapaport, Powers Boothe, David Keith, Hal Holbrook... Dur.: 2 h 08. Dist.: UFD. Sorti le 2 mai 2001.



Joan Allen dans *Manipulations*.

## MANIPULATIONS

A la mort accidentelle de son vice-président, le président des USA Jackson Evans (Jeff Bridges) trouve un remplaçant, ou plutôt une remplaçante, en la personne du sénateur Laine Hanson (Joan Allen). Il marque ainsi l'Histoire en étant le premier président américain à nommer une femme à ce poste. Cette décision est très mal perçue par bon nombre de membres du parti opposé, mais aussi par quelques personnes travaillant à ses côtés. Un de ses adversaires, Shelly Runyon (Gary Oldman), va tenter de découvrir la moindre faille du passé d'Hanson afin de la discréditer auprès du peuple. Au fil des recherches, il découvre que celle-ci aurait participé à une partouze du temps de sa folle jeunesse...

Le thriller politique, qu'il soit inspiré d'un événement précis ou purement inscrit dans un contexte fictif, est un genre à part entière qui nécessite une rigueur particulière et surtout un fort parti-pris. Une opinion marquée et revendiquée. En guise d'exemple, le *JFK* d'Oliver Stone serait-il aussi dense si le réalisateur s'était tout juste contenté de compiler les divers faits authentiques, variables suivant le point de vue ? Non, bien sûr. Ici, il est évident que le scénariste-réalisateur Rod Lurie s'inspire du *MonicaGate* pour bâtir son intrigue. En profite-t-il pour livrer son avis sur la question ? En faisant de Laine Hanson un personnage droit, franc et honnête, il en dresse un por-

trait exagérément démagogique puisque son seul tort aura été de s'amuser une fois de trop, il y a vingt ans de cela. De la caricature de femme forte, donc. Il prétend alors que chaque femme a le droit de contrôler sa propre vie sexuelle (pour parfaire son idéal féministe, il n'oppose d'ailleurs aucun équivalent masculin), mais semble se parjurer lors de la mini-révélation finale. *Manipulations* adoptant le schéma d'un film de procès où les différents points de vue s'entrechoquent, le spectateur comprend alors, au final, que Rod Lurie n'offre aucune opinion sur la chose, et encore moins sur « la chose ». Il entre dans la catégorie des centristes mous du genou. Comme ses talents formels feraient pâlir le moindre tâcheron du Z, il n'a donc rien d'autre à nous offrir qu'une succession de coups dans l'eau.

Stéphane MOÏSSAKIS

*The Contender*. USA. 2000. Réal. et scén.: Rod Lurie. Dir. Phot.: Denis Maloney. Mus.: Larry Groupé. Prod.: Marc Frydman, Douglas Urbanski, Willi Baer, James Spies pour Cinerental/Cinecontender/Dreamworks Pictures. Int.: Joan Allen, Jeff Bridges, Gary Oldman, Christian Slater, William Petersen, Saul Rubinek, Philip Baker Hall, Sam Elliott... Dur.: 2 h 08. Dist.: Cinevia. Sorti le 2 mai 2001.

## THE TAILOR OF PANAMA

*The Tailor of Panama* marque une date, celle où Boorman semble avoir oublié toute approche cinématographique au sens technique du terme pour se concentrer sur un propos : tous les personnages de son film sont soit amoureux, soit lâches. Et ils n'ont d'ailleurs pas d'autre alternative, uniquement parce qu'ils respectent leur identité.

Pour résumer l'histoire, disons que Harry Pendel, tailleur officiel des notables de Panama qui prétend avoir été une pointure londonienne de la haute couture, se retrouve un jour contraint de refiler des infos confidentielles à Andrew Osnard, un espion britannique bas de gamme parachuté sur les lieux, qui le menace de révéler ses douteux antécédents. Naïf et profondément gentil, Pendel n'a jamais songé une seconde à glaner des renseignements chez ses clients. Le voilà donc obligé d'inventer des réseaux qui n'ont pas lieu d'être histoire de duper le fouille-merde qui le harcèle, procédure qui va le fourrer dans une situation dont le pays tout entier va subir les conséquences...

Comédie d'espionnage à l'humour fracassant, *The Tailor of Panama* est, avant tout, une parabole sur le



Pierce Brosnan dans  
*The Tailor of Panama*.

mensonge. Un acte qui, tel quel, attire la foudre tandis que le commettre par omission, à condition que ce soit par amour, est excessivement dangereux à défaut d'être fatal pour celui qui le pratique. Mais, malgré leurs actes peu recommandables, tous les protagonistes du film sont sympathiques, et ce uniquement parce que Boorman a foi en l'humain, en ces gars qui n'aspirent qu'à atteindre le bonheur qu'ils se sont fixés.

Par la grâce de ses comédiens, le film est jubilatoire. Face à un Geoffrey Rush émouvant, Brosnan est carrément sensationnel en espion vulgaire et mal sapé, filant rencard à son indic dans des bordels ou des bars gay, annonçant tout de go à sa collègue de l'ambassade que si elle veut forniquer c'est quand elle veut, et allant jusqu'à dire à propos d'une femme défigurée qu'il est bien dommage qu'un si beau corps soit surmonté par une gueule aussi moche, mais qu'il se la taperait bien à condition de lui coller un oreiller sur la tronche. Un peu comme si Bond avait abusé du Martini ! Foutrement attachant et féroce drôle, *The Tailor of Panama* permet à l'interprète de 007 de se livrer à l'one-man show anthologique où il compose un personnage tellement pourri qu'il en devient surréaliste. Quel homme, nom d'une pinte !

Cédric DELELÉE

*The Tailor of Panama*. Irlande. 2000. Réal.: John Boorman. Scén.: Andrew Davies, John Boorman et John Le Carré d'après son roman. Dir. Phot.: Philippe Rousselot. Mus.: Shaun Davey. Prod.: John Boorman, Kevan Barker, John Le Carré pour Merlin Films. Int.: Pierce Brosnan, Geoffrey Rush, Jamie Lee Curtis, Leonor Valera, Brendan Gleeson, Catherine McCormack, David Hayman, Dylan Baker... Dur.: 1 h 49. Dist.: Columbia Pictures. Sortie le 30 mai 2001.

## LE MASQUE DE L'ARAIGNEE

Voilà un film qui démontre une bonne fois pour toutes que le Néozélandais Lee Tamahori (*L'Ame des Guerriers*) s'est définitivement fait broyer par la machine hollywoodienne. *Le Masque de l'Araignée* n'atteint même pas le minimum syndical assuré par *Le Collectionneur*, serial-killer movie dont il est censé être la préquelle.

La petite fille d'un sénateur se fait kidnapper par l'un de ses professeurs au sein même d'une école mise sous haute surveillance par les services secrets. Alex Cross, profiler mis en congé suite à la mort de sa partenaire, reçoit alors un coup de fil du ravisseur qui le défie de le coincer. Assisté par la jeune agent chargée d'assurer la protection de la disparue, Cross se lance sur les traces de sa proie, mais réalise vite que l'affaire n'est que la première étape d'un ambitieux projet criminel. S'ensuit une enquête dont l'intérêt est plombé dès le départ, puisqu'on a constamment l'impression que Cross a une longueur d'avance sur le script : certaines de ses déductions ne sont en rien motivées par ce qu'il a pu découvrir, mais unique-





Monica Potter & Morgan Freeman dans *Le Masque de l'Araignée*.

ment par ce que nous, spectateurs, avons vu avant lui, à tel point qu'on finit par se demander si Cross ne passe pas les scènes dont il est absent à s'installer dans la salle pour regarder celles où intervient le bad guy. Et tant qu'à faire dans l'incohérence, l'un des passages nous montre un personnage fouiller dans les archives de Cross, où il découvre des clichés d'une enquête que celui-ci n'a pas encore menée... puisque ce sont ceux du film dont *Le Masque de l'Araignée* est censé être la préquelle ! Résultat, lorsque le dernier tiers du métrage nous assène deux coups de théâtre certes très inattendus, il y a longtemps qu'on a décroché et ils n'ont, dès lors, plus le moindre effet dramatique.

En fait, comme le prouve d'emblée un générique aux effets visuels pitoyables, le film n'est pas autre chose qu'un *Hollywood Night* produit par une major, avec les qualités et les défauts que cela implique. Trois scènes présentent un semblant d'intérêt et un certain souci d'efficacité : le kidnapping proprement dit, une chasse à la rançon sous forme de jeu de piste chronométré, et l'exécution glaciale d'un témoin gênant sous les yeux effarés de celle qu'il s'apprête à sauver. Mais le film commet l'erreur de se laisser porter par un Morgan Freeman monolithique, face à de solides seconds rôles comme le ténébreux Michael Wincott et l'angélique Monica Potter. Bref, la chose a tout de l'inédit vidéo correctement emballé mais foncièrement inutile, bourré de pistes passionnantes à explorer mais totalement ignorées.

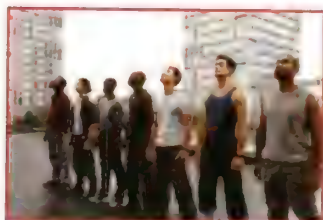
Cédric DELELÉE

**Along Came A Spider.** USA. 2000. Réal.: Lee Tamahori. Scén.: Marc Moss d'après le roman de James Patterson. Dir. Phot.: Matthew F. Leonetti. Mus.: Jerry Goldsmith. Prod.: David Brown, Joe Wizan, Marty Hornstein pour Paramount Pictures/Phase 1/Revelations Entertainment. Int.: Morgan Freeman, Monica Potter, Michael Wincott, Dylan Baker, Jay O. Sanders, Michael Moriarty, Billy Burke, Michael Moriarty, Penelope Ann Miller... Dur.: 1 h 43. Dist.: UIP. Sortie le 9 mai 2001.

## YAMAKASI

Balancé en salles après un tournage problématique (deux réalisateurs se sont succédés sur le plateau) et un matraquage médiatique fatiguant, *Yamakasi* n'est rien d'autre qu'un petit film d'action destiné aux adolescents : rythme nerveux, scénario formaté pour un épisode de série télé et réalisation correcte mais impersonnelle. Nous suivons donc les aventures des Yamakasi (les ninjas de *Taxi 2*, c'était eux), une bande de sept gentils acrobates du béton

banlieusard qui trompent leur ennui en gravissant les tours des cités et s'approprient leur environnement par le sport. Pour les flics, ce sont des emmerdeurs. Pour les gosses de la banlieue, ce sont des héros. A tel point que l'un d'entre eux, en voulant les imiter, tombe d'un arbre et se retrouve entre la vie et la mort. Le seul moyen de le sauver, c'est une transplantation cardiaque, opération coûteuse que sa famille n'a pas les moyens de financer. Les Yamakasi vont donc faire face à leur responsabilité et se transformer en Robins des Bois pour aller subtiliser la somme nécessaire aux membres mêmes de la société à qui elle doit être versée.



Les « samourais des temps modernes » de Yamakasi.

Le film ne fonctionne que sur cette idée et ne s'en écarte jamais, alignant les poncifs sans état d'âme ni recul : les flics sont presque tous des crétins, les politiciens sont des pourritures, les médecins ne valent guère mieux et les bourgeois coincées ne rêvent que de se faire saillir par un mâle bur(i)né. Bref, tous les gens qui ont du fric ou qui représentent le système sont des cons. Si on passe outre ce discours qui cadre mal avec un produit financé par les trois énormes machines à faire du pognon que sont Luc Besson, TF1 et Canal Plus, le film a au moins le mérite de montrer que les cités n'abritent pas que de la racaille et d'offrir quelques scènes énergiques et amusantes. Les cambriolages ponctués de quelques cascades Matrixiennes de rigueur, les poursuites sur les toits, les interventions musclées mais totalement inefficaces des forces de l'ordre... Bref, on ne s'ennuie pas, mais *Yamakasi*, c'est comme *Taxi* : du cinoche décérébré et inoffensif qu'on consomme et qu'on oublie à peine le générique de fin entamé, malgré quelques seconds rôles sympas (Maher Kamoun, Pascal Léger, Isabelle Moulin) et les évidentes qualités athlétiques de ses protagonistes.

Cédric DELELÉE

**France.** 2001. Réal.: Ariel Zeitoun et Julien Séri. Scén.: Luc Besson, Philippe Lyon & Julien Séri d'après une idée de Charles Perrière & Luc Besson. Dir. Phot.: Philippe Piffeteau. Mus.: Joey Starr & DJ Spank pour B.O.S.S. Prod.: Luc Besson & Virginie Silla pour Leeloo/TF1 Films/Canal Plus. Int.: Châu Belle Dinh, Williams Belle, Malik Diouf, Yann H'Nautra, Guylain N'Guba Boyeke... Dur.: 1 h 30. Dist.: Europa Distribution. Sorti le 4 avril 2002.

## TIGERLAND

On se demande ce qui a bien pu passer par la tête de Joel Schumacher pour qu'il ait l'idée saugrenue (en l'an 2000 tout de même !) de



Matthew Davis & Colin Farrell dans *Tigerland*.

tourner un film sur le Vietnam, sujet sur lequel tout semble avoir été dit. La réponse : l'envie de réaliser un film « Dogme », donc en lumière naturelle, sans effets spéciaux et sans musique. Mais, dès le début de *Tigerland*, il commet une infraction puisqu'on entend bel et bien un score accompagner les images ! Pour ce qui de l'absence de lumière artificielle, par contre, c'est réussi : la photo est complètement pourrie, et le confort visuel n'est pas amélioré par les secousses d'une caméra portée qui semble montée sur ressorts. La mise en scène devient plus calme par la suite, jusqu'à finalement n'être plus que documentaire, malgré le recours à des effets de montage purement cinématographiques. Hormis ce traitement bordélique qui oublie son parti-pris de départ en cours de route, *Tigerland* raconte tout de même une histoire, ou plutôt celle d'un personnage : Roland Bozz (Colin Farrell, une révélation), un bidasse qui subit comme ses camarades un entraînement inhumain avant d'être envoyé crever dans les rizières. Mais son attitude rebelle commence à mettre le fou-tout dans les rangs quand il parvient à faire réformer plusieurs trouffions, terrifiés à l'idée d'aller mourir sur un sol qui n'est pas le leur. Devenu le porte-parole de la section, il s'attire, outre les foudres des gradés, l'hostilité de ceux qui le considèrent comme un lâche parce qu'il les fait douter de leur courage. Le camp de Tigerland, réplique du Vietnam située au cœur des marais de la Louisiane, sera le théâtre des règlements de compte... Figure presque christique, Bozz se sacrifie pour que d'autres ne subissent pas le sort auquel il ne peut échapper. Ce meneur d'hommes, que ses supérieurs finissent par respecter, fait tout l'intérêt d'un film par ailleurs assez ennuyeux. Reste une troupe d'acteurs impeccables, dont Cole « fils de Wings » Hauser, impressionnant en sergent instructeur.

Cédric DELELÉE

**USA.** 2000. Réal.: Joel Schumacher. Scén.: Ross Klavan & Michael McGruther. Dir. Phot.: Matthew Libatique. Prod.: Arnon Milchan, Steven Haft, Beau Flynn pour 20th Century Fox/Regency Enterprises. Int.: Colin Farrell, Matthew Davis, Clifton Collins Jr., Shea Whigham, Cole Hauser... Dur.: 1 h 41. Dist.: UFD. Sortie le 30 mai 2001.

## HORS LIMITES

Les films de Steven Seagal sont un genre à part entière. Un sous-genre plutôt, inclus de manière éphémère dans un format d'actionner lambda. Pour réussir un bon film de Steven Seagal, il faut du mysticisme contradictoire, des bras cassés, de la

pose grassouillette, des vestes de grands couturiers qui défient les limites du bon goût, et surtout un méchant qui, au bout du compte, se révélerait être une vieille connaissance de Steven. Fatalitas ! Pour son come-back tant attendu, Steven a perdu du poids, s'habille presque comme tout le monde, a laissé ses croyances bouddhistes au vestiaire... Mais bon, il continue à casser des bras et ce n'est pas négligeable ! Dans *Hors Limites*, Steven s'appelle Oryn Boyd et il est flic. Un bon flic pas pourri qui se fait muter dans un commissariat plein de flics tout pourris. Au début il le sait pas, mais il fait une enquête et il s'en rend vite compte par le biais d'un important dealer du nom de Lattrell Walker (DMX). Les flics tout pourris sont pas contents alors ils veulent les tuer. Mais Oryn n'est pas d'accord, et il va leur casser les bras...

A propos de bras cassés, ceux du yes-man Andrzej Bartkowiak vont très bien depuis *Roméo Doit Mourir*, merci pour eux. Ils se sont même améliorés. Encore plus de gros plans flous dans l'action, encore plus de kung-fu câblé complètement mitos et encore plus de tubes rap R'n'B super FM pour vendre le disque après. Mais peut-on vraiment lui en vouloir, lui qui nous ramène notre gracieuse silhouette préférée sur le devant de la scène. On aurait pu penser que l'association Seagal/DMX pencherait en faveur du « rappeur of the month », mais il n'en est rien. Comme nous tous, Bart la menace adore sa star. Il lui offre les meilleures répliques (« Vous voulez des preuves en béton ? Regardez dans mon pantalon ! ») et les meilleures scènes (Steven fait du ski sur un building en s'accrochant à un hélico ! Steven fait de la moto ! Steven casse une chaise !). Quatre ans (depuis *L'Ombre Blanche*) qu'on n'avait pas assisté au spectacle de notre dalai lama fendant amoureuxment la toile du grand écran de ses gestes de saumon agile ! Rendons lui donc hommage en allant assister à ses nouvelles aventures, et rendons aussi hommage à tous ces casseurs de bras qui bravent la complexité de l'anatomie humaine pour nous apporter plaisir et joie de vivre. Allez, tous en chœur, « vive les casseurs de bras » !

Stébane MOÏSSEAGAL

**Exit Wounds.** USA. 2000. Réal.: Andrzej Bartkowiak. Scén.: Ed Horowitz et Richard D'Ovidio d'après le roman de John Westerman. Dir. Phot.: Glen Macpherson. Mus.: Jeff Rona et Damon Blackman. Prod.: Joel Silver et Dan Crachiolo pour Silver Pictures/Village Roadshow Pictures/NPV Entertainment. Int.: Steven Seagal, DMX, Isaiah Washington, Anthony Anderson, Michael Jai White, Bill Duke... Dur.: 1 h 40. Dist.: Warner Bros. Sortie le 25 avril 2001.



Steven Seagal dans *Hors Limites*.





Sommerset achète une maison (scène coupée de Seven).

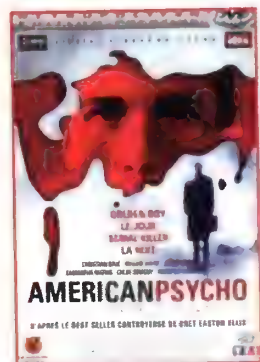
## SEVEN

Les aficionados du laserdisc n'ont pas oublié l'édition définitive Criterion du non moins définitif thriller de David Fincher. Pour des raisons de droits, son contenu n'a pas été repris dans son intégralité pour cette édition DVD, la deuxième en à peine un an. Il est bon de constater que malgré de multiples visions, *Seven* n'a pas pris une ride et que sa puissance évocatrice fait toujours mal aux tripes. Ce coffret collector présente néanmoins une fâcheuse particularité par rapport à son homologue zone 1. La copie du film est carrément passée au pressing pour en ressortir plus propre qu'une couche pampers sous emballage !

Quoi qu'il en soit, deux disques pour faire le tour du film, ce n'est pas rien. Trois commentaires audio (équipe artistique, histoire et équipe technique) et un documentaire sur la remasterisation du film d'un côté, et une tripotée de suppléments de l'autre. Le plus flagrant finalement, c'est de constater à travers les scènes complètes, le pré-générique et générique originaux, le premier montage de la scène finale et sa version non tournée (bien faf d'ailleurs) mais storyboardée, à quel point *Seven* est un film équilibré. Chacun de ces suppléments détourne finalement le film de son but, soit en impliquant des éléments par trop explicatifs, soit en en altérant le point de vue. On comprend ainsi qu'un miracle comme celui que Fincher a réussi à imposer ne se fait pas seulement sur des décisions impulsives. Cette édition rend donc justice à son travail acharné et méticuleux. Indispensable malgré l'état clinique de la copie.

## AMERICAN PSYCHO

L'œuvre de Bret Easton Ellis ne faisait pas de cadeau aux yuppies qui sévissaient dans le Wall Street des glorieuses eighties. Une description malsaine tendant vers un cynisme clairement revendiqué ne pouvait que donner une adaptation sulfureuse, à condition qu'elle soit réussie. *American Psycho* n'a pas fait parler de lui à sa sortie et pour cause : il n'est que le reflet misérable de ce que le personnage de Bateman représente : le vide total, le néant imparable. Il ne faudra donc pas s'étonner que l'édition DVD, par ailleurs très bien faite, ne propose que des suppléments parfaitement dispensables. En dehors d'une séance de branlette inoffensive, les scènes coupées l'ont été pour de bonnes raisons. La section Autour du Film propose des images de tournage avec différentes interviews de l'équipe du film qui frisent les déclarations promo. Le Journal du Tueur nous invite à découvrir les images du festival de Berlin où le film a été



présenté ainsi que d'autres interviews, et la section DVD-Rom vous propose de découvrir la suite des aventures de Bateman (rédigées par Ellis lui-même sur le support Internet). Copie parfaite, au cas où vous aimeriez le film.

## MISSION: IMPOSSIBLE 2

Tous ceux qui ont été déçus par la vision en salle de ce ballet wooïen peuvent s'offrir cette édition qui risque de les réconcilier avec le maître. En effet, les défauts évidents (gunfights tronqués, séquences intermédiaires foirées, manque de charisme du vilain) disparaissent au fur et à mesure pour laisser apparaître l'influence du réalisateur au mieux de sa forme. Si son commentaire ne nous apprend rien de particulier sur son cinéma, il en est malheureusement de même des nombreuses featurettes qui se penchent sur les cascades du film, toutes soi-disant exécutées par Tom Cruise himself. Admettons. Etant donné que la star a supervisé la fabrication de cette édition spéciale, on ne peut s'empêcher de penser à un bête caprice d'enfant qui voudrait qu'on le remarque. Les fans de Metallica pourront admirer leur groupe préféré dans le clip réalisé à l'occasion de la sortie du film. Les autres se rabattront sur le premier générique envisagé par la production pour se rendre compte qu'il est très vilain et donc remplaçable. Et puis n'oublions pas l'amusante parodie nommée *Mission Improbable* avec Ben Stiller en doublure de Tom Cruise. Bourré de bonus inutiles mais agréables, ce disque vaut donc surtout pour le film dont le transfert 16/9 éblouit par sa précision. Son 5.1 of course.



## et aussi...

**Le retour du soleil** Un vague documentaire sur Gordon Parks et Isaac Hayes orne le DVD du premier film (le meilleur) de la série. Pour le reste, bandes annonces et 16/9 pour des transferts assez corrects. A voir et à posséder pour oublier l'aberration commise par ce vendu de John Singleton l'an passé.

**Original Gangster** Un revival de la blaxploitation amorcé par St Larry Cohen (*Le Parrain de Harlem*) en 1996, soit bien avant le Jackie Brown de Tarantino. Un brin mou du genou mais rehaussé par les interprétations de la clique blax de la belle époque (Pam Grier, Jim Brown, Fred Williamson) et de ce blanc de Robert Forster, *Original Gangster* ne se regarde que d'un œil. VF pourrie uniquement, mais prix exagérément bas. A vous de choisir...

**Flash Gordon** Superbe polar « tough guy », le *Get Carter* original, réalisé par Mike Hodges (*Flash Gordon* !), se pare d'une copie un peu granuleuse et d'un son mono d'origine. Mais on va pas faire la fine bouche, hein ! A (re)découvrir en attendant que le remake Stallonien daigne pointer le bout de son museau dans nos salles obscures.

**Total Western** Incroyable film d'action « à la française », *Total Western* a été passé sous silence à sa sortie l'été dernier. Même par nous, c'est dire. On s'en veut et on se rattrape ici avec la sortie du DVD qui malheureusement ne contient qu'une bande annonce. Transfert 16/9 et son 5.1 qui déchire sa race. On aurait aimé un commentaire du duo Rochant/Chalumeau mais bon... A noter que le menu des langues fait beaucoup de bruit...

## NEWS

● La sortie d'*Hannibal* est déjà sur le planning de l'éditeur GCT qui prévoit tout plein de suppléments pour nous ramollir le cerveau. 35 minutes de scènes coupées ou rallongées, un commentaire audio du réalisateur, des featurettes multi-angles, une galerie de 700 photos. Les fans pourront se ruer dans les bacs le 29 août prochain.

● L'Art de La Guerre du grand Christian « Tabernacle ! » Duguay est prévue à la vente chez EPE pour le 11 juillet prochain. Pas de suppléments annoncés pour l'instant.

● La Warner prévoit de sortir les director's cut des trois premières *Arme fatale* pour la rentrée prochaine. Au menu, des scènes coupées reintégrées dans le film. Et vous n'êtes pas trop vieux pour ces conneries ?

● L'édition spéciale de *Last Action Hero* semblerait avoir été repoussée aux calendes grecques et on n'en connaît toujours pas le contenu, si ce n'est un montage alternatif supervisé par McTiernan en personne.

● En parlant de ce bon vieux John, EPE prévoit une mega-édition spéciale de *Piège de Cristal* pour le mois de novembre prochain. Plein de scènes coupées, de commentaires audio et tout et tout... Oh bon sang, c'est trop beau, je crois que je vais me mettre à pleurer...

● Pour les nostalgiques de la période neuneu des studios ricains, Columbia sort un coffret double DVD des trois premiers épisodes de *Karaté Kid* avec ce bon vieux Pat Morita (et ce bon vieux Martin Kove comme le précise le petit Delelée). Coups de latte dans le vent et arrosage de bonzaï prévus pour le 7 août prochain (ça tombe bien, c'est l'anniversaire du petit Delelée, avis aux lectrices !).



## ROCK

Pour tous les amateurs d'acteur bournin, formellement incompréhensible et instantanément jouissif au point de susciter une vive envie de se jeter sur un Rohmer pour parvenir à calmer ses nerfs, **Rock** est incontournable. Sauf que jusqu'à là, les éditions DVD étaient parfaitement évitables. Le zone 1 double couche mais vide de tout supplément présentait un transfert de pauvreté qualité aux normes 4/3. Le zone 2 double face était quant à lui en 16/9, mais censuré de divers plans gorgés et agrémenté d'un changement de face au moment le plus inopportun (entre le plan 1738 et le plan 1739 pour être précis). Chantre des plus grands artistes du 7ème art (Akira Kurosawa, Orson Welles, Stanley Kubrick et Michael Bay, tous égaux !), l'éditeur Criterion se propose ici de réparer cette grave injustice avec cette édition collector tout bonnement miraculeuse.



Pour commencer, un transfert de toute beauté en 16/9 qui bousille les yeux et en 5.1 qui viole les oreilles. Durant le film, les plus téméraires pourront accéder aux commentaires audio regroupant Nicolas Cage, Ed Harris, Jerry Bruckheimer, Michael Bay et le conseiller technique Harry Humphries. Hilarant, surtout quand Bay se lance dans une imitation de Sean Connery (très mauvaise, cela va sans dire). Le deuxième disque (car il y a un deuxième disque, Mr Criterion je t'aime !) comporte divers goodies qui passent du purement promotionnel aux diverses explications techniques. La bande-annonce et les TV spots (vous verrez, c'est comme le film, mais en plus court) se bastonnent avec les diverses featurettes d'interview et de tournage (vidéo interview with Jerry Bruckheimer et Movie Magic), tandis que les spécialistes de Dream Quest Images s'époumonent sur les effets spéciaux qu'on n'a pas eu le temps de voir dans le film. Un autre documentaire sur les effets pyrotechniques nous apprend ce qu'il faut ou ne faut pas faire avec une arme à Hollywood (ne pas tuer des gens par exemple). Et pour terminer, un docu sur Alcatraz présenté par un bellâtre, des tas de photos et de storyboards pour comprendre de quoi cause le film, et des chutes montrant Ed Harris ses planter dans ses répliques, glisser sur des peaux de banane, coller une latte à la caméra qui s'approche trop près de son pif et tout ça !

Les heureux élus pourront même se taper un making of d'une heure de **Pearl Harbor** qui fait l'objet d'un troisième disque. Mais attention, pas la peine de casser la gueule de votre revendeur habituel : ce supplément ne se trouve que toutes les 300 unités. Moi, je l'a pas eu, snif !

## SOLDIER OF ORANGE

Bien qu'il demeure un des films préférés de Paul Verhoeven, **Soldier of Orange** n'a jamais bénéficié en France de la révision critique de ses autres œuvres hollandaises. Pourtant, ce film à grand spectacle, d'une maîtrise qui renvoie au Aldrich des **12 Salopards**, lui valut ses premières propositions hollywoodiennes ; propositions qu'il déclina à l'époque, notamment celles émanant de Steven Spielberg (qui citera ouvertement le film dans son **Empire du Soleil**). La France ne connaîtra, elle, qu'une timide sortie vidéo, incompréhensible au regard de ses qualités foncièrement grand-public. A l'occasion de cette édition très attendue d'Anchor Bay (copie propre, 16/9, VO, montage d'origine de 156 minutes), Popol, enfin intégré à la Mecque du cinéma, se fend d'un commentaire audio épique, voire bouleversant, où il revisite tout à la fois ses souvenirs de tournage (un des plus gros budgets du cinéma hollandais), les réminiscences de son enfance terrible sous l'occupation, et tous les éléments qui ont construit son identité de cinéaste multiple et insaisissable. A l'instar de **Starship Troopers**, avec lequel il partage bon nombre d'atouts et d'atouts, **Soldier of Orange** est une bombe, et son commentaire en est une autre. N'espérez donc pas voir débarquer un improbable zone 2 de ce qui demeure, à nos yeux, un des plus grands films de guerre jamais faits. Mono d'origine, sous-titres anglais. (Import FNAC) R.D.



## Collection Soul Cinema

Autrefois disponible en VHS NTSC toutes pourries en pan & scan complètement délavées et tout et tout, la collection Soul Cinema est désormais disponible en DVD chez MGM. Le bonheur, tout simplement. Regroupant quelques fleurons de la blaxploitation pour la plupart issus de l'usine AIP, cette collection propose des sous-titres français (nécessaires puisqu'ici, tout le monde parle en jive !) et, comme sur le cas de **Coffy**, **Foxy Brown** et **Black Caesar**, des commentaires audio de ces blancs de réalisateurs que sont Jack Hill et Larry Cohen. On doit évidemment cette heureuse initiative à la mode actuelle balancée par le **Jackie Brown** de Quentin Tarantino, mais on va pas faire sa pleureuse, hein ! D'autant que certains titres comme l'excellent **Massacre** (Slaughter de l'acteur-réalisateur Jack Starrett, avec Jim Brown dans le rôle-titre) sont tout bonnement inédits dans l'hexagone. En dehors des quatre titres précités, on retiendra aussi le **Cotton Comes to Harlem** de Ossie Davis (au format recadré par contre), le vitaminé **Truck Turner** de Jonathan Kaplan avec un Isaac Hayes en chasseur de primes bourru et macho et le dissident I'm **Gonna Git You Sucka**, parodie jubilatoire de ce fland de Keenan Ivory Wayans, réalisée douze ans avant **Scary Movie**. Les autres titres (**Black Mama White Mama**, **Slaughter's Big Rip Off**, **Sheba Baby** et **Friday Foster**) ne présentent qu'un intérêt variable. 16/9 suivant les titres, vf selon disponibilité et son mono quasiment partout. Motherfuckin'good !



## uniquement en vidéo

### TEMPTATION

Derian Mc Call, enquêtrice pour une compagnie d'assurances, a quitté la police après que ses collègues ont descendu un criminel dont elle avait infiltré l'organisation tout en tombant amoureuse de lui. Depuis, la jeune femme vit seule avec un cochon (!). Une riche cliente, qui soupçonne son mari de la tromper, la charge alors de le suivre, puis de le séduire. Derian remplit sa mission mais tombe sous le charme de sa cible, sans réaliser qu'un piège lui a été tendu...

Derian McCall, c'est un peu le pendant féminin de Nick Curran dans **Basic Instinct** : tout comme lui, l'envie de sexe conditionne tous ses actes et lui ramollit le cerveau. Il lui faut donc un bon moment avant de s'apercevoir que sa cliente invente une nouvelle histoire dès que celle qu'elle lui a racontée juste avant ne tient plus debout, et ce malgré l'avertissement de son supérieur (« Je n'ai pas confiance en cette femme, ses deux yeux bougent

dans différentes directions quand elle parle », lui dit-il d'un air très sérieux). Etant donnée la multiplication de flashes-back sur le trauma de la détective, on se dit alors que la manipulation dont elle est victime est liée à son passé, mais non. Un peu déçu, on se dit ensuite que Kiefer Sutherland, qui tient toujours des rôles de salopard, est trop sympa pour être honnête. Bingo. Pas de surprise à l'arrivée, donc, seulement un film regardable grâce à Sutherland et Dana Delany qui composent un couple d'enflures carrément schyzos.

USA. 2000. Réal.: Lyndon Chubbuck. Int.: Rebecca De Mornay, Kiefer Sutherland, Dana Delany, Adam Baldwin, Joanna Cassidy... Dist.: Free Dolphin. Actuellement à la location.

### GANG'S TRAFIC

Un agent artistique d'Hollywood tombe raide dingue d'une serveuse de bar qui se trouve être la régulière d'un dealer. Celui-ci, membre d'un gang de bikers, a profité d'une transaction pour subtiliser à ses potes un joli paquet de dollars, somme destinée à assurer

son avenir avec sa copine. Lorsqu'il découvre qu'elle fricote avec son rival, il entre dans une rage folle, d'autant que ses frères motards commencent à le soupçonner et qu'il est grand temps pour lui de changer d'air...

**Gang's Traffic** vaut avant tout pour son casting. Andrew Dice Clay en patron d'un club de strip, John Enos III dans celui du criminel bafoué par sa bien-aimée, Zach Galligan (le neveu de **Gremlins** !) en biker mal rasé, Ice T en dealer qui s'entaille la main au couteau pour prouver à ses associés qu'il n'est pas une tapette, Angie Everhart en épileptique, tous écrasent sans problème le bellâtre Richard Grieco, au look tout droit sorti de **La Vérité si je Mens** (sapes ringardes, bronzage UV). Et comme dans ce type de production, les acteurs sont en roue libre, il y a matière à s'amuser, sans oublier des gunfights tellement mous qu'ils en deviennent hilarants !

USA. 1999. Réal.: Art Camacho. Int.: Richard Grieco, Andrew Dice Clay, John Enos III, Zach Galligan, Ice T, Angie Everhart, Jennifer O' Dell... Dist.: Paramount Home Vidéo. Actuellement à la location.

Cédric DELELÉE



# ELIZABETH KAITAN

« Il se passe des trucs bizarres à Hollywood.  
Une chose est sûre, c'est pas le Vatican ! »



Elizabeth Kaitan, amazone du futur dans *Slave Girls*.

D'origine hongroise, Elizabeth Kaitan, qui se fait d'abord appeler Elizabeth Cayton, vient s'installer à New-York avec sa famille à l'âge de huit ans. Quelques cours avec un professeur d'anglais lui font rapidement oublier son accent, et au début des années 80, alors qu'elle a dix-huit ans, elle décroche son premier emploi en posant sur plusieurs affiches de films Troma : *Squeeze Play*, *The First Turn-on* !, *Bloodsucking Freaks* et *Splatter University*. « C'était frustrant, je ne jouais même pas dans ces films, et à cette époque j'aurais rêvé d'être actrice. Mais je n'allais pas faire la fine bouche. Ils me payaient 300 dollars par poster, et à mon âge, c'était un bon début. Je pouvais sortir au restaurant, m'acheter des tonnes de fringues. Je comprenais enfin ce que tout le monde entendait par « rêve américain ». J'ai quelque peu déchanté lorsqu'en me promenant avec mon copain sur la 46ème rue, nous avons vu une de ces affiches, celle d'une comédie érotique, en devanture d'un cinéma porno. Mon copain, hystérique, était persuadé que je jouais dedans et a appelé Troma, qui l'a fait retirer dès le lendemain pour la remplacer par une autre, sans moi dessus ». Quelques mois plus tard, elle décroche ses premiers rôles, de brèves apparitions dans *Manhattan Solo*, aux côtés de Steve Martin, *Zelig* de Woody Allen, *Le Kid de la Plage* avec Matt Dillon, ainsi que dans les séries *B Violated*, *Silent Madness*, *Savage Dawn*, *Thunder Run* et *Douce Nuit Sanglante Nuit 2*. Des débuts assez prestigieux, sinon prometteurs, mais sans véritable lendemain. « De toute façon, Hollywood est un lieu de luxure fréquenté par des pervers. Toute fille qui a un jour rêvé de faire du cinéma est tombée au moins une fois sur un agent qui l'a invitée à dîner et lui a promis un rôle dans le prochain Robert Altman en échange d'une petite pipe sous la table. Bien entendu, il ne faut surtout pas accepter, car ces types sont en fait des escrocs et des menteurs. Une fois qu'ils ont eu ce qu'ils voulaient, vous pouvez toujours courir pour trouver du boulot. De toute façon, une fois sur deux, ils vous laissent un faux numéro ».

La carrière d'Elizabeth Kaitan décolle en 1987, par un agréable coup du sort, alors qu'elle accompagne un ami dans les bureaux d'Empire Pictures. « Ma voiture venait de tomber en panne quand je croise un bon ami qui me propose de me ramener chez moi après avoir déposé du maté-

riel d'éclairage chez Empire. En l'attendant, j'entends quelqu'un s'exclamer : « C'est qui cette bombe ? Quelqu'un la connaît ? Je veux la faire jouer dans un film ! ». Je me retourne et je vois Charles Band me montrer du doigt. J'étais impressionnée, alors j'ai décidé d'aller attendre mon ami dehors. Mais il m'a couru après, accompagné d'une autre personne, et m'a suppliée de lire un scénario. Lorsque j'ai vu le titre sur la première page, *Slave Girls*, je lui ai dit qu'il était hors de question que je me compromette dans un tel projet. C'était un vendredi. Le lundi suivant, je croise la personne qui l'accompagnait, en fait le réalisateur Ken Dixon, qui m'explique qu'il s'agit d'un remake futuriste des *Chasses du Comte Zaroff* et me persuade de prendre connaissance du script. Trois jours plus tard, après lui avoir donné mon accord, nous commençons le tournage, qui se déroule plutôt mal. La fille qui devait tenir le rôle principal se désiste. Ken viens me voir et me dit, sans trop me préparer à ce que j'allais entendre : « Ok, tu la remplaces. Sois prête dans une heure ». J'étais tétanisée ! ».

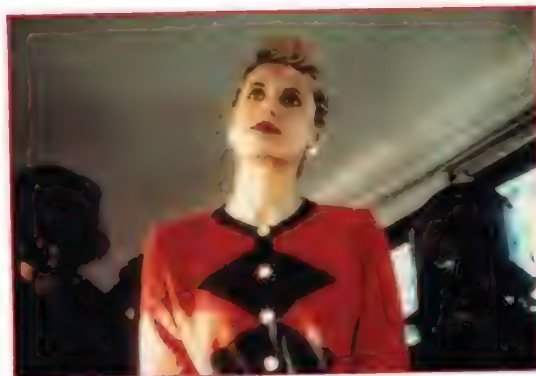
Vêtue d'un bikini en peau de bête dont elle se sépare assez régulièrement, Elizabeth Kaitan affiche un charme qui ne laisse pas indifférent. Aussi douée dans le maniement des armes que pour les scènes de combat au corps à corps, elle rempile la même année dans le cultissime *L'Assaut des Killer Bimbos*, toujours pour Empire Pictures. « Je n'aurais jamais fait autant de films sans celui-ci. A chaque fois qu'il passe sur le câble, c'est-à-dire à peu près tous les trois mois, je reçois des propositions. C'est incroyable. Je reste donc très attachée sentimentalement à *L'Assaut des Killer Bimbos*. Je regrette juste que Charles Band et la réalisatrice Anita Rosenberg n'aient pas gagné leur procès contre les producteurs de *Thelma et Louise* pour plagiat. L'histoire est exactement la même, et même si *Thelma et Louise* étaient interprétées par Geena Davis et Susan Sarandon, deux actrices de haut niveau, leurs personnages n'étaient rien d'autre que des bimbos ! ».

Suite au succès de *L'Assaut des Killer Bimbos*, Elizabeth Kaitan apparaît dans une vingtaine de films, dont *Necromancer*, *Jumeaux*, *Vendredi 13 Chapitre 7*, *Dr Alien*, *Roller Blade Warriors*, *Nightwish*, *Aftershock*, *Vice Academy 3 à 6* et *Agent Zero Zero*. Elle rejoint ensuite une nouvelle fois l'écurie de Charles Band, Full Moon, et plus précisément son antenne érotique, Surrender Cinema, pour qui elle tourne trois films de science-fiction gentiment coquins, *Virtual Encounters*, *Petticoat Planet* et *The Exotic House of Wax*. Dans ce dernier, extraterrestres et mannequins de cire s'envoient frénétiquement en l'air avec le casting féminin. « Je n'aime pas tellement me montrer nue contrairement à ce qu'on pourrait croire, mais je prends beaucoup de plaisir à travailler avec Charles Band et son équipe, Pat Siciliano et David DeCoteau en particulier. De toute façon, je n'ai pas le choix, je n'ai jamais eu assez d'ambition pour vraiment percer à Hollywood ».

Damien GRANGER



Elizabeth prend la pose pour du matériel publicitaire des productions Troma.



Sabina, l'extraterrestre perdue au milieu du monde post-apocalyptique d'*Aftershock*.



# UNCUT MOVIES présente

## REDNECK ZOMBIES



REDNECK ZOMBIES est l'un des films les plus cultes de la célèbre compagnie américaine TROMA, déjà "responsable" d'autres petits bijoux du genre comme THE TONIC AVENGER, RABID GRANNIES ou encore DECAPITATED. REDNECK ZOMBIES ne ressemble à rien de ce que vous avez pu voir jusqu'à maintenant et restera à tout jamais une expérience cinématographique des plus TROMA-tisante !

## SCRAPBOOK



SCRAPBOOK est indiscutablement l'un des films les plus violents, les plus pervers et les plus choquants de toute l'histoire du cinéma. A mi-chemin entre MASSACRE A LA TRONCONNEUSE, LA DERNIERE MAISON SUR LA GAUCHE et le mythique I SPIT ON YOUR GRAVE, SCRAPBOOK vous entraînera dans une véritable descente aux enfers dont vous ne ressortirez pas indemne ! En raison de scènes de violence physiques et sexuelles explicites, ce film est déconseillé aux moins de 16 ans et aux personnes sensibles.



### LES FILMS GORE LES PLUS FOUS DE LA PLANÈTE !



"Un étalage de sang et de viande rouge qui risque de vous causer des nausées et qui renvoie MASSACRE A LA TRONCONNEUSE au rang d'aimable blague."  
- L'Écran Fantastique

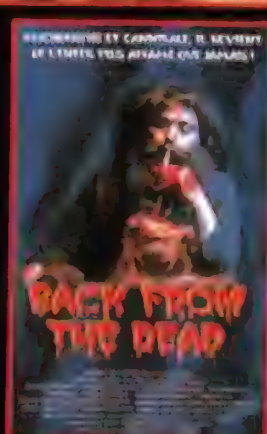
"Un carnage non stop effroyablement glorieux et cruel."  
- Starfix



"Toutes les serviettes hygiéniques du monde ne pourront pas éponger le sang déversé dans ce film !"  
- Cinéscope



TROMA a encore frappé ! Complètement hystérique, totalement hallucinant et bien évidemment gorgissime, DECAPITATED vous "troma-tisera" à tout jamais !

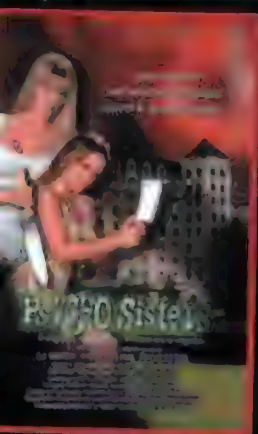


Dans la lignée de BAD TASTE et BRAIN DEAD !

"Un régal pour les amateurs de sang frais et de chairs en putréfaction !"  
- L'Écran Fantastique

### SITE INTERNET

<http://members.aol.com/UNCUTMOVIES>



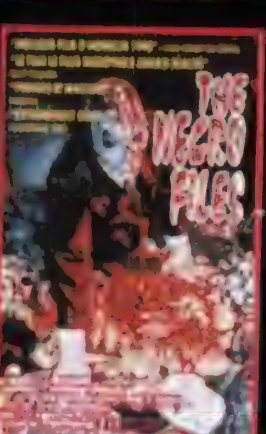
Les scènes les plus gore jamais montrées à l'écran (castration effectuée en gros plan, épluchage en direct de la tête d'une victime, etc.).  
- Mad Movies



Produit par Sam Raimi (EVIL DEAD, THE DEAD NEXT DOOR) et acquis la réputation de film culte et est considéré par la presse spécialisée internationale comme un nouveau classique du genre.



Un hommage aux classiques du genre (NIGHTMARE 13, HALLOWEEN, SCREAM) qui utilise tous les clichés du slasher pour mieux les détourner par la suite. Humour sadique et ambiance malsaine garantis !



"Pour amateurs d'extrême mauvais goût, d'ultra gore et de diviesses sexuelles. Il est fortement conseillé d'avoir l'estomac bien accroché."  
- Ciné Live



"Un festival de gorges tranchées, de membres déchiquetés, de corps éviscérés, de têtes explosant et de flots de sang versés dans toutes les directions."  
- L'Écran Fantastique

Bon de commande à retourner à : UNCUT MOVIES - 53, rue du faubourg Madeleine 45000 ORLEANS

Tél. 02.38.43.06.57 - Fax 02.38.43.94.82 - e-mail UNCUTMOVIES@aol.com

OFFRE SPÉCIALE : 149 FF la cassette - FRAIS DE PORT : 1 à 2 K7 - 30 FF ; 3 K7 et plus - PORT GRATUIT !

Je désire recevoir les cassettes cochées (VHS/SECAM) :

☐ THE NECRO FILES

☐ PREMUTOS

☐ PSYCHO SISTERS

☐ INFANTRY OF DOOM

☐ THE DEAD NEXT DOOR

☐ DECAPITATED

☐ GENERATION aX

☐ BACK FROM THE DEAD

☐ THE BURNING MOON

☐ REDNECK ZOMBIES

☐ SCRAPBOOK

Gl-joint mon règlement de \_\_\_\_\_ FF par ☐ chèque ou ☐ mandat cash à l'ordre de UNCUT MOVIES

Nom

Adresse

Code Postal

Ville

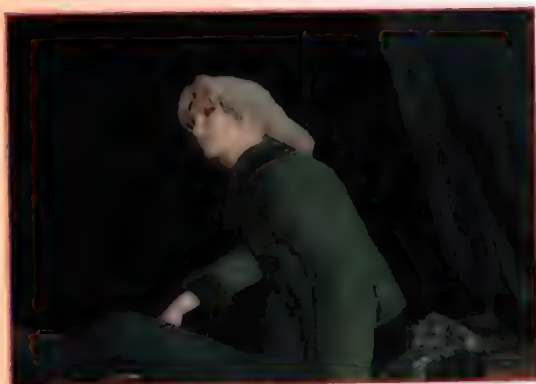
Prénom

Pour l'étranger, mandat international uniquement. Tous nos films sont présentés dans leur version intégrale en VOSTF et réservés à un public averti. Livraison sous 10 jours en colissimo sans



# KONAMI RÉVEILLE LA PS2

Alors que les joueurs du monde entier s'amuse comme des fous sur N64 (ZELDA MAJORA'S MASK), Dreamcast (SKIES OF ARCADIA) et PSone (FF9), la PlayStation 2 prend doucement la poussière. Pour calmer l'impatience des hardcore gamers, Konami vient de sortir **SHADOW OF MEMORIES**, **ZONE OF THE ENDERS** et la démo tant attendue de **METAL GEAR SOLID 2**. Un triplet gagnant qui redonne espoir en une console sur-vendue... et déjà sur le point d'être enterrée !



Eike Kusch, une âme pure à sauver (*Shadow of Memories*).

## SHADOW OF MEMORIES

Assassiné dès le début l'histoire, le longiligne Eike Kusch est ressuscité par un mystérieux personnage lui proposant de voyager dans le temps afin d'enquêter sur sa propre mort. Visitant la petite ville allemande où se déroule l'action à quatre époques différentes (2001, 1979, 1902 et 1582), le héros en sursis va remonter l'arbre généalogique de ses concitoyens et faire en sorte d'échapper à son funeste destin...

Développé par une partie de l'équipe qui a travaillé sur le cultissime *Silent Hill*, *Shadow of Memories* est l'œuvre d'une femme, Junko Kawano, chose rare dans une industrie ludique essentiellement masculine. Sans théoriser sur le « sexe faible », il est quand même intéressant de comparer *Shadow of Memories* à *Soul Reaver*, autre jeu « féminin » dû à Amy Henning, cheff(taine) de projet chez Crystal Dynamic. La première qualité de ces deux titres réside dans le traitement réservé au héros, sorte

d'idéal masculin version sombre (Raziel le damné pour *Soul Reaver*) ou lumineuse (Eike le ressuscité pour *Shadow of Memories*). Mettons qu'il y a dans ces jeux une sensibilité évidente, un amour-passion pour leur héros, qu'on cherchera en vain dans des projets visant, eux, à imposer un idéal féminin : les nénettes en short à la Lara Croft, voire les « commando girls » à la *Resident Evil*, sont davantage le fruit d'une démarche commerciale et/ou cynique. Les « pin-up » pixellisées existent principalement parce qu'elles ont un corps (question de formes), alors que les « playboys » ludiques de *Soul Reaver* et *Shadow of Memories* ont d'abord une âme (question de fond). Malgré un système de jeu réduit à sa plus simple expression (de courtes phases de recherche assurant le lien entre les nombreuses cinématiques), voilà sans doute pourquoi *Shadow of Memories* s'avère passionnant.

## ZONE OF THE ENDERS

Au XXIIème siècle, la course à l'armement fait des ravages. Des hordes de robots géants s'affrontent en orbite autour de Jupiter afin de faire main basse sur des prototypes d'Orbital Frames à la puissance dévastatrice. Par un concours de circonstances assez extravagant, le jeune Leo Stenbuck, quatorze ans, se retrouve aux commandes de l'un de ces dieux mécaniques de la guerre, le Jelhuty. Entre ses mains : l'avenir du futur...

Supervisé par Hideo Kojima, *Zone of the Enders* impressionne par la parfaite fluidité des combats. Les robots se poursuivent et s'affrontent sous un déluge d'effets en tous genres, mais le jeu ne souffre d'aucun ralentissement, la caméra accomplissant même des merveilles pour ne pas être en retard sur l'action. Le côté répétitif est compensé par l'aspect profondément défolatoire du titre, même si le gameplay cultive l'art du paradoxe : s'amuser à tout détruire autour de soi (bâtiments, véhicules au sol...) est immanquablement sanctionné d'une mauvaise note en fin de tableau. Pas cool...



A droite, le Jelhuty en plein combat (*Zone of the Enders*).

## METAL GEAR SOLID 2: SONS OF LIBERTY

Après un saut de l'ange majestueux, Solid Snake se retrouve en mode infiltration sur un gros cargo, à la recherche d'informations sur une nouvelle arme nucléaire, Metal Gear. Soudain, des terroristes passent à l'abordage et éliminent l'équipage. Ça sent l'embrouille...

Le meilleur jeu PlayStation 2 jusqu'à aujourd'hui, et de très loin, est donc une démo jouable. La galette magique tant attendue de *MGS 2* est comprise dans l'achat de *Zone of the Enders*, opération marketing maligne qui avait déjà fait ses preuves avec la démo de *MGS* premier du nom, fournie à l'époque avec un jeu de foot made in Konami. Le niveau proposé peut se terminer en une dizaine de minutes (hors cinématiques), mais la durée de vie de la démo est pratiquement illimitée tant le jeu a été développé dans le but qu'on y revienne encore et toujours. *MGS 2* est révolutionnaire en bien des points. Graphiquement d'abord, Hideo Kojima a envoyé l'industrie ludique sur une autre planète (1). Avec *MGS 2*, on ne dira plus : « L'effet de pluie est vraiment bien rendu », mais « La vache, quelle tempête ! ». Les principes d'interaction, ensuite, ont été poussés au maximum, rendant cadu-





Hideo Kojima, le génie n'a aucun secret pour lui.

ques toutes les tentatives précédentes. Après un bon petit gunfight, on ne reconnaît plus le décor entre les vitres explosées, les bouteilles cassées, les sacs de farine qui se vident et les projections d'hémoglobine sur les murs. Reste à savoir si cet exploit technique — un effet pour chaque impact de balle — pourra être réédité avec l'apparition du fusil mitrailleur, à la cadence de tir beaucoup plus rapide que les armes disponibles dans cette démo.

Enfin, et c'est surtout ça qui fait la différence, le game-play est d'une ingéniosité délirante. En grand artiste qui se respecte, Kojima a pensé son jeu dans les moindres détails. Il l'a réalisé, avec un point de vue très personnel qui n'étonnera pas ceux qui ont passé des heures et des heures sur le premier MGS. Mais ici, il offre carrément au joueur un poste de co-réalisateur au cœur même de l'aventure, alors que cette option était jusqu'alors périphérique au jeu (mode réalisation de *Driver* par exemple) ou pré-mâchée (les *Resident Evil*). Développant la liberté d'action (et la permission de ne pas tuer) des *Tenchu*, *MGS2* propose au joueur d'avoir ses propres points de vue sur ce qu'il va faire. La démo peut se terminer dans une totale discrétion (stratégie, suspense...), dans un bain de sang (action, gunfight...), dans l'hilarité générale (parodie, running gags...) ou les trois à la fois (pour le côté « farandole de desserts »), suivant l'envie et les décisions de l'utilisateur. Solid Snake est ainsi amené à endosser plusieurs personnalités, entre le vieux baroudeur à la Snake Plissken (forcément !), la brute sadique à la Steven Seagal (pour les fans d'exécutions sommaires) et le gaffeman à la Frank « *Naked Gun* » Drebin (se prendre une gamelle dans l'escalier fait toujours rire). La démo de *MGS2* est tout bonnement géniale : elle transpire le génie de Kojima en même temps qu'elle vous transforme en génie du pad !

Vincent GUIGNEBERT

1/ Contrairement à ce que j'indiquais dans le numéro précédent, Kojima a choisi, comme son compère Suzuki (Shenmue), de réaliser les cinématiques d'après le moteur de jeu afin que l'image soit toujours de même qualité.



Balancer une grenade, le décor n'y résistera pas ! (*Metal Gear Solid 2*)



Solid Snake joue à cache-cache avec l'ennemi (*Metal Gear Solid 2*).

## KENGO

(Ubi Soft/Playstation 2)

Le culte voué aux films de sabre et la volonté d'apporter une interprétation à la fois réaliste et historique aux affrontements sur console sont à l'origine de *Kengo*. Maintenant que la 3D a permis d'atteindre un niveau d'excellence en matière de représentation de combats informatisés, et suite aux deux *Bushido Blade* de la PSOne, débarque un soft proposant une immersion dans le monde des bretteurs. Loin des grands espaces dans lesquels les samourais s'affrontaient librement dans *Bushido Blade*, *Kengo* s'enferme dans des Dojo afin de développer les aspects du maniement du sabre et l'entraînement nécessaire pour atteindre un niveau d'excellence. Il serait donc plus approprié de parler ici de simulation plutôt que de baston. L'incontournable entraînement est réparti en différentes épreuves, le personnage gagnant en expérience et son statut s'améliorant comme dans un RPG. Afin d'augmenter ses capacités, un self-training récréatif est accessible : il est proposé d'aller trancher du bambou ou bien encore de méditer auprès de son maître ! Ces mini-jeux d'adresses originaux (six en tout) s'apparentent à des épreuves d'arcade et divertissent après des heures de combat intensif en lieu clos. Une fois l'entraînement fini, il est possible d'intégrer le mode tournoi avec son perso et se mesurer à une tripotée de samourais déterminés. C'est là que le jeu surprend : on découvre qu'il est possible d'assener des coups spéciaux dignes de « furies » à la *King of Fighters* beaucoup plus destructeurs que les enchaînements peaufinés au fur et à mesure du parcours précédent. Résultat, tout le mal qu'on s'est donné afin de maîtriser ce jeu n'a servi à rien, les sophistications de la maniabilité s'avérant inutiles : il s'agit finale-



ment de s'exciter sur le pad comme avec n'importe quel jeu de baston. Reste l'espoir de rencontrer un autre joueur qui lui aussi aurait subi l'entraînement rigoureux et qui n'attendrait qu'une chose : un duel à la loyale.

## ONI

(Eidos/Playstation 2/PC/MAC)

Une héroïne sexy, une maniabilité à la *Tomb Raider* poussée à l'extrême, un design général lorgnant du côté de *Ghost in the Shell*, une campagne de pub massive destinée à assurer l'explosion des ventes de ce blockbuster ludique, et tout ça sur la plateforme 128 bits de haute technologie Sony. Sur le papier *Oni* est un concept d'enfer, un hit assuré et une occasion d'agrandir le parc de cette console de luxe à travers le monde. Une fois le jeu en main et après avoir été horrifié par les illustrations de mauvais goût essayant maladroitement de pomper le style manga cyber (des grands yeux, des mentons triangulaires, des chevelures fluos et des grosses pétoires), c'est la déception totale. Entre deux chargements interminables, on accède à des niveaux désespérément vides dans lesquels on se doit de castagner ou flinguer et d'ouvrir des portes. Certes, l'héroïne, petite sœur de Lara Croft, peut effectuer toutes sortes de mouvements dignes d'un ninja sous stéroïdes, mais à quoi bon puisqu'il n'y a personne à massacrer et aucun défi nécessitant l'utilisation de plus d'1% de ses capacités cérébrales. Le scénario absurde n'est qu'un prétexte incompréhensible à une enfilade de niveaux soporifiques... Encore un jeu bâclé d'une laideur infinie n'apportant rien de nouveau sur PS2.



Jean-Sébastien DÉCANT



# PETITES ANNONCES

Vds Facteur X n°4 à 41 (plus 2 HS), docs sur Tim Burton, **Scream 2** et 3, Neve Campbell, Courteney Cox, Buffy, Di Caprio, Kevin Bacon... Audrey Flores, rue de la Renaissance, Bt 3, 13400 Aubagne.

Rech. VHS ou DVD de **The Bare Wench Project**, **The Rowdy Girls** et **The Key to Sex**. Martial Baranger, 18 rue des Longrais, 35235 Thorigné-Fouillard.

Rech. westerns spaghetti avec Klaus Kinski et Tomas Milian. Gilles Pierre, 2 rue du Frémur, 22490 Trigavou.

Collectionneur propose large choix de VHS : **La Forteresse Noire**, **Creature from the Haunted Sea**, **Les Chiens Fous**... Liste de 1.500 titres contre 15 F en timbres à Yann Israel, 2 rue du 8 mai 1945, 60570 Neuilly en Thelle.

Vds nbreuses VHS rares, anciens n° de Mad, Starfix, E.F., ainsi que plus de 300 BO. Thierry au 02 32 61 20 55 après 19 h.

Vds 500 BO (Argento, Fulci, Rollin, Franco, Lenzi, Hammer...), dont nbreux collectors en série limitée : **Day of the Dead**, **Shining**, **Cannibal Holocaust**... (Ah, la musique de **Cannibal Holocaust** le matin pendant le petit déj', c'est vraiment top !) Chris au 04 67 47 16 68.

Rech. tout doc sur **Vertical Limit**, Martin Campbell, ainsi que les VHS (vo ou vf) des films avec Chris O'Donnell. Aurélie Ternet, 102 Piazza Mont d'Est, 93160 Noisy le Grand.

Vds mega collection sur Arnold Schwarzenegger et le bodybuilding. (Je ne vois vraiment pas le rapport) Longue liste contre 6,70 F en timbres à Patricia Strickfaden, 28 rue de Metz, 54150 Briey.

Rech. tout doc (photos, posters, magazines...) sur Jason et Michael Myers. Sophie Boutigny, Le Bourg, 42600 Verrières en Forez.

Rech. VHS de **The Vampire Lovers** et **Lust for a Vampire**. Sébastien Massénat, 19 allée Lamartine, 87240 Ambazac.

Rech. VHS de **Vendredi 13 n°2, 3, 4, 5, et 6**. (Dis donc, tu as hiberné entre le 1 et 7 ou quoi ?) Baptiste Pesenti, 7 rue de la Veranne, 10340 Les Riceys.

Rech. personnes motivées (décorateurs, acteurs...) pour projet de défi jeune à Besançon et alentours. Greg au 06 10 60 68 81.

Vds Mad n°36, 37, 39, 41, 42, 45, 51, 53, 54, 55, 57, 60, 63 et 68 à 130. Michel au 06 75 13 04 98.

Rech. fans de **The Sentinel**, **Star-gate SG1**, **Jurassic Park** pour correspondre. Vds ou éch. BO de divers films. Liste sur demande à Salomé Biver, 7 rue Gilbert Philippe, 41500 Mer.

Rech. BO de **La Nuit des Morts-vivants** (1990), **Robowar**, **Opéra**, **Creepshow 1** et 2, **La Morsure** et **Body Count**. Cédric Pichard, 1 rue de l'Arquebuse, 51200 Epernay.

Ach. films **Carbone 14** et court métrage **Le Chant du Fœtus**. Greg au 06 10 60 68 81.

Rech. photos d'Asia Argento. Souhaite aussi correspondre ou

rencontrer une amatrice de ciné, SE, gothique. (Et en plus si elle ressemble à Asia, ça le fait, non ?). Franck Marcoux, 9 rue du Général Rapp, 67000 Strasbourg.

Vds VHS films fantastique/horreur (envoyez vos listes de recherche). Ach. DVD des films de Lewis (Jerry ou Herschell ?) parus chez Anchor Bay. Nicolas Dehais, 24 allée du Cèdre, 78960 Voisins le Bretonneux.

Vds 120 F pièce DVD zone 1 : **Cube**, **The Faculty**. 50 F pièce VHS : **Scream** (vost), **L'Antre de la Folie**, **Dracula**, **Entretien avec un Vampire**, **L'Armée des 12 Singes**, **X-Files 1** à 10... Eric au 02 38 64 17 08.

Vds DVD zone 1 de la trilogie **Psychose**, figurines **Movies Maniacs** (Norman Bates, Ghostface) et M.M. 26. Nicolas au 06 03 85 61 35.

Vds K7 et DVD de films anciens et récents (Franco, giallo, Hammer...). Liste contre 1 timbre à Frédéric Kuta, 30 bis rue de Lille, 59136 Wavrin.

Vds affiches de films, tous formats : **Amityville**, **Body Snatchers**,

**Christine**, **Fog**, **Les Griffes de la Nuit**, **La Malédiction**, **Halloween**... David Zilioli, résidence Stéhelin, 4 rue Domion, 33200 Bordeaux.

Rech. jaquettes de **CHUD 2**, **Lune de Sang**, **Génération Perdue**, **From Beyond**... Chris au 01 30 31 91 96.

JF 31 ans ch. correspondants dans toute la France et en Belgique, aimant le hard, les films d'horreur, les vampires, pour jeux de rôles et lier amitié. The Countess Dracula, 20 Bis rue Marx Dormoy, 93160 Noisy le Grand. (Je te préviens, Countess, on a illico transmis ton adresse à San Helving)

Vds VHS (**Massacre à la Tronçonneuse**, **Mort sur le Gril**, **Freddy 5**, **Candyman**, **Sexcrimes**...), BD « Les contes de la Crypte », Strange, E.F., Starfix, SFX, M.M. (à partir du 12)... Guillaume Trivin, 1 place Paul Eluard, 38420 Le Versoud.

Ach. ou éch. tout doc sur Geofrey Rush, Donald Sutherland, Max Von Sydow, Richard Harris et Anton Diffring. Marie Vahé, 3 allée de la Noiseraie, 93160 Noisy le Grand.

## LE TITRE MYSTÉRIEUX



« Jusqu'ici j'ai vraiment assuré comme une bête pour qu'ils prennent leur photo, mais je sens venir le moment où je vais me prendre les pieds dans les bandelettes et me gauffer lamentablement. Pour emballer l'actrice, c'est rapé. En plus, avec les maquilleurs qui m'ont tartiné la face, j'y vois que dalle. Au secours ! »

Les cinq premiers à nous donner le titre de ce film recevront gratuitement le prochain numéro de Mad Movies (indice : c'est un film de momie !).

Le titre mystérieux du n°130 était **Le Fléau** de Mick Garris, adaptation télé du roman de Stephen King. Bravo à Anthony Mahieu, Maximilien Poullein, Arnaud, Fabisiak, Sébastien Pihen, Mathieu Merchez et Sylvie Ramat.

Vds plus de 400 VHS : **Puppet Master 6**, **Horror Vision**, **Bloody Track**, **Hideous: the Dead Hate the Living** !, **La Secte des Cannibales**... Liste sur demande à Sébastien Pihen, 1 impasse Jean Moulin, 92390 Villeneuve la Garenne.

Vds + de 800 comics vo (Marvel, Image, DC...), trade paperbacks, graphic novels. Prix très raisonnables. Liste contre 1 timbre à David Guastamacchia, 8 bis impasse des Jardins, 57660 Vahl Ebersing.

Obsédé rech. belle jeune femme de 20/30 ans ayant beaucoup d'humour et passionnée par tous les genres de cinéma pour collaborer à des articles dans un fanzine sur des interviews d'actrices de cinéma X. (Et alors, euh, comment vous vous êtes préparée pour votre rôle ?) Pascal au 06 07 11 54 07.

Ach. M.M. 23, BD Insolites, « King Kong » n° 1, 3, 7 à 12, 16, « Main d'Acier ». Yvan Pascal, 15 Rg St François Ouest, St Basile Station, Comté de Portneuf, Province Québec, Canada, G0A 3H0.

Rech. personnes 25/35 ans se passionnant pour le surréalisme, les courants néo et postromantiques, la musique post new wave/punk (indus, gothic et dark wave), ainsi que pour le ciné fantastique (Lynch, Von Trier, Argento). Fabrice Tyrakowski, Chromosome 3, 1 av. du Moulin de Saquet, Bt A, Appt 161, 94400 Vitry sur Seine.

Rech. VHS de **Street Trash**, **Chair pour Frankenstein**, **The Incredible Torture Show**, **Vibroboy** et **Cannibal Ferox**. (Toi, tu aurais lu notre dossier Trash que ça ne m'étonnerait pas...) Laurent au 06 21 37 49 20.

Pour la rédaction de mon mémoire sur la peur, rech. VHS du **Locataire** ainsi que tout doc sur le sujet. Boualem Babaci, 116 rue Ferdinand Berthou, 95100 Argenteuil.

Passionnée par les vampires, je rech. tout doc sur **Dracula** (Coppola), **Entretien avec un Vampire** et **Vampires** (Carpenter). Florence Weibel, 13 rue des Chardonnerets, 59553 Lauwin-Planque.

Rech. tout doc sur Sharon Tate (VHS, photos, livres, mags...). Jean-Louis Zaccariotto, 20 rue Benquez, 65000 Tarbes.

Collectionneur propose grand choix de CD et vinyls hard, rock, punk, tous styles. Liste contre 9 F en timbres à Frédéric Grioche, 154 rue des Epinettes, 60530 Erceux.

Vds Studio Magazine 1 à 25. Sylvain Plouchard, 4 allée du Jura, 91800 Brunoy.

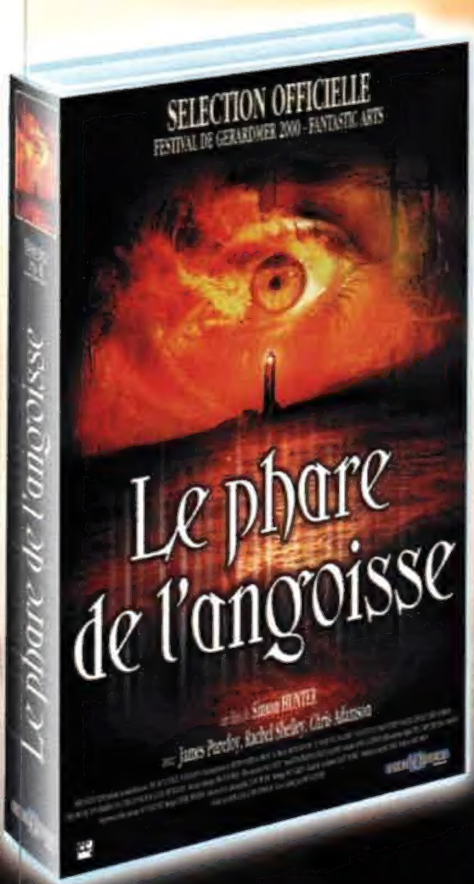
Pour tournage en 2002 dans le Var, rech. toute personne ayant mis au point (en totalité ou en partie) une créature menaçante et crédible de type loup ou chien sauvage. Déplacements et séjour payés + intéressement au film. Frédéric au 06 19 34 50 26.

Les petites annonces sont gratuites, mais réservées en priorité aux abonnés. Merci de joindre à votre envoi le coupon adresse du dernier numéro.  
**Mad Movies, Petites Annonces,**  
4 rue Mansart, 75009 Paris.



# Le phare de l'angroisse

Ici, personne ne viendra  
à votre secours...



DOLBY DIGITAL 5.1



Un tueur foa a investi les lieux,  
Aucun visiteur ne sera épargné...

En **DVD** et VHS

**13<sup>ème</sup> RUE**

CHAÎNE ACTION ET SUSPENSE

**FILM OFFICE**  
Editions

**96.9**  
**VOLTAGE**  
PREMIERE RADIO DANCE



[ CRÉDIT PHOTO : ANTOINE LE GRAND ]

[ img : KASSOVITZ ]



Autopsie d'un film

# LES RIVIERES POURPRES

un DVD de Mathieu Kassovitz



Edition 2 DVD THX

